MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE. — TOME VIII.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FOUAD I[ER], ROI D'ÉGYPTE

TOME HUITIÈME

S. A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUN

MÉMOIRE
SUR
L'HISTOIRE DU NIL

TOME PREMIER

LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1925

MÉMOIRES

DE

L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME HUITIÈME

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

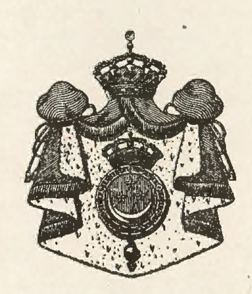
A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FOUAD I[er], ROI D'ÉGYPTE

TOME HUITIÈME



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1925

MÉMOIRE

SUR

L'HISTOIRE DU NIL

PAR

S. A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUN

TOME PREMIER

Cet ouvrage est respectueusement dédié à tous mes compatriotes et aux étrangers au service de l'Égypte, qui sont morts pour faire flotter le drapeau national sur la vallée du merveilleux fleuve auquel elle doit la vie et la prospérité, et maintenir son indivisibilité; avec le ferme espoir que le grand sacrifice personnel qu'ils ont fait pour cette noble cause, dans l'intérêt national, ne restera pas vain et sans effet.

INTRODUCTION.

Personne n'a qualifié en aussi peu de mots qu'Hérodote ce que l'Égypte doit au Nil, lorsque le « Père de l'Histoire » a dit : « L'Égypte est un don du Nil ». Cette phrase laconique représente, en effet, avec toute sa valeur, ce que le fleuve a fait pour le pays. D'un golfe d'eau salée, parsemé d'îlots de sable arides, où toute habitation ou vie était impossible, il a fait un des pays non seulement les plus fertiles du monde, mais aussi les plus denses en population, enfin une des œuvres les plus extraordinaires et les plus utiles que la nature ait créées, avec une patience et une persévérance d'une durée de milliers de siècles dont seule elle est capable.

Les anciens Égyptiens se rendaient parfaitement compte de l'importance que le fleuve avait pour eux et pour leur pays et de ce qu'ils lui devaient, car ils l'avaient divinisé.

Quant aux Grecs, la conception qu'ils avaient de son indispensabilité au pays se déterminait par l'octroi du même nom « Ægyptus » au fleuve et au pays, voulant, par cette dénomination, démontrer de la façon la plus évidente leur inséparabilité.

Les Arabes aussi éprouvaient pour lui le plus grand respect, en le qualifiant de « Seigneur des Fleuves », et ils disaient que Dieu, en lui soumettant tous les autres fleuves, avait voulu que, lorsqu'il coulerait, tous les autres l'alimentassent.

Quant à la génération présente, elle se rend parfaitement compte de l'importance qu'a le fleuve pour le pays, ainsi qu'elle l'a démontré plusieurs fois sous des formes différentes.

J'avais déjà eu l'occasion de m'occuper du Nil, par la publication de mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. IV); mais je m'aperçus que le sujet était très vaste et qu'il y avait beaucoup d'autres choses à dire sur lui : aussi décidai-je de profiter de la réunion du Congrès International de Géographie, au Caire, pour écrire et lui présenter une histoire complète de tous les sujets intéressant le fleuve, et qui est le présent ouvrage. Le fait aussi que le Congrès se réunissait dans la capitale de l'Égypte rehaussait l'intérêt du sujet lui-même.

L'ouvrage est divisé en trois tomes. Le premier contient les chapitres suivants :

Chapitre I. — Les noms.
Chapitre II. — Les louanges.
Chapitre III. — Les sources.
Chapitre IV. — Le cours.
Chapitre V. — La crue.
Chapitre VI. — Les îles.
Chapitre VII. — Le sommet du Delta.
Chapitre VIII. — Les branches.
Chapitre IX. — Les canaux.

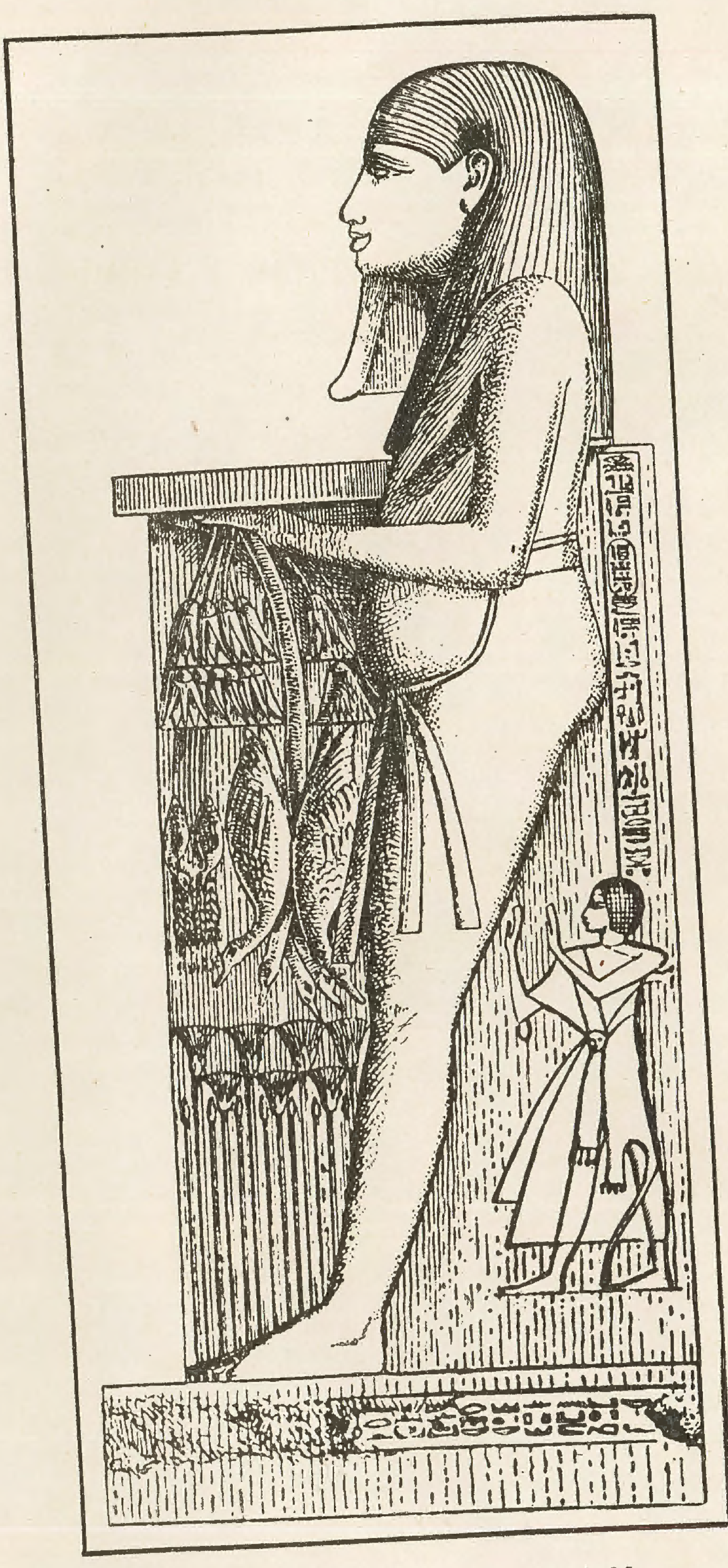
Le second renferme les chapitres suivants :

Chapitre X. — Les nilomètres.
Chapitre XI. — Les niveaux.
Chapitre XII. — Les crues effectives.
Chapitre XIII. — L'exhaussement du sol.
Chapitre XIV. — Les événements.

Enfin le troisième est un atlas contenant tous les plans et cartes intéressant l'ouvrage, dont voici la liste :

Planche I. — Le cours du Nil, d'après la carte de Ptolémée déposée au couvent du mont Athos, reproduit du livre de Sir Harry Johstone, *The Nile Question*.
Planche II. — Carte de la vallée du Nil de Ptolémée, d'après El-Khawarizmi.
Planche III. — Carte du bassin du Nil.
Planche IV. — Carte du sommet du Delta à Memphis.
Planche V. — L'ancien sommet du Delta.
Planche VI. — Tracés des élévations du sol dans le Delta, marquant les anciens cours d'eau.
Planche VII. — Les cinq branches du Nil d'Hérodote.
Planche VIII. — Les sept branches du Nil de Strabon.
Planche IX. — Les branches et les nomes de Ptolémée.
Planche X. — Carte des branches d'Ibn Sirapioun.
Planche XI. — Carte générale des cours d'eau d'Égypte (époque arabe).
Planche XII. — Carte de la branche de Manha et du Fayoum.
Planche XIII. — Carte des trajets de la section Nil-Kafr El-Hamaida.
Planche XIV. — Canal d'El-Asara reliant le Bahr Youssef au lac Mariout.
Planche XV. — Carte des bassins de la province de Béhéra, d'Aboul Hassan El-Makhzoumi.
Planche XVI. — Carte du Canal du Caire.
Planche XVII. — Carte des canaux du Fayoum.
Planche XVIII. — Plan du Mékias et dépendances, d'après la *Description de l'Égypte*.
Planche XIX. — Puits, colonne et coupole du Mékias, d'après la *Description de l'Égypte*.
Planche XX. — Colonne du Mékias, d'après la *Description de l'Égypte*.
Planche XXI. — Colonne du Mékias, d'après le livre de Kassim bey, *The Nile Gauge at Roda*.
Planche XXII. — Carte des étapes progressives du Delta sur la mer.

Je donne à l'ouvrage le nom de *Mémoire sur l'Histoire du Nil*, en espérant y avoir décrit d'une façon aussi complète que possible tous les sujets intéressant le magnifique fleuve auquel nous devons tous la vie et la prospérité.



Le dieu Nil, d'après une statue du British Museum.
(*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, par G. Maspero.)

MÉMOIRE
SUR L'HISTOIRE DU NIL.

CHAPITRE PREMIER.

LES NOMS.

Les noms du Fleuve ont varié suivant les époques, certains s'appliquant au fleuve tout entier, d'autres à une partie de son cours; ils sont assez nombreux, et diffèrent absolument les uns des autres; il semble avoir été nommé suivant le degré de vénération qu'on éprouvait pour lui.

Le plus grand était celui des anciens Égyptiens, qui avaient divinisé, sous le nom de Hâpi, le fleuve auquel ils devaient tant de bienfaits, sans lequel leur pays eût été inhabitable, et qui seul y faisait vivre une nombreuse et florissante population.

Voici ce que nous en dit Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 36 et suiv. :

«Les Égyptiens l'avaient rangé au nombre de leurs dieux. Ils lui attribuaient la figure d'un homme aux traits réguliers, au corps vigoureux et chargé d'embonpoint, ainsi qu'il convient à un homme riche et de haute race. Ses seins, développés comme ceux d'une femme, mais moins fermes, pendent lourdement sur une poitrine large et plissée de graisse. Une ceinture étroite, dont les bouts lui flottent sur les cuisses, soutient la masse de son ventre : des sandales aux pieds, sur la tête un bonnet collant, surmonté à l'ordinaire d'une couronne de plantes aquatiques, complètent son ajustement. Quelquefois l'eau jaillit de sa mamelle; il présente une grenouille ou des vases à libations, il tient un paquet de croix ansées, symboles de vie, il porte une table plate

couverte d'offrandes, des bottes de fleurs, des épis, des paquets de poissons et d'oies attachées par les pattes. Les inscriptions l'appellent «Hâpi, le père des dieux, le maître des aliments, qui fait naître les subsistances et inonde les deux Égyptes de ses produits, qui donne la vie, chasse la misère, et remplit les greniers à regorger.» Il se dédouble en deux personnes, colorées parfois l'une en rouge l'autre en bleu : la première, qui a sur la tête un bouquet de lotus, préside à l'Égypte du sud, la seconde est coiffée d'une touffe de papyrus et veille au Delta. A ces deux Hâpi correspondaient deux déesses, Mirit Qimâit, la berge méridionale, Mirit Mîhit, la berge septentrionale, qui personnifient les deux rives : on les voit souvent debout, les bras levés comme pour demander l'eau qui doit les rendre fécondes. Le Nil avait dans chaque canton sa chapelle et ses prêtres, auxquels le droit revenait d'ensevelir tous les cadavres d'hommes ou d'animaux que le courant rejetait sur les rives : le dieu les avait pris, ils appartenaient à ses serviteurs. Plusieurs villes lui étaient consacrées, Hâthâpi, Nouît-Hâpi, Nilopolis. En Thébaïde, on disait qu'il habitait dans l'île de Bîgèh une grotte, une châsse (*tophit*), de laquelle il sortait à l'inondation : c'était une tradition du temps où l'on croyait que la cataracte coulait aux bornes du monde et amenait le fleuve divin du ciel sur notre terre. Deux gouffres (*qoriti*), béants au pied des deux falaises de granit (*moniti*) entre lesquelles il s'échappe, donnaient accès à cette retraite mystérieuse. Un bas-relief de Philæ nous montre les blocs empilés, le vautour du midi et l'épervier du nord perchés chacun sur un sommet, la chambre ronde où Hâpi se cache : il est accroupi et serre dans chaque main un vase à libations. Un serpent enroulé sur lui-même dessine le contour du réduit et laisse, entre sa tête et le bout de sa queue, une étroite ouverture par laquelle la crue déborde en son temps et va porter à l'Égypte «toutes les choses bonnes, douces et pures» dont les hommes et les dieux se nourrissent. Vers le solstice d'été, au moment où l'eau sainte des gouffres de Syène arrivait à Silsiléh, les prêtres de cette localité, quelquefois le souverain régnant ou un de ses fils, sacrifiaient un taureau ou des oies, puis lançaient à l'eau un rouleau de papyrus scellé : c'était l'ordre écrit de tout faire pour assurer à l'Égypte les bienfaits d'une inondation normale. Quand Pharaon avait daigné officier lui-même, une stèle, gravée sur les rochers, conservait le souvenir de l'évènement; même en son absence, les fêtes du Nil étaient des plus solennelles et des plus gaies qu'il y eût. Une

tradition, transmise d'âge en âge, faisait dépendre la prospérité ou le malheur de l'année du luxe et de la ferveur avec lesquels on les célébrait; si les fidèles avaient montré la moindre tiédeur, le Nil aurait pu refuser d'obéir à l'édit et de se répandre abondamment sur les campagnes. Les paysans venus de loin, chacun avec ses provisions, mangeaient en commun pendant plusieurs jours, et s'enivraient brutalement, tout le temps que cette façon de foire durait. Le grand jour arrivé, les prêtres sortaient en procession du sanctuaire et promenaient la statue du dieu le long des berges, au son des instruments et au chant des hymnes.»

Le Père, dans son *Mémoire sur la Vallée du Nil* (*Description de l'Égypte, É. M.*, Texte, II, 2e partie, p. 528), nous dit :

«Les prêtres appelaient le Nil Horus et Zeidorus, ce qui signifie soleil et fertilité : ils prétendaient que le Nil marquait les saisons de l'année : l'été par son débordement, l'automne en retirant ses eaux, le printemps par les fleurs qui croissent sur ses bords et par les œufs de crocodiles.»

Le nom, suivant ce que nous apprend l'Histoire, est celui d'Ægyptus qu'Homère a employé en voulant désigner le fleuve; mais il me semblerait qu'il a voulu, en employant ce nom, faire ressortir plutôt l'inséparabilité du fleuve et du pays, que désigner le premier seul.

Diodore (liv. I, chap. 19) nous dit : «que c'était le nom du roi qui régna dans la contrée, comme le prouvent les vers où le poète s'exprime ainsi : «Je mis à l'ancre mes rapides vaisseaux dans le fleuve Ægyptus (*Odyssée*, liv. XIV, v. 258), et, en effet, c'est près de Thonis, ancien comptoir maritime de l'Égypte, que le fleuve se jette dans la mer.»

Le même auteur nous dit aussi (liv. I, chap. 51) ce qui suit :

«Le fondateur de Memphis après avoir fait élever la digue et creuser le lac dont nous avons parlé, construisit des palais qui ne le cèdent en rien à ceux qui se voient chez les autres nations, mais qui, pour la splendeur et l'élégance, étaient au-dessous des ouvrages des rois ses prédécesseurs. On en donne pour raison que les habitants de cette partie de l'Égypte mettent peu d'importance au temps pendant lequel ils jouissent de la vie, mais en attachent une très grande à faire vivre après leur mort la mémoire de leurs

vertus. En partant de cette idée, ils regardent leurs habitations, pendant la durée de leur existence, comme de simples hôtelleries où nous ne faisons de séjour qu'en passant, tandis qu'ils appellent les tombeaux demeures éternelles, parce que leurs morts doivent habiter éternellement dans les enfers. Ainsi ils s'occupent beaucoup moins de l'arrangement de leurs maisons que de celui de leurs tombeaux, pour lesquels ils déploient un luxe excessif. Quelques-uns prétendent que la ville dont nous parlons prit le nom qu'elle porte de la fille du roi son fondateur; ils ajoutent que le dieu du Nil, sous la forme d'un taureau, devint amoureux de cette fille, et qu'il eut d'elle un fils nommé Ægyptus, admiré dans le pays par ses vertus, et qui donna son nom à toute la contrée. Ils disent enfin qu'ayant été appelé à l'empire, Ægyptus régna en roi ami des hommes, qu'il fut juste, vigilant en toutes choses, et qu'à ces divers titres il avait été avec raison jugé digne de l'honneur que lui décerna la nation en prenant son nom.»

Ératosthène, d'après Marcel dans son *Mémoire sur le Nilomètre de Rodah* (*Description de l'Égypte, É. M.*, Texte, II, 1re partie, p. 59), aurait écrit qu'un roi d'Égypte se nommait «Phrourôn», et que ce nom était aussi celui du Nil.

Ératosthène (Strabon, liv. XVII, § 2), en décrivant le cours du fleuve, nous dit aussi :

«Deux cours d'eau se jettent dans le Nil, ils viennent tous deux de certains lacs situés au loin dans l'Est, et enserrent une très grande île connue sous le nom de Méroé; l'un de ces cours d'eau, appelé Astaboras, forme le côté oriental de ladite île; on appelle l'autre Astapus. Toutefois quelques auteurs donnent à ce second cours le nom d'Astasobas, et appliquent le nom d'Astapus à un autre cours d'eau qu'ils font venir des lacs situés dans la région du midi et qu'ils considèrent en quelque sorte comme le tronc, autrement dit comme le cours «principal et direct du Nil.»

Cette description admirable est d'une telle clarté qu'on peut, sans éprouver le moindre doute, fixer les noms anciens de ces trois cours d'eau avec leurs noms modernes, comme suit :

L'Astaboras est l'Atabara;
L'Astasobas est le Nil Bleu;
L'Astapus est le Nil Blanc.

Diodore (liv. I, chap. 37) nous dit que les habitants de l'île de Méroé ont donné au fleuve le nom d'Astapus, lequel, traduit en grec, signifierait eau venant des ténèbres, dénomination qui expliquerait parfaitement leur ignorance sur l'origine du Nil.

Le même auteur nous dit aussi (liv. I, chap. 19) ce qui suit :

«Tandis que ces choses se passaient, on rapporte que, vers le temps de l'année où l'astre de Sirius commence à se lever (époque à laquelle le Nil a coutume de grossir), le fleuve, renversant dans sa fureur toutes les barrières, inonda la plus grande partie de l'Égypte, et étendit ses ravages principalement sur la contrée dont Prométhée était gouverneur, où presque tous les habitants furent détruits. On ajoute même qu'il s'en fallut peu que Prométhée, par la douleur que lui causa cet événement, ne se donnât volontairement la mort. La violence et l'impétuosité des flots que roulait le fleuve étaient telles, qu'il en prit le surnom d'Aigle; mais Hercule, qui sut accomplir tant de pénibles entreprises, s'empressant d'employer la force de son bras pour arrêter ces ravages, combla promptement les déchirures que les eaux avaient faites dans les rives du fleuve, et le força à rentrer dans son premier lit. C'est de là qu'a pris naissance le mythe répandu chez les Grecs, suivant lequel Hercule tua l'aigle qui rongeait le foie de Prométhée. Du reste, le fleuve portait, chez les anciens Égyptiens, le nom d'Océané, dont les Grecs ont tiré celui d'Océan. Il reçut, après la rupture de ses barrières, le nom d'Aigle, et ensuite celui d'Ægyptus.»

Pomponius Mela (liv. I, chap. 1) nous dit :

«Ce fleuve, qui sort des déserts de l'Afrique, n'est d'abord ni propre à la navigation, ni connu sous le nom de Nil. Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est très rapide, une grande étendue de pays, il entre en Éthiopie et s'y divise en deux bras, dont il entoure la grande île de Méroé : l'un s'appelle Astaboras et l'autre Astape. Ces deux bras se réunissent ensuite, et c'est alors qu'il commence à porter le nom de Nil.»

Le même auteur nous dit aussi (liv. III, chap. 9), en parlant des Éthiopiens, ce qui suit :

«Sur leur terrain est une fontaine qu'on peut regarder, avec quelque vraisemblance, comme la source du Nil; les habitants l'appellent Nuchul,

nom qui n'est peut-être qu'une corruption de celui du fleuve de l'Égypte.»

Pline (liv. V, chap. x, § 4) nous dit :

«A Méroé, la plus célèbre de ces îles, le bras gauche est appelé Astabores, c'est-à-dire branche d'une eau venant des ténèbres; le bras droit s'appelle Astusapes, mot qui emporte l'idée d'eau cachée. Il n'est pas le Nil avant d'avoir réuni dans un seul lit ses eaux réconciliées, et même il porte encore pendant quelques milles, au-dessous comme au-dessus, le nom de Siris. Homère a donné au fleuve entier le nom d'Ægyptus; d'autres, celui de Triton.»

Marcel, dans son *Mémoire* (p. 59), nous apprend que quelques écrivains grecs nous ont rapporté que les Égyptiens donnaient aussi au Nil le nom de Flèche.

Il nous dit aussi (p. 62), qu'Horapollon rapporte, en parlant de la crue annuelle du Nil, que ce fleuve était appelé en langue égyptienne Nous ou Noun, à l'époque de son débordement.

Jean, évêque de Nikiou (chap. xxxi), nous dit que le grand fleuve d'Égypte que les Grecs appellent Chrysorroas, dans le livre inspiré par Dieu, est appelé Gehon.

Nous arrivons maintenant au nom final de «Nil».

Maspero (*Histoire ancienne*, t. I, p. 43) nous apprend qu'il était inconnu des Égyptiens, et voici ce qu'il nous dit :

«Le mot Nil est d'origine indécise : il nous vient des Grecs, et ceux-ci l'avaient emprunté à un peuple étranger, Phéniciens ou Khîti, tribus de Libye ou d'Asie Mineure. Quand les indigènes ne voulaient pas traiter leur fleuve en dieu, en Hâpi, ils l'appelaient la mer, la rivière par excellence : ils employaient vingt termes et plus pour désigner les allures variées qu'il prend selon les saisons, mais ils n'auraient pas su ce qu'on leur voulait si on leur avait parlé du Nil.»

Diodore, au contraire, le leur attribue, et après nous avoir mentionné les autres noms, il nous dit (liv. I, chap. 19) : «Enfin il prit le nom du roi Niléus», puis (liv. I, chap. 63) il nous raconte ce qui suit :

«Les rois qui succédèrent à Remphis, pendant l'espace de sept générations, vécurent tous dans une profonde oisiveté, et ne s'occupèrent que de leurs plaisirs. Ainsi, les chroniques sacrées ne nous transmettent sur leur compte le souvenir d'aucun monument magnifique ni d'aucune action digne de trouver place dans l'histoire, et ne font mention que du seul Niléus qui donna son nom au Nil, appelé auparavant Ægyptus; et cette dénomination fut un témoignage de reconnaissance pour les nombreux canaux que ce roi fit creuser, et les autres travaux exécutés sous son règne, dans le dessein de multiplier les services que le Nil rend au pays.»

Pomponius Mela et Pline, ainsi qu'il a été mentionné plus haut, nous disent que le fleuve ne portait le nom de Nil qu'après la jonction de tous les bras de son cours supérieur, c'est-à-dire après celle de l'Atabara, Pline nous dit même «quelques milles plus bas».

Élie de Beaumont (*Leçons de Géologie pratique*, t. I, p. 405) nous dit : «Le Nil est un des fleuves les plus remarquables par les matières terreuses qu'il dépose. Son nom en est même dérivé : Nilus, en grec Νεῖλος, vient de *νέαν ἰλὺν*, qui signifie nouveau limon, limon déposé nouvellement.»

Enfin, pour terminer ce chapitre, je mentionnerai qu'Abd El-Latif El-Baghdadi (*Relation de l'Égypte*, trad. Silv. de Sacy, liv. II, p. 331) a voulu trouver à ce nom de Nil une origine arabe, et voici ce qu'il nous dit :

«Quant au mot *nil*, c'est un nom de la forme *fil*, dérivé du verbe *nala*, aoriste *yénal*, infinitif *neil;* ou de *nala*, aoriste *yénoul*, infinitif *naul*. On dit *nawwala* et infinitif *tanwil*, ou *nala* et infinitif *naul*, dans le même sens que *aata*, c'est-à-dire donner quelque chose à quelqu'un; le mot *nil* est le nom de la chose donnée. Il y a entre les mots *neil* et *nil* la même différence qu'entre *ray* et *riy : ray*, qui fait la fonction de nom d'action, signifie l'action de paître, et *riy* signifie la chose que l'on paît. Au surplus, cette discussion est étrangère à notre sujet; et nous n'en avons parlé que parce qu'elle s'est présentée en passant à notre esprit.»

Il est superflu de ma part d'ajouter que cette interprétation n'est pas acceptable, vu que le nom existait avant que les Arabes aient mis les pieds en Égypte.

CHAPITRE II.

LES LOUANGES.

Les louanges n'ont jamais fait défaut au fleuve, sous n'importe quelle domination que ce fût.

Ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, les Égyptiens l'avaient divinisé et avaient composé un hymne en son honneur; son texte a été conservé par deux papyrus du British Museum, le papyrus Sallier II et le papyrus Anastasi VII; il a été traduit entièrement par Maspero (*Histoire ancienne*, t. I, p. 40), comme suit :

«I. — Salut à toi, Hâpi, — qui sors en cette terre et arrives — pour donner la vie à l'Égypte; — toi qui caches ta venue dans les ténèbres — en ce même jour où l'on chante ta venue, — flot qui s'étale sur les vergers que Râ crée — pour donner la vie à tous ceux qui ont soif, — et qui se refuse à abreuver le désert — du débordement des eaux du ciel; dès que tu descends, — Sibou, le dieu terre, s'enamoure des pains, — Napri, le dieu grain, présente son offrande, — Phtah fait prospérer tout atelier.

«II. — Maître des poissons, dès qu'il passe la cataracte, — les oiseaux ne s'abattent plus sur les champs; — faiseur de blé, producteur d'orge, — il prolonge la durée des temples. — Ses doigts chôment-ils, souffre-t-il? — alors tous les millions d'êtres sont misérables; — diminue-t-il au ciel? alors les dieux — eux-mêmes périssent et les hommes;

«III. — Les bestiaux s'affolent et la terre entière, — grands et petits sont au supplice! — Si au contraire les hommes sont exaucés lorsqu'il monte — et qu'il se fait Khnoumou (pour eux), dès qu'il se lève, alors la terre crie d'allégresse, — alors tout ventre est en joie, — tout dos est secoué par le rire, — toute dent broie.

«IV. — Apportant les subsistances, riche en provisions, — créateur de toutes les choses bonnes, — maître de tous les germes, doux à ses élus, —

si l'on se fait un ami de lui, — il produit le fourrage des bestiaux, — et il pourvoit aux sacrifices de tous les dieux, — et l'encens qui vient de lui est le plus fin; — il prend les deux pays — et les greniers sont pleins, les entrepôts prospères, — et les biens des misérables foisonnent.

«V. — Il se met pour les exaucer au service de tous les vœux, — sans en rien rabattre. Faire qu'il y ait des bateaux c'est son fort à lui. — On ne lui sculpte point de pierres — ni des statues où l'on pose la double couronne; — on ne l'aperçoit point; on ne lui paie tribut et on ne lui apporte offrandes, — on ne l'enchante point par des mots mystérieux; — on ne connaît le lieu où il est, — on ne trouve point sa châsse par vertu d'écrits magiques.

«VI. — Il n'y a maison qui soit assez large pour toi, — ni personne qui pénètre ton cœur. — Pourtant les générations de tes enfants se réjouissent de toi, — car tu gouvernes comme un roi — dont les décrets sont établis pour la terre entière, qui se manifeste en présence des gens du Midi et de ceux du Nord, — par qui sont bues les larmes de tous les yeux, — et qui est prodigue de ses bontés.

«VII. — Où était la douleur, la joie éclate — et tout cœur est content, Sovkou le crocodile, l'enfant du Nil, saute d'allégresse; — car la neuvaine des dieux qui t'accompagne a tout disposé, — le débordement abreuve les champs — et rend tous les hommes vaillants; — l'un s'abreuve du travail de l'autre, sans qu'on lui fasse son procès . . . . . .

«IX. — Si tu entres au milieu des chants pour sortir au milieu de l'allégresse, — si l'on danse de joie quand tu sors de l'inconnu, — c'est que ta lourdeur est anéantissement et corruption. — Aussi quand l'on t'implore pour obtenir l'eau de l'année, — on voit côte à côte les gens de la Thébaïde et ceux du Nord, — on voit chaque individu avec les instruments de son métier, — aucun ne demeure en arrière de son voisin; — nul ne s'habille (en fête) de ceux qui s'habillaient, — les enfants de Thot, le dieu de richesse, ne se parent plus de bijoux, — ni la neuvaine des dieux, mais on est dans la nuit. — Dès que tu as répondu par la crue, — chacun se parfume.

«X. — Stabiliteur des vrais biens, désir des hommes, — voici des paroles séduisantes pour que tu répondes; — si tu réponds par les flots de l'Océan céleste à l'humanité, Napri, le dieu grain, présente son offrande, — les dieux (t')adorent tous, — les oiseaux ne s'abattent plus sur la montagne;

quand ce que ta main pétrit serait de l'or, — ou la forme d'une brique d'argent, — ce n'est pas le lapis-lazuli qu'on mange, — mais le blé vaut plus que les pierres précieuses.

«XI. — On a commencé à te chanter sur la harpe, — on te chante au rythme des mains, — et les générations de tes enfants se réjouissent pour toi, — et l'on t'a comblé de messages louangeurs; — car il est le dieu de Richesse qui pare la terre, — qui fait prospérer les barques à la face des hommes, — qui vivifie le cœur des femmes enceintes — et qui aime la multiplication des troupeaux.

«XII. — Quand tu t'es levé dans la cité du Prince, — alors le riche est rassasié, — le petit fait fi des lotus, — toute chose est solide et de bonne qualité, — tous les herbages sont à ses enfants. — Oublie-t-il de donner à manger? — le bonheur délaisse les demeures, — et la terre tombe dans le marasme.»

Maspero (*Bibliothèque d'Étude de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. V) nous dit encore, au sujet de cet hymne, ce qui suit :

«Il fallait que l'*Hymne au Nil* eût une valeur considérable aux yeux des Égyptiens, puisqu'ils l'avaient rangé parmi les classiques, mais sommes-nous capables d'y distinguer encore la trace des mérites qu'ils y admiraient? La composition en paraît assez lâche lorsqu'on l'analyse pour la première fois, et l'on est tenté de croire que les idées y sont entassées un peu au hasard. Avant de trop nous confirmer dans cette impression, rappelons-nous qu'un des éléments d'appréciation les plus puissants du développement poétique, la perception du rythme et du son des mots, nous manque ici complètement. Nous ne lisons l'*Hymne*, et la littérature entière de l'Égypte, que des yeux seulement : nous ne possédons encore que des notions imparfaites sur la manière dont on la prononçait et nous n'imaginons même pas l'effet qu'elle produisait sur l'oreille. Or y a-t-il besoin d'avoir étudié longuement la poésie des peuples orientaux pour se représenter le rôle que l'assonance y joue dans l'évocation des images et des pensées : tel endroit, où l'inspiration nous semble dévier soudain, est au contraire pour eux la suite, ou mieux, puisqu'il s'agit de son, l'harmonique naturelle que la note dominante du passage précédent a fait vibrer dans leur esprit. La liaison des motifs poétiques par audition est quelquefois sensible dans d'autres hymnes, et je ne doute pas que

nous ne la sentissions dans le nôtre, s'il nous était donné de l'entendre réciter avec sa mélopée originale : tant que ce plaisir nous sera refusé, nous devrons nous résigner à supposer du décousu dans l'œuvre. Il n'y en avait pas pour les Égyptiens, mais nous l'y mettons, et l'y mettant, nous y suscitons des défauts qui n'y existaient pas. Dans des conditions pareilles il n'est que juste de faire crédit à un peuple, et puisque les Égyptiens jugeaient que l'*Hymne au Nil* était beau, de ne pas casser leur jugement à priori et de ne pas déclarer qu'il est médiocre. Aussi bien faut-il convenir que certains tableaux, celui de la joie soulevée par l'inondation abondante et du désarroi où l'inondation mauvaise jette le peuple, ne manquent ni de pittoresque, ni de vivacité dans l'expression. D'autres ne le cèdent pas à ceux-là, bien que les qualités ne s'y manifestent pas au premier examen, et si quelques-uns nous déconcertent par l'usage qui y est fait des noms divins, n'oublions pas que ce qui est mythologie pour nous était religion pour les Égyptiens : la poésie bénéficiait du prestige de la divinité. A l'étudier longuement, je me suis convaincu peu à peu que l'*Hymne au Nil* méritait l'estime dont il avait joui sous les seconds thébains, et j'ai tenu à le mettre en bonne place dans notre *Bibliothèque.*»

Diodore (liv. I, chap. 10) nous dit ce qui suit :

«Les Égyptiens prétendent que, dans le commencement de toutes choses, les premiers hommes naquirent en Égypte par suite de l'heureuse température du pays et des propriétés physiques du Nil, dont les eaux, naturellement fécondes et produisant divers genres d'aliments, ont pu nourrir sans peine les premiers êtres qui reçurent la vie. En effet, la racine du cypérus, le lotus, la fève d'Égypte, ce que l'on nomme le corséon et beaucoup d'autres plantes, fournissent une subsistance appropriée à la nature de l'homme. Ils donnent aussi pour preuve que, dans l'origine, les animaux ont dû prendre naissance en Égypte, ce qui a lieu encore actuellement dans la province de la Thébaïde, où, à certaines époques, il s'engendre spontanément une immense quantité de rats; et l'on est toujours étrangement surpris, si l'on considère ce qui se passe alors. On voit que quelques-uns de ces animaux ne sont complètement formés que jusqu'à la poitrine et aux pieds de devant, qui peuvent se mouvoir, tandis que le reste de leur corps est demeuré informe et de la même nature que la glèbe argileuse d'où ils sortent. Il est donc évident que,

dans la première formation du monde, l'Égypte a été la contrée la plus favorable à la génération des hommes, par l'excellente constitution du sol, puisque dans aucune autre région on ne voit rien de semblable, et que celle-là est la seule où l'on puisse observer encore une si étrange production d'animaux. Enfin, soit que pendant le déluge de Deucalion, qui détruisit la plus grande partie des êtres animés, ceux qui habitaient, vers le midi, un pays tel que l'Égypte, dans la plus grande partie duquel il ne pleut jamais, aient pu se sauver; soit, comme quelques-uns l'affirment, que tout ce qui avait vie ayant été alors complètement anéanti, la terre ait enfanté de nouvelles races d'animaux : dans une ou l'autre hypothèse, les Égyptiens revendiquent, par la raison que j'ai exposée plus haut, pour leur patrie, l'honneur d'avoir produit les premiers êtres vivants. Ils ont même, il faut en convenir, des droits à y prétendre, si la chaleur du climat, mêlée aux vapeurs humides des pluies qui tombent dans les autres régions, constitue réellement l'air le plus heureusement tempéré et le plus propre à favoriser, dans le principe, la génération des animaux; c'est du reste ce que semblent prouver des observations faites de nos jours, pendant l'inondation de l'Égypte. Dans les eaux qui s'écoulent les dernières, on voit paraître une foule d'espèces d'animaux qui y prennent naissance; car, aussitôt que le Nil s'est retiré, les habitants assurent que, la chaleur du soleil ayant desséché la terre vaseuse que le fleuve abandonne, on en voit éclore des animaux, les uns complètement organisés, les autres à demi formés et, dans les parties qui ne sont point encore animées, tout à fait identiques avec cette même terre.»

Pomponius Mela (liv. I, chap. 9) nous dit :

«Quoiqu'il ne pleuve pas en Égypte, la terre y est extraordinairement féconde en fruits, en hommes et en animaux, grâce aux inondations du Nil, le plus grand des fleuves qui se jettent dans notre mer.»

Puis encore plus bas :

«Ses eaux sont si fécondantes et si nutritives, qu'outre qu'elles fourmillent de poissons et produisent même des animaux d'une grosseur prodigieuse, tels que l'hippopotame et le crocodile, elles animent jusqu'à la terre et en forment des êtres vivants : la preuve en est qu'à la suite des inondations, et lorsque le fleuve est rentré dans son lit, on trouve dans les plaines encore

humides certains animaux dont l'organisation présente une portion de terre faisant corps avec la partie vivante et animée.»

Pline (liv. VII, chap. 3) nous dit :

«Il est certain qu'il naît des trijumeaux, exemple les Horaces et les Curiaces; un plus grand nombre passe pour un prodige, excepté en Égypte, où l'eau du fleuve est prolifique. Trogue Pompée rapporte qu'en Égypte il y a des accouchements de sept enfants à la fois.»

Puis (liv. XXXVI, chap. 2), à propos de la statue du Nil que l'Empereur Vespasien aurait fait ériger au temple de la Paix, qui serait l'original de celle qui se trouve actuellement au Vatican et qui doit avoir été détruite, ou être restée enfouie quelque part, car elle n'a pas été retrouvée jusqu'à présent, le même auteur nous dit :

«Les Égyptiens aussi ont trouvé en Éthiopie la pierre qu'ils nomment basanite, et qui a la couleur et la dureté du fer, d'où le nom qu'ils lui ont donné (*βάσανος*, pierre de touche). On n'en a jamais vu de bloc plus gros que celui qui a été dédié par l'empereur Vespasien Auguste dans le temple de la Paix; il représente le Nil avec seize enfants qui jouent alentour, symbole des seize coudées auxquelles doit parvenir le Nil dans sa crue la plus avantageuse. On raconte qu'il se trouve à Thèbes, dans le temple de Sérapis, un bloc assez semblable, consacré, pense-t-on, à la statue de Memnon, qu'on dit rendre un son au contact des rayons du soleil levant.»

Nous arrivons maintenant aux auteurs arabes. Ceux-ci ne restent nullement en arrière de leurs prédécesseurs sur les louanges qu'ils décernent au fleuve, et pour vanter ses qualités.

El-Kindi (*Fadail Masr*, p. 204, *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres*, n° 4, Copenhague, 1896) nous fait savoir ce qui suit :

D'après Ibn Ghaffir, Omar Ibn El-Khattab aurait écrit à Amr Ibn El-Aass, ce qui suit :

«Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux.

«De la part du Serviteur de Dieu, Omar, prince des Croyants, à Amr Ibn El-Aass, salut.

«Après les louanges dues à Dieu Seul et Unique; j'ai médité sur l'Égypte

et sur son étendue, vaste et grande, ainsi que sur ce dont elle a été dotée : une population nombreuse, patiente, forte en terre comme en mer, et sur les grands ouvrages que les Pharaons y ont accomplis malgré leur despotisme et leur cruauté.

«Cela m'ayant beaucoup étonné, je voudrais donc que vous m'en fissiez une description qui pût me donner l'illusion de la voir.»

Alors, Amr Ibn El-Aass lui répondit :

«Louange au Seigneur; cette terre est un sol végétal et une plaine verte, s'étendant entre deux montagnes dont l'une sablonneuse, l'autre, ressemblant à un ventre creux ou à un dos de chameau non bossu, la borne des deux côtés. Le terrain fertile s'étend depuis Aswân, jusqu'à Menshâ, traversé par un fleuve qui y répand ses bénédictions du matin jusqu'au soir, tantôt croissant, tantôt décroissant, comme le cours du soleil et de la lune. A une certaine époque, les sources de la terre et ses réservoirs lui sont assujettis et lui obéissent; c'est alors que ses eaux deviennent turbulentes, ses ondes grandissent, et son cours devient impétueux, jusqu'à ce qu'il ne laisse personne s'enfuir ou s'échapper de village à village, si ce n'est en montant sur des collines de sable ou dans de petits bateaux ballotés par ses ondes comme des feuilles sèches et dispersées. Puis, après un certain laps de temps, il retourne sur ses pas, comme au moment où pour la première fois il a formé son lit et traversé sa vallée; c'est alors qu'apparaissent ses trésors et ses richesses cachées; un peuple que Dieu protège et récompense de son zèle et de ses travaux, faits pour la postérité, creuse des sillons et des canaux et y répand la semence, attendant la récolte du Seigneur; ainsi, les rigoles dispersées et menées en toutes directions, Dieu humecte la terre de la rosée d'en haut et la fertilise du limon d'en bas. Tantôt le ciel est obscurci de nuages, tantôt clair; maintenant, ô Prince des Croyants! les mouches tourbillonnent, et la laitière tire en abondance; le sol est un humus fertile, qui tantôt devient la mer bleue, tantôt la soie ou la robe brodée, changeant et vert, tantôt la perle blanche, tantôt le manteau noir. Que Dieu, le suprême créateur, soit béni!»

Dimashki (trad. Mehren, p. 135) nous mentionne la même réponse de Amr, en y ajoutant ce qui suit :

«Voici trois préceptes utiles au bien de ce peuple : le premier de n'écouter

jamais le témoignage de l'opulent au préjudice du pauvre; le deuxième, d'employer les revenus à l'entretien des canaux et des ponts; le troisième, de ne jamais lever d'impôts quelconques, si ce n'est au temps de la nouvelle lune. — Salut».

Quant aux autres auteurs, en les plaçant par ordre chronologique, leurs récits sont comme suit :

Ibn Abd El-Hakam (*Foutouh Masr*, p. 149) nous dit :

«Abdalla Ibn Amr Ibn El-Aass a dit : Le Nil d'Égypte est le seigneur des fleuves; Dieu lui a soumis tous les fleuves existant entre l'Orient et l'Occident. Lorsque Dieu veut que le Nil d'Égypte coule, il ordonne aux autres fleuves de l'alimenter, et alors ceux-ci le renforcent de leurs eaux, et de nombreuses sources lui jaillissent de toutes parts.

«Quand il a fini de couler jusqu'au point déterminé par Dieu, les fleuves, obéissant à une révélation divine, retournent chacun à son lieu d'origine.

«Moâouya Ibn Abou Safian demanda un jour à Kâab el-Ahbâr : Trouvez-vous quelque allusion au Nil dans le Livre de Dieu? — Oui, répondit-il, par Celui qui fendit les eaux pour Moïse, j'y trouve une allusion : Dieu fait chaque année une double révélation au Nil : d'abord, au moment de couler, en lui disant : Dieu t'ordonne de couler, et il coule selon la volonté divine; ensuite, en lui intimant l'ordre de s'arrêter.

«Abou Harira rapporte que le Prophète a dit : Le Nil, l'Euphrate, Sihân et Jihân font partie des fleuves du Paradis.

«On rapporte, en outre, que Kâab el-Ahbâr disait que quatre fleuves du Paradis ont été placés par Dieu dans ce monde, à savoir : le Nil, qui est un fleuve de miel (dans le Paradis); l'Euphrate, qui est un fleuve de vin (dans le Paradis); Sihân, qui est un fleuve d'eau (dans le Paradis), et Jihân, qui est un fleuve de lait (dans le Paradis).

«Abou Ganada el-Kettani entendit Kâab dire un jour : Dans l'éternité, le Nil sera le fleuve de miel le plus abondant que Dieu aura désigné; le Tigre, le fleuve le plus abondant en lait; l'Euphrate, le fleuve le plus abondant en vin; et Jihân, le fleuve le plus abondant en eau.

«Quand Amr Ibn El-Aass conquit l'Égypte, les habitants vinrent lui dire, au commencement du mois de Baouna : Prince, il est pour notre Nil une

tradition établie, et c'est en s'y conformant que ses eaux coulent. — Quelle est cette tradition? demanda Amr. — Ils répondirent : Le douzième jour de ce mois, nous enlevons une jeune vierge à ses parents après les avoir dédommagés; puis nous la parons très richement en bijoux et en vêtements, et la précipitons dans le Nil. — Cela, leur répondit Amr, ne peut plus avoir lieu sous l'Islam, car l'Islam détruit ce qui l'a précédé.

«Les mois de Baouna, Abib et Misra passèrent, et le Nil restait stationnaire (dans sa crue); les habitants se préparaient déjà à émigrer. Voyant cela, Amr en référa au calife Omar Ibn El-Khattâb. Omar lui répondit : Vous avez bien fait de dire que l'Islam détruit ce qui l'a précédé; aussi, vous ai-je envoyé un billet que vous jetterez dans le fleuve au reçu de ma lettre.

«En recevant la lettre, Amr ouvrit le billet et y lut ce qui suit : De la part de l'esclave de Dieu, Omar, prince des Croyants, au Nil d'Égypte : Si ton cours ne dépend que de ta propre volonté, suspends-le; mais s'il dépend du Dieu unique et tout-puissant, nous supplions ce Dieu tout-puissant de te faire courir.»

«Amr jeta ce billet dans le Nil, la veille de la fête de la Croix, alors que les habitants de l'Égypte se préparaient à émigrer, puisque c'était le Nil qui pourvoyait à leurs besoins.

«Le lendemain, fête de la Croix, les habitants constatèrent que le Nil, par la grâce de Dieu, s'était élevé jusqu'à 16 coudées, et ainsi ils se virent délivrés d'une année mauvaise et stérile.

«Yazid Ibn Abou Habib rapporte que le prophète Moïse ayant invoqué Dieu contre les Pharaons, ceux-ci furent si bien privés des eaux du Nil qu'ils furent sur le point d'émigrer. Ils prièrent donc Moïse d'invoquer Dieu en leur faveur, et Moïse l'invoqua dans l'espoir qu'ils croiraient en Lui. Le lendemain ils constatèrent que le Nil avait, la nuit, coulé jusqu'à 16 coudées, par ordre divin.

«Dieu avait exaucé les prières de Omar Ibn El-Khattâb en ordonnant au Nil de croître, comme il avait exaucé les invocations de Son prophète Moïse.»

Mousslim (Makrizi, *Khitat*, t. I, p. 50) a tiré du *Livre des Traditions* d'Anass, du chapitre concernant l'ascension du Prophète, le passage suivant :

«Puis, dit le Prophète, s'éleva vers moi le lotus de la limite (cf. *Coran*,

LIII, 14). Ses fruits étaient pareils aux collines de Hagar et ses feuilles à des oreilles d'éléphant. — Qu'est cela, ô Gabriel, demandai-je? — Et l'ange me répondit : C'est le lotus de la limite et voici les quatre fleuves, dont deux intérieurs et deux extérieurs. — Qu'est cela, ô Gabriel, demandai-je? — Les deux fleuves intérieurs sont le Nil et l'Euphrate. Il est écrit dans la Torah : Et Dieu créa un Paradis dans l'Éden et il y plaça l'homme. Et il fit sortir du Paradis deux fleuves qu'il partagea en quatre parties : Gihoun qui entoure la terre d'Havila; Sihoun qui entoure la terre d'Égypte, c'est le même que le Nil d'Égypte; le Tigre qui arrose l'Iraq et l'Euphrate.»

Ibn Koteibah (Makrizi, *Khitat*, t. I, p. 51), dans ses *Traditions peu connues*, relatant les traditions qui concernent le Prophète, s'exprime ainsi :

«Il y a deux fleuves croyants et deux fleuves infidèles. Les deux fleuves croyants sont le Nil et l'Euphrate, les deux infidèles sont le Tigre et le fleuve de Balkh.» Le titre de croyants n'a été donné au Nil et à l'Euphrate que par image, parce que tous les deux inondent le sol et arrosent les champs et les arbres sans fatigue et sans effort : le Tigre et le fleuve de Balkh sont deux infidèles, parce qu'ils ne se répandent pas sur le sol, et que, malgré de grandes fatigues et des efforts considérables, ils n'arrosent que très peu de chose. Les deux premiers sont bons et utiles comme les vrais croyants : les deux autres, comme les infidèles, ne sont ni utiles ni bons.»

Le même auteur (Makrizi, *Khitat*, t. I, p. 63), dans le même ouvrage, rapporte le récit suivant de Garir Ibn Abdalla El-Bagli :

«Un jour le Prophète l'interrogea sur son séjour à Valence, et Garir, entre autres choses, lui dit que dans ce pays l'eau ne coulait pas des hauteurs. «La meilleure eau, dit le Prophète, est l'eau *sanam*, c'est-à-dire celle qui se trouve à la surface de la terre.» Par *sanam*, il faut entendre l'eau qui est sur la surface de la terre. Toute chose superposée à une autre est *sanam* par rapport à cette dernière; cette expression vient du terme *sanâm el-ba'ir* (les bosses des chameaux), à cause de leur élévation. Quelques commentateurs expliquent le verset du Coran où il est dit : *Et il sera mélangé de tasnim*, de cette manière : Et il sera mélangé avec ce qui descend d'en haut. 7° Le Nil se dirige du sud au nord et reste, par conséquent, toujours opposé aux excellents vents du nord. 8° L'eau du Nil est légère, comme on a pu le constater plusieurs fois

en la comparant aux eaux d'autres fleuves qu'elle laisse bien loin derrière elle sous ce rapport. 9° Sa saveur est douce, son influence excellente sur la digestion des aliments et leur passage dans l'estomac, à tel point que l'ingestion de cette eau amène aussitôt l'éructation. Telles sont les qualités qui feront juger l'eau du Nil excellente par tous ceux qui se sont occupés de physique et de médecine et qui sont vraiment à même de reconnaître combien cette eau est utile et bienfaisante.»

Quant à Massoudi (t. I, p. 162), voici ce qu'il nous en dit :

«Un savant a décrit ainsi le sol de l'Égypte : Pendant trois mois c'est une perle blanche; pendant trois mois, du musc noir; trois mois plus tard, une émeraude; et les trois derniers mois, un lingot d'or pur. La perle blanche, c'est l'Égypte dans les mois (coptes) de abib, misra et tout, c'est-à-dire juillet, août et septembre, alors que, submergée par le fleuve, elle forme une vaste nappe d'eau blanchâtre au-dessus de laquelle les métairies situées sur les tertres et les monticules brillent comme des étoiles; elles sont entourées d'eau de toutes parts, et l'on ne peut communiquer de l'une à l'autre qu'à l'aide de barques. Durant les mois nommés babah, hatour et kiahk, qui répondent à octobre, novembre et décembre, l'Égypte est noire comme le musc; le Nil, en se retirant, laisse à découvert un limon noirâtre qui reçoit les semences et exhale une odeur agréable assez analogue à celle du musc. Au mois de toubah, amschîr et baramhat, ou janvier, février et mars, elle brille comme une verte émeraude; en d'autres termes, ses pâturages si abondants et ses prairies lui prêtent l'éclat de cette pierre précieuse. Enfin, elle se transforme en lingot d'or dans la période de barmoudah, baschans et baounah, c'est-à-dire, avril, mai et juin; alors les moissons jaunissent, la terre se couvre de culture, et prend l'aspect et la valeur de l'or. Dans un autre passage de ce livre, nous donnerons les noms de chaque mois de l'année en syriaque, en arabe et en persan, bien que nous n'ayons omis aucun de ces détails dans notre Histoire moyenne.

«Un autre écrivain dépeint l'Égypte en ces termes : «Son Nil est une merveille et son territoire est de l'or. Elle appartient au vainqueur et se livre au plus fort. Ses richesses sont un objet d'envie et ses productions une source de profits. Mais le peuple qui l'habite est insubordonné et n'obéit que lorsqu'il tremble; il ne se soumet que parce qu'il est désuni, et s'il se révolte, c'est

une lutte mortelle ». Le Nil occupe un rang distingué parmi les fleuves et les mers les plus célèbres, ainsi que l'atteste une tradition religieuse. Cette tradition cite, parmi les fleuves dont la source est dans le Paradis, le Nil, puis le Sihan ou fleuve d'Adanah sur les frontières de la Syrie. »

Ibn Sina (Makrizi, t. I, p. 61) nous raconte ce qui suit :

« On a donné à l'eau du Nil des louanges singulièrement exagérées. Ses qualités sont quadruples : éloignement de sa source, excellence de son parcours, sa profondeur, sa direction du sud au nord. Cette dernière condition rend l'eau du Nil plus douce; pour la profondeur, il y a d'autres fleuves qui sont tout aussi profonds que le Nil. L'eau la meilleure est celle qui provient des sources, non pas de toutes les sources indistinctement, mais de celles qui sourdent dans un terrain chaud et dont la nature n'est pas dominée par des éléments ou des substances étrangères, ou dans un terrain pierreux lequel, à plus forte raison, n'est corrompu par aucune des décompositions que la terre peut subir; mais les sources qui sortent d'un terrain chaud sont préférables à celles qui jaillissent d'un sol pierreux; cependant les sources nées en terres chaudes ne sont pas toutes bonnes, mais seulement celles qui, outre cette condition, sont courantes, et non pas toutes les eaux courantes, mais celles qui coulent en plein air et dont les eaux sont exposées au soleil et au vent : cette condition ajoute une grande qualité à l'eau courante. Quant à l'eau stagnante, son exposition en plein air lui donne parfois une qualité qu'elle n'aurait pas eue si elle était restée cachée et dissimulée.

« L'eau qui coule sur un lit de terre est préférable à celle qui coule sur un lit pierreux, car la terre filtre l'eau, enlève les matières étrangères qui s'y sont mêlées et la rend limpide, ce que ne peut faire la pierre; mais il est nécessaire que la terre qui forme le lit du fleuve soit une terre chaude et non de la boue, du nitre ou autre chose du même genre; autrement, et si l'eau était profonde et d'un cours rapide, elle serait altérée par la quantité de matière qui se mélangerait à elle. Les eaux dont le cours est dirigé vers le soleil, c'est-à-dire vers l'est, et surtout vers le point estival, sont les meilleures, et d'autant plus qu'elles sont plus éloignées de leur point d'origine; après ces eaux, les meilleures sont celles qui se dirigent vers le nord. Quant à celles qui coulent vers l'ouest ou vers le sud, elles sont détestables et leur mauvaise

qualité s'accroît lorsque souffle le vent du sud. Les eaux qui aux conditions précédentes joignent celle de descendre de hauts sommets sont meilleures encore; elles sont si douces qu'on les croirait sucrées et qu'on ne peut les mélanger au vin qu'en petite quantité. Elles sont d'un poids léger, se refroidissent aisément et s'échauffent de même, grâce à leur peu de densité; froides l'hiver, elles sont chaudes l'été, n'ayant ni goût ni odeur dominante. Elles descendent rapidement les cataractes, dissolvent aisément ce qu'on y met à dissoudre et cuisent facilement ce qu'on y met à cuire. »

Le même auteur (Makrizi, t. I, p. 62), dans son chapitre des qualités de l'eau, dit :

« Si tu examines ce qu'il en dit, tu verras que toutes se trouvent réunies dans l'eau du Nil. D'abord, le Nil provient d'une source et coule sur un terrain chaud; par suite, aucun élément de nature mauvaise ne domine dans le sol qui forme son lit, condition que ne présentent pas les sources qui coulent sur un sol imprégné de naphte, d'alun, de sels, de soufre, etc.; au contraire, le sol sur lequel coule le Nil produit de l'or, ce que prouvent clairement les paillettes qu'on rencontre sur ses rives; certaines gens même s'occupent à trier l'or ramassé sur le rivage et, par ce moyen, s'enrichissent. Or on ne peut nier la vertu attachée à la présence de l'or dans l'eau. En second lieu, le Nil coule toujours à découvert, exposé au soleil et au vent. 3° Le limon du Nil est un limon entraîné par les torrents que forment les pluies et qui traversent des terres chaudes; on peut le constater en respirant l'agréable odeur qui se dégage de ce limon quand il est encore humide. 4° Le Nil est très profond et son courant tellement violent qu'il renverse, ou peu s'en faut, les colonnes qui s'opposent à sa course et entraîne avec lui les objets les plus pesants qui lui font obstacle. 5° La distance qui sépare la source du Nil de son embouchure est considérable. On a parlé plus haut de son étendue à laquelle n'est comparable l'étendue d'aucun autre fleuve de la terre habitée. 6° Il descend de lieux élevés; le sud est en effet plus élevé que le nord; et de plus il franchit des cataractes, montagne élevée d'où le fleuve se précipite vers la vallée d'Égypte. »

El-Bahaiki (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil), dans son livre *Le Peuple de la Foi*, rapporte ce qui suit :

« Le Nil sécha un jour. Le peuple vint prier le Pharaon de lui rendre son cours,

mais il dit : « Je ne suis pas content de vous ». Il s'en alla, puis retourna vers son roi lui faire la même prière et recevoir la même réponse; une troisième fois le peuple dit au Pharaon : « Si tu ne nous rends le Nil, nos bêtes et nos troupeaux mourront ». Le Pharaon dit aux foules de s'éloigner de lui et de se disperser dans la campagne, parce qu'elles le menacèrent de prendre un autre dieu que lui. Alors le Pharaon se prosterna à terre, posa sa figure sur la poussière, et levant son doigt, dit : « Mon Dieu, Ton humble serviteur vient à Toi et Te supplie de rendre au Nil son cours, car nul autre que Toi ne peut faire ce miracle ».

« Alors Dieu fit couler les eaux du Nil comme jamais cela n'était arrivé auparavant. Le Pharaon dit au peuple : « Voici que je vous ai rendu le cours du Nil », et le peuple se prosterna devant lui et l'adora.

« L'ange Gabriel vint alors au Pharaon et lui dit : « Ô Roi, aidez-moi contre mon esclave que j'ai mis à la tête de mes serviteurs, à qui j'ai confié les clefs de mes coffres. Il s'est déclaré contre moi, prenant le parti de mes ennemis et persécutant mes amis. » Le Roi s'irrita contre cet esclave, et dit à Gabriel : « C'est un mauvais esclave; s'il était entre mes mains, je le ferais jeter dans la mer Rouge ». Gabriel dit : « Ô Roi, écrivez vos ordres de votre main et signez et cachetez l'ordre de jeter un pareil esclave dans la mer Rouge ». Et le Pharaon fit ce que lui demanda Gabriel. Quand le jour de son engloutissement dans la mer Rouge arriva, Gabriel se présenta au Pharaon, et, lui présentant son écrit, « Voici, lui dit-il, votre propre condamnation ! »

El-Khatib (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil), dans son *Histoire,* s'arrêtant à Ibn Abbas, dit :

« Le Créateur a envoyé sur la terre cinq fleuves du Paradis : Sihon, Gihon, le Tigre, l'Euphrate et le Nil. Ils sont sortis d'une seule source, sise au dernier degré d'un escalier, sur les ailes de Gabriel. Il leur donna les montagnes comme lit et la terre comme tapis, pour être utiles à l'Humanité. De là le verset du Coran : « Nous avons fait jaillir les eaux du ciel et les avons cachées dans la terre ». A la sortie de Yagoug et Magoug, Dieu a envoyé Gabriel pour enlever vers le ciel, le Coran, l'Étendard, la Pierre du Sanctuaire, le Temple d'Abraham et le cercueil de Moïse, ainsi que ces cinq fleuves. »

Le verset du Coran dit : « Nous pouvons enlever toutes ces choses et priver la terre et ses habitants du bien qui en découle. »

El-Kadi El-Fadel (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil), en décrivant le Nil, dit :

« Le Nil fait luire sur la terre une véritable lumière ondoyante; son courant va dans les plaines répandre l'abondance, semant sur ses rives des fermes verdoyantes et couvrant les fils de l'Égypte de ses bienfaits. Les poètes ont dit que ses doigts se sont étendus dans le lointain, et ses flancs se sont brisés sous forme de vagues; il est seul à parcourir les routes; il est à la fois la crainte et l'espérance; c'est lui qui remplit les solitudes, et de simple pouce il se transforme en pic; c'est un guerrier qui assaille la plaine et la couvre de son magnifique tapis; soudain il arrête sa course. Le Nil est le père des merveilles, le dieu qui fut adoré; c'est le bienfaiteur, l'égaliseur des terres basses et des hauteurs.

« A peine annonce-t-on sa venue que la cherté et la disette disparaissent; l'Égypte, après sa crue, paie ses dettes, et lorsque ce fleuve monte, les prix de la vie baissent. En s'étendant à travers le pays, il crée un firmament dont les étoiles sont les villages. Il inonde, sillonne les terres en moins qu'un clin d'œil. Son manteau couvre les fermes des Fellahs; il entoure le Nilomètre, comme un cercle son point de centre. Quand ses vagues ondulent, il excite un frisson par son agitation, et semble vouloir se mêler à la voie lactée dont les nuages sont l'écume et les étoiles les grains. »

El-Tifashi (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil), dans son livre intitulé *Sagh El-Hazil,* dit ce qui suit :

« Aucun fleuve n'a été mentionné dans le Coran, si ce n'est le Nil, dans le verset : « Nous avons ordonné à la mère de Moïse de l'allaiter, et en cas qu'elle eût des craintes à son sujet, de le jeter dans la mer ». La plupart des autorités entendent par le mot « mer » le Nil lui-même.

« C'est le fleuve le plus noble pour son utilité et pour ses bienfaits. Il arrose de nombreuses terres qui produisent plusieurs moissons; il ne quitte ces terres que lorsqu'elles n'en ont plus besoin. Son eau est la plus salutaire, la plus salubre, la plus douce, la mieux adaptée à la nature des hommes. Il possède des privilèges en lui qui sont des défauts dans les autres fleuves, comme celui d'augmenter ses eaux, lorsqu'elles diminuent partout ailleurs, et cela, lorsqu'il est justement nécessaire. Il arrive en Égypte au milieu des plus fortes

chaleurs, de la sécheresse et de la stérilité de la terre. Il mouille la glèbe, rafraîchit l'air et tempère la saison. Les autres rivières, bien qu'ayant leur utilité, ne manquent pas de causer des préjudices par leurs inondations et par leur retrait soudain d'un côté et par leur trop grande abondance d'un autre. Le Nil, au contraire, est proportionné à l'Égypte, calculé de manière à n'aller ni au delà, ni en deçà de sa mesure. Les fleuves vont d'ordinaire de l'Est à l'Ouest, le Nil passe de l'Ouest et se dirige vers le Nord; aussi le soleil l'éclaire continuellement de ses rayons et le règle.

«De plus, on connaît la source de tous les fleuves, excepté celle du Nil; lui seul verse dans la mer de Chine et dans le Bahr El-Roum à la fois; lui seul hausse tantôt et tantôt s'arrête, puis baisse et se dessèche avec ordre et régularité; nulle part, on ne cultive comme on le fait dans les terres qu'arrose le Nil; l'auteur du livre appelé *Mabaheg El-Fikr* en parle aussi en ces termes : «L'eau du Nil est la plus légère, la plus douce, la plus vivifiante, la plus désaltérante, la plus utile, la plus profitable».

Ibn El-Metawig (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil), nous dit :

«Le Nil est la merveille de l'Égypte; ses eaux submergent, pendant les grandes chaleurs, les plaines et les déserts; ses sources sont le secret du Tout-Puissant. Le vent du Nord fait de la mer comme une barrière au Nil et le retient dans les hautes régions pour les irriguer; quand cela est accompli, un vent du Sud vient en balayer les eaux et les chasser vers la mer; alors les habitants cultivent et cueillent leurs moissons.»

Ibn Batoutah (trad. Defrémery et Sanguinetti, t. I, p. 77) nous rapporte ce qui suit :

«Le Nil d'Égypte l'emporte sur tous les fleuves de la terre par la douceur de ses eaux, la vaste étendue de son cours et la grande utilité (dont il est pour les populations riveraines). Les villes et les villages se succèdent avec ordre le long de ses rivages. Ils n'ont vraiment pas leur pareil dans toute la terre habitée. On ne connaît pas un fleuve dont les rives soient aussi bien cultivées que celles du Nil. Aucun autre fleuve ne porte le nom de mer (*bahr*). Dieu très-haut a dit : «Lorsque tu craindras pour lui, jette-le dans la mer.» (*Coran,* xxviii, 6 : Dieu s'adresse à la mère de Moïse). Dans ces mots il a appelé le

Nil *Yemm,* ce qui veut dire la même chose que *bahr* (mer). On lit dans la tradition véridique que le Prophète de Dieu arriva, lors de son voyage nocturne, au Lotus placé à l'extrême limite du Paradis, et qu'il vit sortir de ses racines quatre fleuves, dont deux jaillissaient à l'extérieur et deux restaient à l'intérieur. Il interrogea là-dessus Gabriel, qui lui répondit : «Quant aux deux fleuves intérieurs, ils coulent dans le paradis, mais pour les deux fleuves extérieurs, ce sont le Nil et l'Euphrate.» On lit aussi dans la tradition que le Nil, l'Euphrate, le Seihân (Yaxartès) et le Djeihân (Oxus), sont tous au nombre des fleuves du Paradis.»

On voit, par ce qui précède, en quelle haute estime le fleuve était tenu; ce qui a été mentionné dans ce chapitre n'est pas tout ce qui a été écrit à ce sujet, et si on devait tout raconter, il y aurait bien des choses à dire encore.

CHAPITRE III.

LES SOURCES.

Les sources du fleuve sont restées pendant longtemps, jusqu'au siècle dernier, une énigme pour le monde civilisé. C'est précisément ce mystère planant sur son origine qui renforçait la croyance que les anciens habitants de l'Égypte avaient, de lui attribuer une divinité, ou de le faire découler du monde céleste.

Je mentionne plus bas ce que les auteurs nous racontent au sujet des idées que les Égyptiens avaient des sources de leur fleuve, aux différentes époques de leur existence politique, afin qu'on puisse se rendre compte de la conception qu'ils avaient de son origine; mais, néanmoins, ainsi qu'on le verra, il semblerait que, graduellement, ils sont arrivés à en avoir une connaissance qui paraît être bien moins vague que nous ne nous l'imaginons.

Voici ce que Maspero (*Histoire ancienne,* t. I, p. 16) nous dit sur les idées que les anciens Égyptiens avaient sur l'origine de leur fleuve :

« Lequel est le Nil véritable, le Nil Bleu qui semble descendre des montagnes lointaines, ou le Nil Blanc qui parcourt les plaines immenses de l'Afrique équatoriale? Les vieux Égyptiens ne le surent jamais : le fleuve leur cacha le secret de ses sources, aussi obstinément qu'il le fit pour nous jusque dans ces dernières années. Vainement leurs armées victorieuses l'avaient suivi pendant des mois à la poursuite des tribus qui habitent ses rives : toujours elles l'avaient vu aussi large, aussi plein, aussi irrésistible d'allures. C'était une mer d'eau douce, et mer — *iaoumâ, iômâ* — était le nom qu'ils lui donnaient.

« Aussi ne lui cherchaient-ils pas ses origines. Ils se figuraient l'univers entier comme une caisse entre elliptique et rectangulaire, dont le plus grand diamètre est dirigé du sud au nord, le plus petit de l'est à l'ouest. Notre terre en fermait le fond avec ses continents et ses océans alternés : c'était une sorte de table mince, oblongue, légèrement concave, dont l'Égypte occupait le

milieu. Le ciel s'étendait au-dessus, pareil à un plafond de fer, plat selon les uns, voûté selon les autres. La face qu'il tourne vers nous était semée capricieusement de lampes suspendues à des câbles puissants, et qui, éteintes ou inaperçues pendant le jour, s'allumaient la nuit et devenaient visibles à nos yeux. Comme il ne pouvait demeurer arrêté au milieu des airs sans être appuyé de quelques support, on avait inventé de l'assurer au moyen de quatre colonnes, ou plutôt de quatre troncs d'arbres fourchus, semblables à ceux qui soutenaient la maison primitive; mais on craignit sans doute qu'ils ne fussent renversés dans quelque tourmente, car on les remplaça par quatre pics sourcilleux, dressés aux quatre points cardinaux et reliés par une chaîne de montagnes ininterrompue. On connaissait peu celui du nord : la Méditerranée, la *Très Verte*, s'interposait entre l'Égypte et lui, et empêchait qu'on l'approchât d'assez près pour l'apercevoir. Celui du sud s'appelait Apît-to, la Corne de la Terre, celui de l'est Bâkhou, le Mont de la Naissance, et celui de l'ouest, Manou, parfois Onkhît, la Région de Vie. Bâkhou n'était pas une montagne fictive : c'était le plus haut des sommets qu'on apercevait au loin des bords du Nil dans la direction de la mer Rouge. Manou répondait de même à quelque colline du désert Libyque dont la tête semblait fermer l'horizon. Quand on découvrit que ni Bâkhou ni Manou ne bornaient le monde, on ne renonça pas pour cela à l'idée d'étayer le plafond céleste : on se contenta de reculer les piliers à perte de vue et d'imaginer des cimes fabuleuses auxquelles on appliqua le nom des réelles. On ne disait pas qu'elles limitaient exactement l'univers : un grand fleuve les séparait de ses extrémités, analogue à l'Océan des Grecs, et circulait sur une sorte de banquette courant comme en corniche le long des parois de la boîte, un peu au-dessous de la crête continue sur laquelle le ciel étoilé s'appuyait. Il se bordait dans la partie nord de l'ellipse d'une berge abrupte qui naissait à l'ouest au pic de Manou, et qui se haussait assez rapidement pour s'interposer bientôt comme un écran entre lui et notre terre. La vallée étroite qu'elle masquait s'appelait *Daît* depuis les temps les plus reculés : la nuit l'enveloppait éternellement de ses ombres lourdes et l'emplissait d'un air épais, irrespirable aux vivants, Vers l'est, la berge s'abaissait rapidement : elle expirait un peu au delà de Bâkhou, et le fleuve s'écoulait entre des rives basses, presque plates, de l'est au sud, puis du sud à l'ouest. Le soleil était un disque de feu posé sur un bateau. Le courant l'entraînait d'un mouvement toujours égal le

long des remparts du monde. Du soir au matin, il disparaissait dans les gorges du *Daît,* sa lumière n'arrivait pas jusqu'à nous et c'était la nuit; du matin au soir, ses rayons, n'étant plus arrêtés par aucun obstacle, se répandaient librement d'un bout de la boîte à l'autre, et c'était le jour. Le Nil se détachait du fleuve céleste à son tournant méridional; aussi le sud représentait-il pour les Égyptiens le point cardinal par excellence, celui sur lequel ils s'orientaient, mettant le levant à leur gauche, le couchant à leur droite. Au temps qu'ils ne dépassaient guère les défilés du Gebel Silsiléh, ils pensaient que l'endroit où les eaux d'en haut quittaient le ciel était situé entre Éléphantine et Philæ : elles s'abattaient en une chute immense, dont Syène marquait les derniers ressauts, et peut-être les récits des écrivains classiques sur la première cataracte ne sont-ils que l'écho lointain de cette tradition barbare. Les conquêtes menées au cœur de l'Afrique forcèrent les Égyptiens à reconnaître leur erreur, mais sans diminuer leur foi en l'origine surnaturelle du fleuve : plus ils poussèrent avant, plus ils la reculèrent vers le midi, plus aussi ils l'entourèrent de fables et de merveilles. Ils contaient qu'à force de remonter le courant, les matelots finissaient par atteindre une contrée indécise, placée comme une sorte de marche entre ce monde et l'autre, une *Terre des Mânes,* dont les habitants n'étaient déjà plus que des nains, des monstres ou des esprits; ils débouchaient ensuite dans une mer semée d'îles mystérieuses, semblables à ces archipels enchantés que les marins portugais et bretons apercevaient parfois dans leurs croisières et qui s'évanouissaient dès qu'ils voulaient en approcher. Elles étaient peuplées de serpents à voix humaine, quelquefois bienveillants, quelquefois cruels aux naufragés. Quiconque en sortait ne pouvait plus y rentrer : elles se résolvaient en flots et se perdaient au sein des ondes. Un géographe d'aujourd'hui ne comprend guère pareilles fantaisies : il suffit pourtant de jeter les yeux sur certaines cartes du XVI[e] et du XVII[e] siècle, pour y voir dessiné nettement ce que les Égyptiens imaginaient, le centre de l'Afrique occupé par un grand lac d'où sortent le Congo, le Zambèze et le Nil. Les marchands arabes du moyen âge croyaient qu'un homme déterminé pouvait s'élever de rivière en rivière depuis Alexandrie et depuis le Caire jusqu'au pays des Zindjes et à l'Océan Indien. Beaucoup des légendes qu'on racontait à ce sujet ont disparu : d'autres furent recueillies par les théologiens juifs et chrétiens et embellies de traits nouveaux. Le Nil jaillissait du Paradis, et parcourait des régions brûlantes

inaccessibles à l'homme, puis il tombait dans une mer d'où il s'échappait vers l'Égypte : il entraînait quelquefois avec lui de sa patrie céleste des rameaux et des fruits dont les pareils n'existent point sur notre terre. La mer qu'on retrouve dans toutes ces histoires est peut-être d'invention moins extravagante qu'on ne serait tenté de le croire. Un lac presque aussi grand que le Nyanza-Kérewé recouvrait jadis la plaine marécageuse où le Bahr el-Abiad s'unit au Sobat et au Bahr el-Ghazâl. Les alluvions l'ont comblé, à l'exception d'un creux plus profond que le reste et qu'on appelle Birket-Nou, mais il devait être encore assez vaste, pendant les siècles qui précédèrent notre ère, pour donner aux soldats et aux bateliers égyptiens l'idée d'une véritable mer ouverte sur l'Océan Indien. Les montagnes dont la ligne se dessinait vaguement sur l'autre rive, bien loin vers le sud, recélaient sans doute la source mystérieuse. »

Hérodote (liv. II, §§ 28, 32, 33) nous dit ce qui suit :

« Relativement aux sources du Nil, nul des Égyptiens ni des Libyens avec qui j'en ai causé, ne m'a dit en rien savoir, si ce n'est en Égypte, à Saïs, le trésorier du temple de Minerve. Mais il m'a paru plaisanter lorsqu'il s'est prétendu très exactement informé. Je répète ce qu'il m'a rapporté : il y a, selon lui, deux montagnes dont les cimes sont à pic, sises entre la ville de Syène en Thébaïde et celle d'Éléphantine : on les appelle Crophi et Mophi. Entre elles, les sources du Nil jaillissent d'un abîme sans fond. La moitié des eaux descend en Égypte, du côté du nord, l'autre moitié en Éthiopie, du côté du sud. Une expérience du roi Psammétique a prouvé que ces sources sortent d'un abîme sans fond : car, après avoir fait tresser un câble de plusieurs milliers de brasses, il l'y a jeté et l'on n'a jamais pu atteindre le fond. Voilà ce que ce trésorier, s'il dit vrai, m'a fait connaître. Je conclurais de cette expérience qu'il existe, dans les sources, de forts tourbillons qui remontent et rejettent l'eau sur les flancs des montagnes, avec trop de violence pour qu'une sonde puisse descendre jusqu'au sol.

« Cependant, j'ai appris les circonstances suivantes d'hommes de Cyrène, lesquels m'ont dit qu'étant allés consulter l'oracle d'Ammon et s'étant entretenus avec Etéarque, roi des Ammoniens, entre autres propos, ils en étaient venus à parler du Nil et à dire que nul ne connaissait ses sources. Etéarque alors leur avait raconté que des Nasamons, antérieurement, s'étaient arrêtés

chez lui. C'est une nation libyenne qui habite la Syrte, où elle a, sur la rive orientale, un territoire de peu de largeur. Or, selon Etéarque, ces Nasamons étant ses hôtes, et lui leur ayant demandé s'ils n'avaient rien à lui apprendre sur les déserts de la Libye, ils lui auraient fait cette narration. Chez eux des jeunes gens pleins d'audace, fils de personnages puissants, imaginèrent, lorsqu'ils furent parvenus à la virilité, de se signaler par quelque action extraordinaire. Ils désignèrent par le sort cinq des leurs pour explorer les déserts de la Libye et tenter de faire des découvertes en pénétrant plus loin qu'on n'avait jamais pénétré. Car la région de la Libye que baigne la mer du nord depuis l'Égypte jusqu'au cap Solois, son extrême limite, est tout entière habitée par des Libyens et par un grand nombre de nations libyennes, hormis ce que les Phéniciens et les Grecs en occupent. Mais, en s'éloignant de la côte et de sa partie habitée, la Libye n'est plus qu'un repaire de bêtes farouches; au delà, c'est un désert sans eaux, couvert de sables. Ces jeunes gens donc, envoyés par ceux de leur âge, bien pourvus de vivres et d'eau, voyagèrent d'abord dans la partie peuplée. Lorsqu'ils l'eurent traversée, ils entrèrent dans le séjour des bêtes fauves; de là ils passèrent dans le désert en se dirigeant vers le Zéphyre. Ils franchirent un vaste espace sablonneux, et, après bien des jours de marche, ils aperçurent dans la plaine des arbres venus naturellement; ils y coururent et se mirent à en cueillir des fruits; pendant qu'ils les cueillaient, de petits hommes, de taille au-dessous de la moyenne, survinrent, les saisirent et les emmenèrent. Nul des Nasamons n'entendait leur langue et nul d'eux celle des Nasamons. On conduisit ces derniers au travers d'un vaste marais, et, finalement, ils arrivèrent à une ville où tout le monde était de la même taille que ceux qui les avaient pris; tous étaient noirs; auprès de la ville coulait un grand fleuve : il venait de l'occident, il courait à l'orient, et l'on y voyait des crocodiles.

« Cette partie du récit d'Etéarque l'Ammonien me semble suffisante; j'y ajouterai seulement, comme d'après lui l'ont fait les Cyrénéens, que les Nasamons revinrent et que tous les hommes qu'ils avaient visités sont magiciens. Etéarque croyait que le fleuve qu'ils avaient vu est le Nil, et, en y réfléchissant, on est amené à le penser. En effet le Nil vient de la Libye, qu'il traverse par le milieu; je suis de cet avis en conjecturant du connu à l'inconnu; car son cours ressemble à celui de l'Ister. »

Diodore (liv. I, chap. 37) nous rapporte le récit suivant :

« Les causes de l'inondation du Nil ont été le sujet d'une grande controverse, et plusieurs historiens ou philosophes ont entrepris d'en donner l'explication; mais nous n'en parlerons que sommairement, pour ne pas nous livrer à de trop longues digressions; sans négliger toutefois de rapporter ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans ces recherches. Quelques historiens cependant, quoique accoutumés à entrer dans le plus minutieux détail au sujet du moindre torrent, n'ont osé rien dire sur la crue du Nil, sur ses sources, sur ses embouchures dans la mer, enfin sur tout ce que ce fleuve, le plus grand de tous ceux qui coulent à la surface de la terre, a de singulier. D'autres au contraire, plus hardis, ayant cherché à résoudre la question, se sont grandement écartés de la vérité. De ce nombre sont Hellanicus, Cadmus, Hécatée et tous les autres historiens anciens qui sont tombés dans les fables. Hérodote seul, plus qu'aucun autre, remarquable par la sagacité de son esprit, et profondément instruit dans l'histoire, a essayé de nous donner une explication raisonnable de ce phénomène; mais malheureusement on le surprend aussi s'égarant dans des contradictions manifestes. Xénophon et Thucydide, historiens justement loués pour leur véracité, se sont abstenus de décrire aucune contrée de l'Égypte. Quant à Éphore et Théopompe, qui ont fait de grands efforts pour éclaircir la question, ils sont demeurés loin de la vérité. Du reste ces divers écrivains ont tous manqué le but, moins faute de soins et de recherches que par ignorance des lieux. Depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Ptolémée surnommé Philadelphe, non seulement aucun Grec n'avait pénétré en Éthiopie, mais ne s'était même avancé jusqu'aux limites de l'Égypte, tant le pays est inhospitalier et dangereux pour les voyageurs. C'est donc sous le roi que nous venons de citer, et qui le premier fit une expédition en Éthiopie à la tête d'une armée grecque, que la contrée a été plus exactement connue. Telles sont les causes de l'ignorance dans laquelle les premiers historiens sont restés.

« Quoi qu'il en soit, jusqu'à nos jours, aucun de ceux qui se sont occupés d'écrire l'histoire n'a dit avoir vu par lui-même les sources du Nil et le lieu où il prend son origine, ni même en avoir eu connaissance par les récits de ceux qui auraient affirmé les avoir vues : ainsi, la chose est entrée dans le domaine des conjectures ou des opinions plus ou moins croyables. Les prêtres

d'Égypte prétendent que ce fleuve prend naissance dans l'Océan, qu'ils supposent couler autour de toute la terre habitable; mais il n'y a rien de bien clair dans cette opinion. C'est résoudre un doute par un autre doute, et donner, comme prouvée, une explication qui elle-même a grand besoin de preuves. A la vérité, les Molges, peuplade issue des Troglodytes, qui ont changé de demeure et quitté la partie supérieure de la contrée, pour se soustraire à l'extrême chaleur du climat, ont observé quelques indices naturels, d'après lesquels on pourrait être mené, par le raisonnement, à croire que dans cette région plusieurs sources se réunissent en un seul courant d'eau qui forme le Nil, et que c'est à cette variété d'origines que le fleuve doit de l'emporter en fécondité sur tous les autres fleuves connus. Mais d'un autre côté, les habitants de l'île Méroé, qui méritent le plus de confiance, et parce qu'ils rejettent toute vaine conjecture, et parce qu'ils vivent dans un pays très voisin de ceux sur lesquels roule la question, sont si loin de se prononcer positivement, qu'ils ont donné au fleuve le nom d'Astapus, lequel, traduit dans notre langue, signifie eau venant des ténèbres, dénomination qui explique parfaitement leur ignorance sur l'origine du Nil, et indique qu'ils n'ont jamais vu les lieux où il prend sa source : il me semble donc que nous devons adopter leur opinion comme la plus vraie, et la plus éloignée de toute fiction mensongère. Je n'ignore pas néanmoins qu'Hérodote, lorsqu'il détermine les limites de la Libye, soit à l'orient, soit à l'occident, et les fixe du côté du levant au Nil, attribue aux Nasamons, peuplade libyenne, la connaissance précise de son cours, et dit que ce fleuve, si on les en croit, après avoir pris sa source dans un grand lac, traverse en Éthiopie d'immenses contrées; mais il est impossible d'admettre ni le récit de ces Libyens, alors même qu'ils auraient dit la vérité, ni l'appui que leur prête l'historien, parce que l'un et l'autre ne sont fondés sur aucune démonstration rigoureuse. »

Pomponius Mela (liv. III, chap. 9) donne la version suivante :

« Plus loin, on retrouve des Éthiopiens, mais ils ne sont ni aussi riches que ceux dont nous avons déjà parlé, ni comme eux d'une taille égale; ils sont en outre plus petits et grossiers : on les appelle Ἑσπέριοι (Hespériens, Occidentaux). Sur leur territoire est une fontaine qu'on peut regarder, avec quelque vraisemblance, comme la source du Nil; les habitants l'appellent Nuchul, nom

qui n'est peut-être qu'une corruption de celui du fleuve de l'Égypte. Elle produit le papyrus et les mêmes espèces d'animaux qu'on trouve dans le Nil : seulement ces animaux n'y viennent pas aussi gros. Tandis que les autres fleuves se dirigent vers l'Océan, le Nuchul seul s'en va par le milieu de la contrée vers l'orient, sans qu'on sache précisément où il se perd. On peut induire de là que cette fontaine est la source du Nil, qui, disparaissant pendant quelque temps à travers des lieux impénétrables et par conséquent inconnus, reparaît, dès qu'il le peut, vers la partie orientale : ce qui fait que le Nuchul paraît finir dans un endroit et le Nil commencer dans un autre.»

Pline (liv. V, chap. 10) nous dit :

«Le Nil, sorti de sources mal connues, coule à travers des lieux déserts et brûlants. Il promène ses eaux dans un espace d'une immense largeur, dont la connaissance est due à des récits pacifiques, et non aux guerres qui ont procuré la découverte de tous les autres pays. La source (autant qu'ont pu s'étendre les recherches du roi Juba) en est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'océan; il forme aussitôt un lac qu'on appelle Nilis. On y trouve, en fait de poissons, des alabètes, des coracins et des silures; un crocodile en a été rapporté et consacré par Juba même, preuve que c'est bien le Nil, dans le temple d'Isis à Césarée, où on le voit encore aujourd'hui.»

Nous arrivons maintenant à Ptolémée, le fameux géographe, qui nous dit (liv. IV, chap. 7, § 7, et chap. 8) que les sources du Nil sortent de deux lacs, un occidental et un oriental, lesquels reçoivent l'eau de neige des monts de la Lune.

Quant à l'Astapus (Nil Bleu), il sortirait du lac de Coloe.

Müller, en commentant la *Géographie* de Ptolémée, dans sa note sur ce qui précède, nous donne aussi l'indication suivante :

«D'autres renseignements au sujet des lacs du Nil et de son cours supérieur nous sont donnés par un anonyme, qui a vécu probablement lorsque le règne Axumite était florissant.

«Les sources du Nil commencent ainsi : de la grande montagne de la Lune coulent huit fleuves, quatre du côté occidental de la montagne, quatre du côté oriental.

«Les quatre fleuves à l'occident se suivent dans cet ordre : le premier, qui coule vers le couchant, s'appelle *Cherbalas;* le second, *Chemset.* Ces deux s'unissent près de la ville de *Metis,* ensuite ont un cours unique. Le troisième est le *Chiagonas,* le quatrième, le *Gambalas.* Ces quatre fleuves, dans leur chemin, tombent dans un lac appelé lac des *Cataractes.*

«Les quatre fleuves à l'orient ont l'ordre suivant : le premier, vers la région des Pygmées, est anonyme, et le second également anonyme. Ces deux s'unissent et puis ont un seul lit. Et même le troisième est anonyme. Le quatrième et dernier vers l'orient s'appelle *Charalas.* Ces quatre se précipitent dans un lac dit des *Crocodiles.*

«Ensuite du lac des Cataractes coulent deux fleuves, lesquels s'unissent près des villes de *Chieras* et de *Chazan.*

«De même, du lac des Crocodiles sortent deux fleuves, lesquels, eux aussi, se réunissent près des villes de *Singon* et de *Aran.*

«Les deux du premier lac et ceux du second s'unissent au-dessous de Chazan, en forment un, près de la région des Mangeurs d'Éléphants, appelé le *Grand Fleuve.*

«Au milieu de ceux-ci est la terre Kinnamophore, et il y a aussi les Pygmées.»

Après cela, nous arrivons aux auteurs arabes, qui tous ne font que nous répéter la description de Ptolémée et de l'Auteur Anonyme mentionné plus haut, avec quelques modifications; je mentionne ci-après, par ordre chronologique, leurs récits.

Certains d'entre eux nous racontent aussi des récits fabuleux que je mentionnerai à titre de curiosité.

El-Leith Ebn Sâad (Yacout, *Dict. géogr.*, V, au mot Nil) nous dit :

«On croit qu'un homme descendant d'Ésaü, appelé Hâïd, fils d'Abou Sâloum, fils d'Ésaü fils d'Isaac fils d'Abraham, qui s'était enfui de chez lui par crainte d'un certain roi, vint en Égypte. Il y séjourna plusieurs années, et, après avoir été témoin des propriétés merveilleuses du Nil et de tous les avantages que ce fleuve procurait à la contrée, il fit vœu devant Dieu d'en longer les rives jusqu'à son origine, et il se jura qu'il ne serait arrêté que par la mort.

«Il marcha donc en suivant la rive du fleuve pendant trente ans; selon

d'autres, il marcha quinze ans le long du fleuve et quinze ans dans les terres; et il parvint à un lac. Il vit le Nil en sortir devant lui; et, s'étant avancé, il monta sur des hauteurs qui entouraient le lac; là, il trouva un homme qui se tenait debout et qui était en train de prier sous un arbre couvert de fruits. Il alla à lui, le salua, et l'homme lui dit : «Qui es-tu? — Je suis, répondit-il, Hâïd, fils d'Abou Sâloum, fils d'Ésaü fils d'Isaac fils d'Abraham. Et qui es-tu toi-même?» Il répondit : «Je suis Amrân. Qu'est-ce qui t'amène, ô Hâïd, en ce lieu éloigné? Dieu m'a révélé que je resterais ici jusqu'à la venue d'un certain homme qu'il y enverrait.» Hâïd reprit : «Ô Amrân, apprend-moi ce que tu sais touchant ce Nil. As-tu entendu dire que quelqu'un des enfants d'Adam en ait jamais atteint les sources? — J'ai entendu dire, répondit Amrân, qu'un homme, descendant d'Ésaü, devait y parvenir. Je ne pense pas que ce soit un autre que toi, ô Hâïd. — Indique-m'en donc le chemin, dit Hâïd. — Je ne te l'indiquerai pas, répondit Amrân, avant que tu ne m'aies accordé ce que je vais te demander. — Et qu'est-ce, ô Amrân? — Quand tu repasseras ici, si je suis encore vivant, je désire que tu restes auprès de moi jusqu'à ce que Dieu me révèle quelque chose à ton sujet; et si tu me trouves mort, je voudrais que tu m'ensevelisses. — Cela t'est accordé, lui répondit Hâïd.» Alors Amrân reprit : «Marche dans la direction où tu te trouves, le long de ce lac. Tu arriveras en un lieu où tu trouveras une bête monstrueuse, dont tu verras le commencement, mais non la fin. Ne t'effraie pas et monte dessus. Cette bête est l'ennemie du soleil. Quand le soleil se lève, elle fond sur lui pour l'avaler, et n'est arrêtée que par l'ardeur de ses rayons. Quand il se couche, elle se précipite sur lui dans l'autre sens, espérant encore l'avaler. Monte donc sur cette bête et chevauche-la jusqu'à ce que tu aies rejoint le Nil. Descends-en alors, et remets-toi en marche : tu te trouveras, à l'endroit où tu seras descendu, sur une terre de fer ayant des montagnes, des arbres et des plaines en fer; tu la traverseras, et tu entreras dans une terre de cuivre, où les montagnes, les arbres et les plaines sont de cuivre; en sortant de la terre du cuivre, tu entreras dans une terre qui sera toute d'argent; et après la terre d'argent, tu arriveras à une terre d'or : c'est dans celle-là que les mystères du Nil te seront révélés.»

«Hâïd voyagea ainsi jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la terre de fer; de là, il parvint à celle de cuivre; de celle-ci à celle d'argent, et de la terre d'argent

à la terre d'or. Après avoir marché quelque temps dans cette dernière, il arriva devant une muraille d'or aux créneaux d'or, dans laquelle était une coupole d'or, percée de quatre portes. Il vit l'eau descendre de cette muraille et se rassembler sous la coupole; elle s'y divisait ensuite et rejaillissait en quatre fleuves; trois de ces fleuves, sortant de trois des portes, s'enfonçaient sous la terre, le quatrième s'écoulait à la surface du sol : c'était le Nil. Hâïd but de son eau et prit un peu de repos; puis il s'approcha de la muraille et tenta de l'escalader. Mais un ange lui apparut et lui dit : «N'avance pas plus loin, ô Hâïd; tu as acquis maintenant la science complète du Nil, et ce lieu clos est le paradis. Cette eau sort du paradis. — Je veux voir, répliqua Hâïd, ce qu'il y a dans le paradis. — Il ne t'est pas permis, répondit l'ange, d'y pénétrer en ce temps-ci. — Mais qu'est-ce, du moins, demanda-t-il, que cette chose que je vois là? — C'est la sphère où tournent le soleil et la lune. Tu vois qu'elle ressemble à une meule de moulin. — Je veux y monter, dit Hâïd, et tourner avec elle.» Quelques-uns prétendent qu'il y monta, en effet, et les autres le nient. L'ange le prévint ensuite qu'on allait lui apporter de la nourriture du paradis : «Tu ne devras pas, ajouta-t-il, lui préférer rien de terrestre, car on ne doit rien préférer à ce qui sort du paradis. Cette nourriture subsistera aussi longtemps que tu vivras.» Tandis que l'ange achevait ces mots, Hâïd vit descendre devant lui une grappe de raisins de trois couleurs : elle avait la couleur de l'émeraude verte, celle de la perle blanche et celle de l'hyacinthe rouge. Puis l'ange répéta : «Ô Hâïd, tu as maintenant la science complète du Nil». Mais le voyageur demanda encore : «Que sont ces trois fleuves qui plongent sous la terre? — Le premier, lui dit l'ange, est l'Euphrate, le second, le Saihoun, et le troisième, le Djaihoun.»

«Hâïd alors s'en retourna, et il marcha jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la bête. Il monta dessus; quand le soleil s'abaissa pour se coucher, elle s'élança sur lui, et le voyageur se trouva ramené au lieu où il l'avait d'abord montée. Il continua sa route et revint à la demeure d'Amrân. Ce personnage était déjà mort. Hâïd l'ensevelit et passa trois jours auprès de son tombeau; alors il vit venir un vieillard d'un aspect très vénérable, qui s'approcha du tombeau d'Amrân et pleura. Cet étranger se tourna ensuite vers lui et le salua : «Ô Hâïd, lui demanda-t-il, quelles découvertes as-tu faites relativement au Nil?». Le voyageur raconta tout ce qu'il avait vu, et le vieillard reprit : «C'est là

en effet ce que nous trouvons expliqué dans les livres.» Cependant des fruits merveilleux avaient paru sur l'arbre; l'étranger en cueillit et dit à Hâïd : «Est-ce que tu n'en manges pas?». Hâïd répondit : «J'ai sur moi des subsistances du paradis qui m'ont été données là-haut, et je dois ne leur préférer aucune nourriture d'ici-bas. — Tu as bien raison, ô Hâïd. Il ne faut rien préférer de terrestre à quelque chose qui vient du paradis. Mais as-tu jamais vu en ce monde des fruits comparables à ceux-ci? C'est Dieu qui a tiré du paradis cet arbre pour Amrân, afin qu'il y trouvât sa subsistance; et il l'a transplanté pour lui en cet endroit. Cet arbre n'est pas de ce monde. Il n'a été laissé là que pour toi. Quand tu seras parti, Dieu l'enlèvera.» Et le vieillard continua à insister de la sorte jusqu'à ce que Hâïd se fût décidé à prendre un de ces fruits et à mordre dedans. Mais aussitôt l'ange parut devant lui et lui dit : «Le reconnais-tu maintenant? c'est celui qui a fait sortir ton père du paradis. Si tu avais pu garder ces raisins qui t'ont été donnés, les hommes de la terre en auraient aussi mangé, et il en serait resté toujours. Mais, désormais, tu chercheras en vain à en ravoir, comme ton père l'a autrefois cherché.»

«Hâïd regagna l'Égypte et il raconta son aventure à ses compatriotes. Il est mort. Que Dieu l'ait en pitié.

«J'ai fini cette histoire que je tiens de source sûre; je n'y ai rien dit qui soit à blâmer.»

Le plus ancien géographe que nous connaissons est Khawarizmi, de la fin du IIe siècle de l'Hégire ou du commencement du VIIIe de l'ère chrétienne, qui nous dit :

«Cinq rivières sortent des Montagnes de la Lune pour s'écouler dans un premier lac; cinq autres sortent également des dites montagnes pour s'écouler dans un second lac. Ces deux lacs sont de forme ronde et leur diamètre est de cinq degrés.

«De chacun de ces deux lacs sortent quatre rivières, qui se jettent toutes dans un petit lac de forme ronde, dans le premier climat, ayant deux degrés de diamètre; toutes ces rivières s'y jettent par des bouches séparées, sauf les deux du milieu de chaque quatre qui se réunissent ensemble pour s'y jeter par une bouche. De ce petit lac sort un fleuve majestueux qui est le Nil d'Égypte.

«La description de la source, qui se trouve à l'équateur et qui s'écoule dans le Nil d'Égypte après la capitale de la Nubie, est une source ronde ayant trois degrés de diamètre; de cette source sort un fleuve qui s'écoule dans le Nil, touchant le premier climat. Une autre branche touche le fleuve de cette source lorsque le Nil est au-dessus de la capitale de la Nubie.»

Cet auteur nous a laissé aussi une carte des sources et de la Vallée du Nil (pl. II) d'après sa description prise de Ptolémée.

Kodama (Soyouti, *Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil) nous rapporte ce qui suit :

«228 fleuves existent sur la terre, dont les uns courent de l'Orient à l'Occident, les autres du Nord au Sud; quelques-uns, comme le Nil, se dirigent du Sud vers le Nord; d'autres, comme l'Euphrate et Gihon, suivent diverses directions.

«Le Nil sort derrière le Mont de la Lune, au delà de l'équateur, d'une source qui donne naissance à dix fleuves; cinq versent dans une région considérable dans laquelle le Nil prend naissance, à un lac appelé le «Lac de Kouri». Le nom de ce lac est emprunté à une tribu soudanaise de sauvages qui habitent sur ses rivages et qui mangent la chair de ceux qui tombent sous leur puissance.

«Certains ne sont pas d'accord sur l'exacte position du Mont de la Lune et de sa prononciation réelle. On croit que l'œil en le regardant en est ébloui. C'est une montagne qui s'allonge de l'Orient à l'Occident, d'une extrémité se terminant à l'Occident et de l'autre extrémité vers le désert de l'Orient. Elle est, elle-même, sise tout entière dans le désert du Sud; elle a des pointes plus ou moins grandes s'élançant vers les airs. On rapporte que quelques hommes l'ont visitée et sont montés jusqu'à son sommet; ils ont vu, de l'autre côté opposé, une mer houleuse, noire comme la nuit, traversée par un fleuve blanc comme le jour, du Sud jusqu'au Nord; il est divisé en branches près de la coupole de Hermès; ce Hermès signifie le prophète Idris, et la coupole est bâtie pour lui. Des humains sont montés sur cette montagne, et se sont mis à rire, à battre des mains, et se sont jetés de l'autre côté; leurs compagnons, craignant de subir le même sort, s'en retournèrent. Les premiers, paraît-il, virent la pierre obscure qui est, en réalité, brillante comme l'argent,

projetant des rayons. Ceux qui la regardent se mettent à rire, s'y collent et ne la quittent plus, mais y meurent; on appelle encore cette pierre le «magnétisme humain».

«Un roi d'Égypte envoya des explorateurs pour découvrir les sources du Nil; ils arrivèrent auprès des montagnes en airain, brillantes et scintillantes. Au lever du soleil, ses rayons se réfléchirent sur les explorateurs et les consumèrent. L'auteur du livre appelé *Miroir du Temps* rapporte, sur la foi d'Ibn Bakhtiar, que la source du Nil est la première qui jaillit du Mont de la Lune, et se divise en dix fleuves dont le Nil est un. Du Mont de la Lune jusqu'à la mer ou Bahr el-Roum, le Nil compte 3.000 lieues.»

Voici la description que nous fait Idrissi, le plus grand des géographes arabes (*Géogr. d'Idrissi,* trad. Am. Jaubert, t. I, p. 27), dans la quatrième section du premier climat :

«C'est à cette section qu'appartient le lieu où s'opère la séparation des deux branches du Nil, c'est-à-dire : 1° du Nil d'Égypte, qui traverse ce pays, en coulant du sud au nord; la plupart des villes d'Égypte sont bâties sur ses bords et dans les îles que forme ce fleuve; et 2° de la branche qui coule à partir de l'est, et se dirige vers l'extrémité la plus reculée de l'occident : c'est sur cette branche du Nil que sont situées toutes ou du moins la majeure partie des villes du Soudan.

«La source de ces deux branches du Nil est dans la montagne de la Lune, dont le commencement est à seize degrés au delà de la ligne équinoxiale. Le Nil tire son origine de cette montagne par dix fontaines, dont cinq s'écoulent et «se rassemblent» dans un grand lac; les autres descendent également de la montagne vers un autre grand lac. De chacun de ces deux lacs sortent trois rivières, qui finissent par se réunir et par s'écouler dans un très grand lac près duquel est située une ville nommée Tarfi, populeuse, et dont les environs sont fertiles en riz. Sur le bord de ce lac est une idole tenant les mains élevées vers la poitrine : on dit que c'est Masakh (ou Masnah), et qu'il fut ainsi transformé parce que c'était un méchant homme.

«On trouve dans ce lac un poisson dont la tête, ayant un bec, ressemble à celle d'un oiseau; il y a aussi d'autres animaux dangereux. Ce lac est situé au-dessus, mais très près de la ligne équinoxiale. Dans sa partie inférieure, là

où se rassemblent les rivières, est une montagne «transversale» qui sépare en deux la majeure partie du lac, et qui s'étend ensuite vers le nord-ouest. Il sort de cette montagne un bras du Nil qui coule du côté de l'ouest, et c'est là le Nil du pays des Noirs, sur les bords duquel s'élèvent la plupart des villes de ce pays. Du revers oriental de la montagne sort l'autre bras. Celui-ci coule vers le nord, traverse la Nubie et l'Égypte, et se divise, dans l'Égypte inférieure, en quatre branches, dont trois se jettent dans la mer Méditerranée et la quatrième dans le lac salé qui se termine auprès, c'est-à-dire à six milles d'Alexandrie. Ce dernier lac n'est point contigu à la mer, mais il est formé par l'inondation du Nil; il est à peu de distance du rivage; nous en parlerons en son lieu, s'il plaît à Dieu. Au-dessous de la montagne de la Lune, c'est-à-dire dans l'espace compris entre les dix sources et les lacs, le Nil coule vers le nord, jusqu'au point où il se décharge dans le grand lac, sur une étendue de dix journées de marche. Dans le pays qui vient d'être décrit, il existe trois montagnes, dont la direction est de l'est à l'ouest. La première, qui touche au mont de la Lune, fut appelée par les prêtres de l'Égypte le Temple des Images. La seconde, qui touche à la même montagne du côté du nord, a reçu le nom de Mont d'Or, parce qu'il s'y trouve des mines de ce métal. La troisième, voisine de la seconde, s'appelle, ainsi que le pays où elle est située, la Terre des Serpents. Les habitants du pays rapportent qu'on y voit des serpents qui tuent par leur seul aspect. Il y a aussi des scorpions, gros comme des moineaux, de couleur noire, et dont la morsure est mortelle.»

Ibn Wassif Shah (Makrizi, t. I, p. 52) nous dit :

«El-Oualid, fils de Darma, l'Amalécite, partit avec une nombreuse armée, allant de pays en pays, subjuguant leurs rois et cherchant un séjour à sa convenance. Arrivé en Syrie, il entendit parler de l'Égypte et de l'étendue de ses richesses; il apprit que le gouvernement en était tombé entre les mains des femmes, ses rois ayant péri. Il envoya donc en Égypte un de ses serviteurs, nommé Oun, y entra après lui, traitant les habitants suivant son caprice, s'emparant des richesses et massacrant un grand nombre de prêtres. Puis l'idée lui vint de visiter les sources du Nil et de connaître les peuples qui habitaient ses rives. Les préparatifs de l'expédition durèrent trois ans, au bout desquels il partit à la tête d'une armée considérable, anéantissant les peuples chez lesquels

il passait. Il traversa ainsi le pays des Noirs et, l'ayant dépassé, arriva à la région de l'Or où l'on voit les tiges d'or sortir du sol. Continuant sa marche, il atteignit le lac où vient se jeter le Nil formé par les eaux qui sortent du pied de la montagne de Qomr. Celle-ci est une montagne très élevée à laquelle on a donné le nom de Qomr parce que la Lune ne s'y lève jamais, la montagne se dressant au delà de l'équateur. Budchir vit le Nil sortant de la montagne et coulant par des ruisseaux et des canelets jusqu'aux deux lacs d'où il ressort en deux fleuves qui vont se réunir dans un autre lac. Après avoir dépassé l'équateur, le Nil reçoit comme affluent une rivière qui vient de la région du fleuve Mehran, dans l'Inde, fleuve sorti, lui aussi, de la montagne de Qomr et qui, dès le principe, se dirige de ce côté (vers le Nil). Le fleuve Mehran est, dit-on, semblable au Nil : il croît et décroît comme lui; comme lui, il est peuplé de crocodiles, et les poissons qu'on y rencontre sont semblables à ceux du Nil. El-Oualid, fils de Dauma, trouva le palais aux statues d'airain construit par le premier Hermès au temps de Budchir, fils de Qantarim, fils de Qobtim, fils de Misraïm.

« Quelques historiens rapportent que les quatre fleuves (primordiaux) sortent d'une même source abritée sous une coupole dans la terre d'Or, au delà de la mer Ténébreuse. Ces quatre fleuves sont le Sihoun, le Gihoun, l'Euphrate et le Nil. La terre d'Or, d'après ces écrivains, serait une portion du paradis; la coupole serait de topaze (ou d'émeraude) et les quatre fleuves, avant d'arriver à la mer Ténébreuse, seraient plus doux que le miel et plus odorants que le camphre. Cette opinion est aussi celle d'un des enfants d'El-Aïs, fils d'Isaac, fils d'Abraham, qui arriva à cette coupole et franchit la mer Ténébreuse. Cet homme se nommait Gaber. — D'autres disent que ces fleuves se divisent en soixante-douze parties, qui déterminent soixante-douze langues différentes qu'emploient les peuples. D'après d'autres encore, ces fleuves seraient formés par des glaces que la chaleur fait fondre; la neige fondue s'écoule alors dans ces fleuves dont les glaces arrosent le pays qu'elles traversent, suivant que Dieu le juge à propos pour le bien de ses créatures.

« Arrivé à la montagne de Qomr, ajoute l'historien, El-Oualid vit que c'était une montagne très élevée et usa de ruse pour atteindre son sommet et voir ce qui se trouvait derrière elle. Il découvrit une mer noire comme de la poix et puante, et le Nil qui coulait vers la montagne en étroits ruisseaux. De cette

mer s'exhalaient des miasmes qui firent périr un grand nombre des compagnons d'El-Oualid, et celui-ci, ayant failli succomber, se hâta de redescendre. Quelques auteurs assurent que là-bas on ne voit ni soleil ni lune, mais seulement une lueur rougeâtre pareille à celle du soleil couchant.

« Quant à ce qu'on rapporte de Gaber, qui traversa la mer Ténébreuse sans même se mouiller les pieds, on l'explique en déclarant qu'il était prophète et que Dieu lui avait accordé la sagesse. Il avait demandé à Dieu de voir les sources du Nil et la force nécessaire lui avait été accordée. Il marcha, dit-on, pendant trente ans à travers des pays habités, et vingt ans à travers des contrées désertes.

« Pour El-Oualid, son absence fut, à ce qu'on raconte, de quarante ans, après lesquels, revenant sur ses pas, il rentra à Memphis et demeura en Égypte, traitant les habitants en esclaves, enlevant les femmes, pillant les trésors. Son règne dura cent vingt ans, pendant lesquels il fut exécré et haï; mais un jour, étant allé à la chasse, son cheval le jeta dans un précipice; El-Oualid fut tué et les gens en furent délivrés. »

Dimashki (trad. Mehren, p. 88) nous dit ce qui suit :

« L'aimant d'homme est, d'après Aristote, la pierre de Bâhit, qui se trouve à l'issue du fleuve al-Hou, derrière les sources du Nil en Égypte, au delà des montagnes de la Lune. Sa couleur est blanche, brillante comme de l'argent, mais d'une blancheur plus intense. C'est une petite roche consistant d'une seule pierre; celui qui s'en rapproche se sent attiré par une force d'amour et d'enchantement; en s'approchant de plus en plus, il s'attache à la pierre, et il ne cesse pas d'être gai et joyeux jusqu'à ce qu'il meure. C'est ce que nous raconte Ptolémée; les voyageurs et les traditions nous rapportent qu'une société, ayant pour but d'explorer les sources du Nil, suivit le cours de ce fleuve, jusqu'à ce qu'elle arriva à une vallée dans les montagnes de la Lune, qu'on ne peut traverser à cause de la difficulté du passage et de l'épaisseur des forêts. Alors une personne, ayant remonté la vallée jusqu'au sommet de la montagne pour regarder le cours du fleuve qui la traversait, resta immobile, et, poussant un cri, elle disparut aux yeux de ses compagnons; puis, il en fut de même d'une autre; enfin, ils attachèrent une corde bien ferme à une personne de leur compagnie, qui, ayant atteint la même hauteur que la précédente, tomba évanouie

poussant un cri. Ramené à l'aide de la corde, l'homme leur raconta, dès qu'il eut repris ses sens, ce qu'il avait vu, et ce qu'il avait éprouvé d'enchantement et d'angoisses. Ils rebroussèrent chemin et n'osèrent pas franchir cette vallée. »

Je termine ici ce que les auteurs nous disent sur le sujet que nous traitons.

En laissant de côté le récit légendaire que Maspero nous fait de la conception que les anciens Égyptiens avaient des sources de leur fleuve, il ressort de celui d'Hérodote qu'au moment où il avait visité le pays, on était encore dans l'ignorance la plus complète sur la position et la nature de ces sources. Cependant, dans son récit, il y a à retenir la partie concernant le voyage des cinq Libyens à travers le Désert Libyque, dont la description est conforme à la réalité et à celle des lieux qu'ils ont traversés.

Hérodote nous dit qu'après avoir traversé la zone habitée, ils franchirent un vaste espace sablonneux, et après bien des jours de marche, ils aperçurent des arbres venus naturellement; cette description représente exactement la nature du Désert Libyque, car, après la zone côtière de la Méditerranée, où les pluies hivernales font pousser la végétation, on en traverse une absolument aride et stérile où il ne pleut presque jamais, pour arriver ensuite à celle de la limite du Soudan et des pluies équatoriales, où on retrouve de nouveau la végétation.

Ensuite Hérodote nous dit que de petits hommes noirs, de taille au-dessous de la moyenne, saisirent les Libyens et les conduisirent, au travers d'un vaste marais, à une ville où tout le monde était de la même taille, auprès de laquelle coulait un grand fleuve de l'Occident à l'Orient, et où il y avait des crocodiles.

Cette partie du récit aussi est conforme à la réalité, car l'existence des Pygmées est une chose connue de tout le monde; il est vrai qu'ils vivent aujourd'hui au centre de l'Afrique, mais il se peut très bien qu'ils aient habité à cette époque-là une région plus rapprochée de la zone Libyque.

Quant au grand fleuve qui courait de l'Occident à l'Orient, il pouvait très bien être un des bras du Nil de la région du Bahr El-Ghazal, qui viennent précisément de l'Ouest à l'Est rejoindre le cours principal du fleuve.

En ce qui concerne les crocodiles, la mention de leur présence est une preuve de plus en faveur de la véracité du récit d'Hérodote.

Cependant, malgré ce que je viens de dire, il est difficile d'admettre que ce voyage ait pu être fait par ces Libyens; néanmoins, la conformité de l'état des lieux à la description du voyage est à retenir et, en admettant que cela ne soit qu'une coïncidence, il est fort curieux de le constater.

Diodore, dans son récit très détaillé, après nous avoir raconté celui légendaire des prêtres, auquel d'ailleurs il n'ajoute pas foi, insinue une idée qui est au fond la vraie, à savoir que plusieurs sources se réuniraient en un seul courant d'eau et formeraient le Nil; mais il rejette la croyance des Libyens, comme quoi le fleuve prendrait sa source dans un grand lac. Il nous mentionne aussi que Ptolémée Philadelphe (285 à 247 avant J.-C.) avait envoyé en Éthiopie une armée grecque, et qu'après cette expédition la contrée aurait été plus exactement connue.

Pomponius Mela nous parle d'une source appelée Nuchul, en Éthiopie, qui serait celle du Nil, mais ceci doit plutôt se référer au lac Tsana et au Nil Bleu, car il nous dit que le fleuve, en sortant de la source, coulait vers l'orient pour revenir vers l'occident. En regardant la carte (pl. III), on remarquera en effet que le Nil Bleu, au sortir du lac Tsana, se dirige vers le Sud-Est pour faire un détour et revenir à l'Ouest.

Pline ne nous dit rien qui vaille la peine d'être retenu.

Nous arrivons maintenant à Ptolémée, l'Auteur Anonyme et les géographes arabes, que je groupe ensemble, car leurs renseignements proviennent de la même source.

Il ressort de leurs récits qu'une chaîne de montagnes, qu'ils appellent « Monts de la Lune » en raison de la blancheur de leurs sommets, causée par les neiges y existantes, se trouverait au Sud de deux grands lacs, un oriental et un occidental. De cette chaîne s'écouleraient, d'après les uns, huit rivières, d'après les autres, dix, provenant de la fonte des neiges, pour s'écouler la moitié dans chacun de ces deux lacs.

Avant de continuer leur récit, comparons-le avec la situation actuelle.

Nous avons, en effet, aujourd'hui, au centre de l'Afrique, deux grands lacs, le Victoria-Nyanza et l'Albert-Nyanza, qui, quoique n'étant pas sur la même latitude pour pouvoir être, l'un à l'orient et l'autre à l'occident, ne sont néanmoins pas sur la même longitude : ils sont, bien légèrement, à l'Est et à l'Ouest l'un de l'autre.

Au sud de ces deux lacs il existe incontestablement de hautes cimes qui seraient couvertes de neiges, et, de ces deux hauts plateaux, on peut être sûr qu'il ne s'écoule pas huit ni dix, mais beaucoup de rivières vers ces deux lacs.

Müller, dans son commentaire sur la *Géographie* de Ptolémée, nous dit que la chaîne de montagnes couvertes de neige ne peut se rapporter qu'aux monts Kenia et Kilima-N'djaro, placés, non au Sud des deux lacs, mais à l'Est du Victoria-Nyanza. Le haut plateau qui, de ces deux monts, s'étend vers l'Ouest, c'est-à-dire dans la direction des lacs, s'appellerait aujourd'hui «Ungamwen», ce qui veut dire «Terre de la Lune», et ses habitants «Wangamwesi», c'est-à-dire «Hommes de la Lune».

Revenons maintenant au récit des auteurs arabes.

De chacun de ces deux grands lacs sortent d'après les uns, deux rivières, d'après les autres, quatre, pour se joindre ensemble dans un petit lac de forme ronde, d'après El-Khawarizmi, et de ce lac sortirait le Nil d'Égypte.

Cette partie de leur récit est conforme aussi à la réalité; car le Nil, après sa sortie des lacs Victoria-Nyanza et Albert-Nyanza, se divise, dans la région des Sadds, en une multitude de bras, pour se reunir au lac Nô, et c'est à ce lac aussi qu'arrivent les eaux de la région du Bahr El-Ghazal, après quoi le fleuve, s'étant réuni, coule en un seul lit vers le Nord (voir pl. III); les fonctions de ce lac répondent ainsi parfaitement à celles du lac d'El-Khawarizmi.

Quant au lac de Coloe de Ptolémée, ou la source qui se trouve à l'équateur d'El-Khawarizmi, ils représentent le lac Tsana et le fleuve en sortant, le Nil Bleu.

On voit donc, par tout ce que nous avons dit, que le récit de ces auteurs n'est pas si fantaisiste qu'on pourrait le croire; d'ailleurs, un coup d'œil aux cartes des deux époques (pl. II et III) fera ressortir que, dans leurs grandes lignes, elles sont presque identiques.

Il est évident que les renseignements que nous transmettent ces auteurs ne sont pas basés sur des suppositions, car ils sont trop conformes à la réalité des lieux pour l'être ainsi; il est hors de doute qu'ils doivent les avoir acquis d'une source quelconque. Laquelle? il est difficile de le savoir à cause de leur mutisme sur le sujet.

Müller, dans son commentaire, nous dit, d'après Sénèque (*Nat., Quært.*, 6), que Néron aurait envoyé une expédition d'exploration sur le Haut-Nil; malheureusement nous n'avons aucun détail sur son résultat; mais comme le règne de cet Empereur était dans le siècle qui précédait Ptolémée, et que c'est cet auteur qui est le premier à nous donner tous ces renseignements, je suis d'avis de croire que c'est à cette expédition que nous les devons.

Pour les explorations plus récentes, voici ce que Sir Harry Johnston nous en dit dans son très intéressant ouvrage *The Nile Question*, dont je conseille la lecture à tous ceux qui s'intéressent à cette question.

Je donne aussi (pl. I) la reproduction de la carte de Ptolémée du cours du Nil, qui se trouve au couvent du Mont Athos, et qu'il a reproduite dans son ouvrage.

Les notes suivantes sont prises et ont été traduites de son livre :

«Alvarez, vers 1550, donne un intéressant historique sur l'Abyssinie, décrivant plus particulièrement la province du Tigre et, partant, de l'Atbara (connu sous le nom de Takaze) comme étant la source du Nil.

«En 1615, une avance appréciable est faite sur le Nil par le Père Pedro Paez qui, selon les indications des Abyssins, signale les sources du Nil Bleu sur le Sagada ou la Montagne Sakala, dans l'Est de la province de Gojani.

«Paez signale que le fleuve, avant d'entrer dans le lac Tsana, est appelé Jemma, nom qui diffère peu de celui qui lui est donné aujourd'hui. Il y fait simplement allusion et ne décrit pas d'une façon précise le lac Tsana.

«Le Père Jésuite Lobo, dans son *Voyage en Abyssinie*, en 1625, mentionne que le Nil Bleu (qu'il ne considérait pas comme la source naturelle du fleuve) était appelé Abavi par les Abyssins. Ce nom doit être celui de l'ancien Abai et un approchant du Hellenised Astapus. Comme son prédécesseur Paez, le P. Lobo déclare que le Nil Bleu prend sa source sur la déclivité de la montagne appelée Sakala (Sagada), située à quelque distance du Sud-Sud-Ouest du lac Tsana.

«Il décrit, comme suit, les sources du Nil : «Cette source, ou plutôt ces deux sources, sont deux trous d'environ deux pieds de diamètre, à petite distance l'un de l'autre. Un de ces trous est d'environ cinq pieds et demi de profondeur. L'autre, qui est probablement de moindre importance, n'a pas de fond. Les indigènes nous ont assuré que jamais rien n'a été trouvé à son sujet.

On suppose, dans ces contrées, que ces sources sont les issues d'un grand lac souterrain, et, à l'appui de cette opinion, on déclare que le terrain est toujours humide et si mou, que le pied éclabousse sous sa pression. Le fait est plus remarquable après une pluie, car l'eau filtre tellement, qu'il apparaît comme un enchevêtrement de racines d'arbres.»

«Le P. Lobo déclare que la naissance du Nil Bleu (qui porte le nom de Jimma) se jette simplement dans le lac Tsana, au Sud-Ouest, pour le quitter pas loin de son entrée, tournant brusquement à l'Est et au Sud.

«Il traverse le lac Tsana à son extrémité avec une telle rapidité, que les eaux du Nil peuvent être distinguées sur tout leur passage, qui est de six lignes «quinze milles du point où le Nil quitte le lac Tsana» et où il forme les plus belles cascades du monde et où le P. Lobo se reposa de ses fatigues et de son refroidissement.

«Il fut charmé des milliers d'arcs-en-ciel que le soleil couchant peignait sur les eaux en leur donnant d'éclatantes et magnifiques couleurs.

«L'eau de cette puissante rivière tombe d'une telle hauteur, que le bruit de la chute peut être perçu à une distance considérable et que le brouillard peut être vu d'aussi loin que le bruit s'entend.

«Le P. Lobo remarqua qu'aux cataractes, après cette magnifique chute, était construit un pont en bois où l'armée abyssinienne passa récemment, et il rapporte que l'Empereur a construit à la même place un pont à une seule arche par des maçons venus des Indes. Le pont de pierre fut, au préalable, monté en Abyssinie.

«Le P. Lobo fait une juste observation concernant les sources des eaux du Nil. De fait, il admet et croit que leur naissance provient des pluies excessives tombant sur les montagnes d'Abyssinie, plutôt que de la fonte des neiges pendant l'été. Il déclare, en effet, qu'il n'a vu de la neige qu'en petite quantité sur les montagnes Samien et Namera.

«Un essai assez curieux d'exploration sur le Nil, qui a quelque relation avec l'entreprise française de cette époque (1703), mérite d'être signalé ici.

«L'insuccès de la tentative de M. Du Roule d'arriver en Abyssinie fit grande impression sur Joseph le Roux, Comte de Desneval, qui servit et quitta la flotte danoise, en qualité de contre-amiral (1739).

«A cette époque, il partit pour Le Caire avec sa femme, accompagné du

lieutenant Norden, un Danois. Pas un des trois ne savait un mot d'arabe. L'expédition causa tout d'abord des troubles au Caire, par suite des manières hautaines de la Comtesse, qui, se trouvant enfermée dans une rue étroite, s'ouvrit un passage en donnant des coups de ciseaux à gauche et à droite.

«Le Comte de Desneval pénétra en Nubie, et son lieutenant pénétra aussi loin qu'il put dans le Berber, qu'il appela de son ancien nom d'Ibrim.

«Mais le Comte dut retourner précipitamment en Égypte, et Norden fut emprisonné par le gouverneur turc. Le Comte décida alors une expédition extraordinaire. Il résolut d'obtenir une expédition d'Espagne, l'obtint, et partit avec une flotte, dans le but de contourner l'Afrique, entrer dans la mer Rouge et avancer en Abyssinie.

«La guerre entre l'Espagne et l'Angleterre s'étant déclarée, ses navires furent capturés par les Anglais, et Desneval fut envoyé à Lisbonne comme prisonnier de guerre. Ainsi finirent ses projets sur le Nil.

«En 1772, un géographe français, d'Anville, publia une carte explicative du bassin du Nil, où il écartait les fantastiques déclarations des Hollandais et des Allemands sur l'expédition des Portugais.

«La carte de d'Anville se rapproche plus que toute autre œuvre de celles de nos jours. Il évite, de fait, tout l'absurde système des affluents et sources du Nil, établi par ses prédécesseurs.

«La dernière édition de d'Anville est de 1772, date incertaine.

«Une grave erreur dans la carte de d'Anville se produit dans l'indication du cours du Nil dans son détour à Dongola. De fait, contrairement à la vérité, il rapproche le Nil d'au moins une centaine de milles. Il y a une correction sur le Bahr El-Ghazal (qui est nommé) et le Bahr El-Arab.

«Le Nil Blanc, au-dessus du confluent du Bahr El-Arab, est indiqué confusément. Son cours passe à travers de vagues lacs qu'on présume être le lac Albert. Au delà de ce lac, les sources du Nil Blanc sont divisées et paraissent comprendre deux petits lacs situés à 10° au Nord de l'équateur. Au Sud de ces dernières sources, se trouvent les Montagnes de la Lune. On voit, pour la première fois, sur les cartes de d'Anville, les emplacements modernes et les noms des rivières qui se rattachent au Nil, tels que Shendi (prononcez Shanedi) et le Bahr El-Ghazal. D'autres noms, tels que Sennar, Boram, la tribu de Gala et les nègres de Shankala, y sont aussi donnés. Les derniers

furent aussi signalés cent ans auparavant par les Portugais et les Abyssins.

«D'Anville, qui a suivi avec développement les cartes des Siciliens du XI[e] siècle, dans la délimitation du Nil et de l'Afrique centrale, commet l'erreur contraire (à celle) de Ptolémée et des Portugais. Il transporte le Nil et la position géographique de l'Abyssinie à plusieurs degrés loin du Sud. D'Anville place les sources du Nil et du Bahr El-Ghazal à quelque dix degrés trop loin du Nord. En même temps, sa carte donne une correction appréciable à la délimitation du Nil aussi bien qu'à celle du Niger et du Zambèze.

«Pococke (docteur en Droit et membre de la Société Royale) fut le premier explorateur anglais (1737-1740) qui entreprit un voyage sur le Nil jusqu'à la première cataracte.

«Vers la fin de l'été 1786, Bruce arriva à Alexandrie, accompagné d'un ouvrier (*artist-assistant*) nommé Balugano. Il remonta le Nil jusqu'Assouan. Il traversa le désert jusqu'à la côte de la mer Rouge, et s'embarqua pour Djeddah, port du Hedjaz. Après quatre mois passés sur les côtes d'Arabie, il s'embarqua pour Massaouah, port d'Abyssinie, et, de là, se rendit à Gondar, capitale du Tigre. L'Empereur d'Abyssinie le reçut avec les honneurs militaires et l'aida à atteindre le Nil Bleu, que Bruce croyait être le grand Nil.

«Bruce traversa alors l'affluent sur le pont en maçonnerie et parcourut l'Est de la source de cette rivière, dans l'Est de Gojam.

«Bruce fixa avec une exactitude approximative la latitude de la source du Nil Bleu, sur les montagnes Sagada, ainsi que la longitude par rapport au premier satellite de Jupiter. La latitude fut fixée à 10°55′ et la longitude à 36°55′30″ à l'Est de Greenwich.

«Bruce confirma le fait déclaré par les Jésuites, que la rivière Jimma, qui prend sa source des montagnes Sagada, coule abondamment et avec un très fort courant, circulairement au Sud du lac Tsana. Le lac Tsana ne paraît être en réalité qu'un cratère volcanique comblé par les eaux du Nil Bleu.

«Il calcula l'altitude approximative de ces sources à 4870 pics.

«Près du village de Sakala ou Sagada existe un défilé sur la montagne Gish. Dans ce défilé est une colline de forme circulaire (sise) à quelques pieds au delà de ce défilé et qui paraît être plutôt créée de main d'homme, pour les sources du Nil. Au centre de la montagne, est un trou artificiel, ou du moins qui paraît élargi artificiellement. L'eau y est claire et limpide, sans ébullition,

et s'écoule ainsi dans un ruisseau, tout autour de la montagne, en confondant ses eaux dans la direction de l'Est.

«La principale source du Nil Bleu est de trois pieds de diamètre environ. A dix pieds de cette première source, s'en trouve une seconde de onze pouces seulement de diamètre et qui serait celle qui aurait été déclarée insondable par Lobo.

«L'eau de ces sources est bonne, potable et très froide.

«Poursuivant le cours du Nil Bleu jusqu'à ce qu'il arriva au Nil Blanc, à Khartoum, Bruce tourna au Nord et descendit le Nil à Berber. Il traversa le désert de Nubie et arriva après beaucoup de difficultés à Korosko, ayant perdu plusieurs membres de sa caravane des suites de la fatigue et de la soif. Il retourna alors à Korosko avec de nouveaux éléments (hommes et bêtes). Son voyage d'exploration dura près de trois ans (1770-1773).

«Il s'embarqua à Alexandrie pour Marseille, et, s'entretenant à Paris avec des savants, il eut le chagrin d'apprendre qu'il n'était pas le premier à découvrir les sources du Nil Bleu.

«D'Anville lui prouva, bien qu'il ne fût que fabricant de cartes, que le lac Tsana et le Bahr El-Azrak étaient connus en Europe par les voyages des Pères Jésuites Paez et Lobo. De même, le géographe convainquit Bruce que le Nil Bleu n'était pas le grand Nil et qu'ainsi les sources en restaient encore aux trois quarts inexplorées.

«Il est, de fait, étonnant que d'Anville, par de simples renseignements puisés à diverses sources, et principalement auprès des consuls français en Égypte, pût un an avant l'arrivée de Bruce, établir plus exactement que l'explorateur la délimitation du bassin du Nil.

«En 1819, un Français, Frédéric Cailliaud (de Nantes), qui avait été en Égypte sous le règne de Napoléon, y retourna sous le patronage de Louis XVIII et explora le Nil, aussi loin qu'il put, au Sud de Khartoum. Il donna la première description exacte des Moréos et déclara notamment que l'ancienne capitale de l'Éthiopie était sur la rive droite du Nil, à peu près à cent milles du confluent de l'Atbara.

«Cailliaud et son compagnon Letorzec accompagnèrent une expédition militaire sous Ibrahim-Pacha. Cette expédition explora le Nil Bleu à une distance considérable, aussi loin que Fazokl.

«En 1827, Adolphe Linant (bey), un Belge qui se fit appeler Linant de Bellefonds, entra au service de la British African Association et remonta le Nil à près de 150 milles de Khartoum (c'est l'Européen qui alla le plus loin, depuis Dalion le Grec).

«Mohamed Ali Pacha, en 1839, ordonna la première expédition de conquête sur le Nil Blanc. Il était accompagné par un officier français, Thibault (qui fut pendant près de 40 ans agent consulaire de France à Khartoum et qui se fit Musulman). Cette expédition atteignit, aussi bien au Sud qu'au Nord, la latitude de 6°30'.

«En 1841, une seconde expédition, accompagnée de deux Français (D'Arnaud et Sabatier) et d'un Allemand (Ferdinand Werne), atteignit le voisinage de Gondokoro à 4°42' de latitude Nord. Werne écrivit une très intéressante et scientifique description de la deuxième expédition. Sa carte du Nil Blanc de Khartoum à Gondokoro est un travail remarquable.

«Une troisième expédition sous les ordres du même officier (Bimbashi Sélim), accompagnée d'Arnaud, Sabatier et Thibault, atteignit aussi Gondokoro.

«Toutes ces expéditions furent faites par bateaux à voiles et se heurtèrent aux mêmes obstacles : les rapides de Gondokoro.

«Les bateaux à vapeur furent introduits en 1820 par l'entreprise française, entre le Delta et la première cataracte. En 1846, le premier steamer fut mis en service sur le Nil Blanc. En 1845, un Français (Brun-Rollet) remonta le Nil Blanc en bateau à voile et établit un bureau de poste à Kich.

«Un missionnaire autrichien, Dr Ignatz Knoblecher, étendit son exploration à quelques milles entre Gondokoro et le Mont Logwek. Une vague description dit que le grand fleuve vient d'une très grande distance du Sud et a pour source un grand lac. Ceci est sans doute une allusion à l'existence du lac Albert-Nyanza.

«La mission de Knoblecher et Vinci, de la Mission Autrichienne, atteignit en 1851 la station de Gondokoro, près la colline appelée Bari Logwek. A ce point, le Nil Blanc ne devient plus navigable par suite des rapides qui en entravent le cours, à plusieurs milliers de pieds de la chute Dufile, à Gondokoro.

«Le Dr Albert Peney, qui accompagna Clot bey dans une première expédition sur le Nil Bleu à Khartoum et dans le Kordofan, en 1856, voulut entreprendre sur le Nil Blanc une expédition sur sa propre initiative. Peney fit une carte remarquable (plus intéressante que les précédentes, par des modifications ultérieures sur le cours du Nil) et qui comprenait, entre Bor et un endroit appelé Nicki, sur la montagne du Nil, tout près de l'emplacement actuel du Fort Berkeley.

«Peney, entendant le bruit du grand fleuve vers l'Est, traversa le massif des Montagnes du Nil, dans la contrée de Bari, et atteignit la rivière de Yie ou Yei.

«Cette rivière, ainsi que nous le savons, coule au Nord-Est, parallèlement au Nil, et le rejoint à quelque distance avant le Bahr El-Ghazal.

«Peney exagéra cependant l'importance de cette rivière, en lui rattachant confusément plusieurs attributs depuis le Bahr El-Ghazal.

«Sur sa carte, il fait du Yie un affluent du Nil Blanc débouchant du grand fleuve de l'endroit appelé Nimule et coulant vers le Nord-Est jusqu'à son entrée dans le Bahr El-Ghazal. Il transformait ainsi toute la région du Bahr El-Ghazal en une île énorme, encerclée par les deux branches du Nil.

«Pendant que Peney visitait les Montagnes de la Lune, un autre Français, Lejean, établissait quelques corrections sur l'estuaire du Bahr El-Ghazal, dont il publia une carte en 1862.

«Giovanni Miani, un Vénitien, explora les régions du Bahr El-Ghazal et les têtes de sources dans la contrée des Niam-Niam. Ce fut le premier explorateur qui signala ces bruits venant d'une grande rivière dénommée Welle, coulant à l'Est.

«Après 1858, voici ce que l'Europe connaissait du bassin du Nil : le cours du Nil Bleu avait été cartographié depuis sa source au lac Tsana, et les voyages de Rüppel (1830-1831), de Joseph Russeger, d'Abbadies, de Sir William Cornwallis Harris, Théophile Lefebvre, Mansfield Parkyns (1840-1845), H. Dufton et C. T. Beke apportèrent d'importantes modifications sur la situation de l'Abyssinie et les divers affluents du Nil coulant des montagnes neigeuses de l'Afghanistan africain dans la direction de l'Atbara, du Nil Bleu et du Sobat.

«Le Sobat fut exploré aussi loin que purent pénétrer les bateaux à vapeur. Le Nil Blanc fut parcouru de Khartoum à la jonction du Bahr El-Ghazal.

«Au sud de cet endroit se trouvent quelques dérivés comme la rivière Giraffe, qui a été explorée; la rivière des montagnes et la partie haute du Nil Blanc, comme l'appellent les Arabes, ont été parcourues à une faible distance de Gondokoro.

« Le Bahr El-Ghazal, le grand nourricier du Nil, et ses plus importants affluents, tels que le Jur, furent connus, et l'existence de la contrée des cannibales Nyam-Nyam fut confirmée.

« Burton et Speke entreprirent leur exploration vers la fin de 1857; ils furent reçus avec beaucoup de courtoisie par le cheikh Snag, de Unyamwezi (Kaze), qui leur signala l'existence de trois lacs différents (Nyasa, Tanganyika et Victoria) réunis en un seul.

« Après beaucoup de difficultés, ils découvrirent le lac Tanganyika et Speke déclara (par erreur) qu'il avait découvert les Montagnes de la Lune. Après une petite exploration, ils se rendirent compte qu'aucune rivière ne s'écoulait du Tanganyika de la partie nord, mais que le Rusizi coulait dans le lac.

« De retour à Kaze, Burton, attaqué par la fièvre, laissa Speke partir seul, et ce dernier réalisa la probabilité d'un grand lac qu'il avait découvert sur les crêtes montagneuses portant le nom de Mwanza (au sud du golfe Victoria-Nyanza était la source du Nil Blanc). Ce lac s'appelait « Jordans Nullah » (3 août 1858).

« En octobre 1860, Speke repartit à nouveau avec James Augustus Grant; et, causant avec les Arabes à Unyamweki (à proximité du lac Victoria-Nyanza), ils lui déclarèrent qu'il existait au nord de Karagwe, à l'est du lac, une montagne dont personne n'avait pu atteindre la cime. De fait, la cime en était recouverte d'une blancheur qu'on supposait de la neige ou de la grêle, et elle était perdue dans les nuages.

« Les Arabes lui signalèrent également l'existence d'un lac appelé Nyanza, mais tout différent du Victoria. Il entendit également parler du Nile Negroes et de l'Ungoro, situés au nord et à l'est.

« Les Arabes lui déclarèrent aussi que le lac Tanganyika était drainé par la rivière Marungo.

« Speke, qui s'était séparé de Grant, signala un petit lac Urigi, et apprit des indigènes que ce dernier était le reste d'une grande étendue d'eau. Il dit que celle-ci s'étendait au sud de Tanganyika et avait été, à une certaine époque, un grand golfe au Victoria-Nyanza.

« Arrivé sur les hauteurs de Nyamwara, il atteignit une altitude de cinq mille pieds et fit connaissance avec le roi Rumanika et son frère Nyanaji, de parfaits gentilshommes, qui le prièrent d'être leur hôte pour quelques jours.

Il visita alors le cône Nfumbiro et identifia l'existence des Montagnes de la Lune et de leurs neiges éternelles.

« Speke et Grant semblent avoir trouvé ensemble le Victoria-Nyanza. Speke voulut, de suite, rechercher le point où le Nil quitte le Victoria-Nyanza; il ne fit aucune application pour en déterminer les côtes, et nous savons qu'il plaça la côte ouest beaucoup trop loin de l'est, réduisant ainsi de 2/3 la surface de ce lac.

« Il est curieux qu'il ne donne sur sa carte aucune indication sur l'archipel des îles Sese, qui auraient dû être signalées. Il ne fit et n'essaya pas de vérifier ses indications de l'altitude du Victoria-Nyanza qu'il déclara, en 1858, être à 3740 pieds (une estimation qui n'est pas loin de la réalité, laquelle est de 3775 pieds). Toutes les autres altitudes relevées par lui semblent être plus basses. Les chutes Rippon, qu'il dit être à 3308 pieds au-dessus du niveau de la mer, sont trop basses de 400 pieds, et si ces altitudes, au nord de Unyamwezi, sont exactes (ce dont je doute), les eaux du Victoria-Nyanza se déverseraient en avalanche dans l'est de l'Afrique allemande.

« Speke, qui voyageait ayant quitté Grant, atteint d'un chancre à l'une de ses jambes, arriva le 28 juillet 1862 aux chutes Rippon, à l'endroit où le Nil quitte le grand Nyanza, au lieu dit « Golfe de Napoléon ».

« Speke atteignit donc le premier le Nil Victoria et décrivit avec magnificence cet affluent de 600 à 700 yards de largeur et doté de petites îles et de rochers. Les contours en sont occupés par des huttes de pêcheurs, et les broussailles par les oiseaux et les crocodiles, sommeillant au soleil et glissant dans les herbages épais, et les hippopotames ronflant dans les eaux.

« Continuant sa marche sur la rive gauche du Nil, vers le lac, il en décrivit les rapides d'Isamba, en signalant les eaux profondes coulant entre deux rives chargées de floraison. Il détailla également les cataractes du Rippon, à l'endroit où le Nil quitte le lac, et déclara que c'est le plus beau site qui existe en Afrique. Les cataractes sont parsemées de rochers et d'arbres magnifiques.

« Dans sa description, Speke avoue n'avoir pas atteint Busoga, au Nord-Est du lac. S'il avait fait cela, il aurait mis au clair la partie la plus controversée des lacs.

« Au Nord de la pointe du Victoria, il y a un golfe long et étroit, connu sous le nom de Karivondo Bay. Sur sa carte, Speke le signale comme dépendant du lac Baringo. Stanley, dans ses descriptions, déclare son embouchure

étranglée par des rochers. Joseph Thomson décrit le quart de cette énigme, la moitié en fut découverte par C. W. Hobley et le restant fut mis en lumière par une expédition (entreprise) sous le commandant Whitehouse.

«Ces cataractes du Nil furent nommées Earl de Grey et Rippon, alors président de la Société de Géographie, et le golfe de Victoria-Nyanza fut appelé le Canal Napoléon.

«Le 9 novembre, avec la permission de Kawamzi, potentat et roi de la province de Unyoro, Speke descendit la rivière Kafu à sa jonction avec le Nil et se trouva ainsi tout près du lac Kioga. Voyageant tantôt en canot, tantôt à pied, il arriva aux cataractes de Karuma, où il quitta le Nil.

«Le 12 janvier 1863, Speke revint à un village appelé Pnyoro, dernière jonction de la rivière Asna et du Nil. Au mois de février suivant, il repartit et descendit le Nil sur le confluent Asna River; il arriva alors aux rapides du Nil et ainsi au pays appelé Bari.

«D'après les théories plus ou moins exactes de Speke, il résulte que le Victoria-Nyanza est la principale source du Nil, étant donné que cette rivière trouve de grands réservoirs dans les lacs marécageux de Kioga et Kwama, qui reçoivent le drainage du Mont Elgon, et une plus large contribution du lac Albert-Nyanza, ce dernier recevant les fontes des neiges du Ruwenzori.

«Vers 1861, Samuel Baker, qui avait entrepris une expédition, arriva à l'Albert-Nyanza, à Magnugo, où le canal pénètre dans le Nil Victoria. Il découvrit la chute de Myrchison, où la rivière s'écoule par une langue de flots d'une largeur de cent vingt pieds dans un profond bassin pullulant de crocodiles.

«Il résulte des explorations de Speke et de Baker que nos connaissances du Nil, en 1865, étaient les suivantes :

«Les contours et la superficie du Victoria-Nyanza étaient à peu près indiqués, ainsi que les versants du Nil Victoria et des cataractes du Rippon.

«Le cours du Nil Victoria était cartographié (avec beaucoup d'omissions) des cataractes Rippon au Nord extrême du lac Albert-Nyanza.

«Baker prouva que le Nil Victoria allait s'élargissant à l'opposé des frontières de Unyoro, mais quelques années plus tard on découvrit qu'il s'agissait des deux lacs Kioga et Kwaniu.

«Baker exagéra les dimensions de l'Albert-Nyanza. D'autre part, Speke décrivit ce lac avec une exactitude remarquable, simplement par ouï-dire.»

Ici se termine, par la découverte de ces deux lacs, la longue solution du grand problème des sources du Nil; tout ce qui vient après n'est qu'un travail d'exploration pour déterminer les affluents du fleuve, ainsi que pour fixer la dimension des deux lacs; pour tous ces renseignements, je renvoie le lecteur aux ouvrages qui ont paru sur ce sujet.

CHAPITRE IV.

LE COURS.

Par suite des expéditions que les Égyptiens faisaient en Nubie et en Éthiopie aux différentes époques de leur existence politique, le cours inférieur du fleuve leur était connu d'une façon exacte; quant au cours supérieur, le même voile qui couvrait la région des sources le couvrait aussi.

Voici ce que les différents auteurs, par ordre chronologique, nous disent à ce sujet.

Hérodote (liv. II, § 29, 30 et 31) nous apprend ce qui suit :

« De nul autre je n'ai rien pu apprendre; pour savoir quelque chose de plus, j'ai prolongé mes recherches, je me suis rendu à Éléphantine et au delà, désirant observer moi-même, et j'ai recueilli sur les lieux toutes les traditions. Au-dessus d'Éléphantine le terrain est escarpé; on est obligé, si l'on veut remonter le fleuve, d'attacher des cordages des deux côtés de la barque, comme on attelle un bœuf; après quoi l'on se met en marche. Si la corde se casse, la barque descend emportée par la force du courant. On navigue ainsi pendant quatre jours, et dans cette partie le Nil est sinueux comme le Méandre; on parcourt douze schènes en suivant ses détours, et l'on arrive à une plaine unie dans laquelle le fleuve coule autour d'une île dont le nom est Tachompso. Immédiatement au-dessus d'Éléphantine, la contrée est habitée par les Éthiopiens; toutefois une moitié de l'île est peuplée d'Égyptiens. Elle touche à un grand lac entouré d'Éthiopiens nomades; lorsqu'on l'a traversé, on rentre dans le lit du fleuve qui s'est confondu avec le lac. Là, il faut débarquer et continuer sa route sur la rive pendant quarante jours, car le Nil est tout semé de rochers qui s'élèvent à pic et d'écueils à fleur d'eau, si bien qu'il est impossible de naviguer. Après ce trajet qui prend quarante jours, on monte une autre barque, et, en douze jours de navigation, on atteint une grande ville dont le nom est Méroé, laquelle est, dit-on, la métropole du reste des

Éthiopiens. En cette ville, ils adorent, seuls de tous les dieux, Jupiter et Bacchus; ils leur rendent de grands honneurs, et Jupiter y a un oracle. Ils prennent les armes lorsque le dieu le leur ordonne, et ils portent la guerre où il l'a commandé.

«En t'éloignant de cette ville, sur un bateau, en autant de temps que tu en as mis pour y arriver depuis Éléphantine, tu parviendras chez les Automoles. Le nom de ce peuple, en sa langue, est Amasch, et ce mot veut dire en grec : ceux qui se tiennent à la gauche du roi. Voici l'origine des Automoles : deux cent quarante mille guerriers égyptiens se révoltèrent et passèrent chez les Éthiopiens pour le motif suivant : sous le règne de Psammétique, il y avait des garnisons à Éléphantine contre les Éthiopiens, à Daphné-Pélusienne contre les Arabes et les Syriens, enfin à Marée contre les Libyens. Encore de mon temps, les Perses entretiennent les mêmes garnisons comme le faisait Psammétique : ils gardent Éléphantine et Daphné. Or, personne ne vint relever les Égyptiens qui avaient achevé leur service de trois ans. Ils se concertèrent donc et, d'un commun accord, abandonnèrent Psammétique pour se rendre chez les Éthiopiens. Psammétique, l'apprenant, les poursuivit; lorsqu'il les eut atteints, il les supplia longuement de ne point abandonner leurs dieux, ni leurs enfants, ni leurs femmes. Alors l'un d'eux, dit-on, lui montrant ses parties naturelles, répondit que, partout où elles seraient, il y aurait pour eux des femmes et des enfants. Arrivés en Éthiopie, ils se donnèrent eux-mêmes au roi de cette contrée qui, en échange, leur fit ce don : certains Éthiopiens avaient formé un parti, le roi ordonna aux Égyptiens de les expulser, puis d'habiter leur territoire. Depuis leur émigration chez les Éthiopiens, ceux-ci devinrent plus civilisés, parce qu'ils apprirent les coutumes de l'Égypte.

«Le Nil est donc connu, outre le parcours de l'Égypte, jusqu'à quatre mois de navigation ou de route : car c'est le nombre que l'on trouve en additionnant les mois employés à se transporter d'Éléphantine chez les Automoles. Il vient du côté de l'occident; hormis ce point, nul n'en peut rien dire avec certitude, à cause de la chaleur qui fait de ces régions un désert.»

Ératosthène (Strabon, liv. XVII, § 2 et 3) nous fait le récit suivant :

«Le Nil est à 900 ou 1000 stades à l'ouest du golfe Arabique, et, par la direction générale de son cours, il rappelle assez bien la forme d'un N renversé.

Après avoir, en effet, depuis Méroé, coulé droit au nord, sur un espace qui peut être évalué à 2700 stades, il change brusquement de direction, et, comme s'il voulait revenir aux lieux d'où il est parti, il coule vers le midi et le couchant d'hiver pendant 3700 stades environ, ce qui le ramène presque à la hauteur de Méroé et au cœur de la Libye; mais alors, par un nouveau détour, il se remet à couler vers le nord, et, à une légère déviation près du côté du levant, conserve cette même direction l'espace de 5300 stades, jusqu'à la grande cataracte, atteint 1200 stades plus loin la petite cataracte ou cataracte de Syène, franchit un dernier espace de 5300 stades et débouche enfin dans la mer. Deux cours d'eau se jettent dans le Nil : ils viennent tous deux de certains lacs situés au loin dans l'est et enserrent une très grande île connue sous le nom de Méroé; l'un de ces cours d'eau, appelé l'Astaboras, forme le côté oriental de ladite île; on appelle l'autre l'Astapus. Toutefois quelques auteurs donnent à ce second cours d'eau le nom d'Astaboras, et appliquent le nom d'Astapus à un autre cours d'eau qu'ils font venir des lacs situés dans la région du midi et qu'ils considèrent en quelque sorte comme le tronc, autrement dit comme le cours principal et direct du Nil, ajoutant que c'est aux pluies de l'été qu'il doit ses crues périodiques.»

Strabon ajoute :

«A 700 stades au-dessus du confluent de l'Astaboras et du Nil Ératosthène place une ville nommée Méroé comme l'île elle-même; il parle aussi d'une autre île située encore plus haut que Méroé et qui serait occupée par les descendants de ces Égyptiens fugitifs, déserteurs de l'armée de Psammétichus, que les gens du pays appellent les Sembrites, comme qui dirait les Étrangers, population chez laquelle le pouvoir royal est exercé par une femme, qui elle-même reconnaît l'autorité du souverain de Méroé. Au-dessous de l'île des Sembrites, des deux côtés de Méroé, on rencontre différentes nations, et d'abord, sur la rive du Nil (j'entends sur celle des deux rives qui regarde la mer Érythrée), la nation des Mégabares et celle des Blemmyes (cette dernière sujette des Éthiopiens, bien que limitrophe de l'Égypte); puis le long de la mer Érythrée, sur le rivage même, la nation des Troglodytes (ceux des Troglodytes qui habitent à la hauteur de Méroé se trouvent à 10 ou 12 journées de marche de distance du Nil). Sur la rive gauche du Nil, maintenant, et en pleine Libye, on rencontre les Nubæ, nation considérable qui commence

à Méroé et s'étend jusqu'aux coudes ou tournants du fleuve. Indépendants des Éthiopiens, les Nubæ forment un État à part, mais divisé en plusieurs royaumes. Quant au littoral de l'Égypte compris entre la bouche Pélusiaque du Nil et la bouche Canopique, il mesure une longueur de 1300 stades.

«Ératosthène se borne à ces renseignements généraux; mais nous sommes tenus, nous, à donner plus de détails, et c'est ce que nous allons faire en commençant par l'Égypte. Nous partirons ainsi de ce qui nous est le mieux connu (comme d'une base sûre), pour nous avancer ensuite de proche en proche. Il y a d'ailleurs, entre l'Égypte et la contrée que les Éthiopiens habitent dans son voisinage immédiat et juste au-dessus d'elle, certains traits ou caractères communs dus au régime du Nil, qui, dans ses crues périodiques, les inonde l'une et l'autre de telle sorte qu'il ne s'y trouve à proprement parler d'habitable que la partie que ses débordements ont couverte, tandis que le reste des terres situées sur ses deux rives, trop loin et trop au-dessus du niveau de ses eaux, demeurent complètement inhabitées et à l'état de désert, faute d'eau précisément pour les fertiliser. En revanche, tandis que l'Égypte n'a qu'un seul et unique cours d'eau, le Nil, qui l'arrose tout entière et en ligne directe depuis la petite cataracte sise au-dessus de Syène et d'Éléphantine, bornes respectives de l'Égypte et de l'Éthiopie, jusqu'aux bouches par lesquelles il se déverse dans la mer, le Nil ne traverse pas l'Éthiopie tout entière, il n'est pas seul à l'arroser, il n'y coule pas en ligne droite et n'y rencontre pas de ces grands centres de population. Ajoutons que les Éthiopiens vivent en général à la façon des peuples nomades, c'est-à-dire pauvrement, à cause de la stérilité du sol de l'Éthiopie et de l'intempérie de son climat, à cause aussi de l'extrême éloignement où ils sont de nous, tandis que pour les Égyptiens les conditions de la vie sont absolument différentes».

Puis encore (§ 4) :

«A partir des frontières de l'Éthiopie, le Nil coule droit au Nord jusqu'au lieu appelé Delta. Au-dessous de ce point, comme un arbre dont le sommet se bifurque (pour nous servir d'une expression de Platon), il se divise en deux branches et se trouve faire du Delta en quelque sorte le sommet d'un triangle, les deux côtés du triangle étant figurés par ces deux branches qui aboutissent à la mer et qui s'appellent, celle de droite la branche Pélusienne, celle de gauche la branche de Canope (ou, du nom d'un bourg voisin de Canope, la branche d'Héracléum), tandis que la base est figurée par la partie du littoral comprise entre Péluse et Héracléum. Le triangle ainsi formé par lesdites branches du fleuve et par la mer constitue en somme une île véritable, qu'on a appelée le Delta à cause de la ressemblance que sa configuration offre avec la lettre de ce nom; mais il était naturel que le point initial de la figure en question prît le nom de la figure elle-même, et c'est pourquoi le village qui est bâti au sommet du triangle s'appelle Deltacômé. Voilà donc déjà deux bouches, la bouche dite Pélusiaque et la bouche dite Canopique ou Héracléotique, par lesquelles le Nil se déverse dans la mer. Mais entre ces deux bouches on en compte encore d'autres, dont cinq grandes parmi beaucoup de plus petites : des deux premières branches, en effet, se détachent une infinité de rameaux, qui se répandent par toute l'île en y formant autant de courants distincts et en y dessinant une quantité d'îlots; or ces rameaux, reliés entre eux par tout un système de canaux, constituent un réseau complet de navigation intérieure, et de navigation si facile, que les transports s'y font souvent sur de simples barques en terre cuite. Le circuit total de l'île est de 3000 stades environ. Dans l'usage il n'est pas rare qu'on lui donne aussi le nom de Basse-Égypte; mais on comprend alors dans cette dénomination la double vallée qui fait face au Delta.»

Diodore (liv. I, chap. 32 et 33) nous dit :

«Le Nil coule du midi vers le septentrion; ses sources, cachées dans des lieux qui n'ont point encore été visités, sont situées aux extrémités les plus reculées de l'Éthiopie, contrées inabordables par l'excès de chaleur qui s'y fait sentir. Il est le plus grand de tous les fleuves, et celui qui arrose la plus grande étendue de terrain. Son cours, interrompu par des sinuosités considérables, tantôt se porte à l'orient, du côté de l'Arabie, tantôt s'incline au couchant, vers la Libye. Des monts Éthiopiens jusqu'à son embouchure dans la mer, il parcourt un espace de douze mille stades, y compris les contours qu'il fait. Dans les lieux bas, son lit, trop resserré, ne suffit pas toujours au volume de ses eaux gonflées; il empiète alors de plus en plus sur les deux continents qui forment ses rives, les surmonte et se divise; la partie qui se porte vers la Libye est promptement absorbée par d'immenses amas de sable d'une incroyable profondeur, mais celle qui va du côté de l'Arabie se disperse

dans de vastes fondrières, et forme de grands marécages autour desquels habitent de nombreuses peuplades. Parvenu enfin en Égypte, où sa largeur est à peu près de dix stades plus ou moins, il ne suit pas une ligne droite, et fait plusieurs coudes qui se dirigent tantôt vers le levant, tantôt vers le couchant; quelquefois même, par un cours contraire, il semble remonter en arrière vers le midi. En effet, comme le fleuve est contenu sur chaque rive par des montagnes qui occupent une partie du sol sur lequel il coule, et que ces montagnes sont souvent coupées par de grandes anfractuosités ou des gorges étroites, ses eaux s'y engagent, et avant de regagner la plaine, elles sont entraînées vers le midi, souvent pendant un assez long trajet, jusqu'à ce que leur cours se rétablisse dans sa direction naturelle. Du reste, quoique le Nil soit plus considérable qu'aucun autre fleuve, il est cependant le seul dont les eaux s'écoule sans violence et sans vagues impétueuses, à l'exception de ce qu'on a nommé les cataractes. On appelle ainsi un espace de dix stades environ, très en pente, renfermé dans une enceinte de rochers escarpés qui n'est ouverte que par des coupures étroites, et partout hérissé de grandes masses de pierres formant des écueils dont les intervalles sont des gouffres profonds. Le cours du fleuve, divisé violemment sur les brisants, et repoussé plusieurs fois sur lui-même par les obstacles qu'il rencontre, forme de prodigieux tournants d'eau. Au milieu de ces flux et reflux continuels, l'espace intermédiaire couvert d'écume offre un spectacle qui frappe d'étonnement tous les voyageurs, d'autant plus que dans ces endroits la rapidité du fleuve est telle qu'elle ne paraît pas moindre que celle d'une flèche. Lors des grandes crues du Nil, les rochers étant couverts entièrement, et les difficultés du passage disparaissant sous la surabondance des eaux, quelques embarcations se hasardent à descendre une cataracte, en saisissant le moment où les vents soufflent dans une direction contraire à celle du fleuve; mais personne n'a jamais pu en remonter, aucune force humaine n'étant capable de vaincre la violence du courant. Il existe dans le Nil plusieurs de ces cataractes : la plus grande est celle qui se trouve sur les confins de l'Éthiopie et de l'Égypte.

« Le fleuve embrasse des îles dont le plus grand nombre se rencontre vers l'Éthiopie, et parmi lesquelles la plus considérable est celle de Méroé, où l'on voit une ville fondée par Cambyse, et qu'il appela également Méroé du nom de sa mère. On dit que l'île a la figure d'un bouclier, et qu'elle l'emporte de beaucoup pour l'étendue sur toutes celles qui sont situées dans ces contrées. On lui donne trois mille stades de long sur mille de large, et l'on y compte un assez grand nombre de villes dont la plus célèbre est Méroé. La partie baignée par les flots a pour rivages, du côté de la Libye, d'immenses amas de sable dont la hauteur se perd dans les airs, et, du côté de l'Arabie, des rochers suspendus et coupés à pic. L'île renferme des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre; elle est riche en bois d'ébène et en pierres précieuses de tout genre. Il faut cependant avouer qu'il paraît assez difficile d'ajouter foi à ceux que l'on entend raconter qu'un seul fleuve a donné naissance à un aussi grand nombre d'îles : car indépendamment des lieux environnés d'eau que l'on trouve dans ce que l'on nomme le Delta, ils n'en comptent pas moins de sept cents dans le Nil. Ils disent d'ailleurs que quelques-unes de ces îles, qui ont été desséchées par les Éthiopiens, sont cultivées en millet; mais que le plus grand nombre, habité par des serpents, des cynocéphales, ou d'autres monstres de diverses natures, est inabordable pour les hommes. Le Nil se partageant, dans la Basse-Égypte, en plusieurs branches, y forme la région à laquelle on a donné le nom de Delta, d'après sa figure, qui est celle d'un triangle dont les côtés sont déterminés par les dernières de ces branches, et la base par la mer qui reçoit les diverses embouchures du fleuve : elles sont au nombre de sept. La première, ou celle qui est inclinée vers l'orient, se nomme bouche Pélusiaque, la seconde, bouche Tanitique; ensuite viennent les bouches Mendésienne, Phatnitique et Sébennytique; puis la bouche Bolbitique; enfin la dernière, qui porte le nom de Canopique et que plusieurs appellent aussi bouche Herculéenne. Indépendamment de ces embouchures naturelles, il en existe d'autres, faites de main d'homme, mais dont il n'est pas nécessaire de parler. A l'entrée de chacune s'élève une ville partagée par le fleuve, et qui est munie de jetées fortifiées et de tours de garde bâties pour sa défense. »

Pomponius Mela (liv. I, chap. IX) nous dit ce qui suit :

« Quoiqu'il ne pleuve pas en Égypte, la terre y est extraordinairement féconde en fruits, en hommes et en animaux, grâce aux inondations du Nil, le plus grand des fleuves qui se jettent dans notre mer. Ce fleuve, qui sort des déserts de l'Afrique, n'est d'abord ni propre à la navigation, ni connu sous le nom de Nil. Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est très

rapide, une grande étendue de pays, il entre en Éthiopie et s'y divise en deux bras, dont il entoure la grande île de Méroé : l'un s'appelle Astaboras, et l'autre Astape. Ces deux bras se réunissent ensuite, et c'est alors qu'il commence à porter le nom de Nil. De là, tantôt violent et rebelle, tantôt facile et navigable, il se jette dans un lac immense, d'où il sort avec impétuosité pour embrasser une seconde île, appelée Tachompso, et rouler avec violence ses eaux tumultueuses jusqu'à Éléphantine, ville d'Égypte. Seulement alors devenu plus calme et sans danger pour la navigation, il se divise d'abord en trois branches, près de la ville de Cercasore; plus loin, vers les parties de l'Égypte qu'on appelle Delta et Mélis, il se subdivise encore en quatre branches, et, après avoir ainsi traversé tout le pays, vagabond et dispersé, il vient se jeter dans la mer par sept embouchures différentes, mais toutes d'une largeur considérable. »

Pline (liv. V, chap. 10) nous fait le récit suivant :

« Le Nil, sorti de sources mal connues, coule à travers des lieux déserts et brûlants. Il promène ses eaux dans un espace d'une immense longueur, dont la connaissance est due à des récits pacifiques, et non aux guerriers qui ont procuré la découverte de tous les autres pays. La source (autant qu'ont pu s'étendre les recherches du roi Juba) en est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan; il forme aussitôt un lac qu'on appelle Nilis. On y trouve, en fait de poissons, des alabètes, des coracins et des silures; un crocodile en a été rapporté et consacré par Juba même, preuve que c'est bien le Nil, dans le temple d'Isis à Césarée, où on le voit encore aujourd'hui. En outre, on a observé que la crue du Nil correspond à l'abondance des neiges et des pluies en Mauritanie. Sorti de ce lac, le fleuve s'indigne de couler à travers des lieux sablonneux et arides, et il se cache pendant un trajet de quelques jours de marche; puis, traversant un grand lac dans la Massaesylie, portion de la Mauritanie Césarienne, il s'élance, et jette, pour ainsi dire, un regard sur les sociétés humaines; la présence des mêmes animaux prouve que c'est toujours le même fleuve. Reçu de nouveau dans les sables, il se dérobe encore une fois dans des déserts de vingt journées de marche, jusqu'aux confins de l'Éthiopie; et lorsqu'il a reconnu derechef la présence de l'homme, il s'élance, sans doute jaillissant de cette source qu'on a nommée Nigris. Là, séparant l'Afrique de l'Éthiopie, les rives en sont peuplées, sinon d'hommes, du

moins de bêtes et de monstres; créant des forêts dans son cours, il traverse par le milieu l'Éthiopie, sous le nom d'Astapus, mot qui, dans la langue de ces peuples, signifie une eau sortant des ténèbres. Tant d'îles en parsèment le lit, et quelques-unes si étendues que, malgré sa course rapide, il ne lui faut pas moins de cinq jours pour les dépasser. A Méroé, la plus célèbre de ces îles, le bras gauche est appelé Astabores, c'est-à-dire branche d'une eau venant des ténèbres; le bras droit s'appelle Astusapes, mot qui emporte l'idée d'eau cachée. Il n'est pas le Nil avant d'avoir réuni dans un seul lit ses eaux réconciliées; et même il porte encore, pendant quelques milles au-dessous comme au-dessus, le nom de Siris. Homère a donné au fleuve entier le nom d'Égyptus; d'autres, celui de Triton. De là il se heurte contre des îles qui semblent l'irriter dans sa marche; enfin, resserré par les montagnes, il n'est nulle part plus torrentueux; il roule ses eaux impétueuses jusqu'au lieu d'Éthiopie qu'on appelle Catadupe; et dans cette dernière cataracte, au milieu des écueils qui l'arrêtent, il semble, non pas couler, mais se précipiter avec un horrible fracas; au delà il s'apaise, ses flots s'amortissent, sa violence est domptée, et, fatigué sans doute aussi par l'espace qu'il a franchi, il se décharge par des embouchures larges, quoique nombreuses, dans la mer d'Égypte. »

Ammien Marcellin (liv. XXII, chap. 15) nous dit ce qui suit :

« Quand le fleuve a parcouru l'Éthiopie, recevant différents noms des diverses régions qu'il traverse, il arrive, avec un volume d'eau déjà considérable, à ce qu'on appelle les cataractes. C'est une ligne continue de rochers à pic qui barre son cours, et du haut desquels il roule ou plutôt se précipite avec un tel fracas, que les Ates, peuplade qui habitait autrefois dans le voisinage, furent contraints d'émigrer pour aller vivre dans un séjour moins bruyant, parce qu'ils perdaient la finesse de l'ouïe. Son cours est ensuite plus tranquille; et, après avoir traversé toute l'Égypte, le fleuve se décharge dans la mer, sans s'être grossi d'aucun affluent, par sept branches distinctes, dont chacune a la largeur et l'utilité d'une rivière. Il se ramifie en un plus grand nombre de bras ou canaux de diverse importance, dont sept, qui ont un cours navigable, ont été respectivement désignés chez les anciens par les noms d'Héracléotique, de Sébennytique, de Bolbitique, de Phatnitique, de Mendésien, de Tanitique et de Pélusiaque. Ces bras forment au-dessous des cataractes

diverses îles, dont quelques-unes sont si étendues que le fleuve met jusqu'à trois jours à en compléter le circuit. Les deux plus célèbres sont Méroé et le Delta, ainsi appelé de la figure triangulaire qui lui est commune avec la lettre grecque de ce nom.»

L'Anonyme que nous mentionne Müller dans son commentaire sur la *Géographie* de Ptolémée, après la description des sources, nous dit :

«En coulant, le Grand Fleuve se répand jusqu'aux Champésides. A celui-ci se réunit le fleuve qui vient de Kole, c'est-à-dire du lac Koloes, appelé Astapous. Au fleuve Astapous se réunit le fleuve appelé Astaboras, et celui-ci aussi devient considérable près de la région des Axumites, avant de s'être réuni au Grand Fleuve. Entre l'Astabore et l'Astapous habitent les Mangeurs d'autruches. Ensuite l'Astapous et l'Astabore, réunis en un seul près de la région Axumite, confondent leur cours avec le Grand Fleuve près des Macrobies (hommes à longue vie). Après ils se divisent en deux, et le Grand Fleuve, coulant vers l'Ouest, reçoit dans son propre courant un autre fleuve provenant du lac Pseboles et appelé Garaki. L'Astapous et l'Astaboras, réunis en un seul, coulant vers l'est, s'unissent de nouveau au Grand Fleuve, laissant au milieu une grande île, égale presque au Péloponèse. D'ici, coulant en un seul lit, le Nil tourne vers la Grande Mer près du Phare, et il y débouche par sept bouches.

«Le Nil, tirant son origine des monts de la Lune et de la région Kinnamophore (qui produit la cannelle), des limites de l'Éthiopie, traverse en droite ligne l'Égypte. Faisant une courbe, de la petite cataracte au-dessus de Syène et de la ville d'Éléphantine, au commencement de la courbe, il reçoit de l'est deux fleuves qui entourent une île vaste et célèbre, Méroé. De ces deux fleuves, l'un s'appelle Astaboras, l'autre Astapous. L'île de Méroé, dont la longueur est de 3000 stades, a été décrite par Héliodore de Tricca..... »

Nous passons maintenant aux auteurs arabes, en commençant par leur plus ancien géographe, El-Khawarizmi, qui nous dit ce qui suit :

«De ce petit lac sort un fleuve majestueux, qui est le Nil d'Égypte; il traverse le Soudan en passant par les villes d'Alawa et de Faran; ensuite il traverse la Nubie, en passant près de Dongola, sa capitale; puis il traverse la limite du premier climat pour passer devant la ville de Malawi et arriver à Assouan, qu'il laisse pour passer près de la montagne de Youfa.

«Il entre ensuite dans le troisième climat et passe dans certains endroits près de la Montagne du Mokattam et des villes que nous avons déjà décrites, puis arrive au Caire, au-dessous duquel il se divise en sept branches qui s'écoulent à la mer comme suit :

«La première à Alexandrie à la longitude 51°40′;

«La deuxième à la longitude 53°;

«La troisième à la longitude 53°30′;

«La quatrième à la longitude 53°40′;

«La cinquième à la longitude 53°50′;

«La sixième à la longitude 54°20′;

«La septième à Damiette à la longitude 54°30′.»

Voici ce que nous dit Massoudi dans son chapitre sur la description des fleuves :

«J'ai vu dans la *Géographie* (de Ptolémée) une figure représentant le Nil sortant du pied de la montagne el-Komr. Ses eaux, qui jaillissent d'abord de douze sources, se déversent dans deux lacs semblables aux étangs (de Basrah); elles se réunissent au sortir de là, et traversent des régions sablonneuses et des montagnes.

«Les savants disent qu'il parcourt une étendue de neuf cents, et selon quelques-uns, de mille farsakhs, à travers des contrées cultivées et stériles, habitées ou désertes, jusqu'à ce qu'il arrive à Aswan (Syène), dans la Haute-Égypte. C'est là que s'arrêtent les navires qui remontent le fleuve depuis Fostât (Vieux Caire); car, à quelques milles d'Aswan, le Nil traverse des montagnes et des roches qui rendent la navigation impossible. Ces montagnes forment la ligne de démarcation entre la portion du fleuve parcourue par les bâtiments abyssiniens et celle que fréquentent les musulmans; c'est ce qu'on désigne sous le nom de cataractes (littéralement les pierres et les rochers). Le Nil arrive à Fostât, après avoir traversé la Haute-Égypte (Saîd), passé devant la montagne de Tailemoun et franchi l'écluse d'El-Lahoun dans le Fayoum; cet endroit que le fleuve traverse est nommé l'île de l'habitation de Joseph. Nous parlerons plus bas (chap. XXI) de l'histoire de l'Égypte, de ses districts et

des monuments que ce pays doit à Joseph. Le Nil se partage ensuite en plusieurs branches, qui se dirigent sur Tennis, Damiette et Rosette, jusqu'à Alexandrie, et il se décharge dans la Méditerranée; il forme plusieurs lacs dans ces parages. »

Idrissi (trad. Am. Jaubert, t. I, p. 29), le plus grand des géographes arabes, nous raconte ce qui suit :

« Kodama, auteur du livre intitulé *le Trésor,* dit que le cours du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, est de 5634 milles. La largeur de ce fleuve dans la Nubie est d'un mille, d'après ce que rapporte encore l'auteur du livre des *Merveilles;* cette largeur vis-à-vis du Caire est de trois milles. »

Puis encore (p. 32) :

« Quant à la Nubie, dont nous avons déjà parlé, on compte au nombre de ses villes Kousa, l'intérieure, distante de 6 journées de Nouabié. Cette ville, peu éloignée du Nil, est située en deçà de la ligne équinoxiale. Elle n'est ni très peuplée ni très commerçante; son territoire est aride et brûlant. On y boit de l'eau des puits, quoique le Nil traverse la contrée. Elle obéit à un roi de Nubie, dont le nom est Kiamil, nom qui passe en héritage à tous les rois de Nubie, dont la capitale est Dongola. Cette ville est située à l'occident du Nil, sur le bord du fleuve, dont les habitants boivent les eaux. Ils sont noirs, mais les plus bas d'entre les noirs, tant sous le rapport de la figure que sous celui des formes du corps. Ils se nourrissent d'orge et de dhorra; les dattes leur sont apportées du voisinage; ils font usage d'une boisson extraite du dhorra, et de viande de chameau fraîche ou séchée au soleil et pilée, et qu'ils font cuire avec du lait de chamelle. Le poisson est très abondant chez eux. Il y a dans ces pays des girafes, des éléphants et des chevaux.

« Au nombre des villes de la Nubie est celle de Ghalwa, située sur les bords du Nil, au-dessous de Dongola, à 5 journées en descendant le fleuve, dont les riverains boivent les eaux, et sur les bords duquel ils cultivent l'orge, le dhorra et divers légumes, tels que le navet, l'oignon, le raifort, le concombre et le melon d'eau. L'apparence et la construction de Ghalwa, les mœurs et le commerce de ses habitants, sont semblables à ceux de Dongola. Les habitants de Ghalwa viennent en Égypte. La distance qui sépare Ghalwa de Ialak est, par terre, de dix journées, et moins longue quand on descend le fleuve.

« La longueur totale de la Nubie, le long du Nil, est de deux mois de marche. « Les Nubiens vivent dans un état heureux et se nourrissent bien. Le blé leur est apporté du dehors, mais l'orge et le dhorra sont très abondants chez eux. Les marchands de ce pays, ceux de l'Abyssinie et de l'Égypte se rassemblent à Ialak, lorsque la paix règne entre ces peuples. Leur habillement se compose de tuniques et de manteaux. Le pays est traversé par le Nil et par le fleuve qui vient de l'Abyssinie, lequel est considérable, et se décharge dans le Nil, dans le voisinage de la ville de Ialak. Parmi les champs cultivés que renferme le pays et que baigne le fleuve, sont ceux des Abyssins et un grand nombre de villages dont nous parlerons ci-après. Il ne tombe à Ialak ni pluie fine ni pluie d'orage, et il en est de même dans le reste du pays des Noirs qui dépend de la Nubie, de l'Abyssinie, du Kanem, du Zaghawa et autres où il ne pleut pas, et dont les habitants n'ont reçu de la Divinité d'autre bienfait et d'autres moyens d'irrigation que la crue du Nil, qui leur permet de cultiver leurs terres, et d'obtenir leur nourriture, soit en dhorra, soit en légumes, soit en laitages, soit en poissons, toutes choses très abondantes à Ialak. De cette ville à la montagne de Djenadil, on compte six journées par terre, et quatre en descendant le Nil. C'est à la montagne de Djenadil qu'est le terme de la navigation des noirs, c'est de là qu'ils rétrogradent, ne pouvant pénétrer jusqu'en Égypte. La cause de cette impossibilité est que Dieu a créé et interposé cette montagne de peu d'élévation du côté de la Nigritie, mais très haute du côté de l'Égypte. Le Nil se précipite du haut en bas de cette montagne par une cataracte effroyable, à travers des pierres et des rochers énormes. Lorsque les navires des noirs sont parvenus à ce point du Nil, ils ne peuvent passer outre à cause de ce danger. Alors les marchands débarquent leurs marchandises, les chargent à dos de chameau, et les transportent à Assouan (Syène) par le désert. »

Puis de nouveau (p. 304) :

« Le Nil coule, en général, vers le Nord, et la largeur des terrains habités sur ses rives est, depuis Syène jusqu'à Fostât, entre une demi-journée et une journée. Au-dessous de Fostât, cet espace s'agrandit; et cette largeur, depuis Alexandrie jusqu'aux dernières alluvions qui s'étendent du côté de la mer de Qolzoum, est d'environ huit journées. A l'exception des rives du Nil, tout en

Égypte est stérile, mais dans la partie cultivée on ne voit que jardins, vergers, arbres, villages, villes, populations et commerce. La distance entre les deux extrémités est, s'il faut en croire divers auteurs, de 5634 milles. La longueur de son cours, d'après l'auteur du livre intitulé *Khazané,* est de 4596 milles. Quant à sa largeur (moyenne), elle est, en Nubie et en Abyssinie, de moins de 3 milles, et en Égypte, de 3 milles. C'est un fleuve auquel nul ne peut être comparé.»

Ensuite (p. 312) :

«Au-dessus de Chantouf le Nil se partage en deux branches dont les eaux descendent et parviennent à la mer. De chacune de ces branches dérivent deux canaux également dirigés vers la mer. L'un de ces grands bras, dont le point de partage est auprès de Chantouf, court du côté de l'orient et parvient à Tennis. De ce bras dérivent trois canaux. L'un part d'Antouha, sur la rive occidentale, passe à Tabcouis, et revient à la branche principale, auprès de Damasis. Au-dessous de ce point est un canal creusé sur la rive occidentale et dont les eaux parviennent à Damiette.

«Quant à l'autre branche, elle se dirige, à partir de Chantouf, vers l'occident, et passe auprès de Faïs el-Nahar. Il en dérive un canal passant à l'ouest, formant une courbure auprès du bourg de Bebig, et d'où dérive le canal qui parvient à Alexandrie, et qui porte le nom de Chabour. L'origine (ou la prise d'eau) de celui-ci est au-dessous de Bebig. L'eau n'y coule pas durant toute l'année, mais seulement durant le temps de l'inondation du Nil. Lorsque les eaux de ce fleuve ont baissé, le canal reste à sec, et il n'est aucunement navigable.

«De cette grande branche qui se dirige vers Rachid (Rosette), au-dessous de Sindioun, de Samounes et de Fouah et au-dessus de Rachid, part un bras du fleuve qui se rend vers un lac permanent, lequel s'étend le long du rivage (de la mer), vers l'occident, jusqu'à 6 milles environ d'Alexandrie, en sorte que les marchandises apportées par les navires (du lac) sont transportées par terre à Alexandrie.

«Sur ces divers canaux, on voit de toutes parts des villes florissantes et des bourgs très peuplés. Nous en décrirons la majeure partie, s'il plaît à Dieu.»

Dimashki (trad. Mehren, p. 107) nous fait le récit suivant :

«Le Nil se dirige du sud vers le nord, traversant le désert sur une étendue

de quatre mois, la haute et la basse Abyssinie sur celle d'un mois et demi, la Haute-Égypte jusqu'à la Méditerranée, quinze journées. Le premier lieu où le Nil disparaît est dans la Nubie; il est invisible sous trois journées de chemin, après quoi il continue son cours en sinuosités vers le nord jusqu'à Dongolah; de là il passe à Aswân, puis au Caire. Depuis Aswân jusqu'à Damiette, Rosette et Alexandrie, il devient utile aux divers peuples qui habitent ses rives et ses îles; on y trouve des pays couverts de villes et de villages jusqu'à son entrée dans le désert, où il se précipite en cataractes; là s'arrêtent tous les navires de la Nubie et de la Haute-Égypte, empêchés par les pierres et les récifs cachés sous ses eaux. Après avoir traversé ces contrées et être entré dans la Haute-Égypte, il est bordé de villes et de villages, de jardins, d'édifices et de canaux. D'épaisses forêts, des fruits exquis et des fleurs odoriférantes environnent des édifices admirables et exhalent leur parfum entre deux chaînes de montagnes jusqu'à son arrivée à la ville de Fostât, construite par Amr Ibn El-Aass (que Dieu la garde et la protège!); à une journée du Caire, il se divise en deux branches, dont l'une, appelée fleuve oriental, se jette dans la Méditerranée, près de la ville de Damiette; l'autre, la rivière principale, a son embouchure près de Rosette. La longueur de son cours, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, est de 3,000 farsakhs avec tous ses détours et ses méandres.»

Makrizi (t. I, p. 52 et 53) nous rapporte ce qui suit :

«De la montagne de Qomr sort le Nil, dont les eaux autrefois se perdaient à la surface du sol; mais lorsque Naqraouch le vaillant, fils du premier Misraïm, fils de Markabil, fils de Douabil, fils de Arbab, fils d'Adam, arriva en Égypte, suivi d'un grand nombre des Beni Arbab, ceux-ci peuplèrent la contrée, y construisirent les villes d'Amsous et autres, et creusèrent le Nil dont ils dirigèrent l'eau vers les villes. Le fleuve auparavant n'avait aucune régularité dans son cours; il se répandait par flaques sur le sol et ses eaux se perdaient. Cet état de choses dura jusqu'au temps où Naqraouch envoya en Nubie une expédition qui endigua le fleuve et en dériva de nombreux canaux destinés à arroser les villes nouvelles; entre autres, un canal qui amena l'eau du Nil à la ville d'Amsous. L'Égypte ayant été bouleversée par le déluge, Budchir, fils de Qoft, fils de Masr, fils de Bensar, fils de Cham, fils de Noé, mit de nouveau en état les rives du Nil détruites par le cataclysme.

«Alors, dit maître Ibrahim Ibn Wassif Shah, régna Budchir, un roi vaillant, et qui, le premier, s'occupa d'enchantements et de magie, et se rendit invisible aux regards. Ses oncles, Ashmoun, Atrib et Sa, régnaient chacun dans sa province, mais Budchir les subjugua par sa bravoure et son courage, et sa renommée surpassa, comme celle de son père, celle des rois qui l'avaient précédé; il était donc plus puissant que ses oncles et ceux-ci durent se soumettre. On rapporte qu'il envoya le prêtre égyptien Hermès à la montagne de Qomr, du pied de laquelle sort le Nil. Hermès avait pour mission d'élever (aux sources du fleuve) des statues d'airain et de mettre en état le lac où les eaux du fleuve se déversent. Ce fut, dit-on, ce prêtre qui restaura les deux rives du Nil, dont les eaux se perdaient alors sur le sol et dont le cours était parfois interrompu. Le palais où furent élevées les statues contenait quatre-vingt-cinq figures dressées par Hermès pour réunir l'eau du Nil au moyen de conduits et de tuyaux par lesquels l'eau s'écoulait. A sa sortie de la montagne de Qomr, l'eau entrait dans la statue et ressortait par la bouche; Hermès établit ensuite une échelle soigneusement graduée en coudées connues. Toute l'eau fut donc ainsi ramenée aux différents lits du fleuve, qui la conduisaient à deux lacs d'où elle ressortait pour se jeter dans un autre lac où se réunissaient toutes les eaux sorties du pied de la montagne. Au moyen de ces statues, Hermès régularisa le cours du fleuve qui devait apporter à l'Égypte la fertilité et le bien-être et qui ainsi devint utile, de nuisible qu'il était.

«Le niveau des eaux devait atteindre, pour qu'elles fussent bienfaisantes, dix-huit de ces coudées dont chacune contient trente-deux doigts. Tout le surplus était dirigé, au moyen de canelets, à droite et à gauche des statues, et se répandait dans les sables et à travers les campagnes, au delà de l'équateur, où elles n'étaient pas utilisées. Sans cette précaution, les eaux du Nil auraient submergé le pays qu'elles arrosent.

«Au livre d'Orose, il est dit que le Nil prend naissance dans les parages de la mer de Qolzoum, et coule dans la direction de l'occident; au milieu de son lit est une île, au delà de laquelle il s'infléchit vers le nord et vient arroser la terre d'Égypte. On dit encore qu'il tire son origine d'une source située au delà de la montagne (de Qomr), qu'il se perd dans les sables pour reparaître peu après et former un immense réservoir; puis qu'il longe la mer Océane à travers les déserts d'Abyssinie et, obliquant à gauche, va arroser

le pays d'Égypte. Si son cours est tel qu'on le dit, il faut reconnaître qu'il est immense.

«Le fleuve Nil est celui qu'on appelle (aussi) Baoun et dont la source est cachée; mais sa présence en Abyssinie est certaine et il y forme un immense réservoir dans lequel il se jette après un parcours de 200 milles. L'auteur parle (ensuite) du cours du Nil depuis sa source jusqu'à ses embouchures et il ajoute : On rencontre fréquemment des crocodiles dans les eaux du Nil; personne ne conteste que ce fleuve ne vienne de l'Abyssinie et l'évaluation de sa longueur, depuis son point connu d'origine jusqu'à son arrivée à la mer, est de 190.930 milles. Les eaux de ce fleuve sont troubles, sablonneuses, douces et bienfaisantes.

«Les cataractes où se précipite le Nil forment la limite de la navigation descendante de la Nubie et de la navigation remontante du Saïd. Elles sont parsemées de roches aiguës qui ne permettent aux barques de passer que pendant la crue du Nil; à partir de cet endroit, le fleuve se dirige vers le Nord, laissant à l'est Assouan, tout à l'extrémité du Saïd, et coule entre les deux montagnes qui limitent les provinces de l'Égypte, et situées l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest; le cours du fleuve se continue ainsi jusqu'à la ville de Fostât située sur la rive orientale; mais, à une journée de marche au delà de Fostât, le Nil se divise en deux branches : l'une, qui continue son cours jusqu'à la mer de Roum dans laquelle elle se jette près de Damiette, porte le nom de *Fleuve d'Orient;* l'autre, branche principale du Nil, nommée *Fleuve d'Occident,* va se jeter également dans la mer de Roum près de Rosette, ville autrefois considérable.

«La longueur du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure près de Rosette, est, à ce que l'on dit, de sept cent quarante-huit farsakhs; dans son parcours il traverse pendant quatre mois des régions désertes, pendant deux mois le pays des Noirs, et coule pendant un mois en pays musulman.»

D'après la description ci-dessus, il ressortirait, suivant Hérodote, qu'au-dessus d'Éléphantine on rencontrait, après quatre jours de navigation, une île appelée Tachompso, dont la moitié était habitée par des Égyptiens; cette île, qui n'existe plus aujourd'hui, devait se trouver entre Assouan et Wadi-Halfa, et touchait, paraît-il, à un grand lac, dont il est difficile, à l'heure

actuelle, de concevoir l'existence; puis on rentrait de nouveau dans le lit du fleuve, confondu avec le lac.

Là il fallait débarquer et continuer sa route sur la rive pendant quarante jours, à cause de l'impossibilité de la navigation, par suite du grand nombre d'écueils se trouvant dans le fleuve; puis on remontait de nouveau en barque. Ce trajet doit être celui entre la deuxième cataracte, à Wadi-Halfa, et la cinquième, entre Abou Hamad et Berber.

Après être remonté en barque, en douze jours de navigation on arrivait à une grande ville qui s'appelait Méroé, la métropole de l'île de ce nom, c'est-à-dire le territoire situé entre l'Atbara et le Nil Bleu. De cette ville, en bateau, en autant de temps qu'on avait mis pour y parvenir d'Éléphantine, on arrivait enfin chez les Automoles, qui étaient les guerriers déserteurs de Psammétique; on verra, dans la description suivante, le lieu exact qu'ils habitaient.

La description la plus remarquable est celle d'Ératosthène : il nous dit qu'après avoir coulé, depuis Méroé, droit au Nord, le fleuve change de direction (courbe d'Abou Hamad), comme s'il voulait revenir vers les lieux d'où il était parti, et coule vers le midi, ce qui le ramène presque à la hauteur de Méroé; puis, par un nouveau détour (courbe de Debba), il coule de nouveau vers le Nord, franchit la grande cataracte (Wadi-Halfa), puis atteint la petite cataracte (Assouan), la traverse ainsi que l'Égypte, et débouche enfin dans la mer.

Il ajoute que deux cours d'eau, venant de certains lacs dans l'Est, se jettent dans le Nil et enserrent une très grande île, appelée Méroé; celui de l'Est s'appelle Astaboras (Atbara), et celui de l'Ouest, Astapus (Nil Bleu); toutefois, il paraît que certains auteurs appelleraient le second cours d'eau Astaboras, et donneraient le nom d'Astapus à un autre, qui viendrait de lacs situés dans la région du midi (Nil Blanc) et qu'ils considéreraient comme le cours principal du Nil.

Ératosthène nous dit aussi qu'au-dessus de l'île de Méroé se trouvait une autre île, habitée par les guerriers déserteurs de Psammétique, qu'on appelaient Sembrites, c'est-à-dire Étrangers, et que l'île portait leur nom et s'appelait île des Sembrites; cette île est la Gézira actuelle, entre les Nils Blanc et Bleu.

Je m'abstiens de décrire le récit des autres auteurs, et me contente des deux

précédents, comme étant les plus intéressants au double point de vue de l'ancienneté et de l'exactitude.

Voici maintenant, à titre de renseignement, la longueur du cours du fleuve d'après les différents auteurs, comparée avec la situation actuelle.

Ératosthène ne nous donne que la distance de la ville de Méroé à la mer, qu'il nous dit être de 18.200 stades × 185 mètres = 3367 kilomètres.

Méroé se trouve à peu près en face de Shendi; or la distance de ce dernier point à la mer à Rosette, est, d'après Willcocks et Craig (*Egyptian Irrigation*, t. I, p. 135 et 139), de 2648 kilomètres.

Quant à la longueur totale du cours, elle est comme suit, le stade étant calculé à 185 mètres, le mille à 2120 et le farsakh à 6320 :

		kilomètres.
Diodore	12.000 st. =	2.220
Kodama	5.634 mil. =	11.945
Massoudi	1.000 far. =	6.360
Idrissi	4.596 mil. =	9.744
Dimashki	3.000 far. =	19.080
Makrizi	190.930 mil. =	404.772
—	748 far. =	4.757
Willcocks		6.651

De toutes ces mesures, celle de Massoudi est celle qui se rapproche le plus de la réalité.

Pour les détails de la description ci-dessus, voir planche III.

CHAPITRE V.

LA CRUE.

L'ignorance dans laquelle étaient les anciens Égyptiens des conditions climatériques des régions équatoriales leur suggérait toute espèce de suppositions sur la cause de la crue du fleuve. Il y avait, en effet, ceci d'anormal, comme le disent les différents auteurs, qu'il augmentait, au beau milieu de l'été, par une chaleur torride, sans pluies, ni aucune raison apparente, et diminuait en hiver, c'est-à-dire exactement l'inverse des autres fleuves; ils formaient donc toute espèce de conjectures sur la cause de sa crue.

Voici ce que nous dit Maspero (*Hist. anc.*, t. I, p. 20) sur les idées des anciens Égyptiens à ce sujet :

« Le Nil céleste avait ses croissances et ses décroissances régulières d'où celles du Nil terrestre dépendaient. Chaque année, vers le milieu de juin, Isis, en deuil d'Osiris, y laissait tomber une des larmes qu'elle versait sur son frère : le fleuve s'enflait aussitôt et descendait ici-bas. Isis n'a plus de fidèles depuis longtemps, et son nom même est inconnu aux descendants de ses adorateurs : la tradition de ses pleurs fécondants a survécu à sa mémoire. Aujourd'hui encore, chacun en Égypte, musulman ou chrétien, sait qu'une goutte divine tombe du ciel pendant la nuit du 17 au 18 juin, et produit aussitôt la crue. »

Voici le récit d'Hérodote (liv. II, § 19 à 27) sur ce phénomène :

« Or, le Nil dans sa plénitude, ne couvre pas seulement le Delta, il inonde aussi la partie du pays réputée libyque, quelquefois même l'arabique, jusqu'à deux journées de marche, plus ou moins. Sur la nature de ce fleuve je n'ai rien pu apprendre, ni des prêtres ni d'autres personnes. Je désirais bien cependant savoir d'eux : d'abord pourquoi le Nil, commençant à se remplir au solstice d'été, grandit pendant cent jours; puis, pourquoi, ce nombre de jours

accompli, il se retire et délaisse les lieux où il a coulé, pour rester faible pendant tout l'hiver jusqu'au retour du solstice d'été. Mais il m'a été impossible, sur ce sujet, de rien recueillir des Égyptiens à qui j'ai demandé quelle force peut avoir le Nil pour produire des effets si différents de ceux des autres fleuves. Curieux d'apprendre ces choses, je me suis enquis et j'ai demandé en même temps pourquoi le Nil est de tous les fleuves celui qui n'exhale point de brise.

«Quelques Grecs, ambitieux de se signaler par leur sagesse, ont expliqué ce mouvement des eaux de trois manières, dont deux ne mériteraient pas que j'en fisse mention, si je voulais faire plus que les indiquer. Selon l'une de ces solutions, les vents étésiens seraient cause du gonflement du fleuve en empêchant les eaux de s'écouler dans la mer. Or, souvent les étésiens ne soufflent pas et le Nil ne déborde pas moins; outre cela, si les étésiens avaient cette puissance, les autres fleuves contre lesquels ils soufflent devraient en éprouver les mêmes effets que le Nil, et avec d'autant plus de raison qu'ils sont moindres et qu'ils ont des courants plus faibles. Cependant, il y a beaucoup de fleuves en Syrie et beaucoup en Libye qui en aucune façon ne se comportent comme le Nil.

«La seconde solution témoigne de plus d'ignorance que la précédente, et l'on peut dire qu'elle est plus merveilleuse. Elle attribue à l'Océan l'origine et les débordements du fleuve; il dérive de l'Océan, selon elle, et l'Océan tourne autour de la terre.

«La troisième est beaucoup plus vraisemblable et moins vraie; car celle-ci ne dit rien, lorsqu'elle déclare que le Nil provient de la fonte des neiges : un fleuve qui de la Libye coule au milieu de l'Éthiopie pour tomber en Égypte. Comment donc sortirait-il des neiges, puisque des pays les plus ardents il passe en une contrée moins chaude? Pour un homme capable de réfléchir sur ces matières, beaucoup de raisons montrent qu'il ne peut être issu des neiges. La première et la plus forte est que, de ces climats, les vents arrivent brûlants. La seconde est qu'il n'y gèle et qu'il n'y pleut jamais; or, partout où il neige, il pleut nécessairement dans les cinq jours qui suivent; si donc il neigeait en ces régions, elles ne seraient pas sans pluie. La troisième est que, par l'effet de la chaleur, les hommes y sont noirs, que les milans et les hirondelles ne les quittent pas de l'année, que les grues y viennent passer l'hiver,

fuyant les froids de la Scythie. Or, s'il neigeait si peu que ce fût sur le territoire que parcourt le Nil et sur celui où il commence son cours, nulle de ces choses n'arriverait, cela est trop évident.

«Celui qui a parlé de l'Océan, faisant reposer son explication sur une donnée obscure, ne mérite même pas qu'on le réfute; car je ne sache pas qu'il y ait un fleuve Océan, et je pense qu'Homère ou l'un des plus anciens poètes, en ayant inventé le nom, l'a inséré dans ses vers.

«S'il faut, après avoir critiqué les opinions que je viens de reproduire, que moi-même je donne la mienne sur ces questions non éclaircies, je dirai ce que je pense de la crue du Nil pendant l'été. Le soleil, chassé, à la mauvaise saison, de sa route primitive, par la violence de l'hiver, s'en va dans la Libye supérieure. Or, si l'on me permet de faire ma démonstration en peu de mots, tout est dit. En effet, la contrée dont ce dieu s'approche le plus, au-dessus de laquelle il marche, doit naturellement être altérée, et ses fleuves doivent se tarir.

«S'il est nécessaire d'entrer dans plus de développements, les voici. Lorsqu'il traverse la Libye supérieure, le soleil, en parcourant ces régions où, en cette saison, l'air est serein, où le sol est échauffé et où il n'y a point de vents froids, y fait ce qu'il a coutume de faire pendant l'été, lorsqu'il se maintient au milieu du ciel; il attire à lui toutes les eaux, et, les ayant attirées, il les transporte dans les contrées supérieures; alors les vents s'en emparent, les dispersent, les réduisent en vapeurs. Naturellement, de tous les vents ceux qui soufflent de ces contrées, le Notus et le Libyen sont ceux qui amènent le plus de pluie. Cependant le soleil, selon moi, ne laisse pas toujours échapper toute l'eau que contient annuellement le Nil, mais il en conserve autour de lui une part. Lorsque l'hiver s'adoucit, le soleil revient vers le milieu du ciel, attirant pareillement à lui de l'eau de tous les fleuves. Ceux-ci, à cette époque de l'hiver, coulent à pleins bords, parce que la quantité d'eau de pluie s'est mêlée à leurs ondes, tandis que durant l'été, les pluies leur faisant faute et le soleil les diminuant, ils sont affaiblis. Mais le Nil, que le soleil a attiré et qui ne reçoit point de pluie, seul de tous les fleuves coule en hiver beaucoup moindre qu'en été : car, dans cette dernière saison, il ne perd ni plus ni moins que les autres fleuves; tandis qu'en hiver son lit est le seul auquel une grande part de ses eaux soit enlevée. C'est ainsi que j'ai jugé que le soleil est la cause de ces effets.

« C'est à cette même cause qu'il faut, à mon sentiment, attribuer la sécheresse de l'air en ces contrées; car le soleil brûle tout sur sa route. Ainsi l'été règne toujours sur la Libye supérieure. Si la distribution des zones était renversée, si le lieu du ciel où sont maintenant Borée et l'hiver était désormais le séjour de Notus et du midi, Notus ayant changé de place avec Borée, le soleil, chassé du milieu du ciel par Borée et l'hiver, s'en irait dans la haute Europe, comme il va maintenant en Libye, et, en traversant toute l'Europe, je suppose qu'il agirait sur l'Ister comme il agit sur le Nil.

« Quant à la cause qui empêche le Nil d'exhaler le moindre souffle, voici ce que j'en pense : il n'est pas naturel que la brise souffle des régions chaudes, car elle se plaît à souffler des lieux frais. »

Diodore (liv. I, chap. 38 à 41) nous fait le récit suivant :

« Après avoir parlé des sources et du cours du Nil, nous essayerons d'expliquer la cause de la crue de ses eaux. Thalès, compté au nombre des sept sages de la Grèce, l'attribue aux vents étésiens, qui, soufflant à l'opposite de l'embouchure du fleuve, le retiennent et l'empêchent de se jeter dans la mer : ainsi, son volume s'accroît, et bientôt il inonde toute l'Égypte, dont le sol est bas et tout à fait plat. Mais, quelque vraisemblance que présente d'abord cette explication, on peut en démontrer aisément la fausseté. Si, en effet, ce que nous venons de rapporter était vrai, tous les fleuves dont l'embouchure se trouve opposée à la direction des vents étésiens éprouveraient la même élévation de niveau; or, comme ce fait n'existe dans aucune autre partie de la terre, il faut chercher une raison différente de la crue du Nil. Anaxagore le physicien la place dans la fonte des neiges en Éthiopie, et Euripide, un de ses disciples, suit cette opinion dans les vers où il s'exprime ainsi :

« Quittant les rives où coulent les ondes majestueuses du Nil, dont le Nil se remplit des torrents qui descendent de l'Éthiopie, lorsque les neiges de cette noire contrée commencent à se fondre. »

« Cette seconde explication n'a pas besoin non plus d'une longue réfutation; car c'est une chose évidente pour tout le monde qu'il ne peut pas tomber de neige en Éthiopie, à cause de l'excessive chaleur du climat. En un mot, il est certain que jamais dans ces contrées on ne voit de gelée, que jamais le froid ne s'y fait sentir et que l'on n'y remarque point la moindre apparence

d'hiver surtout à l'époque de la crue du Nil. De plus, lors même qu'une grande quantité de neige s'amasserait dans les régions au delà de l'Éthiopie, l'explication n'en serait pas moins arguée de faux; puisque l'on est généralement d'accord que les fleuves qui roulent des eaux provenant de la fonte des neiges produisent des émanations très froides qui resserrent et épaississent l'air, tandis que l'on remarque au contraire que le Nil est le seul de tous les fleuves qui ne produise ni brumes ni émanations glaciales, et qui ne condense pas l'air. Hérodote explique le phénomène d'une autre manière. Il dit que l'état naturel du Nil est celui où on le voit au moment de sa crue; mais que le soleil, qui pendant l'hiver se trouve perpendiculaire à la Libye, enlève au Nil, par évaporation, une grande partie de ses eaux, et que par suite le fleuve diminue dans cette saison, en opposition à la marche habituelle de la nature. Dans l'été au contraire, le soleil, porté par son mouvement annuel vers le pôle de l'Ours, dessèche et diminue les fleuves qui arrosent la Grèce et les autres pays situés dans la même position géographique. Ainsi, ce qui arrive au Nil n'a rien qui puisse choquer la raison, et, comme on vient de le dire, il doit évidemment croître pendant l'été et perdre de son volume pendant l'hiver. Tel est le raisonnement d'Hérodote; mais on peut lui objecter, que si le soleil pendant l'hiver attire à soi les eaux du Nil, il doit produire le même effet sur les autres fleuves de la Libye et en abaisser également le niveau; or comme cet effet ne s'observe dans aucune autre partie de cette contrée, l'explication donnée par l'historien n'est qu'une vaine imagination; d'autant plus que l'accroissement des eaux des fleuves de la Grèce, durant l'hiver, ne tient pas au plus grand éloignement du soleil, mais à l'extrême abondance des pluies pendant cette saison.

« Démocrite d'Abdère dit qu'on ne voit jamais de neige dans les parties méridionales de la terre, quoique Euripide et Anaxagore aient cru le contraire, mais qu'il en tombe sous les climats de l'Ourse, comme cela est évident pour tout le monde. Cette neige amassée dans les contrées boréales demeure sous forme solide jusqu'au temps du solstice d'été, époque à laquelle la chaleur commence à dissoudre ces masses. Bientôt elles se fondent en grande abondance, produisent des nuées épaisses, qui, suivant la propriété des vapeurs, s'élèvent et s'assemblent dans les régions supérieures de l'air. Mises ensuite en mouvement par les vents étésiens, elles sont emportées vers les plus hautes

montagnes du monde connu, que l'on dit être situées en Éthiopie; là, brisées violemment par les sommets élevés de ces monts, elles se résolvent en pluies excessives qui vont grossir le fleuve, particulièrement dans la saison des vents étésiens. Mais cette explication peut aussi se réfuter aisément en examinant avec soin à quelle époque la crue des eaux du fleuve a lieu. Le Nil commence à grossir au solstice d'été, lorsque les vents étésiens ne se sont pas encore fait sentir, et il se retire à l'équinoxe d'automne, lorsque ces mêmes vents ont cessé de souffler longtemps auparavant. Ainsi, la lumière de l'expérience repousse ce raisonnement, quelque vraisemblable qu'il paraisse, et si l'on peut se laisser séduire par l'idée ingénieuse de Démocrite, on ne saurait néanmoins ajouter foi aux conclusions qu'il en tire. J'omets d'ailleurs de me prévaloir de ce que les vents étésiens, comme on le sait, ne soufflent pas plus du septentrion que du couchant, et en effet on ne donne pas le nom d'étésiens aux seuls vents du septentrion ou de l'Ourse, mais encore aux Argestes qui viennent du couchant d'été. Enfin il n'est point démontré que les plus hautes montagnes du monde se trouvent en Éthiopie, et cette opinion n'est pas même appuyée sur quelques faits évidents.

«Éphore, qui a donné une explication plus récente, s'est donné beaucoup de peine pour l'accréditer, mais ne paraît pas avoir atteint la vérité. Il prétend que l'Égypte entière n'étant qu'une alluvion du fleuve, le sol en est mou, d'une nature spongieuse comme la pierre ponce, et rempli d'immenses crevasses qui s'étendent profondément et peuvent recevoir une très grande quantité d'eau; que pendant l'hiver les eaux se retirent et se renferment dans ces cavités; mais que pendant l'été, elles s'en exhalent de toutes parts, comme une sorte de sueur, et viennent grossir le fleuve. Une telle explication suffit pour nous faire voir que cet historien non seulement n'a pas examiné la constitution physique de l'Égypte, mais n'a pas même interrogé soigneusement ceux qui pouvaient la connaître; car si le Nil recevait de l'Égypte seule l'accroissement de ses eaux, il ne pourrait grossir dans sa partie supérieure où il coule sur un terrain solide, semé de rocs; et néanmoins dans un cours de plus de six mille stades à travers l'Éthiopie, il reçoit son accroissement avant d'avoir atteint l'Égypte. De plus, si le courant du Nil passait sous les atterrissements du sol, il s'ensuivrait que les crevasses de ce sol, qui ne seraient que superficielles, ne pourraient contenir l'immense quantité d'eau qui doit fournir

à l'inondation, et si le lit du fleuve était au contraire supérieur aux atterrissements, il serait impossible que les cavités intérieures versassent, sur une surface plus élevée, les eaux qu'elles contiendraient. En un mot, qui pourra jamais se figurer que ces prétendues sueurs fournies par les atterrissements parviennent à grossir le fleuve, au point de le mettre en état d'inonder presque toute l'Égypte? Je laisse encore de côté tout ce que peut avoir de mensonger l'histoire de ces atterrissements formés par le fleuve, et de ces eaux conservées dans leur cavité, erreur dont la réfutation est si facile. En effet, une assez grande contrée de l'Asie n'est qu'un atterrissement formé par le Méandre, et l'on n'y remarque cependant rien qui soit analogue à la crue du Nil. Il en est de même de l'Archélous dans l'Acarnanie, et du Céphise qui, après avoir pris sa source dans la Phocide, traverse la Béotie : ces deux fleuves ont déposé des amas de terre assez considérables, et ils démontrent ainsi clairement l'erreur de l'historien. Du reste ce n'est pas dans les écrits d'Éphore qu'il faut chercher quelque fait certain, quand on voit jusqu'à quel point il a peu respecté la vérité en un grand nombre d'occasions.

«Divers philosophes de Memphis ont entrepris de donner du phénomène une explication plus difficile à réfuter qu'elle n'est croyable, et à laquelle cependant un grand nombre de personnes s'est rangé. Ils divisent la terre en trois parties : la première, celle que nous habitons; la seconde, celle qui comprend les régions où les saisons sont opposées aux nôtres; enfin une troisième, située entre les deux, et inhabitable par l'excès de la chaleur qui s'y fait sentir. Si les eaux du Nil s'élevaient pendant l'hiver, il serait, disent-ils, évident qu'elles recevraient leur accroissement de notre zone, puisque c'est dans cette saison que parmi nous les pluies les plus abondantes tombent du ciel; mais comme cet accroissement a lieu au contraire pendant l'été, et que dans les régions opposées aux nôtres, l'hiver règne alors, il est vraisemblable que c'est l'excédent des eaux tombées en abondance dans ces régions qui se porte sur la partie de la terre que nous habitons. Cette raison, ajoutent-ils, explique pourquoi personne n'a pu arriver jusqu'aux sources du Nil, puisque ce fleuve qui vient de la zone opposée, coule à travers la partie inhabitable du monde qui sépare cette zone de la nôtre. Ils donnent aussi en preuve de leur sentiment la grande douceur des eaux du Nil, qui éprouvent une sorte de coction en passant dans ces contrées brûlées par la chaleur; et comme il est

dans les propriétés physiques du feu de donner de la douceur à tout ce qui est humide, ce fleuve doit naturellement surpasser dans cette qualité tous les autres fleuves. Tel est le raisonnement des philosophes de Memphis; mais on en a sous la main une réfutation précise, puisqu'il est de toute impossibilité qu'un fleuve puisse, de la zone opposée, couler dans la nôtre, surtout lorsqu'on admet l'hypothèse que la terre est de figure sphérique; et si, à force de subtilités, les auteurs de cette explication ont osé faire violence à ce qui, de soi-même, est évident, la nature des choses ne saurait pour cela jamais céder. Ils ont, à la vérité, introduit un argument difficile à combattre, en plaçant au milieu des deux zones extrêmes une région tout à fait inhabitable, et ont cru se mettre par ce moyen à l'abri de toute objection solide; mais cependant il est juste, puisqu'ils en ont fait leur principal appui, qu'ils en fournissent une preuve irréfutable ou qu'ils en puisent la démonstration dans des principes déjà consentis. D'ailleurs comment se ferait-il que le Nil fût le seul fleuve qui de cette partie de la terre se portât vers nos régions, puisqu'il est vraisemblable que là il en existe plusieurs autres, comme parmi nous? Quant à la cause que l'on attribue à la douceur des eaux du Nil, elle est tout à fait absurde : certes, si ces eaux eussent éprouvé une coction par l'extrême chaleur, elles ne favoriseraient pas la fécondité, et ne pourraient nourrir ni les espèces variées de poissons, ni les diverses sortes d'animaux qui les habitent : car il est reconnu que toute eau altérée par l'action physique du feu est ennemie de la reproduction des êtres vivants, et comme la nature du Nil est tout à fait opposée aux effets qui résulteraient de cette coction supposée, il faut mettre au rang des fables tout ce que les philosophes de Memphis ont dit des causes de la crue du Nil.

« Œnopide de Chio soutient une opinion différente; il observe que les eaux répandues sur la terre sont froides dans l'été, et au contraire chaudes dans l'hiver; suivant lui, la température des puits est une preuve évidente de cette opinion, puisque dans les temps les plus rigoureux de l'hiver l'eau que l'on en tire n'est jamais froide, tandis que pendant les grandes chaleurs elle l'est extrêmement. Ainsi il est tout simple que dans l'hiver le Nil se resserre et diminue de volume, parce que la chaleur renfermée alors dans la terre absorbe une grande partie de la substance aqueuse, et qu'il ne pleut jamais en Égypte. Durant l'été, au contraire, cette absorption n'ayant plus lieu dans

les profondeurs de la terre, le lit du fleuve se remplit sans obstacle et se retrouve en son état naturel. A ce raisonnement on peut objecter que beaucoup d'autres fleuves de la Libye, dont les embouchures sont situées dans la même direction que celles du Nil, et qui ont un cours analogue au sien, n'éprouvent pas comme lui cette augmentation de volume; ils grossissent au contraire dans l'hiver, diminuent pendant l'été, et prouvent ainsi l'erreur où est tombé Œnopide en essayant de combattre par de simples conjectures la vérité, dont Agatharchide de Cnide est celui qui me paraît avoir le plus approché. Il rapporte que chaque année, en Éthiopie, des pluies qui continuent sans interruption, tombent depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Il est donc tout simple que, dans l'hiver, le Nil, n'étant alimenté que par ses sources naturelles, se réduise, et que pendant l'été il reçoive un grand accroissement des eaux que ces pluies viennent y verser. Du reste, si personne n'a pu jusqu'ici expliquer d'une manière satisfaisante la production de ces eaux, il ne s'ensuit pas que l'on doive rejeter cette dernière opinion, car la nature présente beaucoup de phénomènes qui ne paraissent opposés à la marche ordinaire que parce qu'il n'est pas permis aux hommes d'en découvrir les causes. Agatharchide cite de plus, en preuve de son explication, ce qui a lieu dans quelques contrées de l'Asie. Sur les frontières de la Scythie qui confinent au mont Caucase, chaque année, dit-il, après que l'hiver est déjà passé, il tombe sans interruption pendant plusieurs jours une immense quantité de neige; dans les régions de l'Inde tournées vers le souffle de Borée, des nuages chargés de grêle crèvent avec fracas, à des époques déterminées, et précipitent sur la terre des grêlons en si grande quantité et d'une telle grosseur qu'on peut à peine y croire; aux environs de l'Hydaspe, des pluies continuelles marquent le commencement de l'été, comme il arrive quelques jours après en Éthiopie; or, cet état de la température affecte nécessairement les régions contiguës et y porte des orages. Il n'y a donc rien de paradoxal à supposer que des pluies abondantes, tombant avec violence dans l'Éthiopie, situées au-dessus de l'Égypte, fassent croître et déborder le Nil pendant l'été, surtout lorsque l'évidence des faits rapportés est attestée par les barbares qui habitent ces diverses régions. Si ces mêmes faits paraissent en contradiction avec ce qui se passe dans nos climats, il ne faut pas pour cela leur refuser toute croyance. Ne savons-nous donc pas que le vent du midi, qui amène chez

nous les tempêtes, amène la sérénité dans l'Éthiopie, et que les vents du septentrion, si rigoureux en Europe, sont au contraire, dans cette même Éthiopie, mous, détendus et tout à fait dépourvus de force?

« Nous pourrions encore, sur la question de l'inondation du Nil, pousser plus loin la dispute, et employer des arguments plus variés contre les divers systèmes que nous avons fait connaître; mais pour ne pas sortir des bornes que nous nous sommes imposées en commençant, nous nous contenterons de ce que nous avons dit. »

Strabon (liv. XVII, § 4 et 5) nous dit ce qui suit :

« Dans les crues du Nil, le Delta est couvert tout entier par les eaux, et, n'étaient les lieux habités, il paraîtrait alors former une mer; tous les lieux habités, en effet, les simples bourgs comme les plus grandes villes, sont bâtis sur des hauteurs (monticules naturels ou terrasses), et, vus de loin, font l'effet d'îles. Les eaux qui débordent ainsi l'été conservent leur même niveau pendant plus de quarante jours, après quoi on les voit décroître peu à peu comme on les a vues croître. Enfin au bout de soixante jours la plaine apparaît complètement découverte et commence à se sécher. Mais plus cet asséchement se fait vite, plus il faut accélérer le travail du labour et des semailles, dans les lieux surtout où la chaleur est la plus forte. La partie de l'Égypte située au-dessus du Delta est arrosée et fertilisée de la même manière. Il y a toutefois cette différence que, dans cette partie de son cours, le Nil coule en droite ligne, sur un espace de 4000 stades environ, et ne forme qu'un seul et unique courant, à moins que par hasard quelque île (celle qui renferme le nome Héracléotique par exemple, pour ne citer que la plus grande) ne vienne à diviser ses eaux, à moins encore qu'une partie de ses eaux n'ait été dérivée pour les besoins de quelque canal destiné (comme c'est le cas le plus ordinaire), soit à alimenter un grand lac, soit à fertiliser tout un canton, comme voilà le canal qui arrose le nome Arsinoïte et qui alimente le lac Mœris, ou bien encore les canaux qui se déversent dans le lac Maréotis. L'Égypte se réduit donc, on le voit, à ce que les eaux du Nil débordées peuvent, sur l'une et l'autre de ses rives, couvrir de la vallée qu'il traverse, c'est-à-dire à une étendue de terrain habitable et cultivable, qui, des limites de l'Éthiopie au sommet du Delta, offre rarement une largeur de 300 stades tout d'un seul tenant,

ce qui permet, en faisant abstraction d'une manière générale des bras et canaux qui ont pu être dérivés du fleuve, de la comparer à un ruban qu'on aurait déroulé dans toute sa longueur. Et ce qui contribue le plus à donner cette forme non seulement de la vallée dont je parle, mais encore à l'ensemble du pays, c'est la disposition des montagnes qui bordent le fleuve des deux côtés et qui descendent depuis Syène jusqu'à la mer d'Égypte. Car suivant que ces deux chaînes de montagnes, en bordant le fleuve, s'écartent plus ou moins l'une de l'autre, le fleuve se resserre ou s'élargit davantage, modifiant du même coup naturellement la figure de la zone habitable correspondante. En revanche, au delà des montagnes, tout devient également inhabitable. »

« Les auteurs anciens et modernes, les anciens généralement sur de simples conjectures, les modernes sur la foi d'observations personnelles, ont attribué le phénomène des crues du Nil aux pluies torrentielles qui tombent l'été dans la haute Éthiopie, et en particulier dans les montagnes situées aux derniers confins de ce pays, le fleuve commençant à décroître peu à peu une fois que les pluies de l'Éthiopie ont cessé. Mais la chose a pris un caractère d'évidence surtout pour les navigateurs qui ont poussé l'exploration du golfe Arabique jusqu'à la Kinnamômophore, ainsi que pour les chasseurs envoyés à la découverte dans la région de l'éléphant, et en général pour tous les agents ou représentants que les rois d'Égypte de la dynastie des Ptolémées, dans un but d'utilité quelconque, ont dirigés vers ces contrées lointaines. Les Ptolémées, on le sait, s'intéressaient aux questions de ce genre, le second surtout, dit Philadelphe, qui, curieux et chercheur de sa nature, avait en outre besoin, vu son état valétudinaire, de changer continuellement de distractions et de passe-temps. Les anciens rois, au contraire, n'attachaient pas grande importance à ces recherches scientifiques, et cependant, tout comme les prêtres, dans la société desquels se passait la meilleure partie de leur vie, ils faisaient profession d'aimer et d'étudier la philosophie. Il y a donc là quelque chose qui pourrait déjà étonner; mais ce qui étonne encore davantage, c'est que Sésostris avait parcouru l'Éthiopie tout entière jusqu'à la Kinnamômophore, témoin mainte stèle, mainte inscription qu'il a laissées comme monuments de sa marche conquérante et qu'on peut voir encore dans le pays; c'est que Cambyse, lui aussi, une fois maître de l'Égypte, s'était avancé avec une armée composée (en grande partie) d'Égyptiens jusqu'à Méroé (on prétend même que, si l'île

et la ville de Méroé portent ce nom, c'est de lui qu'elles l'ont reçu, parce que sa sœur, d'autres disent sa femme, Méroé, était morte en ce lieu, et qu'il avait voulu apparemment rendre ainsi un dernier hommage à cette princesse et honorer sa mémoire en perpétuant son nom). Il y a donc lieu de s'étonner, je le répète, qu'avec des circonstances si favorables à l'observation on n'ait pas, dès lors, éclairci complètement cette question des pluies, quand on pense surtout au soin extrême qu'apportaient les prêtres à consigner dans leurs livres sacrés et à y conserver comme en dépôt tous les problèmes dont la solution exige une science supérieure. Or c'était bien le cas : voici en effet quelle était la question, question non encore résolue à l'heure qu'il est : «Pourquoi est-ce l'été et non l'hiver, pourquoi est-ce dans les régions les plus méridionales, et non dans la Thébaïde et aux environs de Syène, que tombent les pluies?». Il ne s'agissait nullement de prouver que les crues du fleuve ont pour cause les pluies; il n'était pas besoin surtout, pour démontrer un fait semblable, d'appeler en témoignage les imposantes autorités qu'énumère Posidonius. «Callisthène, dit Posidonius, proclamait que la cause des crues du Nil est dans les pluies de la saison d'été; mais cette explication, il l'avait recueillie de la bouche d'Aristote, qui lui-même la tenait de Thrasyalcès de Thasos, l'un des membres de la secte des anciens physiciens, Thrasyalcès l'ayant empruntée à son tour de Thalès, qui avouait enfin l'avoir trouvée dans Homère, puisque Homère à en juger par le passage où il dit : «avant d'avoir revu les bords du fleuve Ægyptus, de ce fleuve tombé du sein de Zeus», fait bien réellement naître le Nil des eaux du ciel.»

Pomponius Mela (liv. I, chap. 9) nous raconte ce qui suit :

«Les débordements du Nil proviennent, soit de la fonte des neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Éthiopie, et, dans les grandes chaleurs, découlent dans ce fleuve avec une telle abondance, que son lit ne peut les contenir; soit de ce que le soleil, qui est, en hiver, plus rapproché de la terre, et diminue par son attraction le volume des eaux du Nil, remonte en été dans une région plus élevée et le laisse alors couler dans toute sa plénitude; soit de ce que, dans cette saison, les vents étésiens poussent du septentrion au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux où il prend sa source, ou que, soufflant dans un sens contraire au cours de ce fleuve, ils repoussent ses eaux et les empêchent de descendre, ou qu'ils obstruent ses embouchures par des sables qu'ils chassent avec les flots de la mer vers le rivage. En un mot, le Nil grossit, ou parce qu'il ne perd rien, ou parce qu'il reçoit plus qu'à l'ordinaire, ou parce qu'il donne moins à la mer qu'il ne doit lui donner. S'il existe vraiment, au delà de la zone torride, une terre correspondante à celle que nous habitons, on peut croire encore, sans trop blesser la vraisemblance, que, prenant sa source dans cette contrée inconnue et passant au-dessous des mers intermédiaires par un lit souterrain, il reparaît ensuite dans notre hémisphère, et s'y gonfle au temps du solstice, par la raison que le pays d'où il vient a l'hiver à la même époque.»

Pline (liv. V, chap. 10, § 6 à 9) nous donne les renseignements suivants :

«On a attribué ce débordement à des causes diverses : les plus probables sont, ou que les vents étésiens, qui à cette époque soufflent en sens inverse de son cours, le repoussent et font monter la mer dans ses embouchures, ou qu'il grossit par les pluies d'été en Éthiopie, où les mêmes vents étésiens portent les nuages du reste de la terre. Timée, le mathématicien, a donné une raison occulte : La source du Nil, dit-il, s'appelle Phiala; le fleuve lui-même est plongé dans des souterrains, tout haletant par la chaleur sous les rochers fumeux où il se cache; mais, à l'époque de l'inondation, le soleil se rapproche de la terre, la chaleur de cet astre fait sortir le Nil, qui, soulevé, déborde et se cache ensuite, de peur d'être desséché : ce soulèvement du fleuve a lieu à partir du lever de la Canicule, le soleil entrant dans le signe du Lion, et cet astre étant placé verticalement au-dessus de la source; car alors dans ces parages il n'y a pas d'ombre. La plupart des auteurs pensent, au contraire, que si le fleuve coule plus abondamment quand le soleil va au septentrion dans les signes du Cancer et du Lion, c'est en conséquence de l'éloignement de cet astre que le lit du fleuve est plus rempli; mais que lorsque le soleil retourne au midi et dans le Capricorne les eaux baissent, et coulent pour cette raison avec moins d'abondance. On ne peut croire à cette attraction du Nil supposée par Timée, puisqu'à cette dernière époque dans ces parages les ombres manquent continuellement.

«Le Nil commence à croître à la lune nouvelle qui suit le solstice d'été; la crue est graduelle et modérée quand le soleil traverse le Cancer; elle devient

très abondante quand il traverse le Lion; et dans le signe de la Vierge l'eau baisse, d'après la progression qu'elle avait suivie en montant. En somme, il rentre dans ses rives lorsque le soleil passe dans le signe de la Balance, au bout de 100 jours comme le dit Hérodote; pendant qu'il croît il est interdit au roi ou aux préfets de naviguer sur le fleuve. Sa crue se mesure par des marques qui sont dans des puits; le débordement régulier est de 16 coudées; un débordement moindre n'arrose pas tout; un débordement plus grand, mettant plus de temps à se retirer, retarde les travaux : celui-ci, par l'humidité qu'il laisse dans le sol, empêche de profiter de l'époque des semailles; celui-là ne permet pas d'ensemencer un sol desséché. L'Égypte redoute l'un et l'autre : à douze coudées il y a famine, à treize il y a encore disette; quatorze amènent la joie, quinze la sécurité, et seize l'abondance et les délices. Le plus grand débordement jusqu'à ce temps a été de 18 coudées, sous l'empereur Claude; le moindre a été de cinq coudées, pendant la guerre de Pharsale, comme si le fleuve, par un prodige, témoignait son horreur de l'assassinat de Pompée. Lorsque les eaux sont arrivées à leur plus haut point, on les reçoit dans les terres en ouvrant les digues; on ensemence le terrain à mesure qu'il le quitte. Seul de tous les fleuves, il ne donne naissance à aucune vapeur.»

Ammien Marcellin (liv. XXII, chap. 15) nous dit :

«Arrêtons-nous un moment au Nil, le plus bienfaisant de tous les fleuves, qu'Homère appelle Egyptus; nous parlerons ensuite des autres merveilles de cette contrée. Je crois que le principe des grandes eaux du Nil ne sera pas plus connu de la postérité qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. Les poètes se contredisent dans leurs fictions comme les savants dans leurs conjectures sur ce mystérieux phénomène. Je vais extraire des uns et des autres les explications qui me paraissent les plus probables.

«Quelques physiciens prétendent que les masses de neige condensées par les hivers hyperboréens s'amollissent ensuite par l'influence d'une température adoucie, et se vaporisent sous la forme de nuages qui, chassés vers le midi par les vents étésiens, se résolvent en eau sous un climat plus ardent, et deviennent ainsi la cause première des crues du Nil. D'autres affirment que ses inondations périodiques n'en ont pas d'autres que les pluies qui tombent en abondance en Éthiopie pendant les grandes chaleurs de l'été. L'une et l'autre

explication doivent être erronées; car on assure qu'il ne pleut jamais en Éthiopie, ou qu'il n'y pleut qu'à de longs intervalles. Il est une troisième opinion plus accréditée : c'est que le gonflement du fleuve est dû à l'action des vents prodromes (précurseurs) et étésiens, qui refoulent ses flots durant quarante-cinq jours, pendant lesquels son cours, ainsi violemment retenu et luttant contre l'obstacle, élève ses eaux à cette hauteur prodigieuse, et les fait se répandre comme une mer sous laquelle disparaissent les campagnes. De son côté, le roi Juba soutient, sur la foi des livres puniques, que le Nil sort d'une montagne de Mauritanie, voisine de l'Océan; et la preuve en est, dit-il, que les similaires des plantes, des poissons et des quadrupèdes vivant dans le fleuve ou sur ses bords, se retrouvent tous dans les eaux ou sur le sol de cette contrée.»

Quant aux auteurs arabes, voici leurs récits sur notre sujet :

Massoudi (chap. L'Égypte, p. 162) nous dit :

«Les Arabes croient que, pendant la crue du Nil, l'eau baisse dans les autres fleuves, comme dans les sources et les puits, et ils expliquent l'accroissement du premier par la perte que subissent les autres, et réciproquement. Les Indiens attribuent le phénomène que présente le Nil aux sources qui l'alimentent, et ils se vantent d'en connaître l'époque en observant la succession des anwas (voyez M. Reinaud, *Introd. à la Géogr. des orient.*, p. 186), la persistance des pluies et l'amoncellement des nuages. Selon les Grecs, les eaux de ce fleuve ne peuvent ni croître ni décroître; mais elles s'enflent sous le souffle persistant des vents du nord. Quant aux Coptes, ils ne doutent pas que ce phénomène ne soit dû à des sources situées sur ses deux rives et qui ont été observées par ceux qui ont visité son cours supérieur. Du reste, toutes les discussions anciennes et modernes relatives à la crue du Nil, aux principaux fleuves, aux mers et aux lacs, se trouvent dans la section deuxième de nos *Annales historiques*, ce qui nous dispense d'y revenir ici.

«La place illustre que Misr occupait parmi les villes du monde a pour garant cette parole que Dieu met dans la bouche de Joseph : «Confiez-moi les trésors de la terre» (*Koran*, XII, 55), c'est-à-dire de Misr. De tous les fleuves du monde, le Nil est le seul qui, en raison de son étendue et de son importance, ait reçu le nom de mer (*bahr* ou *iemm*). Nous avons décrit dans nos

ouvrages précédents la montagne el-Komr où il prend sa source, et l'influence que les phases diverses de la lumière, dans la pleine et la nouvelle lune, exercent sur le volume de ses eaux.

« D'après Zeid, fils d'Aslem, ce passage du livre divin : « Si elle est privée de vie, elle a la rosée » (*Koran*, II, 267), s'applique à l'Égypte, d'autant plus fertile qu'il y pleut moins et à qui la pluie est si défavorable. Un poète a dit :

« Misr (Vieux-Caire) et l'Égypte, admirable pays, où le « Nil coule sous le souffle du vent du sud. »

« Il s'agit bien ici de Misr, dont le nom et le sens (ville capitale) sont identiques et ont été donnés à toutes les autres grandes villes. Telle est l'étymologie adoptée par l'école de Basrah. Le poète Amr, fils de Mâdi-Karib, a dit aussi :

« Les flots du Nil se gonflent pendant la crue; le vent d'est les soulève, et ils obéissent à son souffle. »

Le Nil commence à grossir et à sortir de son lit à la fin du mois Baouna, ou Juin, et pendant Abib et Misra, c'est-à-dire Juillet et Août. Dans les crues abondantes, il ne cesse de s'étendre qu'à la fin de Thout, ou Septembre. Lorsque l'inondation atteint seize coudées, l'impôt dû au sultan et à la subsistance du peuple sont assurés; mais les localités élevées souffrent de sécheresse, et la stérilité des prairies et des pâturages est très préjudiciable aux troupeaux. Le maximum d'une bonne inondation est de dix-sept coudées; toutes les terres sont alors abreuvées d'une manière suffisante. Au-dessus de dix-sept et à dix-huit coudées, le quart de l'Égypte se transforme en mer, et cette inondation excessive, jointe à d'autres causes, fait le plus grand tort aux fermes. En outre, lorsque le fleuve s'est élevé à dix-huit coudées, le moment où il rentre dans son lit est toujours signalé par une épidémie. Le chiffre de dix-huit coudées est considéré comme le maximum que le Nil puisse atteindre. Cependant il s'est élevé jusqu'à dix-neuf coudées, sous le règne d'Omar, fils d'Abdel Aziz, l'an 99. La coudée, de un à douze, est de vingt-huit doigts; depuis douze elle n'est que de vingt-quatre doigts. Jamais le niveau primitif du fleuve n'est inférieur à trois coudées, même dans les années de faible crue comme celle-ci. Les deux coudées du nilomètre qui correspondent à une période de sécheresse en Égypte, c'est-à-dire la treizième et la quatorzième, sont nommées Mounkir et Nekir (nom des deux anges du tombeau). Si le fleuve ne dépasse pas ce niveau, c'est-à-dire treize, quatorze coudées ou quatorze coudées et

demie, l'eau manque partout, et le pays tout entier en souffre jusqu'au retour de l'inondation. S'il atteint et dépasse le chiffre quinze, une partie du pays en profite, et l'on cesse d'implorer le secours du ciel; mais le sultan ne prélève pas la totalité de l'impôt.

« Il y a en Égypte quatre branches principales, à savoir : celle de Zanab El-Timsah, celle de Balkineh, celle de Sardous et celle de Zat Es-Sahil. On ouvre ces branches pendant l'inondation, le jour de la fête de la Croix, qui a lieu le 14 Thout (Septembre); nous avons déjà dit pourquoi cette fête est ainsi nommée. Pendant le mois de Touba ou Janvier, et après la fête du Bain, qui tombe le 10 du même mois, on prépare, avec l'eau du Nil, le vin de dattes nommé chirari; parce que jamais ce fleuve n'est plus limpide, et les habitants en vantent alors la pureté. A la même époque on remplit les citernes à Tinnis, Damiette, Touneh et dans les autres bourgs du district de Boharieh. La nuit du Bain est une des grandes solennités de l'Égypte, et tous les habitants sont alors sur pied; c'est comme je l'ai dit, le 10 janvier. J'ai assisté à cette fête nocturne, l'an 330 (941 de J.-C.), pendant qu'El Ikhshid Mohammed, fils de Tagadj, habitait l'hôtel nommé Moukhtareh, dans l'île qui sépare les deux bras du Nil. Par son ordre, tout un côté de l'île et la rive de Fostât (Vieux-Caire) étaient éclairés par deux mille torches, sans compter les illuminations particulières. Musulmans et chrétiens, au nombre de plusieurs centaines de mille, encombraient le Nil, les uns sur des barques, les autres dans les kiosques voisins du fleuve, d'autres sur le rivage. Toute cette foule, avide de plaisir, rivalisait de luxe à table et dans ses vêtements, dans sa vaisselle d'or et d'argent et ses bijoux; partout retentissaient le son des instruments, le chant des festins et les danses bruyantes. Rien, en Égypte, n'égale la beauté et l'animation de cette nuit; les portes des différents quartiers restent ouvertes et la plupart des habitants plongent dans le Nil, avec la conviction que c'est un remède ou un préservatif contre toute espèce de maladie. »

Abd El-Latif El-Bagdadi (liv. II, chap. I, trad. De Sacy) nous donne une description détaillée de la crue du fleuve, de ses causes et de sa marche, que voici :

« Le Nil, qui arrose l'Égypte, croît à l'époque où toutes les eaux diminuent, c'est-à-dire, quand le soleil est dans les signes de l'écrevisse, du lion et de la

vierge. Il déborde alors et couvre la terre de ses eaux pendant quelque temps; et quand elles sont retirées, on laboure et on sème : il survient ensuite pendant les nuits une rosée abondante qui nourrit les grains que l'on a semés, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être coupés.

«Dix-huit coudées sont le dernier terme de la crue convenable pour les besoins de l'Égypte : quand elle passe ce degré, il y a des endroits élevés qui participent à l'irrigation; c'est alors une sorte de superflu et un excédent de surérogation. Le plus haut terme de la crue, auquel elle ne parvient que rarement, c'est quelques doigts au delà de dix-neuf coudées : dans ce cas, il y a des endroits submergés, les eaux les recouvrant trop longtemps; et la saison propre aux semailles se passe sans qu'on puisse en profiter. La portion de terrain qui a coutume d'être ensemencée, et qui reste inculte par l'effet de cette crue excessive, égale à peu près celle qui d'ordinaire demeure sans culture faute de participer à l'inondation, et qui, dans ces cas extraordinaires, se trouve arrosée et mise en valeur. La crue nécessaire est à son maximum, quand elle atteint le commencement de la dix-huitième coudée; la crue excessive est à son plus haut terme, quand elle entame la vingtième coudée. Comme chacune de ces deux crues a un maximum où elle finit, chacune a aussi son minimum auquel elle commence. Le minimum de la crue nécessaire est seize coudées pleines : ce terme s'appelle l'eau du sultan; car, quand une fois la crue est parvenue à ce point, la contribution des terres est acquise au profit du prince : une moitié à peu près des terres est inondée, et la récolte est suffisante pour fournir largement à la subsistance des habitants pendant tout le cours de l'année. Quand les eaux s'élèvent au-dessus de seize coudées jusqu'à dix-huit, toutes les terres qui ont coutume d'être inondées participent à l'inondation, et la récolte suffit pour fournir pendant deux ans et plus aux besoins du pays. Si, au contraire, la crue demeure au-dessous de seize coudées, la portion des terres qui est inondée est insuffisante; la récolte ne fournit pas aux besoins de l'année, et il y a une disette de vivres plus ou moins grande, suivant que les eaux sont restées plus ou moins au-dessous de seize coudées. On dit alors des terres qu'elles sont *scharaki*. Voici comment on peut rendre raison de l'étymologie de ce mot. On emploie le verbe *scharaka* en parlant du soleil, pour dire qu'il s'est levé et qu'il a paru : on dit aussi *scharraka* pour exprimer l'action d'une personne qui étend de la viande au soleil, afin de la faire sécher; et de là vient le nom de jours de *taschrik*, nom que l'on donne aux trois jours de la fête de l'immolation des victimes, parce qu'en ces jours la chair des victimes est exposée au soleil; ce qu'on exprime par le mot *toscharrako*, c'est-à-dire elle est étendue au soleil. C'est encore par une suite de la même signification que l'on dit de quelqu'un qui s'étrangle avec de l'eau ou du vin, *scharika;* car, par un effet de la suffocation, et par suite de ce que le gosier se trouve fermé, ce liquide reparaît et sort en dehors, au lieu d'être avalé. Comme donc, dans les années où le Nil ne s'élève pas assez pour couvrir la terre, la surface du sol demeure apparente, et n'est point dérobée à la vue par l'inondation ni cachée sous les eaux, on a dit alors en parlant de la terre, *scharikat;* c'est-à-dire, elle est demeurée apparente, elle n'a point été couverte, et le Nil ne l'a pas atteinte. Il peut se faire néanmoins que cette dénomination ait été prise du nom du vent d'est, *rih scharkiyyèh :* car le vent d'est, et celui que l'on nomme en Égypte *kibliyyèh,* qui est le vent du sud, sont en même temps le signe et la cause d'une mauvaise crue; tandis que le vent d'ouest, et celui que l'on nomme *bahriyyèh,* c'est-à-dire le vent du nord, sont les indices et la cause d'une bonne crue. Alors le verbe *scharika,* employé en parlant des terres de l'Égypte, signifierait que le vent d'est a été le vent dominant, en sorte qu'il a dissipé l'eau et découvert la terre. De là, on aura donné à la terre le nom même du vent d'est, *scharkiyyèh,* dont au pluriel on a fait *scharaki*, comme de *corsi* on a fait *carasi*, et de *bokhti*, *bakhati*.

«Le terme de seize coudées est celui au-dessous duquel commencent les mauvaises crues que l'on nomme *tafrit*, c'est-à-dire déficit, par opposition aux crues excessives, désignées par le mot *ifrat*. J'ai donné, dans mon grand ouvrage, la liste des années où la crue du fleuve a été soit inférieure au terme nécessaire, soit excessive, depuis le commencement de l'Hégire jusqu'à la présente année; mais ici je me bornerai, comme je m'y suis engagé, à raconter ce dont j'ai été témoin.

«Je vais maintenant décrire toutes les circonstances de la crue de cette année, je veux dire de l'an 596, et ensuite j'exposerai tout ce que j'ai recueilli sur les causes de ce phénomène, et sur la marche ordinaire qu'il suit. Entrons en matière.

«C'est d'ordinaire au mois d'Abib que commence la crue du fleuve; elle est dans son fort au mois de Misra, et parvient à son dernier terme en Thoût ou

Baba; après quoi les eaux commencent à décroître. Cette année, lorsque le mois d'Abib fut arrivé, le Nil commença à donner quelques signes d'accroissement. Deux mois environ auparavant, on avait observé dans les eaux du fleuve une teinte verte de la couleur des feuilles de poirée : cette teinte acquit progressivement plus d'intensité; et l'odeur des eaux prit un caractère fétide et corrompu, analogue à l'odeur des mousses aquatiques, et que l'on peut comparer à celle du suc de poirée que l'on aurait gardé quelques jours et qui se serait gâté. Je mis un peu de cette eau dans un vase dont le col était étroit; il s'éleva sur la surface comme un petit nuage vert : je l'enlevai avec précaution, je le laissai sécher, et j'y reconnus très clairement de la mousse d'eau. Après que ce petit nuage eut été enlevé, l'eau demeura limpide, et sans aucun mélange de vert; mais elle conserva son goût et son odeur comme auparavant. On reconnaissait aussi dans cette eau des corpuscules végétaux; ces corpuscules y étaient suspendus comme les atomes qui voltigent dans l'air, et ils ne se déposaient point au fond. Les gens assujettis à vivre de régime évitaient d'en boire, et buvaient de l'eau des puits. J'essayai de faire bouillir l'eau du Nil, espérant qu'elle deviendrait bonne à boire, au moyen de cette précaution dont les médecins recommandent d'user pour corriger les eaux qui ont éprouvé quelque altération : mais son odeur et sa saveur n'en devinrent que plus désagréables et plus puantes. Je reconnus que cet effet venait de ce que les parties végétales suspendues dans cette eau s'atténuaient par l'effet de la cuisson, et se mêlaient avec le liquide plus intimement qu'auparavant; en sorte qu'il en résultait un plus grand degré d'altération dans l'odeur et la saveur. C'est précisément ce qui arrive lorsqu'on fait cuire dans de l'eau, de la poirée, des raiforts, ou d'autres légumes semblables; car l'action du feu mêle dans l'eau les parties les plus subtiles de ces végétaux. Au contraire, les eaux que l'on corrige par la cuisson, et que les médecins ont eues en vue en prescrivant cette précaution, ce sont celles dont l'altération est due au mélange de quelques parties terreuses : dans ce cas, ces parties hétérogènes sont dégagées par l'action du feu, qui atténue la substance du liquide, et elles se précipitent.

«Les eaux conservèrent cette couleur verte pendant une partie de Redjeb et durant Shaban et Ramadan tout entiers; mais elle a disparu dans le courant de Shawal. A ce phénomène se joignaient des vers et d'autres animaux, de ceux qui vivent dans les eaux stagnantes. Cette altération de la nature

des eaux était plus sensible dans le Saïd, parce que cette partie de l'Égypte est plus voisine de l'origine du fleuve et du commencement de son cours. Le 11 de Thoût, la crue atteignit le maximum de son élévation pour cette année, qui fut de douze coudées vingt et un doigts; puis les eaux commencèrent à baisser. Au mois de Shawal arriva un ambassadeur du souverain d'Abyssinie, chargé d'une lettre par laquelle ce prince notifiait la mort du patriarche des Abyssins, et demandait qu'on en envoyât un autre à sa place. Il marquait dans cette lettre que les pluies avaient été médiocres cette année dans l'Abyssinie, et que c'était la cause pour laquelle la crue du Nil était si faible.

«Nous avions recueilli très exactement dans notre grand ouvrage toutes les circonstances relatives à l'état du Nil pendant cette année et les années précédentes, dans l'espoir que nous découvririons, entre ces circonstances et les événements qui ont suivi, certains rapports qui nous mettraient à portée de conclure quels sont les changements dans l'état du Nil qui caractérisent les années de bonne ou de mauvaise crue, et que, par suite de ces observations, il serait possible de connaître par avance quelle doit être la crue de chaque année, de prendre les précautions convenables, et d'annoncer les événements qui doivent arriver.

«Les Coptes du Saïd prétendent effectivement être en état de déterminer d'avance et de deviner quelle sera la crue du Nil chaque année. Le moyen qu'ils emploient pour cela est de prendre une partie d'argile d'un poids connu, et de la laisser exposée à l'air durant une certaine nuit : ils la pèsent le lendemain matin; et par l'augmentation de poids qu'elle a acquise ils déterminent la quantité de la crue du Nil. Il y a d'autres personnes qui tirent des pronostics de la quantité de fruits que portent les palmiers, ou de celle du miel que fournissent les abeilles.

«Quant à moi, j'ai remarqué que, quand le niveau du fleuve, avant l'époque de la crue, est moins élevé que de coutume, il arrive ordinairement que la crue demeure aussi au-dessous du terme ordinaire : ce pronostic se vérifie le plus communément. Si la couleur verte se manifeste dans les eaux au commencement de la crue ou peu auparavant, c'est une forte raison de conjecturer que le fleuve n'acquerra pas un volume considérable. Si l'on remarque que les eaux conservent longtemps cette teinte verte, et que la crue ne

se fasse sentir que faiblement, on peut en induire avec beaucoup de vraisemblance que l'inondation ne sera pas forte. Cette couleur des eaux dure-t-elle pendant tout le mois d'Abib, elle pronostique une crue très faible. La raison de tout cela est facile à sentir. Et d'abord, quant à ce que j'ai observé en premier lieu, que le niveau du fleuve étant avant la crue inférieur à son élévation ordinaire, cela annonce une crue peu considérable, on sent que, pour que cet effet n'eût pas lieu, il faudrait que les pluies auxquelles le Nil doit son accroissement périodique fussent assez abondantes cette année-là pour ramener d'abord le fleuve à son niveau accoutumé, et ensuite l'élever au-dessus de ce niveau de toute la hauteur d'une crue ordinaire. Or les pluies communes de chaque année ne peuvent suffire à produire ce double effet, et cette abondance d'eau n'est pas une chose qui arrive communément. Supposons, par exemple, que la hauteur des anciennes eaux soit d'une coudée; il faudra une crue de quinze coudées pour que le fleuve monte au degré appelé l'eau du sultan, c'est-à-dire à seize coudées pleines. Si le niveau, au lieu de cela, est de six coudées, il ne faudra, pour atteindre à la même hauteur, qu'une crue de dix coudées; et assurément il est plus facile d'obtenir ce dernier résultat que le premier. Il faut, en outre, considérer que les eaux qui forment le cours ordinaire du fleuve sont entretenues par des sources, au lieu que celles qui forment sa crue périodique sont le produit des pluies. Quand les sources diminuent et donnent moins d'eau, c'est un signe que la température de l'année est plus chaude, l'air plus sec, et les vapeurs moins abondantes : or ces mêmes causes font que les pluies sont moins considérables. Enfin le maximum du volume d'eau que fournit la crue au-dessus du niveau primitif du Nil est, le plus souvent, de treize coudées de hauteur. Si le niveau des anciennes eaux n'est que d'une ou de deux coudées, les treize coudées d'augmentation qui sont la meilleure crue, ajoutées à cette hauteur primitive, n'atteignent point à l'eau du sultan.

«Je viens au pronostic d'une mauvaise inondation, qui peut se tirer de la couleur verte de l'eau. Voici comment on doit en rendre raison. Les eaux de l'année précédente, en se retirant après l'inondation, laissent des mares et des flaques d'eau dont les unes s'absorbent dans la terre, les autres se couvrent de mousse, se corrompent et prennent une odeur de putréfaction. Quand les eaux produites par de médiocres pluies viennent à passer sur ces

dépôts d'eaux stagnantes, elles se mêlent avec eux, et les entraînent dans le Nil. Dans ce cas, les eaux des nouvelles pluies ne sont pas assez fortes pour dominer sur celles de ces mares, et les corriger : ce sont, au contraire, les eaux des mares qui dominent sur celles des pluies, et les gâtent en leur communiquant leur qualité corrompue; elles ne s'écoulent aussi que peu à peu, et ne parviennent jusqu'à nous que successivement. Plus les pluies sont faibles et rares, plus longtemps on voit la couleur verte affecter le cours du fleuve : dans le cas, au contraire, de pluies abondantes, elles lavent les dépôts d'eaux stagnantes; elles prennent le dessus sur ces eaux corrompues, et les précipitent promptement vers le bas du fleuve avec un mélange de terre qu'elles entraînent à cause de leur force. Ce mélange dérobe à la vue cette teinte verte, et l'on n'en distingue pas la trace. Ajoutez à cette première considération que les rivières qui sortent des monts de la Lune se réunissent avec d'autres dans un lac qui est d'une très vaste étendue, et c'est de ce lac que sort le Nil. Or les eaux de ce lac sont, sans aucun doute, des eaux stagnantes; en conséquence, elles se couvrent de mousse, et spécialement sur les bords et dans les bas-fonds. Quand donc les pluies périodiques viennent à tomber, et que leurs eaux coulent en torrents dans ce lac, elles soulèvent le fond du lac, et remuent les parties qui auparavant étaient stagnantes : ce qui était sur les bords, se trouvant balayé et entraîné vers le milieu du lac, gagne le courant du fleuve qui en sort, et est emporté avec lui dans son lit.

«Lorsque le cours du Nil offre une teinte verte dans le mois d'Abib, c'est une indication d'une mauvaise crue; car en ce mois on doit s'attendre que les eaux croissent et prennent le dessus sur ces ordures. En conséquence, si le Nil conserve cette couleur verte à l'époque où il devrait croître, c'est un pronostic que l'inondation sera incomplète. Ces corpuscules végétaux, que le fleuve entraîne avec lui, sont des fragments de plantes qui se sont formées dans le lac ou autour de ses bords, telles que des papyrus, des joncs de diverses espèces, des mousses d'eau et autres plantes du même genre. Ces végétaux, tombant en putréfaction, se divisent en petites parties et s'écoulent avec le fleuve. Or, quand l'affluence des eaux dans le lac n'est pas considérable, cette circonstance contribue encore à faire charrier par le fleuve ces particules provenues de la destruction des végétaux : car, les eaux du lac étant basses, le cours du Nil atteint le fond du lac, et entraîne la fange et les

ordures qui s'y sont déposées. Quand les eaux y sont grosses, au contraire, c'est la partie la plus élevée et la plus limpide de ces eaux qui forme le cours du fleuve : c'est ce qu'il faut bien remarquer. Aussi cette couleur verte ne se fait-elle apercevoir dans le Nil que dans les années où ce fleuve est desséché par la grande chaleur; et plus ce dessèchement est grand, plus ce phénomène est sensible. Dans les années, au contraire, où le fleuve conserve un grand volume d'eau et n'éprouve point de dessèchement, on n'y aperçoit point cette teinte verte; car la force de son cours vient de l'abondance des eaux dans le lac où il prend son origine, et de ce que son cours est par là même bien élevé au-dessus des dépôts fangeux de ce même lac.

«Si tous ces indices ou la plupart d'entre eux se trouvent réunis dans une même année, on peut conjecturer avec un très grand degré de vraisemblance que la crue du Nil sera faible, et c'est le but d'utilité que présentent les détails dans lesquels nous venons d'entrer : mais ce n'est pas le seul fruit qu'on puisse en tirer. Par exemple, ceux qui viendront après nous, joignant nos observations aux faits dont ils seront eux-mêmes témoins, parviendront peut-être à découvrir des rapports et des indices nouveaux pour prévoir le degré d'une crue bonne ou mauvaise pour chaque année. En outre les astrologues, en observant les intervalles de temps qui séparent les bonnes et les mauvaises crues, la situation et les conjonctions des planètes qui accompagnent les unes et les autres, les thèmes astrologiques de l'Égypte, du pays des Noirs, et des princes qui y exercent l'autorité souveraine, et en combinant toutes ces données, pourront, par ces observations réitérées, acquérir une méthode expérimentale de déterminer d'avance le terme de la crue du Nil, bonne ou mauvaise.

«Jusqu'à présent, je ne vois point que les astronomes d'Égypte aient donné aucune attention à cela; et je n'ai trouvé parmi eux aucune méthode sur laquelle on puisse se reposer, mais seulement un pur hasard qui n'a aucun fondement.

«C'est de cette manière cependant que l'on est parvenu à former la plus grande partie des jugements astrologiques; car ayant vu que les choses qui arrivaient sur la terre étaient liées à certaines positions des sphères et à certains mouvements dans le ciel, on a observé le retour de ces mêmes phénomènes, et l'on a reconnu que les mêmes rapports se renouvelaient : en

conséquence, on a rapporté ces événements à ces aspects et à ces positions célestes. Quand on a rencontré par la suite les corps célestes produisant par leurs mouvements les mêmes positions et les mêmes aspects, on en a conclu le retour des mêmes événements.

«On rapporte, comme une observation fondée sur l'autorité des anciens Égyptiens, que, quand, le 12 de Misra, l'eau a atteint le douzième doigt de la douzième coudée, il y aura bonne inondation; sinon la crue sera incomplète.

«Voici ce que j'ai vu, dans un commentateur des Aphorismes astronomiques de Ptolémée, sur le dernier aphorisme, qui commence ainsi : «Les feux qui traversent l'atmosphère indiquent le dessèchement des vapeurs : s'ils se portent tous vers une même partie du ciel, ils indiquent des vents qui souffleront de cette partie; mais s'ils sont dispersés dans toutes les parties du ciel, ils pronostiquent la diminution des eaux, l'agitation de l'air, et le mouvement des armées qui iront et viendront en divers sens.» Le commentateur dit à ce sujet : «Je me souviens qu'en l'année 290 on vit en Égypte des météores enflammés qui se répandirent dans l'air et en occupèrent toute l'étendue; ils causèrent une grande terreur, et allèrent toujours en augmentant. A peine une petite portion de l'année était-elle écoulée, que l'on éprouva dans ce pays une disette d'eau; le Nil ne monta qu'à treize coudées : il s'éleva des troubles violents qui causèrent la ruine de la dynastie des Toulounides en Égypte. En l'année 300, les mêmes phénomènes eurent lieu dans toutes les parties de l'atmosphère : la crue du Nil fut mauvaise, et il y eut des mouvements et des troubles dans le pays.» Ce sont là assurément de très forts indices; mais ils sont communs à tous les pays, et non pas particuliers à l'Égypte. Nous avons vu se renouveler les mêmes observations en cette année 596. Dans le commencement de l'année, on a vu des étoiles courir dans le ciel, et à la fin les eaux ont été très basses; et, en cette même année, le souverain qui régnait en Égypte a été détrôné par son oncle El-Mâlik El-Adel, après qu'ils se furent faits la guerre.»

El-Tifashi (Soyouti, chap. Le Nil) attribue, de son côté, la cause de la crue du Nil à un vent spécial qu'il appelle *maltan* (lourd); ce vent porte les nuages qui sont chargés d'eau de pluie, au delà de l'équateur, et fait tomber ces eaux dans l'Abyssinie, dans le Soudan et dans la Nubie; le même auteur prétend

que le vent en question empêche les eaux du Nil de s'échapper vers la mer en leur opposant une barrière avec sa force, permettant ainsi au pays d'être arrosé.

Dimashki (trad. Mehren, p. 107) nous fait le récit suivant :

«Au temps où tous les autres fleuves décroissent, il augmente; cette crue dure six mois, tandis qu'il diminue pendant le même temps. Quand il est monté jusqu'à une hauteur de 16 coudées, l'inondation commence pour les environs du Caire, et chaque coudée de surplus a une valeur de 100.000 dinars pour les pays lointains et haut situés, qu'il arrose, arrivé à une hauteur de 18 coudées. La hauteur des crues est observée au Caire, et quand le fleuve y a atteint 16 coudées, il est monté dans le haut Saïd jusqu'à 22 coudées, les contrées qu'il a traversées étant plus élevées. Quand la crue du fleuve est arrêtée, on ouvre les canaux et les écluses, par lesquels les eaux se répandent à droite et à gauche sur les terrains les plus éloignés. Les canaux sont au nombre de sept. Au temps de la crue du Nil, les eaux sont sales, d'un goût doux et d'une couleur rougeâtre, à cause du limon qu'il détache pendant son cours rapide. La crue d'un pouce couvre 10.000 charrues de limon fertile et leur donne une irrigation complète. On a dans le Nil une mesure d'une construction admirable, où les variations de sa hauteur sont indiquées par pouces et par coudées, au fur et à mesure que les eaux couvrent le pays. Le poète Aboul Hassan, fils du Vizir, en parle ainsi :

«Je vois toujours le grand naître du petit, comme la pleine lune du premier quartier;

«Pourquoi s'étonner, puisque chaque canal en Égypte ramène une rivière de richesse;

«Un pouce d'eau par jour fait des coudées d'abondance.»

Makrizi (t. I, p. 55), dans son chapitre sur la réfutation de ceux qui pensent que la crue du Nil n'est pas due à un torrent, nous dit :

«Le vulgaire n'admet pas que l'eau qui se répand sur le sol provienne d'un torrent : mais, ne regardant que la grandeur du fleuve, le développement de ses embouchures, l'étroitesse de sa source, ne tenant compte ni de l'eau, ni de la terre, ni de l'air, il attribue l'accroissement des eaux à des sources imaginaires. C'est ce qu'a fait l'auteur du livre *Des Routes et des Contrées* qui prétend que l'eau se rend de tous les points de la terre et de tous les pays vers le Nil par des routes souterraines, ce qui amène la crue du fleuve, et il l'explique ainsi : le Nil ne croît qu'au moment de l'automne, alors que l'eau des sources et des puits diminue, et le Nil alors augmente. Considérant l'augmentation de l'un et la diminution des autres, on a fait de la seconde la cause de la première, s'appuyant sur des raisons imaginaires. Entre autres raisons que l'on donne pour prouver que la crue du Nil n'est pas due à un torrent, on prétend que les torrents se forment à une autre époque que celle du flux de la mer, quand le Nil n'est pas gonflé lui-même, et, la mer étant en décroissance, les torrents s'écoulent et se déchargent dans la mer sans rencontrer d'obstacles.

«Autre raison : le Nil croît graduellement pendant les trois mois que le soleil emploie à se rendre du point initial du Cancer au point terminal de l'Épi. Aussi est-il possible de calculer l'intensité de sa crue deux mois avant qu'elle ne soit complète, et dans ce but le gouverneur de l'Égypte a à sa disposition, au milieu du fleuve, un nilomètre consistant en une colonne graduée en coudées, ce qui lui permet de connaître l'élévation journalière des eaux.

«Autre raison : la crue du Nil se produit toujours à la même époque; or, si elle était due à un torrent, il y aurait quelque variation.

«Autre raison : les torrents apparaissent à une autre époque sans que le Nil croisse.

«Autre raison : les Égyptiens instruits, voyant la chaleur devenir excessive, sont sûrs que le Nil augmentera, car les fortes chaleurs font dilater l'air qui, à son tour, fait dilater l'eau; et cela ne se produit qu'à cause de la rencontre des planètes et de l'augmentation de la lumière.

«Autre raison : le lit du fleuve à Assouan n'est qu'un chenal étroit qui s'élargit à mesure qu'il se rapproche de la mer et finit par atteindre près de 100 milles d'étendue. Assouan étant le point extrême où le refoulement (des eaux par la marée) se fait sentir, que faudrait-il penser d'un fleuve long de quinze jours (de marche) qui ne présenterait aucun rapport entre son cours supérieur et son cours inférieur extrême? Que devrait-il être à sa partie supérieure s'il présente une pareille masse d'eau à sa partie inférieure?

«Autre raison : les habitants d'Assouan font des observations constantes au point extrême du refoulement, surveillant continuellement le fleuve pendant

le jour; pendant la nuit ils mettent une lumière dans un vase de terre qu'ils placent sur une pierre à cet usage et l'observent. Si la lumière est éteinte par l'eau montante, ils sont certains que le refoulement a atteint son point extrême qu'ils connaissent d'avance; et ils commencent à prendre l'eau qui leur est nécessaire pour l'irrigation. Alors l'émir fait briser les digues établies aux prises des canaux et l'eau se répand sur la terre d'Égypte d'un seul coup.

«Autre raison : tous ces canaux sont obstrués, à leur prise d'eau sur le Nil, par des amas de bois et de terre qui retiennent dans le lit du fleuve l'eau douce qui s'y trouve; ainsi l'eau du fleuve augmente de volume, rendant possible l'irrigation de toutes les terres de l'Égypte, et empêchant par sa masse l'envahissement de l'eau salée. Si la crue était due à un torrent, ces précautions seraient inutiles et les barrières des canaux seraient ouvertes dès l'apparition du torrent.

«Autre raison : si les canaux étaient fermés, en supposant qu'il n'y eût pas de refoulement causé par la mer, le torrent, suivant le lit du fleuve, s'écoulerait vers la mer, puisque le Delta du Nil est plus large et plus bas que le cours supérieur du fleuve.

«Autre raison : l'eau de la mer s'avance à plus de 20 milles dans les passes de Rosette, Tennis et Damiette, comme elle le fait d'ailleurs dans toutes les vallées où se fait sentir l'influence du flux et du reflux. Si le lit du Nil était vide d'eau douce, la mer monterait jusqu'à Assouan, point extrême du refoulement, car l'eau naturellement recherche les endroits les plus bas de la terre, laquelle est semblable dans sa forme à une sphère parfaite dont tous les rayons, menés du centre à l'enveloppe, sont égaux.

«Autre raison : lorsqu'on rompt les digues et que, les canaux étant ouverts, l'eau se répand sur toutes les parties basses de l'Égypte, les habitants d'Assouan s'en aperçoivent à l'instant même et à ce moment ils disent : «On a ouvert les canaux et l'eau s'est répandue sur la terre d'Égypte»; ils reconnaissent cela au niveau de l'eau qui baisse tout d'un coup. S'il s'agissait d'un torrent, eux qui sont sur le haut cours du fleuve diraient : «La pluie a cessé sur la terre, elle qui donnait naissance au torrent».

«Autre raison : le bras du fleuve qui traverse l'Abyssinie et qui, comme le Nil, sort de la montagne de Qomr, n'a pas de crue qui dure trois mois comme celle du Nil et ses eaux ne séjournent pas sur le sol aussi longtemps que celles du Nil. S'il arrive qu'un torrent s'y jette, ce fleuve arrose ses rives

aussi loin qu'elles s'étendent en plaine et, si la matière (liquide) vient à manquer, les eaux regagnent leur lit. Or, si le Nil était gonflé par un torrent, les deux fleuves, ayant même origine, se trouveraient dans des conditions identiques et nous n'aurions pas à dire que la crue du Nil est due seulement au refoulement produit par le flux de la mer, puisque, s'il s'agissait réellement d'un torrent, le refoulement causé par la mer serait pareil à celui que l'on peut constater dans les autres pays voisins, (c'est-à-dire que) dès qu'il n'y aurait plus de torrent, le littoral serait envahi par la mer qui, d'ordinaire, gagne sur les rivages.

«Les Égyptiens sont dans l'ignorance au sujet de la crue du Nil parce qu'ils n'en ont pas vu les sources et n'ont pu en observer l'origine à la montagne de Qomr, cette dernière étant située en pays inhabité. Il ne leur a pas été possible non plus de se rendre compte de la marée annuelle, cause du refoulement des eaux, ni de déterminer quoi que ce soit de ce qui concerne ce fleuve, car il est hors de la portée du vulgaire de comprendre que la mer se gonfle pendant les jours d'été, puisque habituellement ils voient ce gonflement se produire pendant l'hiver. Cette marée hivernale est due simplement aux vents qui, soufflant de l'une des rives de la mer, font gonfler les eaux qui débordent sur la rive opposée. Il n'en est pas de même pour la mer Océane, qui est perpétuellement agitée du centre vers le rivage, car l'Océan, de sa nature, tend à envahir la surface de la terre, mais celle-ci, de forme accidentée, s'oppose par sa forme même à cet envahissement de l'Océan qui sans cesse cherche à s'élever sur la surface de la terre et à se répandre sur ses rivages. Les fortes marées sont dues à l'abondance des rayons lumineux : en effet, si le soleil et la lune se trouvent en conjonction avec des planètes, le flux de la mer devient plus fort, et, si ce flux devient plus fort, les fleuves débordent à leur tour; de même, lorsque la lune se trouve dans le voisinage d'une planète, les vapeurs s'élèvent, montent dans le cercle du froid et se résolvent en pluies. Si, au contraire, la lune est éloignée des planètes, la pluie cesse par suite de l'abondance de l'évaporation, comme il arrive au milieu du jour, alors que le soleil est au zénith, et que les grandes planètes se tiennent au milieu de la ligne d'Arin. Et Dieu sait le mieux ce qui en est!

«De tout ce qu'on vient de dire, il ressort clairement et comme un fait incontestable que le Nil prend sa source à la montagne de Qomr; mais il en

est tout autrement pour l'opinion qui veut que la crue du Nil soit due au refoulement produit par le flux de la mer qui pénétrerait dans le lit du fleuve. Certes, le souffle continuel du vent du nord sur la masse énorme de la mer au moment de la marée, aussi bien que le refoulement que produit cette masse, contribuent à rendre plus forte la crue du Nil; mais si on examine attentivement le Nil, on se rend compte aisément qu'un torrent a passé dans son lit; pendant tout l'hiver, en effet, et la première partie du printemps, ses eaux restent toujours claires et limpides; mais, dès que le temps de la crue est passé et quand le fleuve atteint son niveau le plus bas, le goût de l'eau s'altère, sa couleur devient verdâtre et si on en met une petite quantité dans un vase, il se dépose au fond de ce vase une sorte de mousse; voici quelle est la cause de ce phénomène : les marais situés dans l'extrême sud reçoivent la visite des éléphants et d'autres animaux qui en corrompent les eaux; pendant l'été, au moment où les pluies du sud deviennent abondantes, le torrent se précipite vers ces marais, et les fait déborder; les parties corrompues s'élèvent en même temps que le niveau de l'eau et sont entraînées vers l'Égypte. On dit à ce moment que le Nil a des *envies;* cet état du fleuve dure jusqu'au moment où ces eaux sont remplacées par des eaux troublées qui, par leur abondance, rendent trouble le fleuve. Si, lors de la crue, on met de cette eau dans un vase, il s'y forme un dépôt de limon qu'on ne pourrait trouver en dehors du temps de l'inondation. Ce limon est entraîné par le torrent qui coule vers le Nil et produit l'inondation; c'est ce limon qui, après la baisse des eaux, reçoit les semailles; où il ne se dépose pas, la terre d'Égypte reste salée et stérile, et il n'y a de récoltes possibles que dans les terrains qui ont été couverts par l'eau du Nil et sur lesquels ce limon s'est déposé.

«L'objection tirée de ce fait que si le torrent se produit à une autre époque que celle de la marée, le Nil ne croît pas, par suite précisément de ce bas niveau de la mer, qui permet au torrent de s'y jeter sans rencontrer d'obstacle, cette objection est inacceptable; en effet, les torrents auxquels est due la crue du Nil sont produits habituellement par les pluies abondantes qui tombent dans le sud; or ces pluies ne tombent que pendant la saison d'été : aussi n'a-t-on jamais vu le Nil croître pendant l'hiver. La meilleure preuve que cette crue est bien due à un torrent qui se jette dans le Nil, c'est que ce fleuve augmente graduellement d'une quantité égale à celle que le torrent lui apporte.

«L'argument basé sur la nature du cours du Nil à Assouan et l'élargissement de son bassin à la frontière du Delta, s'élimine facilement si l'on observe que le Nil coule verticalement à travers une gorge resserrée entre deux montagnes nommées Genadel (les cataractes), et ensuite sur le sol jusqu'à la mer, et, s'il s'élargit, c'est qu'il ne rencontre pas d'obstacle qui l'empêche de s'étendre.

«L'opinion qui veut que dès qu'on rompt les digues (des canaux) l'eau se répande sur les terres d'un seul coup est fausse, elle aussi : en effet, à la rupture de l'une des digues, l'eau entre dans un canal; l'on ouvre alors les rigoles qui vont d'un canal à l'autre à travers les terrains qui les bordent et qu'ils arrosent; de ces terrains, les uns sont rapidement irrigués, d'autres le sont après un certain nombre de jours; d'autres enfin ne peuvent l'être à cause de leur élévation. On prétend que les canaux sont fermés, au moment où le Nil commence à monter, afin de réunir en une seule masse l'eau du Nil, la faire augmenter et se répandre sur toutes les terres, et empêcher, par la résistance de cette masse, l'envahissement du lit du fleuve par l'eau de la mer. Cela n'est pas admissible et les digues ne sont pas telles qu'on le dit : les terrains de l'Égypte se divisent, en effet, en catégories nombreuses : les uns, très élevés, ne sont arrosés que dans les crues exceptionnelles; d'autres, très bas, sont recouverts pendant les crues les plus faibles, et, entre les terrains trop élevés et les terrains trop bas, il en existe d'altitudes intermédiaires; aussi est-on obligé de creuser des canaux dans le Saïd et d'élever des digues dans le Delta, afin de diriger les eaux et de rendre possible aux habitants de chaque région l'irrigation convenable de leurs cultures; sans cela, certaines terres seraient trop arrosées et d'autres ne le seraient pas du tout. C'est ce qui fait qu'on tire du Nil l'eau nécessaire à l'irrigation des terres avant le moment des semailles. C'est habituellement en Misra qu'on ouvre le Khalig; l'eau y pénètre et monte jusqu'à une digue, où elle s'arrête jusqu'à ce qu'on ait arrosé les terres situées au-dessous du niveau de l'eau arrêtée dans ce canal; puis la digue est ouverte le jour du Nourouz et l'eau s'étend jusqu'à une autre digue où elle est encore arrêtée pour permettre d'arroser les terrains situés en contre-bas de son niveau. Cette seconde digue est ouverte à son tour le jour de la fête de Salib, dix-sept jours après le Nourouz; l'eau gagne une troisième digue où elle est encore arrêtée pour permettre d'irriguer les terres situées au-dessous

est tout autrement pour l'opinion qui veut que la crue du Nil soit due au refoulement produit par le flux de la mer qui pénétrerait dans le lit du fleuve. Certes, le souffle continuel du vent du nord sur la masse énorme de la mer au moment de la marée, aussi bien que le refoulement que produit cette masse, contribuent à rendre plus forte la crue du Nil; mais si on examine attentivement le Nil, on se rend compte aisément qu'un torrent a passé dans son lit; pendant tout l'hiver, en effet, et la première partie du printemps, ses eaux restent toujours claires et limpides; mais, dès que le temps de la crue est passé et quand le fleuve atteint son niveau le plus bas, le goût de l'eau s'altère, sa couleur devient verdâtre et si on en met une petite quantité dans un vase, il se dépose au fond de ce vase une sorte de mousse; voici quelle est la cause de ce phénomène : les marais situés dans l'extrême sud reçoivent la visite des éléphants et d'autres animaux qui en corrompent les eaux; pendant l'été, au moment où les pluies du sud deviennent abondantes, le torrent se précipite vers ces marais, et les fait déborder; les parties corrompues s'élèvent en même temps que le niveau de l'eau et sont entraînées vers l'Égypte. On dit à ce moment que le Nil a des *envies;* cet état du fleuve dure jusqu'au moment où ces eaux sont remplacées par des eaux troublées qui, par leur abondance, rendent trouble le fleuve. Si, lors de la crue, on met de cette eau dans un vase, il s'y forme un dépôt de limon qu'on ne pourrait trouver en dehors du temps de l'inondation. Ce limon est entraîné par le torrent qui coule vers le Nil et produit l'inondation; c'est ce limon qui, après la baisse des eaux, reçoit les semailles; où il ne se dépose pas, la terre d'Égypte reste salée et stérile, et il n'y a de récoltes possibles que dans les terrains qui ont été couverts par l'eau du Nil et sur lesquels ce limon s'est déposé.

« L'objection tirée de ce fait que si le torrent se produit à une autre époque que celle de la marée, le Nil ne croît pas, par suite précisément de ce bas niveau de la mer, qui permet au torrent de s'y jeter sans rencontrer d'obstacle, cette objection est inacceptable; en effet, les torrents auxquels est due la crue du Nil sont produits habituellement par les pluies abondantes qui tombent dans le sud; or ces pluies ne tombent que pendant la saison d'été : aussi n'a-t-on jamais vu le Nil croître pendant l'hiver. La meilleure preuve que cette crue est bien due à un torrent qui se jette dans le Nil, c'est que ce fleuve augmente graduellement d'une quantité égale à celle que le torrent lui apporte.

« L'argument basé sur la nature du cours du Nil à Assouan et l'élargissement de son bassin à la frontière du Delta, s'élimine facilement si l'on observe que le Nil coule verticalement à travers une gorge resserrée entre deux montagnes nommées Genadel (les cataractes), et ensuite sur le sol jusqu'à la mer, et, s'il s'élargit, c'est qu'il ne rencontre pas d'obstacle qui l'empêche de s'étendre.

« L'opinion qui veut que dès qu'on rompt les digues (des canaux) l'eau se répande sur les terres d'un seul coup est fausse, elle aussi : en effet, à la rupture de l'une des digues, l'eau entre dans un canal; l'on ouvre alors les rigoles qui vont d'un canal à l'autre à travers les terrains qui les bordent et qu'ils arrosent; de ces terrains, les uns sont rapidement irrigués, d'autres le sont après un certain nombre de jours; d'autres enfin ne peuvent l'être à cause de leur élévation. On prétend que les canaux sont fermés, au moment où le Nil commence à monter, afin de réunir en une seule masse l'eau du Nil, la faire augmenter et se répandre sur toutes les terres, et empêcher, par la résistance de cette masse, l'envahissement du lit du fleuve par l'eau de la mer. Cela n'est pas admissible et les digues ne sont pas telles qu'on le dit : les terrains de l'Égypte se divisent, en effet, en catégories nombreuses : les uns, très élevés, ne sont arrosés que dans les crues exceptionnelles; d'autres, très bas, sont recouverts pendant les crues les plus faibles, et, entre les terrains trop élevés et les terrains trop bas, il en existe d'altitudes intermédiaires; aussi est-on obligé de creuser des canaux dans le Saïd et d'élever des digues dans le Delta, afin de diriger les eaux et de rendre possible aux habitants de chaque région l'irrigation convenable de leurs cultures; sans cela, certaines terres seraient trop arrosées et d'autres ne le seraient pas du tout. C'est ce qui fait qu'on tire du Nil l'eau nécessaire à l'irrigation des terres avant le moment des semailles. C'est habituellement en Misra qu'on ouvre le Khalig; l'eau y pénètre et monte jusqu'à une digue, où elle s'arrête jusqu'à ce qu'on ait arrosé les terres situées au-dessous du niveau de l'eau arrêtée dans ce canal; puis la digue est ouverte le jour du Nourouz et l'eau s'étend jusqu'à une autre digue où elle est encore arrêtée pour permettre d'arroser les terrains situés en contre-bas de son niveau. Cette seconde digue est ouverte à son tour le jour de la fête de Salib, dix-sept jours après le Nourouz; l'eau gagne une troisième digue où elle est encore arrêtée pour permettre d'irriguer les terres situées au-dessous

de son niveau; enfin, cette dernière digue étant ouverte, l'eau va plus loin arroser d'autres terres et finalement se jette dans la mer. Tel est le fonctionnement des digues du pays d'Égypte.

«Quant à dire que l'eau de la mer monte à plus de 20 milles dans les passes de Rosette, de Tennis et de Damiette et que, s'il ne se trouvait pas d'eau douce dans le Nil, l'eau de la mer atteindrait Assouan, point extrême du refoulement, cette assertion est celle d'un homme qui ne connaîtrait pas l'Égypte. Le cours du fleuve, en effet, est plus élevé à Assouan, où l'altitude atteint plusieurs hauteurs d'hommes au-dessus du niveau de l'embouchure du fleuve. Si l'eau de la mer se gonfle, elle met obstacle à l'écoulement du fleuve; les deux masses d'eau se refoulent réciproquement et parfois la mer l'emporte sur le Nil quand ce fleuve est à son plus bas étiage, si bien qu'elle sale l'eau du Nil depuis Damiette jusqu'à Faraskour. Mais, au moment de la crue, j'ai, pour ma part, été témoin de l'écoulement des eaux du fleuve dans la mer à Damiette, et cependant les deux masses d'eau s'opposaient l'une à l'autre et se faisaient mutuellement obstacle; voilà une preuve pour qui en recherche.

«Supposer qu'au moment où les digues sont rompues, les habitants d'Assouan s'en aperçoivent sur l'heure, est une hypothèse inadmissible. Pendant de longues années, en effet, nous avons vu couper le Khalig et ouvrir quelque canelet; or l'eau submerge des terrains considérables sans qu'on puisse s'apercevoir que le fleuve diminue, ailleurs qu'à l'endroit même de la prise du canal, et le crieur de Qous continue à crier que le Nil est étale; à ce moment-là à Qous l'eau atteint une hauteur de seize coudées, hauteur qui n'est atteinte par les eaux, au Méqias du Caire, que trois jours après ou environ.

«Ce qu'on dit de la branche du Nil qui traverse l'Abyssinie et de la différence de son régime avec le régime de l'autre Nil n'est pas exact non plus. Au contraire, l'époque de la crue du Nil d'Égypte coïncide avec celle de la crue de Nubie et des pays plus méridionaux; il n'y a entre ces deux fleuves que deux points par lesquels ils diffèrent : 1° en Égypte, le Nil coule dans un lit encaissé, tandis que là-bas il se répand sur des terres unies; 2° la crue est déterminée en Égypte au moyen de Méqias, là-bas il est impossible de la calculer, à cause de la dispersion des eaux.

«Celui qui a étudié l'histoire de l'Égypte sait que la crue des eaux du Nil est produite par les pluies australes.

«Le Nil, dit-on, est formé de dix fleuves qui sortent de la montagne de Qomr dont nous avons parlé plus haut; ces dix cours d'eau forment deux groupes de cinq fleuves chacun et vont se jeter dans deux lacs, chaque faisceau de cinq fleuves se déversant dans un lac. Du fleuve oriental se détache une mince rivière qui se dirige vers l'est en longeant la montagne de Qaqouli et, après avoir baigné les villes situées dans cette région, se jette dans la mer de l'Inde. De plus, des deux lacs il sort six fleuves, trois de chaque lac, et les six fleuves se réunissent dans un lac immense nommé El-Batihat (le marais), duquel s'élève une montagne qui partage les eaux en deux branches; l'une de ces branches, qui part de l'ouest du lac d'El-Batihat, est le Nil du Soudan, qui devient la rivière connue sous le nom de fleuve des Damadem; il prend la direction de l'ouest, passe entre Samghrat au nord et Ghanat au midi, jette à ce point un rameau qui se dirige dans le sud du côté de Ghanat, puis passant auprès de Barnessah, il longe le pied de la montagne située au sud de cette ville, traverse l'équateur à la hauteur de Zafilah et se jette dans un lac qui se trouve dans le voisinage; le rameau de Ghanat se dirige également vers l'ouest, passe au pays de Malaï et de Takrour et finit à l'Océan, au nord de la ville de Qalbatou. L'autre moitié (des eaux d'El-Batihat), s'échappant du nord du lac, prend la direction du nord et passe à l'est de la ville de Himi. A cet endroit, de cette branche se détache un rameau qui coule vers l'est, et, arrivé à la ville de Sahrat, retourne vers le sud pour se redresser vers le sud-est, se dirigeant vers la ville de Sahrata, puis vers la ville de Markah; ce rameau se termine à l'équateur dans un lac. Au delà de la naissance de ce dernier rameau, à l'est de la ville de Himi, la branche principale, sous le nom de «colonne du Nil», prend la direction du nord, longe les frontières d'Abyssinie, puis, courant droit au nord, traverse le pays des noirs, atteint la ville de Dongolah, se précipite dans les cataractes à Assouan et, à partir du pied de ces cataractes, arrose le pays du Saïd jusqu'à la ville de Fostât-Masr; enfin, continuant sa course, il va se jeter dans la mer de Syrie. On croit communément dans le Soudan que le Nil descend de montagnes noires qui, de loin, semblent couronnées de nuages, puis qu'il se divise en deux fleuves dont l'un se jette dans l'Océan, dans la partie méridionale de la mer des Ténèbres, tandis que l'autre baigne l'Égypte et se jette dans la mer de Syrie. On dit que, dans l'extrême sud, il se partage en sept fleuves qui pénètrent dans le

désert inhabité, puis, se réunissant, n'en forment plus qu'un seul dans le Soudan.»

Le même auteur (t. I, p. 67) nous raconte encore, dans son chapitre sur les moyens de prévoir l'état du Nil chaque année, ce qui suit :

«Ibn Radouan, dans ses *Commentaires sur les quatre livres* (d'Avicenne), dit : L'état du Nil est subordonné à certaines conditions; d'abord, il est nécessaire que des pluies prolongées tombent dans le sud avant et pendant la crue; par suite, au commencement de l'été, alors que Vénus et Mercure sont en conjonction, le Nil est très haut, à cause de la fraîcheur de l'air, tandis qu'au commencement du printemps ou de l'été, au moment de la conjonction de Mars et d'une autre planète, il doit être très bas à cause de la rareté des pluies australes. Il faut aussi que les vents du nord arrêtent le cours du fleuve; le vent du sud, en effet, en accélère la course et l'empêche de rester stationnaire. Si donc l'on sait que les pluies sont abondantes ou rares dans le sud, et quel vent souffle en Égypte pendant la saison d'été, on peut prévoir quel sera l'état du Nil et, par suite, le degré d'abondance ou de disette que présage cet état pour l'Égypte.

«Abou Samer Ibn Younis, l'astronome, dit d'après Ptolémée : Pour connaître le niveau qu'atteindra la crue du Nil, il suffit d'observer Vénus, Mercure et la Lune au moment où le Soleil se trouve dans le signe de l'Écrevisse. Si l'état de ces planètes est satisfaisant, et que rien de mauvais n'y soit visible, on peut affirmer que le Nil croîtra et atteindra la hauteur nécessaire; mais si l'état de ces planètes est faible, on peut affirmer le contraire; l'une de ces planètes est-elle brillante et l'autre faible, le Nil atteindra une hauteur moyenne. En résumé, le bon état des trois planètes annonce un Nil parfait; leur état douteux un Nil moyen; la faiblesse de leur scintillation, leur position ou leur point de plus grand éloignement de la terre présage la baisse des eaux et annonce que le Nil se maintiendra très bas. Au contraire, le scintillement de Vénus dans le signe du Lion fait descendre les eaux du sud. — Que l'on examine, dit Abou Macher, les trois planètes Vénus, Mercure et la Lune au moment où le Soleil parcourt le signe de l'Écrevisse, si leur marche est à son maximum de rapidité, le Nil sera très haut; si leur marche est moyenne, calcule le maximum et le minimum de la marche de ces astres et base-toi sur le résultat de ce calcul; si leur marche est lente, la crue du Nil sera très faible. Si les trois planètes ont des marches différentes, les unes se mouvant très rapidement, les autres très lentement, base-toi sur la plus rapide (et la plus lente), prends la moyenne et établis ta prévision d'après elle.

«Les Coptes disent qu'il faut voir à quel quantième du mois arabe correspond le 1er du mois de Barmoudah, ajouter au chiffre de ce quantième le nombre 85, et prendre le sixième de la somme; le résultat donnera le nombre de coudées qu'atteindra cette année-là la crue du Nil. — Entre autres expériences relatives au Nil, il y a encore celle-ci : Au jour où les chrétiens jacobites d'Égypte cessent le jeûne, voir combien de jours restent à courir pour terminer le mois arabe, ajouter 34 au nombre ainsi obtenu, et diviser la somme par 12. Si, après cette division, il reste un nombre, il indiquera de combien de coudées cette année-là le Nil excédera douze coudées; mais si le nombre se divise par 12, sans reste, l'année sera mauvaise. Voici ce que les Coptes disent encore : Si le 10 du mois arabe correspond au 1er Abib et que la Lune se trouve dans le signe du Scorpion, en conjonction avec le cœur du Scorpion, le Nil sera très bas; autrement, le Nil sera bon. — Autre expérience : Si, au premier jour de Baouna, le vent du nord souffle le matin, le Nil sera haut; s'il souffle à midi, le Nil sera moyen; s'il souffle le soir, le Nil sera bas; si ce vent ne souffle pas du tout, le Nil ne montera pas cette année-là. On peut, dit-on, faire la même observation le premier jeudi de Baouna.

«Voici une expérience que j'ai vérifiée moi-même pendant plusieurs années et que le cheikh qui me l'avait indiquée avait vérifiée lui aussi, de même que celui qui la lui avait transmise, et qui, par conséquent, est exacte : observer quelle est au 1er de Misra la hauteur du Nil, y ajouter huit coudées; la somme représentera le nombre de coudées qu'atteindra la crue du Nil cette année-là. Une autre expérience, courante en Égypte et que j'ai vérifiée moi-même et reconnue exacte, est la suivante : la veille de la Saint-Michel, à midi, prends un peu de limon sur lequel aura passé le Nil; ce fragment de terre devra peser exactement seize drachmes; mets-le dans un vase clos jusqu'au matin de la fête de saint Michel, pèse-le alors, et autant de kharroubes il pèsera en plus du poids de la veille, autant de coudées aura le Nil cette année-là, chaque kharroube représentant une coudée. — Autre moyen : Prends un peu de farine de blé, pétris-la avec de l'eau du Nil dans un vase fait du limon du fleuve, et laisse ce vase fermé pendant toute la nuit qui précède la fête de

saint Michel. Au matin de la fête si la pâte a levé d'elle-même, le Nil sera tout à fait complet; si, au contraire, la pâte n'a pas levé, c'est un signe que le Nil sera très bas. — On peut encore examiner quel est le vent qui souffle au matin de la fête; si c'est un vent modéré, le Nil sera haut; sinon, le Nil sera bas, surtout si le vent qui souffle est le *merisi* (vent du sud). Le Nil alors sera insuffisant. Pour les Coptes, il est nécessaire de faire simultanément les trois épreuves; si elles ne concordent pas, le pronostic peut n'être pas exact.

«Aboul Rihan Mohammed Ibn Ahmed El Birouni, dans son livre intitulé : *Traces qui subsistent des siècles écoulés,* dit : «Quand la crue du Nil approche, les gens avisés prennent une planche et sèment dessus des graines de toutes sortes de plantes et de végétaux et on laisse le tout ainsi jusqu'à la nuit du 25 du mois de Tammouz, l'un des mois grecs, nuit qui est la dernière de la période des grandes chaleurs; alors, on expose la planche directement au lever et au coucher des planètes, sans qu'il y ait aucun objet interposé entre la planche et le ciel. Tout ce qui ne doit pas être de bonne récolte cette année-là est devenu jaune au matin sur la planche, tandis que ce qui doit bien venir reste vert. Voilà ce que faisaient les Coptes. J'ai expérimenté moi-même, après en avoir été instruit par un écrivain, que s'il tombe de la pluie, si peu que ce soit, dans le mois de Baba, il faut observer à quel quantième du mois copte ce fait se produit, pour savoir combien de drachmes atteindra cette année-là le blé; le nombre de drachmes sera égal au nombre de jours déjà écoulés du mois de Baba. Et la première fois que je fis cette expérience, la pluie tomba le jeudi, 15 de Baba, et l'oueiba de blé fut vendue cette année-là quinze drachmes.»

Soyouti (*Hosn El-Mouhadara,* chap. Le Nil) nous apprend ce qui suit :

«Il n'y a aucun autre fleuve, sur la terre, qui augmente quand tous diminuent; cette augmentation a lieu durant les grandes chaleurs torrides, au soleil du Cancer, du Lion et de l'Épi; les autres fleuves viennent y jeter leurs crues. Des auteurs sont d'avis que sa crue a pour cause la fonte des neiges pendant l'été; cette crue est abondante ou légère suivant la quantité des neiges; certains prétendent que la cause provient des grandes pluies qui tombent en Abyssinie; une autre opinion veut que sa crue ait pour cause les diverses pressions des vents. Les eaux du Bahr el-Roum, en temps d'ouragan, sont

poussées vers le Nil, qui va se répandre sur les terres; quand l'ouragan vient du Sud, les eaux du Nil retournent vers la mer, d'où la baisse. On pense encore que sa crue provient de plusieurs sources le long de ses rives, quand on va vers le Sud, ou encore qu'il sort des Monts Neigeux, dans les Monts Quaff, traverse le fleuve Bleu dans une contrée qui contient des mines d'or, d'onyx, d'émeraudes et de corail. Il arrive au lac des Nègres. On pense qu'il traverse la mer et que, sans cela, son eau ne pourrait être bue, à cause de sa trop grande douceur. Sa crue et sa baisse viennent en temps fixes et déterminés. Sa hausse la plus considérable, utile pour la fécondation de l'Égypte, est de 16 pics; le pic est de 24 pouces. S'il va d'un pouce au-dessus de 16 pics, le gouvernement y gagne 100.000 dinars (L.E. 60.000) parce qu'il arrose les hautes terres. La plus considérable hausse est de 18 pics, au Nilomètre du Caire, ce qui fait 22 pics dans la Haute-Égypte où les terres sont élevées. Arrivé à sa haute crue, on ouvre les digues et les écluses, ainsi que les digues d'Alexandrie, de Damiette, de Memphis, de Manha, creusées par Joseph, celles d'Ashmoun, de Tanah, de Sardous, creusées par Hamam, celles de Sakha, de Hofra, creusées par Amr Ibn El-Aass.

«Le jour du Wafa du Nil, les habitants sont dans une grande joie; le roi et ses hauts fonctionnaires montent de jolies barques, décorées et illuminées, puis se dirigent vers le Nilomètre; il y donne un banquet, mesure la hausse et fait cadeau au mesureur, suivant l'usage, d'un manteau, en souvenir, suivant quelques commentateurs, du jour où le Pharaon promit à Moïse de le rencontrer.

«La crue commence au mois de juin et finit en septembre. On n'est pas d'accord sur sa cause. Ceux-ci disent que Dieu seul la connaît; ceux-là, que les eaux de ses sources s'accroissent; d'autres, ce qui est probable, lui donnent pour cause la chute de grandes pluies dans l'Abyssinie et la Nubie; ils disent que l'arrivée des eaux ne se fait qu'en été, à cause de la grande distance qu'elles ont à parcourir; il y en a qui prétendent que ses sources, dans le Mont de la Lune, s'attristent au moment de ses crues, pour expliquer que c'est Dieu qui le veut ainsi, non pour d'autres motifs.»

«Un auteur opine que, quand le Nil hausse jusqu'à 16 pics, le *kharag* (impôt foncier) est dû au sultan; mais s'il hausse jusqu'à 18 pics, il y a, en Égypte, épidémie; si les eaux montent à 20 pics, le sultan meurt.»

Un Portugais, qui fit un séjour en Abyssinie, nous dit dans un *Recueil de voyages faits en Afrique*, publié à Paris en 1684, ce qui suit :

«Les Anciens ont donné plusieurs raisons du débordement du Nil dans les mois les plus chauds de l'été de l'Europe; selon l'opinion des écrivains, chacun soutenait ce qui était de l'étendue de sa raison, et néanmoins ils s'écartaient tous de la vérité. Le peu de connaissance qu'on avait de la source et du cours de cette fameuse rivière, des lieux par où elle passait, et principalement du dedans de l'Éthiopie où elle prend sa source, était la cause de cette diversité d'opinions, sans en avoir découvert la vérité, qui était réservée pour la navigation et le commerce des Portugais.

«La grande quantité de neige qui tombe pendant la rigueur de l'hiver sur les Montagnes au dedans de l'Éthiopie, et qui se fond par la grande chaleur du soleil, n'est pas, comme quelques-uns l'affirment, la cause du débordement de ce fleuve; l'Éthiopie n'ayant pas de froids assez âpres pour produire de la neige, qui est inconnue en ce pays-là, et qu'on ne doit pas concevoir de notre Relation. Il n'y a que deux lieux seulement, où il y a de la gelée blanche bien épaisse et de la grêle en grande quantité, qui ressemble à de la neige, mais qui n'en est pourtant pas. L'un est dans le Royaume de Tigre sur les hautes montagnes de Seman; l'autre dans le Royaume de Damoris, dans le Territoire appelé Namora. Or cette espèce de neige et cette grêle qui tombent en ces lieux-là, à cause de la froideur du climat, étant fondues elles humectent superficiellement les Montagnes, ce qui fait que par méprise on les prend pour de la neige. Parfois elles tombent avec quelque courant dans les terres basses, mais pas assez considérablement pour faire enfler les rivières et beaucoup moins pour causer l'inondation du Nil.

«Les grands vents qui soufflent dans le mois où le Nil a accoutumé de déborder, dans l'embouchure de ce fleuve, à l'endroit où il tombe dans la mer Méditerranée, ne sont point aussi la cause de cette inondation, comme quelques autres soutiennent, qui disent que ces vents repoussent l'eau, qui étant retenue avec celle qui descend, croît à tel excès, qu'elle contraint le Nil de sortir de son canal et de s'épandre dans les plaines d'Égypte, dont par ce moyen il enrichit et engraisse les terres par le limon qu'il entraîne des lieux par où il passe.

«Je laisse d'autres semblables raisons que les auteurs allèguent, qui n'ont pas plus d'apparence, afin de pouvoir promptement dire celle qui est véritable, et qui n'a pu être connue que par ceux-là seulement qui ont demeuré quelques années en Éthiopie.

«La vérité donc, en peu de mots, est que l'hiver, qui est le même et qui arrive en même temps en Éthiopie que dans les Indes et en d'autres endroits qui sont sous la Zone Torride, commençant à la fin de mai, ou dans les premiers jours de juin, et dans tout le mois d'août (qui est le plus beau temps de l'Europe), pendant quoi il exerce la plus grande furie, le débordement du Nil étant à sa hauteur en ces mois-là, l'ignorance des étés et des hivers a fait naître les opinions dont nous avons parlé ci-dessus.

«Comme la plus grande partie de l'Éthiopie est montagneuse, et le Nil dans sa course à travers plusieurs Royaumes et Provinces au dedans du pays, recueillant les eaux des pluies qui tombent des Montagnes, et recevant en soi plusieurs grandes rivières, devient de la sorte considérable et indomptable aussi; comme la plaine de l'Égypte l'expérimente avec beaucoup d'utilité, car autant qu'elle est peu favorisée du Ciel, qui la prive du bénéfice commun des pluies, ce défaut est abondamment et libéralement réparé par l'eau de cette fameuse rivière, qui a causé cette remarque, que les Égyptiens ne lèvent jamais les yeux au Ciel, n'y attendent aucune faveur de Dieu, mais dépendent entièrement du Nil, parce qu'ils croient en recevoir les mêmes bénéfices que les autres reçoivent par la pluie.

«Le Nil, en courant dans la mer Méditerranée, lave les murailles du grand Caire, qui est à cinquante milles de son embouchure. Cette rivière fait voir en passant l'abondance ou la disette qu'on doit espérer chaque année, parce qu'on présage que la moisson sera plus ou moins grande à proportion de ce que l'inondation aura été aussi plus ou moins grande, en cette manière.

«Les murailles de cette Ville populeuse ont vers le fleuve une tour ouverte avec une arche qui donne passage au Nil, qui, selon les eaux qu'il emmène, se hausse plus ou moins. Dans les murailles de cette tour, depuis le fond en montant, l'on y a fait des marques et des degrés, et par une coutume ancienne, selon que ces degrés sont couverts d'eau, plus ou moins, les Magistrats le font publier chaque nuit dans les rues, afin que tout le monde sache de combien de degrés le Nil a débordé ce jour-là. Cette publication se fait à la fin de juillet, et continue tout le mois d'août, qu'on observe l'élévation ou l'abaissement du

fleuve, particulièrement selon les degrés. L'on juge de l'abondance de l'année en cette sorte. Lorsque l'eau ne couvre pas seize degrés, on craint famine; s'élevant jusqu'à vingt-cinq, plus elle monte haut, plus il y a apparence d'une année fertile; lorsqu'elle passe ce nombre-là, ils sont attaqués de nouvelles craintes de mort, la quantité d'eau ne leur permettant pas de pouvoir recueillir ni serrer leur moisson. Ces mois-là ne se passent pas sans trouble et sans anxiété, le temps étant partout variable et inconstant, de sorte que parfois il pleut par trop, et parfois aussi trop peu, ce qui change la récolte.

« Une autre curiosité rend encore le Nil fameux, parce que son cours fournit le grand Caire de Séné, si connu et si expérimenté en médecine dans les boutiques de l'Europe. C'est un petit arbrisseau particulier seulement aux bois d'Éthiopie; le lieu où j'ai demeuré en ce Royaume-là en avait une grande quantité. Les sauvages nègres le vont quérir dans le pays, et l'apportent dans de grands bateaux au grand Caire. Le Consul français qui y réside en a le parti, pour lequel il fait un présent à chaque nouveau Pacha de trente mille ducats, et en fait marché à un certain prix fixe et à un certain jour, pour acheter tout celui qui vient; ce qu'il fait, et l'ayant serré en ses Magasins, il le divise en trois parties, dont on en brûle deux, et la troisième est réservée pour être transportée en Europe, qui paye les deux parties qui ont été consumées : il y a moins de dépenses pour le fret, ce qui fait que les boutiques en ont toujours besoin, et qu'il se débite au prix requis; il y trouve son compte. Un Français nommé Zacharie Vermeil, qui avait servi plusieurs années en la maison du Consul, me donna cet avis : le désir qu'il avait de voyager l'amena par terre en Éthiopie, où il demeura un an en ma maison, et lorsque nous fûmes bannis, il fut dans l'Armée de l'Empereur, étant devenu riche et habitant du pays, ne lui étant pas permis de retourner; il y mourut dix ans après son arrivée. »

Voici maintenant ce que Le Père nous dit dans son admirable *Mémoire sur la Vallée du Nil* (*Description de l'Égypte, É. M.*, texte, II, 2e partie, p. 535) :

DES CRUES DU NIL.

« Le Nil, dans ses débordements périodiques, présente un phénomène auquel est intimement liée l'existence physique des contrées qu'il arrose. Ce

fleuve, par un séjour de trois mois sur la terre, y dépose les principes et l'aliment de la végétation, sans lesquels le pays serait frappé de stérilité; et l'on sait que quelques pieds de crue au delà comme au-dessous des besoins sont également nuisibles, en causant ces famines et ces épidémies dont les suites sont inévitables et funestes.

« C'est donc un terme moyen seul qui garantit la bonté des récoltes : aussi l'on peut dire et répéter sans exagération que le Nil est pour les habitants de l'Égypte la mesure de l'abondance et de la vie; convaincus de cette vérité, ces peuples durent soigneusement étudier le mouvement, la hauteur et la durée des crues, pour ne pas s'exposer à perdre le fruit des semences qu'ils confiaient à leur terre nourricière.

« L'histoire conserve le souvenir de quelques années désastreuses où la crue manqua absolument et naturellement sans doute; mais ce qui paraît donner de la force à l'opinion où l'on est sur la possibilité de détourner le Nil et de le jeter dans les vastes déserts de l'Afrique, ce sont les faits mentionnés dans les citations suivantes.

« Savary, dans ses *Lettres sur l'Égypte*, tome II, page 187, rapporte ce passage d'Elmacin :

« L'an 1106, pendant le règne d'Elmestensor, sultan d'Égypte, l'inondation manqua absolument. Ce prince envoya Michel, patriarche des Jacobites, vers l'empereur d'Éthiopie, avec de magnifiques présents. Le roi vint à sa rencontre, lui fit un accueil favorable, et lui demanda le sujet de sa mission. Le patriarche lui répondit que le défaut de la crue du Nil l'avait amené, et que cet événement, qui faisait craindre aux Égyptiens les horreurs de la famine, les jetait dans la consternation. Sur ces remontrances, l'empereur fit couper une digue qui détournait le fleuve; et les eaux, reprenant leur cours ordinaire, montèrent de trois coudées en un jour. Michel revint de son ambassade, et fut reçu avec de grands honneurs. »

« Bruce nous fournit un nouveau fait historique sur de semblables tantatives de la part des Abyssins. « Vers l'an 120 de l'hégire (738 de J.-C.), Lalibala, qui régnait en Abyssinie, entreprit de réaliser la prétention favorite qu'ont les Abyssins de pouvoir changer le cours du Nil. »

« Ces faits, s'ils sont exacts, confirmeraient donc l'opinion de la possibilité de détourner le Nil, à l'immense préjudice de l'Égypte : mais peut-être serait-il

possible aussi, dans un but contraire, de ramener dans le Nil quelques rivières qui coulent et s'épuisent aujourd'hui dans les déserts de l'Afrique, et, en concertant ces opérations avec les souverains des contrées supérieures, d'assurer une inondation toujours bonne pour l'Égypte, et de trouver même, dans la surabondance des crues, des moyens d'accroissement de son territoire, en portant des eaux sur les points nombreux du désert susceptibles d'en recevoir, et d'y établir ou créer des oasis.

ÉPOQUE DES CRUES.

« Il paraît, d'après les témoignages des anciens, et notamment d'Hérodote, qui avait interrogé les prêtres sur la nature de ce fleuve, qu'il était reconnu que ses crues périodiques avaient lieu constamment au solstice d'été; les modernes regardent aussi le mois de juin comme le temps le plus ordinaire où commence la crue du Nil : c'est vers l'équinoxe d'automne qu'il commence à décroître. Mais pour que les crues aient lieu à cette époque en Égypte (à la latitude du Caire), il faut qu'elles aient précédé de soixante-dix à quatre-vingts jours, vers leur source, le temps du solstice. Cette époque est assez constante; cependant on a conservé le souvenir de crues infiniment tardives, qui ont eu des effets désastreux.

« Les Coptes, ignorants et superstitieux, admettent pour cette époque le 20 juin, et croient qu'elle est annoncée tous les ans par ce qu'ils nomment *noqtah*, la goutte, qu'ils prétendent tomber la nuit qui précède ce jour, et qui est précisément celle de la Saint-Jean; ils croient que cette goutte (qui n'est autre chose qu'une rosée) purifie l'air, chasse la peste et présage une heureuse crue du Nil : toutefois, il est vrai que des rosées fort abondantes précèdent annuellement la crue et qu'elles opèrent un effet salutaire.

« On sent assez qu'il est impossible d'observer une marche régulière dans le phénomène des crues, parce qu'il est dû à des causes infiniment variables, qui sont l'époque, l'abondance et la durée des pluies, la force et l'inconstance des vents. Le Nil, au reste, n'est pas le seul fleuve qui croisse en été; l'Afrique et l'Inde ont aussi des fleuves sujets au même phénomène.

CAUSE DES CRUES.

« Nous n'entreprendrons pas de réfuter ni même d'énoncer diverses opinions erronées des anciens sur les causes des débordements annuels du Nil : on sait

positivement aujourd'hui combien sont abondantes les pluies qui tombent tous les ans, et dans la même saison, sous la zone torride; que ces pluies sont dues aux nuages formés sur la Méditerranée et portés à cette latitude élevée par les vents qui soufflent annuellement de la région du nord à des époques assez constantes. Les pluies seules font donc naître les débordements du Nil, qui ont lieu, comme on l'a déjà exposé, à peu près à la même époque; quant aux variations, elles sont dues à un concours de causes et de circonstances physiques qui ne se trouvent jamais réunies de la même manière.

HAUTEUR ET DURÉE DES CRUES.

« Nos observations pour connaître la hauteur effective des crues ont fait voir que ces crues, qui s'élèvent de 20, 24 coudées et plus dans la haute Égypte, sont réduites à 15 vers le Caire, et à 2 seulement vis-à-vis de Rosette et de Damiette.

« Le sol des rives du fleuve, graduellement élevé, suit assez bien la pente superficielle des eaux; mais cette pente varie suivant que le lit du fleuve est ouvert ou resserré, et qu'il éprouve dans ses sinuosités plus ou moins l'influence des vents; car la vitesse, dans une sinuosité qui porte le courant à l'est, peut être accélérée par un vent d'ouest, quand le même vent tend à la diminuer là où le courant prend une direction contraire : or il faudrait admettre une direction rectiligne, une section uniforme et constante du lit du fleuve, pour que les vents, dans leurs variations, imprimassent une vitesse qu'on pût calculer dans ses rapports avec la pente et la résistance du terrain, qui constitue le régime; mais il n'est pas dans la nature de satisfaire à toutes ces conditions hypothétiques.

« C'est donc en vain qu'on chercherait une loi suivant laquelle s'opèrent les crues et les baisses journalières à un point quelconque du cours du fleuve; il en est de même de la durée locale des crues subordonnées à un concours de causes variables dont l'action ne peut être soumise au calcul. On sait, par exemple, que la crue est plus faible à Esné qu'à Qené, quoique cette dernière ville se trouve plus bas d'un degré : mais cet effet, qui surprend d'abord, se conçoit lorsque l'on considère le rétrécissement du fleuve à Qené, le détour qu'il fait presque à angle droit vers l'ouest, et dans une direction opposée au vent d'ouest, qui y soutient les eaux plus hautes et pendant un temps plus

long : or il n'est pas étonnant que le Nil baisse déjà dans la Haute-Égypte, quand il croît encore au Caire et dans la Basse-Égypte, comme il arrive aussi dans la partie basse du Canal d'Alexandrie, où les eaux s'élèvent encore, quoique le décroissement soit déjà considérable à sa prise d'eau près de Rahmanieh. Il résulte de ces diverses considérations, qu'on doit faire une étude particulière du mouvement des crues, pour en approprier les effets aux besoins locaux de la culture et des habitants, et que c'est au moyen de ces connaissances qu'on peut établir un système d'irrigation convenable aux divers points de l'Égypte.

EFFETS DES CRUES.

« On sait assez que, sans un séjour déterminé des eaux sur les terres pour qu'elles puissent être convenablement abreuvées, on n'aurait que peu ou même on n'aurait pas de récoltes; l'effet des crues, par une inondation générale, est donc de fournir l'aliment de la végétation, l'eau, qui, par l'action d'un soleil ardent procure dans ce climat deux ou trois récoltes, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des engrais, parce que, portant avec elle un limon productif, elle peut être renouvelée au gré du cultivateur, à raison du besoin des plantes. Parmi toutes les cultures, celles de l'indigo, de la canne à sucre et du riz offrent un exemple particulier de l'intelligence du fellah dans l'économie de l'irrigation et le renouvellement de ce principe nutritif des végétaux. »

De nos jours, l'importance des crues a beaucoup diminué, et le public ne s'y intéresse presque pas.

La science ayant suppléé aux défaillances de la nature, avec le système de barrages établis dans le lit du fleuve, on arrive, dans une crue faible, à élever le niveau du fleuve à un niveau qui permet d'irriguer les plus hautes terres; et il est même préférable, avec la culture pérenne existant actuellement dans le pays, que la crue soit plutôt basse que haute, afin que, par suite de ruptures de digues, le pays ne soit pas exposé à des inondations qui provoqueraient des dommages considérables.

CHAPITRE VI.

LES ÎLES.

Les anciens auteurs englobent sous la dénomination d'îles des territoires qui vont, en superficie, depuis ceux auxquels nous appliquons généralement ce terme aujourd'hui, jusqu'à celui, non seulement d'une province, mais aussi d'un pays tout entier, par le seul fait que ce territoire se trouve contourné par le fleuve ou ses branches.

Les îles étaient fort nombreuses, paraît-il, dans les anciens temps, car Diodore (liv. I, chap. 33, p. 63) nous dit ce qui suit :

« Il faut cependant avouer qu'il paraît assez difficile d'ajouter foi à ceux que l'on entend raconter qu'un seul fleuve a donné naissance à un aussi grand nombre d'îles : car indépendamment des lieux environnés d'eau que l'on trouve dans ce que l'on nomme le Delta, ils n'en comptent pas moins de sept cents dans le Nil. Ils disent d'ailleurs que quelques-unes de ces îles, qui ont été desséchées par les Éthiopiens, sont cultivées en millet; mais que le plus grand nombre, habité par des serpents, des cynocéphales, ou d'autres monstres de diverses natures, est inabordable pour les hommes. »

Ce chiffre de 700 est assurément exagéré, mais comme mon but n'est que de décrire les principales îles, je m'abstiendrai d'en rechercher le nombre exact. Ma description commencera en partant de la Méditerranée et en remontant le cours du fleuve.

Les îles que nous mentionnent les auteurs arabes seront traitées à part, après celles qui nous sont citées par les auteurs qui les ont précédés et que voici.

LE DELTA.

Cette île est la partie si bien connue du territoire de l'Égypte, ainsi nommée à cause de sa forme triangulaire et de sa ressemblance avec la lettre Δ

grecque. Sa superficie était autrefois plus grande que de nos jours, car elle était formée par l'écartement des deux Branches Canopique et Pélusiaque, qui était plus grand que celui des deux branches actuelles de Rosette et de Damiette. Son sommet était formé par le point de division des deux premières branches, c'est-à-dire la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak.

Voici ce que les anciens auteurs nous disent à son sujet.

Hérodote (liv. II, § 15) nous dit que, selon les Ioniens, le Delta seul est l'Égypte, les parties est et ouest appartenant respectivement à l'Arabie et à la Libye; il nous dit aussi (§ 18) ce qui suit :

« Un oracle d'Amon, au sujet de l'Égypte, dont j'ai ouï parler ultérieurement, m'a confirmé dans l'opinion que l'étendue de l'Égypte est bien telle que je viens de la décrire. En effet, les habitants des villes de Marée et d'Apis, sises en Égypte, sur la frontière de la Libye, se croyant Libyens, et non Égyptiens, mécontents des cérémonies religieuses et voulant qu'il ne leur fût pas interdit de sacrifier des vaches, envoyèrent à Amon pour déclarer qu'ils n'avaient rien de commun avec les Égyptiens, qu'ils demeuraient hors du Delta; que, relativement au culte, ils n'étaient pas d'accord; qu'enfin ils désiraient obtenir la permission de manger de toutes choses. Or, le dieu la leur refusa, disant que l'Égypte est tout ce que le Nil arrose par ses débordements, que les Égyptiens sont ceux qui, habitant au-dessous de la ville d'Éléphantine, boivent de l'eau de ce fleuve. Ainsi leur répondit l'oracle. »

Diodore (liv. I, chap. 34) nous fait le récit suivant :

« Le Delta, dont la figure est assez semblable à celle de la Sicile, a sur chacun de ses côtés sept cent cinquante stades de longueur, et sa base, baignée par la mer, en a mille trois cents. Cette île, coupée d'une infinité de canaux, creusés de main d'homme, renferme la plus belle contrée de l'Égypte. Formée par les atterrissements du Nil, et parfaitement arrosée, elle produit une immense variété de fruits, le fleuve, dans ses crues, y répandant chaque année un nouveau limon, et les hommes faisant arriver avec facilité l'eau sur leurs champs, au moyen d'une machine inventée par Archimède le Syracusain, et qui, d'après sa forme, a pris le nom de limaçon. De plus, comme le cours du Nil est très lent dans le Delta, et qu'il entraîne avec lui une grande quantité de terre végétale, il forme par sa stagnation, dans les parties creuses du sol, des marécages extrêmement fertiles. On y voit donc naître de tous côtés des racines excellentes au goût, ou divers genres de fruits ou de tiges bonnes à manger, production qu'on ne trouve que dans ces lieux, qui suffisent aux besoins de la classe pauvre ou infirme de la population, et qui, indépendamment de la nourriture variée qu'elles tiennent toujours prête pour ceux qui la recherchent, rendent encore de nombreux services dans la fabrication des objets les plus nécessaires à la vie. Là croît le lotus, avec lequel les Égyptiens font une sorte de pain qui peut, à la rigueur, satisfaire physiquement l'estomac, et le ciborium, qui porte en abondance ce que l'on appelle la fève d'Égypte. Le Delta produit aussi une grande variété d'arbres fruitiers, parmi lesquels celui qui porte le nom de pêcher se distingue, à cause de la saveur agréable de ses fruits. (Il a été apporté de l'Éthiopie par les Perses, dans le temps où Cambyse était maître du pays.) On y trouve encore deux espèces de sycomore : l'une qui donne la mûre, l'autre un fruit semblable à la figue; et comme ces arbres sont en rapport pendant presque toute l'année, les indigents trouvent dans leurs fruits une ressource assurée contre la faim. Il y croît aussi une sorte de ronce sur laquelle on recueille, après que le fleuve s'est retiré, un fruit mou nommé myxarion, qui a mérité par sa douceur de faire partie des aliments servis aux secondes tables. »

Strabon (liv. XVII, § 4) nous raconte ce qui suit :

« A partir des frontières de l'Éthiopie, le Nil coule droit au nord jusqu'au lieu appelé Delta. Au-dessous de ce point, comme un arbre dont le sommet se bifurque (pour nous servir d'une expression de Platon), il se divise en deux branches, et se trouve faire du Delta en quelque sorte le sommet d'un triangle, les deux côtés du triangle étant figurés par ces deux branches qui aboutissent à la mer et qui s'appellent, celle de droite la branche Pélusiaque, celle de gauche la branche de Canope ou (du nom d'un bourg voisin de Canope) la branche d'Héracléum, tandis que la base est figurée par la partie du littoral comprise entre Péluse et Héracléum. Le triangle ainsi formé par lesdites branches du fleuve et par la mer constitue en somme une île véritable qu'on a appelée le Delta à cause de la ressemblance que sa configuration offre (avec la lettre de ce nom); mais il était naturel que le point initial de la figure en

question prît le nom de la figure elle-même, et c'est pourquoi le village qui est bâti au sommet du triangle s'appelle Deltacômé.»

Pline (liv. V, chap. 9, § 2) nous donne les renseignements suivants :

«L'Égypte, limitrophe de l'Afrique, s'avance au midi, dans l'intérieur des terres, jusqu'à l'Éthiopie, qui la ferme par derrière. Le Nil, se divisant, forme à droite et à gauche les limites de sa partie inférieure; la branche Canopique la sépare de l'Afrique, la branche Pélusiaque de l'Asie; l'intervalle est de 170.000 pas; quelques-uns ont, à cause de cette disposition, mis l'Égypte au nombre des îles. Le Nil se partage de telle façon qu'il donne une configuration triangulaire au terrain; aussi beaucoup appellent-ils l'Égypte Delta, du nom de la lettre grecque. La distance, depuis le lieu où le canal unique du fleuve se bifurque pour la première fois, est de 146.000 pas jusqu'à la bouche Canopique, et de 256.000 jusqu'à la bouche Pélusiaque.»

Quant aux mesures des trois côtés que nous donnent les anciens auteurs comparativement à ce que nous trouvons aujourd'hui, elles sont comme suit :

Côté Nord. — Ce côté est formé par le littoral de la mer entre les deux bouches Canopique et Pélusiaque. Strabon nous dit que sa longueur était de 1300 stades × 192 m. 27 = 250 kilomètres; Pline, 170 milles romains × 1480 = 252 kilomètres; actuellement, le littoral, entre l'emplacement des deux branches, mesure 250 kilomètres. Cette ligne de mesurage suit la côte, mais arrivée à la hauteur des embouchures de Damiette et de Rosette, elle laisse en dehors les deux promontoires engendrés par elle et qui certainement n'existaient pas à ce moment-là, et passe au nord des deux villes.

Côté Sud-Ouest. — Ce côté étant limité par la Branche Canopique, c'est donc la longueur de cette branche qu'il faut prendre; elle serait, d'après Strabon, de 28 schœnes. Dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Mémoires de l'Institut d'Égypte,* t. IV, chap. des *Anciennes mesures*), j'ai fixé la valeur métrique du schœne de Strabon à 8652 mètres, ce qui nous ferait 28 × 8652 = 242 kilomètres; Pline nous dit que cette longueur était de 146 milles × 1480 mètres = 216 kilomètres; actuellement, en suivant le tracé de la Branche Canopique (pl. VIII), nous avons 236 kilomètres jusqu'au rivage

actuel, et 242 avec le prolongement de 6 kilomètres dans la Baie d'Aboukir qui n'existe plus de nos jours.

Côté Sud-Est. — Ce côté est limité par la Branche Pélusiaque; sa longueur, d'après Strabon, serait de 25 schœnes × 8652 = 216 kilomètres; d'après Pline, 256 milles × 1480 = 379 kilomètres; cette mesure est tellement disproportionnée avec les autres, qu'il doit incontestablement y avoir une altération de chiffres; il faudrait la réduire à 156 milles pour qu'elle se rapprochât des autres et fît 231 kilomètres; actuellement, en suivant le tracé de la Branche Pélusiaque (voir pl. VIII), nous avons 211 kilomètres.

En récapitulant ces différentes mesures, nous avons :

Côté Nord.

	kilomètres.
Strabon	250
Pline	252
Actuellement	258

Côté Sud-Ouest.

Strabon	242
Pline	216
Actuellement	242

Côté Sud-Est.

Strabon	216
Pline	379
Actuellement	211

ÎLE DE XOÏS.

Strabon (liv. XVII, § 19) est le seul auteur qui qualifie cet ancien nome d'île; il nous dit :

«Dans l'intérieur des terres, au-dessus des Bouches Sébennytique et Phatnitique, mais dans les limites du nome Sébennytique, se trouvent l'île et la ville de Xoïs.»

Ce nome est incontestablement le Sébennytique Inférieur, que Ptolémée

(*Géogr.*, liv. IV, chap. 5, § 21) place entre les Branches Thermutiaque et Athribitique (voir pl. IX); le nome Xoïte et sa métropole Xoïs (Sakha) s'en trouvant limitrophes, ainsi qu'on le verra (pl. IX), cette île devrait être limitée au Nord-Est par la Branche Sébennytique, au Nord-Ouest par la Branche Thermutiaque, et au Sud par un cours d'eau qui nous est inconnu actuellement; autrement la dénomination d'île ne lui serait pas applicable.

ÎLE PROSOPITE.

Ce nome nous est mentionné comme une île par Hérodote; il paraît qu'elle avait une certaine importance, par rapport à l'immolation des bœufs, car voici ce qu'il nous dit à ce sujet (liv. II, § 41) :

«Tous les Égyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis. Or, la statue d'Isis est celle d'une femme, avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Égyptiens également ont pour les vaches un respect beaucoup plus grand que pour tout le menu bétail. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Égypte ne voudraient baiser un Grec sur la bouche, ni faire usage de son couteau, de ses broches, de sa marmite; ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le couteau d'un Grec. Ils font aux bœufs morts des funérailles de la manière suivante : ils jettent dans le fleuve les femelles et ils inhument les mâles dans leurs faubourgs, laissant passer hors de terre une corne ou deux comme monument. Quand la putréfaction est complète et que le temps prescrit est écoulé, en chaque ville arrive un bateau de l'île du Delta que l'on appelle Prosopitis; cette île a neuf schènes de périmètre, elle contient un grand nombre de villes. Celle d'où viennent les barques qui enlèvent les ossements des bœufs se nomme Atarbéchis, et un temple consacré à Vénus y a été érigé. Des gens en partent, sur beaucoup de bateaux, et vont à toutes les autres villes, pour y prendre les ossements qu'ils ramènent et que l'on enterre tous au même endroit. On procède pour les autres bestiaux morts comme pour les bœufs. Tel est l'usage établi en Égypte à ce sujet, car on n'y tue aucun de ces animaux.»

Strabon (liv. XVII, § 20) nous mentionne cette île comme un des nomes

de la Basse-Égypte, ainsi que Ptolémée (liv. IV, chap. 5, § 20), qui la place entre les Branches Agathos Daimon (Canopique) et Thermutiaque; dans cette position, à mon avis, cette île est exactement l'île de Beni Nasr des auteurs arabes (voir pl. IX et XI).

ÎLE DE MYECPHORIS.

Cette île formait un nome, et Hérodote est le seul auteur qui nous la mentionne (liv. II, § 166); il nous dit qu'elle se trouvait en face de Bubaste; elle devait être située comme sur la planche IX, c'est-à-dire limitée au Sud par la Branche Bubastique (Pélusiaque), à l'Ouest par la Busiritique, au Nord par la Busiritique de Ptolémée ou la Tanitique des autres auteurs, et à l'Est par les deux canaux de 100 pieds de large, qui arrivaient, ainsi que nous le dit Hérodote, devant le temple de Bubaste et qui provenaient chacun de l'une des Branches Pélusiaque et Tanitique.

ÎLE HÉRACLÉOTIQUE.

Strabon (liv. XVII, § 4) nous dit :

«Il y a toutefois cette différence que, dans cette partie de son cours, le Nil coule en ligne droite, sur un espace de 4000 stades environ, et ne forme qu'un seul et unique courant, à moins que par hasard quelque île (celle qui renferme le nome Héracléotique par exemple, pour ne citer que la plus grande) ne vienne à diviser ses eaux.»

Et encore (§ 35) :

«Le nome Héracléotique qu'on atteint ensuite occupe une grande île du Nil. Juste en face de cette île, on voit commencer le canal qui va, en Libye, arroser le nome Arsinoïte, et, comme ce canal a double ouverture, il semble intercepter une portion de l'île entre ses deux branches.»

Pline (liv. V, chap. 9, § 4) nous dit que le nome Héracléotique est dans une île du Nil longue de 50 milles romains (74 kilomètres) et où se trouve une ville qu'on appelle Ville d'Hercule.

Ptolémée (liv. IV, chap. v, § 26) nous dit que le fleuve se divisait en formant une île du nome Héracléotique, et la métropole Héracléopolis Magna (Ahnas El-Madina) se trouvait auprès de la partie occidentale du fleuve.

De cette description, il ressort que cette île est la partie du territoire égyptien qui se trouve située entre le Nil et le Bahr Youssef (voir pl. XII).

ÎLE DE TACHOMPSO.

Hérodote (liv. II, § 29) nous dit ce qui suit à propos de cette île :

« Au-dessus d'Éléphantine le terrain est escarpé; on est obligé, si l'on veut remonter le fleuve, d'attacher des cordages des deux côtés de la barque, comme on attelle un bœuf, après quoi l'on se met en marche. Si la corde se casse, la barque descend emportée par la force du courant. On navigue ainsi pendant quatre jours, et dans cette partie le Nil est sinueux comme le Méandre; on parcourt douze schènes en suivant ses détours, et l'on arrive à une plaine unie dans laquelle le fleuve coule autour d'une île dont le nom est Tachompso. Immédiatement au-dessus d'Éléphantine, la contrée est habitée par les Éthiopiens; toutefois une moitié de l'île est peuplée d'Égyptiens. Elle touche à un grand lac entouré d'Éthiopiens nomades; lorsqu'on l'a traversé, on rentre dans le lit du fleuve, qui s'est confondu avec le lac. Là, il faut débarquer et continuer sa route sur la rive pendant quarante jours, car le Nil est tout semé de rochers qui s'élèvent à pic et d'écueils à fleur d'eau, si bien qu'il est impossible de naviguer. Après ce trajet qui prend quarante jours, on monte une autre barque, et, en douze jours de navigation, on atteint une grande ville dont le nom est Méroé, laquelle est, dit-on, la métropole du reste des Éthiopiens. »

Pomponius Mela (liv. I, chap. 9) nous dit :

« Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est très rapide, une grande étendue de pays, il (le fleuve) entre en Éthiopie et s'y divise en deux bras, dont il entoure la grande île de Méroé : l'un s'appelle Astaboras, et l'autre Astape. Ces deux bras se réunissent ensuite; et c'est alors qu'il commence à porter le nom du Nil. De là, tantôt violent et rebelle, tantôt facile et navigable, il se jette dans un lac immense, d'où il sort avec impétuosité pour embrasser une seconde île, appelée Tachompso, et rouler avec violence ses eaux tumultueuses jusqu'à Éléphantine, ville d'Égypte. »

D'après la description d'Hérodote, qui met quatre jours entre cette île et Éléphantine, elle devrait se trouver entre la première cataracte (Assouan) et

la seconde (Wadi-Halfa); mais outre qu'il n'existe aujourd'hui, entre ces deux points, aucune île répondant à cette description, il n'existe aussi aucun espace pouvant la contenir.

Pomponius Mela nous dit simplement qu'elle se trouvait entre Méroé et Éléphantine; et je suis très partisan de voir en cette île la grande île actuelle d'Argo, dans la Province de Dongola (voir pl. III), qui répondrait exactement à la description qu'en fait Hérodote, qui d'ailleurs n'a fixé sa distance que par ouï-dire.

Quant au lac cité par les deux auteurs, il n'y a rien actuellement sur les lieux qui en fasse soupçonner l'existence.

ÎLE DE MÉROÉ.

Après le Delta, cette île est la plus importante de toutes, et voici ce que nous en disent les anciens auteurs :

Hérodote (liv. II, § 29) nous dit que la ville dont le nom est Méroé était la métropole du reste des Éthiopiens. Il paraît que dans cette ville, on adorait, seuls de tous les dieux, Jupiter et Bacchus; on leur rendait de grands honneurs, et Jupiter y avait un oracle. Ils prenaient les armes lorsque le dieu le leur ordonnait, et ils portaient la guerre là où le commandait.

Ératosthène (Strabon, liv. XVII, chap. 1, § 2) nous dit que deux cours d'eau, venant de certains lacs dans l'est, enserrent une très grande île, connue sous le nom de Méroé et se jettent dans le Nil; l'un de ces cours d'eau, appelé l'Astaboras, formait le côté oriental de ladite île; on appelait l'autre l'Astapus. Toutefois quelques auteurs donnaient à ce second cours d'eau le nom d'Astasobas, et appliquaient le nom d'Astapus à un autre cours d'eau qu'ils faisaient venir des lacs situés dans la région du midi, et qu'ils considéraient en quelque sorte comme le tronc, autrement dit, comme le cours principal et direct du Nil.

Voici ce que nous en dit Diodore (liv. I, chap. 33) :

« Le fleuve embrasse des îles dont le plus grand nombre se rencontre vers l'Éthiopie, et parmi lesquelles la plus considérable est celle de Méroé, où l'on voit une ville fondée par Cambyse, et qu'il appela également Méroé du nom

de sa mère. On dit que l'île a la figure d'un bouclier, et qu'elle l'emporte de beaucoup pour l'étendue sur toutes celles qui sont situées dans ces contrées. On lui donne 3000 stades (555 kilomètres) de long sur 1000 (185 kilomètres) de large, et l'on y compte un assez grand nombre de villes, dont la plus célèbre est Méroé. La partie baignée par les flots a pour rivages, du côté de la Libye, d'immenses amas de sable dont la hauteur se perd dans les airs, et, du côté de l'Arabie, des rochers suspendus et coupés à pic. L'île renferme des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre; elle est riche en bois d'ébène et en pierres précieuses de tout genre. »

Strabon (liv. I, chap. II, § 25) nous dit que le Nil, par la longueur de son cours et par la largeur de son lit, est capable d'enserrer des îles peuplées de plusieurs milliers d'hommes, comme Méroé, la plus grande de toutes, dont la ville était la résidence des rois d'Éthiopie et la métropole de la contrée.

Il nous dit aussi (liv. XVII, chap. II, § 2 et 4) :

« Le mil et l'orge qui forment le fond de la nourriture des Éthiopiens leur fournissent en outre leur boisson habituelle. Ils n'ont point d'huile et se servent de beurre et de graisse à la place. Leurs seuls arbres fruitiers sont quelques palmiers qui ornent les jardins de leurs rois. Pour une partie de la population le fond de la nourriture consiste en herbes, en jeunes pousses d'arbres, en lotus ou racines de calamus, mais comporte aussi l'usage de la viande, du sang, du lait et du fromage. Tous révèrent à l'égal des dieux la personne de leurs rois, lesquels vivent enfermés et comme invisibles au fond de leur palais. La plus grande des villes ou résidences royales s'appelle Méroé, comme l'île elle-même. L'île a, dit-on, la forme d'un bouclier, mais peut-être exagère-t-on ses dimensions, quand on lui attribue 3000 stades de longueur sur 1000 de largeur. Elle est couverte de montagnes et de grandes forêts et compte pour habitants à la fois des nomades, des chasseurs et des cultivateurs. Elle possède aussi des mines de cuivre, de fer et d'or, ainsi que des gisements importants de diverses pierres précieuses. Bornée du côté de la Libye par de hautes dunes et du côté de l'Arabie par une chaîne d'escarpements, limitée dans sa partie supérieure, c'est-à-dire au midi, par les confluents de l'Astaboras, de l'Astapus et de l'Astasobas, elle a pour limite septentrionale la suite du cours du Nil et les innombrables détours que fait ce fleuve jusqu'à la frontière

d'Égypte, détours dont nous avons déjà eu occasion de parler. Les maisons dans les villes sont faites de petites lattes de palmier assemblées en manière de treillis ou bâties en briques. Ici, comme en Arabie se trouvent quelques mines de sel gemme. Les arbres ou arbrisseaux qu'on rencontre le plus sont le palmier, le perséa, l'ébénier et le cératia. On chasse surtout l'éléphant, le lion et le léopard, mais le pays est infesté en outre de serpents assez forts pour s'attaquer à l'éléphant lui-même et de beaucoup d'autres bêtes féroces, qui toutes fuient les régions trop desséchées, trop brûlées par le soleil, pour chercher les terrains humides et marécageux.

« A Méroé, c'est Hercule qu'on adore en compagnie de Pan, d'Isis, et d'une autre divinité d'importation barbare. Pour ce qui est des morts, l'usage varie : ici on les jette dans le Nil, ailleurs on les garde dans les maisons sous des carreaux de pierre spéculaire ajustés à leur taille; ailleurs encore on les inhume autour des temples après les avoir mis dans des cercueils de terre cuite. Quand il s'agit de faire jurer quelqu'un, on l'amène là au-dessus des tombeaux : cette forme de serment est la plus sacrée aux yeux des Éthiopiens. On choisit de préférence pour rois les hommes les plus beaux, les pasteurs les plus exercés, ou ceux que désigne la plus grande réputation de bravoure ou de richesse. A Méroé, anciennement, le premier rang appartenait aux prêtres, et telle était leur autorité qu'il leur arrivait parfois de signifier au roi par messager qu'il eût à mourir et à céder la place à un autre qu'ils proclamaient du même coup. Mais plus tard un roi vint qui abolit pour toujours cette coutume; suivi d'une bande d'hommes armés, il assaillit l'enceinte sacrée où s'élève le Temple d'Or, et égorgea tous les prêtres jusqu'au dernier. Il est encore d'usage en Éthiopie que quand le roi, par accident ou autrement, a perdu l'usage d'un membre ou ce membre lui-même, tous ceux qui composent son cortège habituel (et qui sont destinés d'ailleurs à mourir en même temps que lui) s'infligent une mutilation semblable. Et c'est ce qui explique le soin extrême avec lequel ils veillent sur la personne du roi. »

Pline (liv. VI, chap. 35, § 6, 7 et 8) nous raconte ce qui suit :

« Les explorateurs envoyés par Néron ont rapporté que de Syène à Méroé il y avait 873.000 pas, ainsi supputés : de Syène à Hiera Sycaminos, 54.000; puis à Tama, 72.000; à la région des Évonymites, la première des Éthiopiens,

120.000; jusqu'à Acina, 54.000; jusqu'à Pitara, 25.000; jusqu'à Tergedum, 106.000 : l'île Gagaudes est au milieu de ces parages. A partir de là, l'expédition vit des perroquets; à partir d'une autre île, nommée Artigula, la sphingie (sorte de singe); à partir de Tergedum, des cynocéphales : de là à Napata, 80.000 pas; cette petite ville est la seule qui subsiste parmi celles qui ont été citées (VI, 35, 4); de Napata à l'île de Méroé, 360.000 pas. Autour de Méroé les herbes commencent à devenir plus vertes, et l'on aperçut quelque peu de forêt, et des traces de rhinocéros et d'éléphants. D'après ce rapport, la ville de Méroé est à 70.000 pas de l'entrée de l'île (Méroé); à côté est une autre île, dite de Tadu, qu'on rencontre en entrant par le bras droit du Nil, et qui fait un port; la ville a peu d'édifices; le pays est gouverné par une femme, la reine Candace, nom qui, depuis grand nombre d'années, passe de reine en reine. Hammon a ici aussi un temple révéré, et l'on trouve des chapelles dans toute la contrée; au reste, au temps de la puissance des Éthiopiens, cette île jouissait d'un grand renom. On rapporte qu'elle fournissait d'ordinaire 250.000 hommes armés, et qu'elle nourrissait 400.000 artisans.»

On voit, par ce qui précède, que cette île, qui est la plus grande de toutes, formait un royaume prospère avec une certaine civilisation. C'est le territoire situé entre l'Atbara (Astaboras), l'Astasobas (Nil Bleu) et l'Astapus (le Nil entre Khartoum et Berber); quant à la métropole, Méroé, elle devait se trouver à proximité de Shendi (voir pl. III).

Les anciens auteurs donnent comme mesure à son territoire 3000 stades (555 kilomètres) de longueur sur 1000 stades (185 kilomètres) de largeur; actuellement, elle serait d'environ 400 kilomètres sur 250.

ÎLE DES SEMBRITES.

Ce nom veut dire Étrangers, et il s'appliquait au territoire occupé par les déserteurs de Psammétique, qu'on appelait aussi Automoles (Transfuges).

Voici ce que nous en dit Hérodote (liv. II, § 30) :

«En t'éloignant de cette ville, sur un bateau, en autant de temps que tu en as mis pour y arriver depuis Éléphantine, tu parviendras chez les Automoles (Transfuges). Le nom de ce peuple, en sa langue, est Asmach, et ce mot veut dire en grec : ceux qui se tiennent à la gauche du roi. Voici l'origine des Automoles : deux cent quarante mille guerriers égyptiens se révoltèrent et passèrent chez les Éthiopiens, à cause du motif suivant. Sous le règne de Psammétique, il y avait des garnisons à Éléphantine contre les Éthiopiens, à Daphné-Pélusienne contre les Arabes et les Syriens, enfin à Marée contre les Libyens. Encore de mon temps, les Perses entretiennent les mêmes garnisons, comme le faisait Psammétique : ils gardent Éléphantine et Daphné. Or, personne ne vint relever les Égyptiens qui avaient achevé leur service de trois ans. Ils se concertèrent donc et, d'un commun accord, abandonnèrent Psammétique pour se rendre chez les Éthiopiens. Psammétique l'apprenant les poursuivit; lorsqu'il les eut atteints, il les supplia longuement de ne point abandonner leurs dieux, ni leurs enfants, ni leurs femmes. Alors l'un d'eux, dit-on, lui montrant ses parties naturelles, répondit que, partout où elles seraient, il y aurait pour eux des femmes et des enfants. Arrivés en Éthiopie, ils se donnèrent eux-mêmes au roi de cette contrée qui, en échange, leur fit ce don : certains Éthiopiens avaient formé un parti; le roi ordonna aux Égyptiens de les expulser, puis d'habiter leur territoire. Depuis leur émigration chez les Éthiopiens, ceux-ci devinrent plus civilisés, parce qu'ils apprirent les coutumes de l'Égypte.»

Ératosthène (Strabon, liv. XVII, chap. I, § 2) parle aussi d'une île appelée île des Sembrites, située encore plus haut que celle de Méroé, et qui serait occupée par les descendants de ces Égyptiens fugitifs, déserteurs de l'armée de Psammétique, que les gens du pays appellent les Sembrites, comme qui dirait les Étrangers, population chez laquelle le pouvoir royal est exercé par une femme qui, elle-même, reconnaît l'autorité du souverain de Méroé.

Strabon (liv. VI, chap. IV, § 8) nous dit :

«La contrée à laquelle on accède en pénétrant jusqu'au fond de ces derniers ports ou estuaires est appelée du nom de Ténesside par Artémidore, qui la dit occupée par des Égyptiens descendants des déserteurs de l'armée de Psammétichus. Le nom de Sembrites, qui est celui sous lequel cette population est connue dans le pays, signifie en effet étrangers, venus d'ailleurs. Artémidore nous apprend en outre que le pays est gouverné par une reine, la même qui a déjà sous sa domination Méroé. Ce nom de Méroé désigne une île formée par

le Nil dans le voisinage de la Ténesside et au-dessous d'une autre île où les mêmes déserteurs égyptiens avaient fondé un premier établissement. De Méroé à la partie que nous avons atteinte présentement, la distance, à ce qu'on assure, est de quinze journées pour un bon marcheur. C'est aussi près de Méroé qu'est le confluent de l'Astaboras et de l'Astapus, voire celui de l'Astasobas avec le Nil.»

Il ressort de ce qui précède que la position de cette île au-dessus de celle de Méroé, n'est rien autre que la partie du Soudan qu'on appelle aujourd'hui la Gézira (île) et qui se trouve située entre les Nils Blanc et Bleu (voir pl. III).

LE DELTA ACTUEL.

Nous arrivons maintenant aux auteurs arabes. Le Delta qu'ils nous mentionnent, et qu'ils qualifient d'île, est plus restreint que l'ancien que nous avons déjà cité, car il n'est formé que par l'écartement des Branches actuelles de Damiette et de Rosette.

ÎLE D'EL-BASHMOUR.

Cette île ne nous est mentionnée que par Aboul Féda (*Géogr.*, p. 107); il nous dit qu'elle était formée par le territoire situé entre l'écartement des deux Nils, celui d'Ashmoum Tanah (Bahr El-Saghir) et celui de Damiette (branche actuelle de Damiette). Cet auteur nous dit que la ville d'Ashmoum était sa capitale. Cette île occupe le territoire de l'ancienne Kourah de Dakahla (voir pl. XI).

ÎLE DE QOUESNA.

Le premier auteur arabe qui nous mentionne cette île est Abou Salih l'Arménien (*Histoire des Églises*, p. 17); elle occupe le territoire de l'ancienne Kourah de Damsis et était formée par les Branches de Melig et de Damiette (voir pl. XI).

ÎLE DE BENI NASR.

Cette île est l'ancienne île Prosopitis d'Hérodote. De même que la précédente, elle nous est mentionnée pour la première fois par le même auteur et à la même page. Elle occupe le territoire de l'ancienne Kourah de Toua et était formée par les Branches d'Ibiar et de Rosette (voir pl. XI). Plus tard, elle fut appelée île d'Ibiar.

CHAPITRE VII.

LE SOMMET DU DELTA.

L'ancien sommet du Delta était situé dans une position plus méridionale que le présent; il a d'ailleurs changé de place trois fois, ainsi qu'il va être démontré ci-après.

PREMIER SOMMET.

Ce sommet, à mon avis, ne pouvait être que la pointe sud de l'île d'El-Warrak, en face de Shoubra. Cette île est très grande, et doit apparemment avoir fait partie, dans les temps passés, de la terre ferme, et avoir été la presqu'île qui divisait les Branches Pélusiaque et Canopique, dont le point de division formait, d'après les anciens auteurs, le sommet du Delta de leur époque.

Cette pointe sud concorde parfaitement d'ailleurs avec ce que ces mêmes auteurs nous disent au sujet de ce sommet, soit comme description de sa position, soit par rapport à la distance à laquelle il se trouvait de Memphis, ainsi que nous allons en faire la démonstration.

Comme position, voici ce qu'ils nous mentionnent.

Hérodote (liv. II, § 15) nous dit :

«Selon les Ioniens, le Delta seul est l'Égypte, depuis la tour de Persée, en suivant les côtes, jusqu'au séchoir de Péluse (en tout quarante schènes), et, en gagnant l'intérieur des terres, depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville de Kerkasore, près de laquelle le Nil se sépare en deux bras pour couler vers Péluse et vers Canope.»

Puis encore (liv. II, § 17) :

«En effet, le Nil, à partir des cataractes, court à la mer et coule au milieu de l'Égypte. Jusqu'à Kerkasore ses eaux sont réunies; au-dessous de cette ville il a trois branches : l'une tourne à l'est, et s'appelle la bouche Pélusienne; une autre se dirige à l'ouest, et s'appelle la bouche Canopienne; la troisième, qui descend en ligne droite, part de l'angle du Delta qu'elle coupe par le milieu;

puis elle se jette dans la mer, où elle verse une quantité d'eau qui n'est ni la moindre ni la moins renommée. »

Strabon (liv. XVII, § 30) nous dit ce qui suit :

« A Héliopolis commence la partie du cours du Nil dite au-dessus du Delta. Et, comme on appelle Libye tout ce qu'on a à sa droite en remontant depuis là, y compris même les environs d'Alexandrie et ceux du lac Maréotis, et Arabie tout ce qu'on a à sa gauche, Héliopolis, on le voit, se trouve être en Arabie, tandis que la ville de Kerkasore, qui est juste en face de l'Observatoire d'Eudoxe, appartient à la Libye. On montre aujourd'hui encore en avant d'Héliopolis, tout comme en avant de Cnide, l'observatoire qui servit à Eudoxe à déterminer certains mouvements des corps célestes. A Kerkasore, on est dans le nome Létopolite. »

Pomponius Mela (liv. I, chap. 9) nous dit aussi que le fleuve se divisait d'abord en trois branches près de la ville de Kerkasore.

Hérodote et Pomponius Mela nous disent que le point de division du fleuve était près de Kerkasore, dont la position nous est inconnue aujourd'hui, mais nous pouvons fixer celle du sommet du Delta de l'autre rive où se trouve Héliopolis.

Strabon, avec sa description admirable, facilite considérablement notre tâche et nous dit que cette ville était, non en face d'Héliopolis, mais de l'Observatoire d'Eudoxe, lequel se trouvait, paraît-il, en avant de cette dernière ville, c'est-à-dire à une certaine distance de son midi.

Actuellement le parallèle de l'Obélisque d'Héliopolis passe à 3200 mètres au nord de la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak, mais l'Obélisque n'était pas toute la ville, que nous savons avoir été, dans les temps passés, d'une importance considérable, et, à un moment donné, la capitale de l'Égypte; par conséquent, elle devait certainement s'étendre davantage au sud de l'Obélisque; puis, nous avons encore la distance de la ville à l'Observatoire, et après cela, je suis persuadé qu'on admettra que le parallèle de Kerkasore et de l'Observatoire d'Eudoxe ne devait certainement pas être bien éloigné de la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak.

Maintenant, quant à la distance de Memphis au sommet du Delta, voici ce que les anciens auteurs nous racontent à ce sujet.

Strabon (liv. XVII, § 31) nous dit :

« Memphis elle-même, cette ancienne résidence des rois d'Égypte, n'est pas loin non plus, car depuis la pointe du Delta jusqu'à cette ville on ne compte que 3 schœnes. »

Dans le chapitre des *Anciennes Mesures* de mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. IV), j'ai fixé la valeur métrique du schœne de Strabon à 8652 : ce qui ferait pour les 3 schœnes 25.956 mètres.

Pline (liv. V, chap. 9, § 5) nous dit que la distance de Memphis jusqu'au partage du Nil et au commencement du Delta est de 15 milles romains.

Dans le même chapitre de mon *Mémoire* mentionné ci-dessus, j'ai fixé la valeur métrique du mille romain à 1480 : ce qui ferait pour les 15 milles 22.200 mètres.

Ptolémée, dans sa *Géographie,* met 0°10 de latitude entre Memphis et le point de division des Branches Agathodémon (Canopique) et Bubastique (Pélusiaque), lequel point, dit-il, était le commencement du Delta.

Dans le chapitre *Ancien sommet du Delta,* de mon même *Mémoire,* j'avais fixé la valeur métrique de ces 0°10 à 20.500, en me basant sur la mesure de 123.000 mètres qui existe entre le parallèle de la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak et celui de Foua qui serait Métélis, la distance entre le sommet du Delta et Métélis étant exactement d'un degré de latitude d'après Ptolémée.

Mais, étant un peu sceptique au sujet de cette position de Métélis à Foua, qui ne concorde nullement avec celle que lui donne Ptolémée, entre les Branches Agathodémon et Tâli, tandis que Foua se trouve à l'est de cette dernière branche, j'ai voulu établir la valeur métrique de ces 0°10 en prenant pour base la distance entre la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak et un point qui soit connu d'une façon plus positive, et, à cet effet, j'ai choisi celle d'Héracléopolis Magna (Ahnas El-Madina), dans la direction du sud, d'autant plus que la distance de Memphis à ladite pointe y est comprise.

Ptolémée met 0°50 de latitude entre le sommet du Delta et Héracléopolis Magna; or, la distance entre le parallèle de la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak et celui d'Ahnas El-Madina est de 125.000 mètres; cette mesure

étant celle des 0°50, il ressort donc que celui des 0°10 serait de 25.000 mètres.

Avant de fixer la distance qui existe actuellement entre les deux points sous examen, nous devons d'abord déterminer la position de Memphis.

D'après le Service des Antiquités, qui a bien voulu me fournir ce renseignement, le village de Mit Rahina occuperait le centre de Memphis, dont la limite nord s'étendrait à un kilomètre au delà de ce village; or de ce point jusqu'à la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak, nous avons une distance de 25.800 mètres.

En récapitulant toutes ces mesures, nous avons :

	mètres.
Strabon	25.956
Pline	22.200
Ptolémée	25.000
Actuellement	25.800

Si l'on excepte celle de Pline, on peut dire que les trois autres mesures s'accordent parfaitement, car les différences entre elles ne sont pas de nature à faire naître une divergence de vue ou d'opinion sur le sujet sous examen.

Quant à la différence qui existe entre le mesurage de Pline et les autres, je ne puis l'attribuer qu'à l'ignorance dans laquelle nous sommes du point d'arrivée ou de départ du premier du côté de Memphis, car nous savons que la ville avait d'immenses faubourgs, et il se peut que Pline ait fait partir ou arrêter son mesurage à l'un d'eux, pour que nous y trouvions cette différence. Il est impossible de reculer davantage ce sommet vers le midi; car, non seulement l'état topographique des lieux ne le permet pas, mais nous ne pouvons pas également éloigner au delà d'une certaine distance l'Observatoire d'Eudoxe, d'Héliopolis, et Kerkasore avec.

C'est pour toutes ces raisons qu'à mon avis, la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak représente le premier Sommet du Delta.

DEUXIÈME SOMMET.

Nous n'avons aucune donnée historique pour nous fixer, même d'une façon approximative, sur la date du transfert du sommet de sa position précédente à celle-ci. Nous sommes donc dans l'ignorance la plus complète sur ce point.

Le seul et dernier renseignement que nous ayons à ce sujet nous vient d'Ammien Marcellin, qui a visité le pays vers le milieu du IVe siècle de l'ère chrétienne, et qui nous mentionne les sept anciennes branches y compris la Canopique et la Pélusiaque, dont le point de division formait le premier Sommet du Delta; ceci est de nature à nous faire croire que le transfert n'a eu lieu qu'après cette date. Quand? il est impossible de le dire, car, entre Ammien Marcellin et Ibn Sirapioun, nous avons un intervalle de quatre siècles, où l'histoire est muette sur ce sujet; personnellement, je suis d'avis que ce transfert a dû avoir lieu vers ou peu de temps avant l'invasion arabe, mais ce n'est qu'une conjecture de ma part.

Le deuxième Sommet du Delta nous est indiqué pour la première fois par Ibn Sirapioun, dans sa *Géographie* (M.S. Brit. Mus., Add. 23379), qui écrivait vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire et la fin du IXe de l'ère chrétienne.

Cet auteur, par sa description, nous fait savoir que le fleuve se divisait, pour la première fois, au-dessous du Caire, à Sardous, en trois branches : celle de l'Est (ancienne Branche Pélusiaque) allait, paraît-il, à Farama (Péluse); celle du milieu, qu'il appelle Branche de Sardous, devait représenter les anciennes Branches Sébennytique et Phatmétique; celle de l'Ouest, qui allait, nous dit-il, à Alexandrie, était l'ancienne Branche Canopique, avec la différence qu'il la fait aller à cette dernière ville, en suivant son canal à partir de Karioun, au lieu d'aller à la Baie d'Aboukir, cette dernière partie ayant déjà disparu à ce moment-là.

Dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil,* au chapitre d'Ibn Abd El-Hakam, j'ai fixé cette position de Sardous à Basous, et c'est par conséquent près de ce village que se trouvait ce sommet.

La description d'Ibn Sirapioun est, ainsi qu'on le voit, exactement conforme à celle que nous fait Hérodote du premier Sommet du Delta avec son point de division des trois branches; mais cette similitude de description entre ces deux auteurs ne doit pas être la cause du moindre doute qui pourrait en surgir, relativement à la position du premier sommet.

En effet, la position de celui que nous décrivons ne répond, ni comme situation, ni comme distance, à ce que nous disent les anciens auteurs au sujet de la position du premier.

Comme situation, ces auteurs nous disent que ce sommet était en face de

Kerkasore, et Strabon ajoute que cette ville se trouvait en face de l'Observatoire d'Eudoxe, lequel se trouvait à une certaine distance au Sud d'Héliopolis, tandis que notre sommet se trouve au Nord de cette dernière ville.

Comme distance, nous avons déjà démontré que celle qui existe entre la pointe méridionale de l'île d'El-Warrak et Memphis répondait exactement à celle que mentionnent les anciens auteurs, et que même l'un d'eux, Pline, cite un chiffre qui lui est inférieur; par conséquent, il ne peut être question de placer ce premier sommet à Basous, qui se trouve être situé encore à 3.700 mètres plus au nord de ladite pointe.

Du Bois-Aymé, dans son *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Descript. de l'Égypte, Ant.*, t. I, p. 267-290), fixe, sans avoir toutefois connaissance de ce que nous dit Ibn Sirapioun, le premier Sommet du Delta à l'embouchure du Canal d'Aboul Menagga, près de Basous, c'est-à-dire exactement dans la position de celui que nous décrivons actuellement.

A l'appui de son assertion, Du Bois-Aymé nous dit que l'embouchure de ce canal se trouve sous le même parallèle qu'Héliopolis, laquelle ville était vis-à-vis de Kerkasore, qui était en face du point de division du Nil. Je crois inutile de faire ressortir que cette description n'est pas tout à fait conforme à celle de Strabon.

Sous le rapport de la distance à Memphis, la défectuosité de la position qu'il préconise nous est dévoilée par ses propres mots suivants :

«L'origine du canal, d'ailleurs, peut bien avoir varié de quelques mètres, et n'être pas précisément aujourd'hui à l'endroit où le Nil se divisait autrefois en deux branches pour former le Delta; mais je serais plutôt porté à reculer encore ce point vers le Sud qu'à l'avancer au Nord, d'après ce que nous avons dit de sa distance à Memphis.»

Il me semble qu'après cet aveu, et de tout ce qui précède, il ressort bien que le sommet que nous mentionne Ibn Sirapioun représente, sans aucun doute, la deuxième position de celles des trois Sommets du Delta.

TROISIÈME SOMMET.

Nous arrivons maintenant à la troisième et dernière position de celles du Sommet du Delta, laquelle est restée en fonctions jusqu'à nos jours.

Le premier auteur qui nous en parle est toujours Ibn Sirapioun, qui le cite conjointement avec le précédent, en compagnie duquel il semble être resté en fonctions communes pendant un certain temps.

En effet, en dehors du point de division des trois branches que nous avons cité dans la description du sommet précédent, cet auteur nous mentionne un autre point de division de deux branches plus bas que le premier, à Shatanouf, qui est exactement celui d'aujourd'hui.

La durée des fonctions communes de ces deux sommets nous est inconnue, mais nous pouvons fixer approximativement la disparition du précédent, car Ibn Haoukal, qui écrivait un siècle après Ibn Sirapioun, c'est-à-dire vers le milieu du IVe siècle de l'hégire et la fin du xe siècle de l'ère chrétienne, ne mentionne que celui de Shatanouf; c'est donc dans l'intervalle entre ces deux auteurs que cette disparition a eu lieu, et, depuis ce moment, le sommet du Delta s'est stabilisé dans cette position et n'en a plus bougé, car aucun auteur, depuis cette époque, n'en a cité d'autre.

La planche V démontre le premier sommet du Delta, alors que l'île d'El-Warrak était une presqu'île.

La planche IV démontre les trois sommets avec Memphis, Kerkasore, Héliopolis et l'Observatoire d'Eudoxe. Lorsque le premier sommet était en fonctions, le bras du fleuve A B passant au nord de l'île d'El-Warrak n'existait pas, et l'île était une presqu'île, comme l'indique la planche précédente.

A mon avis, Kerkasore devait se trouver à Warrak El-Arab, car la position de cette localité répond exactement à celle que devait avoir la première par rapport à l'Observatoire d'Eudoxe.

CHAPITRE VIII.

LES BRANCHES.

INTRODUCTION.

Ainsi qu'on le conçoit aisément, le nombre et l'emplacement des branches du Nil ont varié aux différentes époques de l'histoire de l'Égypte; le Delta ayant été un golfe rempli par les alluvions du fleuve, il est incontestable que ce sont les branches les plus rapprochées de son sommet qui ont été les premières à se former.

Voici ce que nous dit Girard, dans son très intéressant *Mémoire sur la Vallée du Nil* (*Description de l'Égypte, Hist. Nat., Texte*, t. II, p. 398), sur la formation de ces branches :

«En débouchant de la longue vallée où il coule depuis l'île d'Éléphantine jusqu'à la vue des pyramides, le Nil, dans les premiers temps de son régime commença à remplir d'atterrissements le golfe dont le Delta occupe aujourd'hui l'emplacement; leurs progrès naturels déterminèrent la configuration à laquelle cette partie de l'Égypte doit le nom qu'elle a porté jusqu'ici. En effet, c'est au milieu du courant d'un fleuve que se meuvent les matières les plus pesantes qu'il charrie : tant que la vitesse de ce courant est assez considérable, elles continuent à se mouvoir; mais, au moment où les eaux peuvent s'étendre dans un plus grand espace, leur vitesse diminue tout à coup, et le dépôt de ces matières commence à s'opérer dans le prolongement du courant qui les transportait. Le fleuve, obligé de contourner le banc qu'elles forment, se partage nécessairement en deux branches, au milieu de chacune desquelles s'établit, par les mêmes causes, un banc secondaire qui, prenant journellement de nouveaux accroissements, finit par se réunir au premier. Les atterrissements trouvent ainsi, entre les deux branches du fleuve, un point d'appui qui, sous

la forme d'un triangle ou du delta grec, s'étend de plus en plus par l'écartement de ces branches. Outre les deux principales, il s'en forme d'intermédiaires, qui, suivant les circonstances, se comblent ou s'approfondissent, et qui jettent leurs eaux dans des lagunes ou des marécages, état par lequel passent toujours les atterrissements des fleuves, avant d'être rendus propres à la culture par un dessèchement suffisant.

« D'après l'explication que nous donnons ici de l'origine de la Basse-Égypte, on conçoit comment quelques historiens de l'antiquité n'ont admis que deux branches naturelles du Nil : la Canopique à l'occident, et la Pélusiaque à l'orient. Ils regardaient les cinq autres comme des canaux artificiels, parce qu'en effet le travail des hommes dut s'opposer à ce que les rameaux intermédiaires s'obstruassent par des atterrissements, puisqu'ils pouvaient servir de canaux d'irrigation et porter les eaux du Nil sur les terres de nouvelle formation, dont l'agriculture s'était emparée. »

Il est incontestable, ainsi qu'il le dit, que ce sont les deux Branches Canopique et Pélusiaque, dont le point de division formait le sommet de l'Ancien Delta, qui ont été les premières à se former; cependant, une troisième, la Sébennytique, a dû, sinon se former en même temps, du moins les suivre de bien près, car Hérodote (liv. II, § 17) nous dit qu'elle partait de l'angle du Delta, c'est-à-dire du point de division des deux premières. Je suis donc partisan de l'idée que, dans les temps reculés, il ne devait y en avoir que trois :

1° La Pélusiaque, limitant le Delta à l'est.
2° La Sébennytique, le fendant par le milieu.
3° La Canopique, le limitant à l'ouest.

Hérodote (liv. II, § 17) au IVe siècle avant J.-C., nous en signale cinq (voir pl. VII), qui étaient dans l'ordre de leurs bouches sur la mer, de l'est à l'ouest, comme suit :

1° La Pélusiaque.
2° La Saïtique.
3° La Mendésique.
4° La Sébennytique.
5° La Canopique.

Quant à la Bucolique, Branche de Damiette, au-dessous de Samanoud, et la Bolbitique, Branche de Rosette, au-dessous de Zawiet El-Bahr, il nous dit qu'elles étaient de simples canaux creusés par la main de l'homme.

Strabon (liv. XVII, chap. I, § 18), au Ier siècle de l'ère chrétienne, nous en signale sept (voir pl. VIII), toujours de l'est à l'ouest, comme suit :

1° La Pélusiaque.
2° La Tanitique.
3° La Mendésique.
4° La Phatnitique
5° La Sébennytique.
6° La Bolbitique.
7° La Canopique.

La Tanitique de cet auteur est la Saïtique d'Hérodote, et sa Phatnitique est la Bucolique de ce dernier auteur.

Pomponius Mela (*Géogr.*, liv. I, chap. 9), même siècle que Strabon, nous cite les mêmes branches que ce dernier, en appelant la Tanitique, Cataptyste, et la Phatnitique, Phatmétique.

Pline (liv. V, chap. XI, § 5), même siècle que Strabon, nous mentionne les mêmes branches que cet auteur, en donnant aussi les noms de Naucratique et d'Héracléotique à la Canopique.

Ptolémée (*Géogr.*, liv. IV, chap. V, § 16 et 17), au IIe siècle de l'ère chrétienne, nous mentionne des branches qui diffèrent en grande partie de celles des autres auteurs, quoiqu'il ne vienne qu'un siècle seulement après eux et que certainement celles qu'ils énumèrent devaient exister à son époque, puisque Ammien Marcellin, qui vient deux siècles après lui et qui a visité le pays, les cite aussi. Il emploie des noms totalement différents, mentionne certaines de leurs branches en totalité, d'autres en parties, d'autres pas du tout, et nous parle d'autres qui certainement étaient moindres en importance que celles qu'il laisse de côté; mais il conserve aux bouches leurs noms originaux.

Les branches qu'il nous mentionne sont, ainsi qu'il les place, de l'est à l'ouest (voir pl. IX), comme suit :

1° La Bubastique.
2° La Busiritique.
3° L'Athribitique.
4° La Thermutiaque.
5° Le Taly.
6° L'Agathos Daimon.
7° La Butique.

La Bubastique est la Pélusiaque des autres auteurs; la Busiritique occupe une partie de la Tanitique, et sa partie inférieure est celle de la Phatnitique; l'Athribitique occupe la partie supérieure de la Phatnitique; la Thermutiaque occupe la partie inférieure de la Sébennytique; le Taly, celle de la Bolbitique; l'Agathos Daimon est la Canopique des autres auteurs; enfin la Butique n'a rien de commun avec les autres, et coupe transversalement le Delta.

Contrairement aux autres auteurs, il divise le Delta en trois parties :

1° Le Grand Delta, entre l'Agathos Daimon et l'Athribitique.
2° Le Petit Delta, entre la Busiritique et la Bubastique.
3° Le Troisième Delta, entre les deux précédents, soit entre l'Athribitique et la Busiritique.

Ammien Marcellin (liv. XXII, chap. 15), qui a visité l'Égypte au IVe siècle de l'ère chrétienne, nous mentionne les mêmes branches que Strabon, avec la seule différence qu'il appelle la Canopique, Héracléotique.

Après cela nous arrivons aux auteurs arabes. Je me contenterai de mentionner dans cette introduction seulement ceux qui nous parlent des branches du pays d'une façon générale; les autres seront cités dans la description séparée des branches.

Le premier de leurs géographes, El-Khawarizmi (*Afrika,* Wien, 1916), de la fin du IIe siècle de l'Hégire = la fin du VIIe siècle de l'ère chrétienne, nous dit que le fleuve, au-dessous du Caire, se divisait en sept branches qui

s'écoulaient à la mer. Malheureusement, sauf pour les deux bouches extrêmes, qu'il place respectivement à Alexandrie et Damiette, il ne nous indique aucune ville près des autres; c'est fort regrettable, car, comme il les concentre toutes entre ces deux villes, ce qui ne concorde pas tout à fait avec leurs positions dans les anciens temps, il eût été intéressant de connaître leurs emplacements exacts.

Ibn Abd El-Hakam (*Foutouh Masr,* édit. Yale Oriental Series, New Haven, p. 6), dans la première moitié du IIIe siècle de l'Hégire = même moitié du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, nous mentionne sept branches; mais elles ne concordent avec les anciennes que par le nombre seulement, et sont :

1° La Branche de Manha.
2° — Fayoum.
3° — Memphis.
4° — Sardous.
5° — Damiette.
6° — Sakha.
7° — Alexandrie.

Les deux premières sont dans la Haute-Égypte; la troisième est en partie dans la Haute et en partie dans la Basse-Égypte; les quatre dernières sont dans la Basse-Égypte. Elles seront d'ailleurs toutes décrites séparément plus tard.

Ibn Sirapioun (*Géogr.*, MS. Brit. Mus., Add. 23379), dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'Hégire = même moitié du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, nous mentionne également sept branches (voir pl. X), toutes dans la Basse-Égypte et allant de l'est à l'ouest, comme suit :

1° La Branche de Farama
2° — d'Abou Sir.
3° — de Sardous.
4° — de Damiette.
5° — allant à Rosette.
6° — — Alexandrie.
7° — d'Alexandrie.

Les branches de cet auteur sont celles qui concordent le plus avec celles des anciens auteurs : ainsi, la Branche de Farama (Péluse) est la Pélusiaque; celle d'Abou Sir correspondrait à la Mendésique, avec la différence que son point de départ du fleuve est un peu plus bas; la Branche de Sardous occuperait peut-être la partie supérieure de l'Athribitique et la partie moyenne de la Phatmétique; la Branche de Damiette serait la partie supérieure de la Phatmétique, la partie moyenne de l'Athribitique et la partie inférieure de la Phatmétique; la branche allant à Rosette est exactement la Bolbitique; et celle allant à Alexandrie est la Canopique, avec la différence qu'à partir de Karioun elle suit l'ancien Canal de Schédia, au lieu d'aller à la Baie d'Aboukir.

Enfin Idrissi, le plus grand géographe arabe (*Description de l'Afrique*, édit. Dozy et De Goeje, Leyden), mentionne six branches (voir pl. XI), savoir :

1° La Branche de Tennis.
2° — Damiette.
3° — Melig.
4° — Ibiar.
5° — Rosette.
6° — Shabour.

Je termine ici les auteurs arabes, car tous ceux qui viennent après ceux que je viens de citer ne font que répéter ce que ces derniers disent.

Ayant appris qu'il existait au Ministère des Travaux publics un plan avec courbes du niveau du Delta, j'ai cru intéressant de le consulter afin de m'assurer de l'exactitude des idées que j'avais émises. Mon principe étant que, dans une terre d'alluvion comme le Delta, toute élévation existante, de même nature que son sol, doit forcément avoir été causée par le passage d'un cours d'eau, et ces canaux étant les conducteurs charriant le limon qui élève le sol, il s'ensuit forcément que leurs eaux en déposent une plus grande quantité sur les terrains les avoisinant, au détriment de celles qui en sont éloignées, et provoquent par cela ladite élévation. Cette quantité varie naturellement ainsi que l'exhaussement suivant la force et la direction du courant des eaux, ainsi que le volume qui en est déposé sur les terrains.

L'examen de ce plan m'a donné la grande satisfaction de voir confirmée l'exactitude de mes idées sur les tracés des Branches que j'avais suivis.

J'ai cru qu'il serait intéressant de consigner sur une carte spéciale le tracé de toutes ces élévations, qui représentent des cours d'eau existants ou disparus.

Ainsi qu'on le verra sur celle qui est jointe au présent ouvrage, ces tracés sont marqués par des lignes rouges; il va sans dire que ces cours n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir la rectitude de ces lignes, qui ne sont tracées que pour donner une idée de la direction de l'élévation seulement (voir pl. VI).

On remarquera que parmi les branches qui ont disparu, il n'y a que la Canopique qui se soit constitué un tracé durable jusqu'à la mer en créant le relief du sol entre les lacs d'Edkou et d'Aboukir, tandis que toutes les autres s'arrêtent à une certaine distance de la côte, au commencement de la région des lacs dans le nord du Delta. Ceci doit provenir du fait qu'étant la branche la plus importante de toutes et probablement la plus ancienne, elle charriait aussi la plus grande quantité de limon qu'elle déposait sur ses bords, et a provoqué par là l'élévation du sol entre les deux lacs.

Les tracés de la carte qui correspondent aux cours d'eau dont les anciens noms sont connus sont nommés avec ceux-ci; quant à leurs noms modernes, on les trouvera sur les autres cartes. Les cours d'eau dont les noms anciens ne sont pas connus sont nommés par leurs noms modernes. Quant à ceux qui n'existent plus, ils sont sans noms.

Je vais passer maintenant à la description séparée de chaque branche par ordre alphabétique.

LA BRANCHE D'ABOU SIR.

Cette branche ne nous est mentionnée que par Ibn Sirapioun, dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'Hégire = même moitié du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, et elle remplissait les mêmes fonctions que la Mendésienne, avec la différence qu'elle se détachait un peu plus bas du fleuve.

Cette branche se détachait de celle de Sardous, en face d'Abou Sir; mais comme Ibn Sirapioun place cette ville sur la rive Est de cette dernière branche, il s'ensuivrait que celle que nous décrivons devrait couler à l'Ouest, ce qui est impossible, car elle couperait ainsi la Branche de Damiette de notre auteur; donc, de deux choses l'une : ou la position qu'il donne à Abousir est

erronée, ou les mots «en face» ne voulaient pas dire la rive opposée; il y a d'ailleurs dans les cours d'eau d'Idrissi un canal qu'il appelle celui de Shanasha, qui me semble répondre probablement à cette branche, avec la différence qu'il se détachait un peu plus haut, à Mit Badr Halawa.

Quant au trajet de cette branche, aucun point de repère ne nous est donné, mais notre auteur nous dit qu'elle s'écoulait dans la mer à Asroudat, nom inconnu ou erroné; Idrissi fait écouler son canal dans un lac entre Tennis et Farama, et il est plus que probable que cette branche suivait cette destination (voir pl. X).

LA BRANCHE D'ALEXANDRIE.

Les auteurs arabes sont seuls à nous faire mention de cette branche, qui ne surgit qu'après la conquête du pays par eux.

Cette branche est l'ancienne Branche Canopique, avec la différence qu'à partir de Karioun elle suit l'ancien canal de Schédia jusqu'Alexandrie, au lieu du trajet de Karioun à la Baie d'Aboukir qui avait disparu au moment de l'occupation arabe.

Le point de départ de cette branche a varié suivant les époques et les auteurs, et voici ce que ces derniers disent à ce sujet :

El-Khawarizmi, qui est le premier qui en parle, nous dit que le fleuve, au-dessous du Caire, se partageait en sept branches, dont la plus occidentale allait à Alexandrie; de cette description, il ressort naturellement que le point de départ devrait être le sommet du Delta.

Ibn Abd El-Hakam nous mentionne la branche, mais ne nous indique pas son point de départ.

Ibn Sirapioun, quoique n'appelant pas cette branche Branche d'Alexandrie, nom qu'il réserve à la suivante, et bien que se contentant de nous dire qu'elle allait à Alexandrie, nous édifie cependant sur son point de départ : il nous dit qu'elle se détachait de la Branche de Sardous à la ville de ce même nom, c'est-à-dire au sommet du Delta, près de Basous, et allait à Alexandrie (voir pl. X).

Yacoubi (*Kitab El-Bouldan*, p. 339) est le premier auteur qui fasse descendre son point de départ plus bas; quoiqu'il ne le fixe pas, nous pouvons cependant le faire en nous basant sur les districts qu'il y place; les plus méridionaux

sont, en descendant du midi : Tarnout, Kherbeta et Kertassa. Le fait que ce district de Tarnout (Tarrana) est le plus méridional parmi ceux qu'il mentionne nous prouve que le point de départ de cette branche, d'après lui, était celui de la division des deux branches en face d'Abou Nashaba (voir pl. XI).

Ibn Haoukal (*El-Massalik wal-Mamalik*, édit. De Goeje, p. 90) nous dit que le fleuve, arrivé à Abou Youhannas (Abou Neshaba), se partageait en deux branches, et que l'occidentale «coulait vers l'ouest jusqu'à Alexandrie». Après son départ d'Abou Youhannas, la branche passait, d'après sa description, à Tarnout (Terrâna), où il nous dit, entre autres choses, qu'il y avait beaucoup de prêtres; ceci se comprend aisément, cette ville étant le dépôt du commerce du Wadi Natroun, où il y a les couvents coptes; de là elle passait à Bastama (Beshtami), et après, elle arrivait à Shabour, qui était le vrai point de départ du canal d'Alexandrie. De cette ville, le canal allait à Mehallet Nekeideh, Nekeidi actuellement, où il retrouvait l'ancienne branche Canopique et suivait son trajet en passant par Denshâl, Kertasa (Damanhour), Shoubra (Shoubra Damanhour) et Abou Mina, Karanfil, Abrshîk (Barsîk), et arrivait à Karioun; à partir de ce point, c'était l'ancien canal de Schédia qu'il suivait, en passant par un village que notre auteur appelle Sir, inconnu actuellement, et qu'il place à mi-chemin entre Karioun et Alexandrie, et qui correspondrait au kilomètre 57 du canal Mahmoudieh, sur le siphon, à l'est de la gare de Khourshid; il nous dit qu'il y avait beaucoup de pêcheurs dans ce village; c'est en effet une position qui est à cheval sur les lacs Maréotis et Aboukir, le premier le touchant de l'ouest et le second de l'est; enfin après Sir, le canal arrivait à Alexandrie.

A partir de cet auteur, la partie de la branche actuelle de Rosette, que les différents auteurs incorporent dans celle que nous décrivons, cesse de l'être, et la branche se transforme en «Canal d'Alexandrie», dont on trouvera la description dans le chapitre des *Canaux*.

LA BRANCHE D'ALEXANDRIE D'IBN SIRAPIOUN.

Sous cette dénomination, Ibn Sirapioun nous décrit une branche qui n'est pas du tout celle des autres auteurs, portant le même nom; c'est un tout autre cours d'eau, ainsi qu'on va s'en rendre compte.

Notre auteur fixe son point de départ à l'écluse de Zat el-Hammam, à une faible distance au-dessus de la Pyramide de Joseph; cette écluse est celle d'El-Lahoun actuellement; elle empruntait alors son nom au village d'El-Hammam existant aujourd'hui à côté d'elle; quant à la Pyramide, c'est celle d'El-Lahoun.

Du commencement de cette branche, se détachaient deux autres.

La première se dirigeait vers le sud, cours contraire à la direction des eaux, et il faut croire que son intention n'était que d'en indiquer le tracé. Après l'écluse, la branche rencontrait les villages suivants, tous inconnus aujourd'hui, sauf le dernier : Deir Afitam; Insaya, d'où se détachait un bras que nous décrivons ci-après; puis El-Katissa, et enfin El-Bahnassa, où elle prenait fin. Ce cours est absolument celui du Bahr Youssef venant du sud, et il est extrêmement bizarre que l'auteur le termine à Bahnassa.

Quant au bras qui se détachait de cette branche à Insaya, il allait également vers le sud et passait à Taha, actuellement Taha el-A'mida, district de Samallout, puis à Fihfaf, Sata, Bous et Aksa, noms inconnus ou erronés, et finalement arrivait à Assiout, où il prenait fin. Ce serait en quelque sorte le cours du canal Ibrahimieh actuel. Les mêmes objections que j'ai émises pour la direction des eaux de la branche précédente s'appliquent également à celle-ci.

La seconde branche se détachait de celle d'Alexandrie à l'écluse de Zat el-Hammam, allait à l'est vers Dalâs, existant actuellement, et revenait ensuite au grand bras. Entre ces deux branches, notre auteur place les villes de Médinet el-Fayoum et d'Ahnas, et nous dit que la première était près de la grande branche et la seconde près de la petite. Cette description est des plus bizarres, car les deux villes se trouvent actuellement tout à fait en dehors d'un pareil tracé, et à ce compte-là il faudrait :

Ou que la ville de Médinet el-Fayoum ne fût pas à sa place actuelle et eût été à l'est de la branche d'Alexandrie, qui partait de l'écluse, ce qui me paraît peu probable;

Ou que la branche, après l'écluse, eût suivi le Bahr Youssef actuel, et après avoir contourné la ville, à l'ouest, fût revenue à la vallée du Nil par un passage à travers le désert n'existant pas aujourd'hui, ce qui me paraît encore moins probable.

Quant au cours de cette branche d'Alexandrie, il nous dit qu'elle partait à une faible distance au-dessus de la Pyramide de Joseph (El-Lahoun), c'est-à-dire de l'écluse de Zat el-Hammam (El-Lahoun), passait devant le Kasr (château) de Joseph, nom qu'il faut remplacer par celui de prison de Joseph (Sign Youssef), désignation d'une partie de la nécropole de Sakkarah, en bordure de la plaine, qu'elle laissait à l'ouest, et allait se jeter dans la mer à Alexandrie.

Il ne nous indique malheureusement aucun point de repère sur tout ce parcours; mais le point de départ et le point d'arrivée de cette branche sont suffisants pour que je l'identifie avec le canal d'El-Asara.

Il est vrai que ce canal se déversait dans le lac Maréotis; mais ce lac étant alimenté par lui, il se peut très bien que notre auteur ait considéré la bouche du lac dans la mer comme celle de la branche elle-même.

Cette branche n'est donc, à mon avis, rien autre que ce canal (voir pl. XIV).

LA BRANCHE ATHRIBITIQUE.

Cette branche se détachait, d'après Ptolémée, de la Bubastique à 0°5′ de latitude au nord du parallèle du sommet du Delta, ce qui ferait, d'après les degrés de cet auteur, 10 kilom. 1/4. En admettant même que ces calculs ne soient pas exacts, vu la petite distance, la différence devrait être bien minime; c'est pour cette raison qu'en fixant son point de départ d'après ladite distance, nous pouvons être sûrs de ne pas nous trouver loin de la vérité.

Ptolémée nous dit que cette branche passait par la ville d'Athribis, de laquelle elle tirait son nom; cette description nous oblige à suivre la branche Phatmétique jusqu'à cette ville, comme étant le seul cours d'eau qui passât devant elle. Ici nous nous trouvons en face d'une des originalités de cet auteur. La Branche Phatmétique était alors la troisième en importance de toutes celles du fleuve; l'ayant suivie jusque là, il eût été bien plus naturel de la suivre jusqu'à la fin, surtout qu'il n'y avait rien qui obligeât à l'abandonner; mais après Athribis, il dévie à l'ouest par un cours d'eau n'existant pas à l'heure actuelle, pour s'amorcer sur un autre d'une importance secondaire par rapport à celle qu'il quittait, soit le Bahr Shibin, pour le suivre jusqu'à sa fin, puis le Bahr Bessendileh, pour se jeter dans la mer par une fausse bouche appelée Pineptimi par notre auteur.

Les nomes que Ptolémée place entre cette branche et la Thermutiaque sont, du nord au sud, comme suit :

NOME.	MÉTROPOLE.	NOM MODERNE.
Sébennyte Inférieur.....	Pachnamounis.	Kom el-Khawaled.
Xoïte.................	Xoïs.	Sakha.
Phthemphuthi.........	Taoua.	(dans la région de Tanta).

Les deux derniers sont bien situés entre les branches Athribitique et Thermutiaque, mais le premier aurait, d'après le Service des Antiquités, sa métropole à Kom el-Khawaled, à l'ouest de la Thermutiaque, ce qui indique que ce nome devait avoir une partie de son territoire à l'ouest de ladite branche.

A titre de renseignement, je mentionnerai ici qu'il existe, à 12 kilomètres au sud de Kom el-Khawaled, un village qui s'appelle Bakhanis; ce nom n'est pas arabe et a une ressemblance frappante avec Pachnamounis (voir pl. IX).

LA BRANCHE BOLBITIQUE.

Cette branche dérivait de la Canopique à Zawiet el-Bahr, et suivait la branche actuelle de Rosette jusqu'à la mer. Elle tirait son nom de la ville de Bolbitine (Rosette actuellement).

Mahmoud pacha, dans son *Mémoire,* l'a fait passer, à tort, après Atfeh, par Digieh et Lakanah, pour se joindre à nouveau à la Canopique près de Teh el-Baroud, se basant sur ce que Strabon aurait dit que Saïs était à deux schœnes du fleuve; mais il ne remarque pas suffisamment que le passage en question concerne la Canopique, et non cette branche. D'ailleurs Pline cite cette ville parmi les plus renommées situées sur les branches du fleuve, se référant sans doute pour ceci à la Bolbitine.

Au temps d'Hérodote, cette branche n'était, d'après sa description, qu'un canal creusé par la main de l'homme, et ce n'est qu'à l'époque de Strabon qu'elle est citée comme branche; puis pour les mêmes raisons signalées pour la Phatmétique, celle-ci dessécha la Canopique et se substitua à elle (voir pl. VIII).

LA BRANCHE BUSIRITIQUE.

Le nom de cette branche, ainsi qu'il l'indique, dérivait de la ville de Busiris, et elle s'écoulait, d'après Ptolémée, par la bouche Phatmétique. Avec cette

description, à priori, on s'imaginerait qu'elle représente la partie inférieure de cette branche, surtout que celle-ci passe devant Busiris (Abou Sir), de laquelle dérivait son nom. Mais ce n'est pas le cas, car, avec la liste des nomes que Ptolémée place à l'est et à l'ouest de cette branche, il faut chercher une autre origine à son nom et un autre cours. C'est ce que nous allons démontrer par ce qui suit.

Cette branche se détachait de la Bubastique. Quant à son point de départ, nous n'avons, pour le fixer, que deux indications :

1° La latitude que nous indique Ptolémée; quant à la longitude, elle ne coïncide pas;

2° La position du nome le plus méridional de ceux qu'il place entre cette branche et l'Athribitique, et qui se trouve être le nom Athribite.

La latitude 0°20′ qu'il donne du sommet du Delta fixerait le point de départ de cette branche de la Bubastique aux environs du village d'El-Naamna; ceci me paraît répondre à peu près à la description de Ptolémée, avec le seul inconvénient d'être légèrement trop bas par rapport à la position du nome Athribite, et sous ce rapport, il eût été préférable de la faire partir d'un peu plus haut, voire de Shibin el-Kanater; mais en l'absence d'une justification quelconque de pouvoir le faire, nous ferons partir cette branche du village d'El-Naamna.

De là, elle devait se diriger vers le nord, par un cours non existant actuellement, et s'amorcer sur le Bahr Mouès (branche Tanitique) à El-Gédaida, et le suivre jusqu'à Kafr Sakr; de cette façon se forme l'île de Myecphoris, qu'Hérodote nous dit être en face de Bubaste, et qui se trouverait limitée comme suit : au sud par la Pélusiaque, à l'ouest par la Busiritique, au nord par la Busiritique de Ptolémée ou la Tanitique des autres auteurs, et à l'est par les deux canaux de 100 pieds de largeur qui arrivaient, ainsi que nous le décrit Hérodote, devant le temple de Bubaste, et qui, ainsi que je l'ai déjà dit, devaient provenir chacun de l'une des branches Pélusiaque et Tanitique; puis, par un cours non existant, cette branche devait aller rejoindre la Phatmétique entre Sherbine et Faraskour et s'écouler par sa bouche.

Aucun autre cours n'est possible à cette branche, à cause des nomes que

Ptolémée place entre elle et l'Athribitique à l'ouest et la Bubastique à l'est, qui sont, en remontant du nord au sud, pour les premiers :

NOME.	MÉTROPOLE.	NOM MODERNE.
Onouphite	Onouphis	Mehallet Menouf
Sébennyte Supérieur	Sebennytus	Samannoud
Mendésien	Thmuis	Tmai el-Amdid
Busirite	Busiris	Abou Sir
Léontopolite	Léontopolis	Tell Mokdam
Athribite	Athribis	Benha

et pour les seconds :

Nessyt	Panéphysis	Achmoun el-Romman
Tanite	Tanis	San el-Hagar
Pharbæthite	Pharbætus	Horbéit

Ainsi qu'on le verra sur la carte, tous ces nomes se trouvent à leurs places, sauf le nome Onouphite, dont la métropole, Onouphis, serait, d'après le Service des Antiquités, à Mehallet Menouf, par conséquent entre l'Athribitique et la Thermutiaque.

Quant à l'origine du nom de cette branche, on verra par son cours et la position des nomes, qu'il est difficile, malgré toute l'originalité de cet auteur, de l'attribuer à Busiris (Abou Sir) sur la Branche Phatmétique, de laquelle elle était séparée par d'autres nomes. Il est vrai que dans la position géographique qu'il donne aux nomes situés entre cette branche et l'Athribitique, le Busirite se trouve être le plus méridional de tous, ce qui le mettrait au commencement de cette branche, et alors on comprendrait qu'elle portât le nom du nome près duquel elle avait son point de départ; mais il n'y a aucun nome connu sous ce nom dans cette région, et jusqu'à preuve du contraire, nous sommes obligés de considérer la position qu'il donne à ce nome, ou comme une erreur de calcul de sa part, ou comme résultant d'une altération de chiffres dans les copies de son ouvrage qui nous sont parvenues. Il faut donc chercher autre chose. La seule solution qui me paraisse acceptable pour cette question est la suivante : il existe, dans le markaz de Simbellawin, le village d'Abou'l Sir avec un kôm antique, lequel, d'après le Service des Antiquités,

aurait probablement porté le nom de Busiris, et qui se trouve éloigné de la Branche de 12 kilomètres seulement; à mon avis, ce village aurait très bien pu donner son nom à cette branche, et cette hypothèse me paraît plus vraisemblable que l'autre (voir pl. IX).

LA BRANCHE BUTIQUE.

Cette branche nous est mentionnée par Ptolémée, mais je ne la considère pas comme naturelle, à cause de son cours, et elle a dû certainement être creusée par la main de l'homme. Elle coupait le Delta transversalement, avec un cours parallèle au littoral, et joignait le fleuve Taly, la Thermutiaque, l'Athribitique, la Busiritique et la Bubastique; on verra qu'un tel cours ne pouvait être créé par la nature ; il a dû être creusé dans le but de retenir par ses digues les eaux, pendant l'inondation, entre les parties hautes et basses, et pour aider à accélérer le dessèchement des terres, par l'évacuation des eaux de l'inondation.

Cette branche tirait son nom de la ville de Buto; ceci doit provenir du fait qu'elle avait son point de départ dans le nome Phthénéote, dans la métropole était Buto, et qu'elle traversait (voir pl. IX).

LA BRANCHE CANOPIQUE.

Cette branche prenait naissance, ainsi qu'il a été dit, au sommet de l'ancien Delta et était la plus importante de toutes celles du fleuve. Suivant Aristote, elle était la seule naturelle, toutes les autres ayant été creusées par la main des hommes pour accélérer le dessèchement du Delta.

C'est à tort que Mahmoud pacha el-Falaki, dans son *Mémoire,* l'a fait passer par Aboul-Gheit, Shalakan, Abou Rakaba, Menouf et Alkam, sur la Branche de Rosette; il ne commet d'ailleurs cette erreur que parce qu'il place Momemphis, qui était sur le fleuve, à Menouf à cause de la ressemblance des deux noms; mais, s'il avait tenu compte que Strabon a placé cette ville entre Hermopolis et Naucratis, il ne l'aurait pas commise, surtout lui qui place la première de ces villes à Abou-Hommos et la seconde à Damanhour. Par conséquent, cette branche n'a eu et ne pouvait avoir d'autre cours, depuis le

sommet de l'ancien Delta jusqu'au village de Zawiet el-Bahr, un peu au-dessus de Neguileh, que le cours actuel de la Branche de Rosette.

Zawiet el-Bahr veut dire en arabe «angle du fleuve». Comme c'est de ce point que la branche Canopique déviait à l'ouest et formait un coude, il se pourrait fort bien que cet endroit fût nommé de cette façon-là à cause de cette circonstance. Il est vrai que la partie de cette branche se dirigeant vers l'ouest existait avant l'invasion arabe; mais il se peut très bien que le nom ancien ait été arabisé au moment de ladite invasion; n'avons-nous pas devant nous l'exemple de Péluse, qui veut dire «boue» en grec, et qui s'appelle Tineh, aujourd'hui, lequel signifie aussi «boue» en arabe?

Arrivé à ce village de Zawiet el-Bahr, il nous faut maintenant déterminer l'endroit qui, vu sa position établie d'une façon certaine sur la branche Canopique, en est le plus rapproché; or nous trouvons que c'est la ville de Naucratis.

Cette ville, qui se trouvait sur la branche, ayant été déterminée d'une façon définitive à Kom Gaef, près de Nebeira, il s'agit de voir s'il existe un cours d'eau reliant ce point à la branche de Rosette, anciennement Canopique, et, en cas d'existence de ce cours d'eau, on peut être assuré qu'il occuperait le lit de l'ancienne branche, car ni la pente du terrain, ni la direction des cours d'eau n'ont varié depuis les anciens temps jusqu'à nos jours.

De l'examen de la carte de la région, il ressort qu'il existe un canal important nommé Abou Diab, lequel, partant de la branche de Rosette à Zawiet el-Bahr, arrive et passe à l'ouest de Kom Gaef (Naucratis); cette position correspond exactement à celle que Strabon donne à la branche Canopique par rapport à Naucratis dans le passage suivant de son ouvrage (liv. XVII, § 23) sur le trajet qu'on fait en remontant ladite branche de Schédia à Memphis : «A gauche, maintenant, dans le Delta, on aperçoit sur le fleuve même Naucratis». Le canal Abou Diab passant à l'ouest de Naucratis, toute personne qui le suivrait pour remonter vers Memphis aurait la ville à sa gauche.

Ceci, à mon avis, constitue une preuve indéniable que ce canal occupe le lit de l'ancienne branche Canopique. Une autre preuve venant démontrer l'exactitude du tracé proposé est la suivante. Le Ministère des Travaux publics a en projet l'exécution d'une grande voie de navigation et d'irrigation à travers la Béhéra jusqu'à Alexandrie. Lorsque le nivellement de la province fut fait, il fut reconnu que le canal Abou Diab, avec les terrains le bordant, était plus

élevé et plus fertile que ceux de la région et formait une sorte de bosse. Ce phénomène est commun en Égypte dans tous les emplacements occupés par les cours d'eau, à cause du limon qu'ils charrient et qu'ils déposent en plus grande quantité sur les terrains les avoisinant, au détriment de ceux qui en sont éloignés. Cette élévation du sol et sa fertilité constituent donc une autre preuve du passage de cette branche dans ladite région. Étant sur cette piste, suivons-la.

Ce canal, après Kom Gaef, continue jusqu'au village de Gambaway; à partir de ce point, son cours, ainsi qu'il est marqué sur l'Atlas de la *Description de l'Égypte,* se prolongeait anciennement dans la direction de Damanhour en côtoyant le village d'El-Awaga à l'est; puis, passant entre ceux de Tarabamba et Dessounès, il laissait Karakès à sa gauche et arrivait à Damanhour (Hermopolis parva), que Strabon nous dit être bâtie sur le fleuve même.

Des doutes ont surgi chez certains savants, et entre autres chez M. Ev. Breccia, directeur du Musée d'Alexandrie, au sujet de l'emplacement d'Hermopolis parva à Damanhour; mais, à mon avis, la ville devait s'y trouver pour la raison suivante : l'*Itinéraire d'Antonin* nous donne 24 milles romains, soit 35 kilom. 1/2, entre Chereu (Karioun) et Hermopolis (Damanhour); or, la distance entre ces deux villes, en suivant la branche Canopique telle qu'elle est tracée sur ma carte, et qui devait certainement être la voie suivie entre ces deux points et à laquelle se réfère ledit *Itinéraire,* se trouve être de 36 kilom. 1/2. On verra par ces chiffres qu'il est difficile de la déplacer de Damanhour. Je ferai remarquer ici que la distance de Chereu à Alexandrie, d'après ledit *Itinéraire,* se trouve être actuellement comme suit : de l'emplacement de la Porte Canopique, en suivant l'ancien chemin de Rahmanieh, tel qu'il est marqué sur la carte de l'Expédition française, jusqu'au coude que fait le canal Mahmoudieh au kilomètre 63,500, à l'est du pont de Hagar Nawatieh, pour se diriger vers Kafr el-Dawar, nous avons 5500 mètres; et de ce point, en suivant le canal Mahmoudieh puis le tronçon délaissé de l'ancien canal d'Alexandrie jusqu'en face de Karioun, 24.500 mètres; soit un total de 30.000 mètres, contre 20 milles romains, soit 29.600 mètres, d'après l'*Itinéraire d'Antonin.*

Après ce point, la branche Canopique devait suivre l'ancien canal de Damanhour marqué ainsi sur l'Atlas de la *Description de l'Égypte,* et dont

l'emplacement est occupé actuellement par la route agricole de Damanhour à El-Atfeh, jusqu'à sa jonction avec l'ancien canal d'Alexandrie près du village d'Aflaka.

A partir de là, ladite branche suivait le cours de cet ancien canal (qui n'est autre que le Mahmoudieh) jusqu'à Karioun et Schédia, autre point indiscuté près duquel passait la branche Canopique. Dans toute la région, il ne peut y avoir d'autre cours possible à cette branche que celui de ce canal. En effet, le rehaussement du sol sur ses bords, sa plus grande fertilité, les amas de décombres et les anciens koms sur son parcours, ajoutés au fait qu'il relie deux points se trouvant d'une façon incontestée sur ladite branche, constituent des preuves irréfutables qu'il servait de trajet à ce grand bras du fleuve.

Il est intéressant de noter ici que Mahmoud pacha el-Falaki, dans son *Mémoire sur l'antique Alexandrie,* dit qu'à Schédia et Karioun le fleuve faisait un coude vers l'est, se basant sur le passage suivant de Procope : «C'est là (à Karioun) que commençait le canal d'Alexandrie et que le fleuve tournait à gauche, quittant le pays alexandrin»; or il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte ci-jointe pour s'assurer que ce coude existe dans le cours de l'ancien canal après le point de départ de celui qui allait à Alexandrie.

Après Schédia (actuellement el-Nachou el-Bahri), ainsi que le dit Mahmoud pacha, le fleuve suivait le cours de l'ancien canal Edkawieh, en laissant Kom Mazin à sa droite. Suivant alors le léger relèvement de terrain qui sépare le lac d'Aboukir de celui d'Edkou, et qui répondait certainement à l'ancienne branche, dont les bords, suivant la loi ordinaire de ce genre de phénomènes, devaient être, par l'effet des alluvions, un peu plus élevés que le sol, à une certaine distance de part et d'autre, il passait ensuite entre Kom el-Dahab et Kom el-Tarfaya, et arrivait à la mer à Kom el-Ahmar, actuellement appelé Tabieh el-Hamra, à cause du fort qui y a été édifié.

Mahmoud pacha dit avec raison que cet emplacement est celui de l'ancienne ville d'Heracleum, qui se trouvait à l'embouchure du fleuve, et où, d'après Hérodote, il y avait un temple d'Hercule où il n'était plus permis de saisir l'esclave fugitif de n'importe quel maître, s'il recevait les stigmates divins et se donnait au dieu.

Comme preuve à l'appui de son assertion, Mahmoud pacha mentionne dans son *Mémoire,* p. 79, le passage suivant :

«Les sondages exécutés dans la rade d'Aboukir par M. Larousse, vers l'année 1859, ne laissent aucune incertitude sur l'emplacement de la bouche Canopique au pied de la colline Kom el-Ahmar; le lit de l'embouchure du fleuve se voit, en effet, marqué au fond des eaux de la rade par deux bas-fonds qui, s'étendant du Kom el-Ahmar jusqu'auprès de l'île d'Aboukir, sur une longueur de 6 kilomètres environ du sol actuel, conservent entre eux encore le canal de l'embouchure 6 ou 7 mètres au-dessous des eaux, tandis que les deux bas-fonds ne sont qu'à 2, 3 ou 4 mètres au-dessous des mêmes eaux. Ces bancs sous-marins sont naturellement formés par le limon du Nil, semblablement aux bancs qu'on voit formés maintenant aux embouchures actuelles du fleuve et qui s'avancent dans la mer de plus de 6 kilomètres, formant ainsi deux caps au delà de Rosette et de Damiette. Les bas-fonds de la bouche Canopique ont dû être autrefois au-dessus du niveau de la mer et former conséquemment, avec la côte jusqu'au cap d'Aboukir, une sorte de port pour la ville de Canope.»

Le prolongement de cette branche dans la mer jusqu'auprès de l'île d'Aboukir est entièrement confirmé par Pline, dans le passage suivant (liv. V, § 34) :

«Des îles en face de l'Asie, la première est dans la bouche Canopique du Nil; la seconde est le Phare, unie par un pont à Alexandrie.»

L'île, actuellement, est à 11 kilomètres du rivage, et il est évident que ces mots «dans la bouche» voulaient dire quelque chose de plus près que cette distance; il serait même douteux si celle de 5 kilomètres, qui resterait après le prolongement des 6, pourrait s'appliquer convenablement à cette description. Il est vrai qu'Hérodote nous dit que le temple d'Hercule était sur le rivage, mais ceci n'a rien de contradictoire avec ce qui est dit précédemment, car il pouvait très bien se trouver sur le rivage du golfe formé par le prolongement de la branche dans la mer.

On conçoit maintenant aisément, après la description mentionnée plus haut, pourquoi cette branche portait le nom de Canopique, car, à part sa proximité de la ville, elle lui procurait un avantage réel en servant de brise-lames à son port; autrement, si la bouche s'était arrêtée sur le rivage actuel, il eût été bien plus logique de restreindre son nom à ceux de Naucratique ou d'Héracléotique, comme le font certains auteurs.

Quant aux causes qui ont fait disparaître cet avancement dans la mer, on pourrait en invoquer deux :

1° L'affaissement du sol sur le littoral, qui a été la cause de l'engloutissement d'une partie de la ville de Canope sous les eaux de la mer;

2° Par suite du manque d'apports de limon causé par le desséchement de la branche, l'action des eaux de la mer a fini par ronger et faire disparaître tout ce qui était au-dessus d'elles.

Il est intéressant de comparer ici les mesures que les auteurs anciens nous donnent sur cette branche de la mer au sommet du Delta avec la mesure résultant du trajet du présent mémoire; elles sont comme suit :

Strabon............. 28 schœnes × 8652 mètres = 242.256 mètres.
Pline........... 146 milles rom. × 1480 mètres = 216.080 mètres.
Le tracé du présent mémoire..................... 240.000 mètres,
y compris le prolongement de 6 kilomètres dans la baie d'Aboukir.

Pour la distance de la bouche à Alexandrie, Strabon nous dit : «Une distance de 150 stades sépare la bouche Canopique de l'île de Pharos». Par l'île de Pharos il entend incontestablement le Phare, car, faisant partir son mesurage de la bouche vers l'île, il devait s'arrêter à sa première partie qu'il rencontrait et qui était la pointe orientale sur laquelle était érigé le phare. Ce n'était pas la ligne droite qu'il employait ici, car il nous l'aurait dit, comme il le fait pour le trajet du Catabathmus au Parætonium, ni la route de terre, qu'il nous aurait décrite, ainsi qu'il le fait pour le trajet de Canope à Alexandrie. Cela ne pouvait donc être que la voie de mer entre les deux points.

La mesure de ce parcours se trouve être de 28.900 mètres, et les 150 stades, à raison de 192 m. 27 cent. le stade, font 28.840 mètres, soit une différence tout à fait insignifiante de 60 mètres. Le passage que nous avons déjà cité de Pline et qui dit : «Des îles en face de l'Asie, la première est dans la bouche Canopique du Nil; la seconde est le Phare, unie par un pont à Alexandrie», nous est aussi une assurance de l'exactitude de la position que nous donnons à cette bouche à cause de sa proximité de l'île d'Aboukir, car les deux îles mentionnées par cet auteur n'ont pas changé de place depuis son époque jusqu'à aujourd'hui.

Quant à Pline, il nous dit qu'il y a 12 milles romains de la bouche Canopique à Alexandrie; ceci, à première vue, constitue une différence énorme avec Strabon; mais après l'explication que nous allons donner on se rendra compte de la raison de cette divergence.

Strabon, en donnant son mesurage, nous fixe deux points spécifiques de chaque côté, que nous sommes obligés de respecter. Pline, ainsi qu'il le dit, fait partir le sien de la bouche et, ne fixant aucun point du côté de la ville auquel il se terminerait, nous nous trouvons dans l'obligation de l'arrêter à la première limite de la ville. Or les 12 milles font 17.760 mètres, et nous trouvons, de la bouche à la limite de Nicopolis, 17.650 mètres, différence insignifiante qui pourrait disparaître si la limite de ce quartier s'étendait un peu moins dans la direction de la bouche. Nicopolis, quoique comptée parmi les faubourgs de la ville, lui était contiguë, ainsi qu'on le verra par la description suivante de Strabon :

«Au delà de la porte Canopique est l'Hippodrome, qui donne son nom à tout un faubourg s'étendant en rues parallèles jusqu'au canal dit de Canope. Puis on traverse l'Hippodrome et l'on arrive à Nicopolis, nouveau centre de population qui s'est formé sur le bord même de la mer et qui est devenu déjà presque aussi important qu'une ville.»

Comme Nicopolis s'étendait de la mer jusqu'au canal, ainsi que l'Hippodrome, elle formait avec ce quartier, de la façon que le décrit Strabon, un seul bloc avec la ville, et constituait une barrière à toute ligne de mesurage qui venait de la bouche vers la ville. C'est à ce point donc que s'arrêtait le mesurage de Pline.

La thèse mise en avant par M. Flinders Petrie, d'après certains auteurs, comme quoi le cours d'eau auquel se réfère Strabon, et qui passait à l'ouest de Naucratis, serait un canal qui allait à Memphis, et non la branche Canopique, ne semble pas être fondée.

En effet d'après ce que nous apprennent les anciens auteurs, la ville devait se trouver sur ladite branche.

Voici ce qu'ils rapportent.

Hérodote nous dit : «Naucratis était autrefois le seul marché de l'Égypte, il n'y en avait point d'autre. Si quelque navigateur remontait une autre bouche du fleuve, il devait jurer que ce n'était pas volontairement. Après ce serment, il fallait qu'il gagnât par mer la bouche Canopique.» Donc pour aller à Naucratis il fallait remonter la branche Canopique.

Diodore de Sicile ne nous dit rien à ce sujet.

Strabon commence en disant : «en remontant depuis Schédia dans la direction de Memphis». Schédia étant sur la branche Canopique, c'était cette voie qu'il suivait, car, un peu plus loin, il nous dit : «Hermopolis est bâtie sur le bord même du fleuve», puis après : «à gauche, maintenant, dans le Delta, on aperçoit sur le fleuve même Naucratis». Dans le cas où l'on aurait des doutes sur la nature du cours d'eau qu'il suivait, fleuve ou canal, après cette description, il me semble que ces doutes devraient se dissiper devant les mots «dans le Delta», car, comme c'était la branche Canopique qui limitait le Delta à l'ouest, il fallait bien qu'elle eût la ville à la gauche de celui qui remontait son cours, pour la placer en dedans du Delta.

En effet, il nous apprend qu'en remontant le Nil (branche Canopique), on appelle Libye tout ce qu'on a à sa droite, même les environs d'Alexandrie et ceux du lac Maréotis, et Arabie tout ce qu'on a à sa gauche (branche Pélusiaque).

Pline mentionne Naucratis parmi la liste des villes renommées qui ont donné leurs noms aux bouches du fleuve ou qui sont situées sur ses bords, ce qui indique qu'elle devait se trouver sur ses rives.

Ptolémée la place sur le Grand Fleuve (branche Canopique), vers l'occident. Pour concilier la contradiction entre Strabon et Ptolémée, le philologue Mannert interprète «vers l'occident» dans le sens du rapport de la ville avec Saïs, c'est-à-dire à l'occident de cette dernière ville. Naucratis était, en effet, dans cette position relativement à Saïs. Cette interprétation doit être exacte, car dans la liste dressée par cet auteur des villes et des nomes situés à l'est et à l'ouest de la branche Canopique, Naucratis est placée avec les premiers. D'ailleurs cet auteur se trouve être assez souvent en contradiction avec les autres, et il ne semble pas inspirer une grande confiance à Du Bois-Aymé, qui s'exprime sur lui de la façon suivante dans son *Mémoire*:

«Je ne m'attacherai, au surplus, dans cet écrit, qu'à rechercher quelles étaient les sept principales branches du Nil au temps d'Hérodote, et j'essayerai de concilier son écrit avec celui de Strabon. J'entreprends ce travail avec l'espérance du succès parce que j'ai eu souvent l'occasion de reconnaître sur les

lieux avec quelle exactitude l'Égypte a été décrite par ces deux hommes célèbres. Je n'en dirai pas autant de Ptolémée; il faut qu'en réduisant les mesures itinéraires en arcs de cercle, ce géographe se soit trompé plus qu'on ne le croit communément, ou que son ouvrage ait été fort altéré dans les copies qui sont parvenues jusqu'à nous.»

D'autres considérations que nous allons mentionner ici confirment aussi cette manière de voir.

Autrefois, le système hydraulique du pays n'était pas le même qu'aujourd'hui, qui maintient les canaux remplis d'eau toute l'année; à cette époque-là, la crue du Nil arrivait, remplissait ses branches et les canaux, en débordait, couvrait tout le pays et le convertissait, d'après les paroles d'Hérodote, «en une mer»; puis, après cent jours, les eaux se retiraient et laissaient le pays et les canaux à sec pendant la plus grande partie de l'année. Le peu d'eau qui arrivait dans la période entre les crues ne s'écoulaient naturellement que par les branches du fleuve.

Donc, vu cette situation, peut-on admettre qu'on ait choisi, pour bâtir une ville de l'importance de Naucratis, un emplacement sur un canal qui restait à sec pendant la plus grande partie de l'année, et que, par ce fait, elle aurait eu, pendant cette période-là, ses communications maritimes coupées? ou, en admettant même qu'on l'ait ainsi bâtie, aurait-elle acquis l'importance qu'elle avait plus tard, dans une pareille position? Je ne le crois pas. N'était-il pas bien plus logique de supposer qu'on eût choisi pour cet emplacement les bords du plus grand cours d'eau du pays, la branche Canopique, et que ce n'est que grâce à cela qu'elle avait acquis cette grande importance qui faisait d'elle, d'après le dire d'Hérodote, «le seul marché de l'Égypte»? Il me semble qu'on devrait l'admettre.

Nous avons aussi, par Hérodote, la preuve incontestable de la non-existence d'un canal navigable entre Naucratis et Memphis, dans le passage suivant :

«Quand le Nil est débordé, on ne voit plus que les villes au-dessus de l'eau, tout à fait semblables aux îles de la mer Égée. Le reste de l'Égypte est devenu une mer; les villes seules dominent. Alors on fait les trajets non en suivant le lit du fleuve, mais à travers champs. Pour aller de Naucratis à Memphis, on passe au pied des Pyramides, et ce n'est pas le chemin ordinaire, car on s'y rend par la pointe du Delta et la ville de Kerkasore.»

Que nous apprend ce passage, si ce n'est qu'on n'allait en temps ordinaire de Naucratis à Memphis que par le lit du fleuve et la pointe du Delta, c'est-à-dire par la branche Canopique, car c'était sa jonction avec la Pélusiaque qui formait ladite pointe, et qu'on ne faisait le trajet entre les deux villes, « à travers champs », et non par un canal, que seulement pendant la crue, lorsque le pays était couvert d'eau et converti en une mer?

De tout ce qui précède, on ne peut faire que les déductions suivantes :

1° Il n'y avait aucun canal navigable entre Naucratis et Memphis;

2° Le cours d'eau passant à l'ouest de Naucratis était incontestablement le fleuve (branche Canopique), et non un canal (voir pl. VII et VIII).

LA BRANCHE DE DAMIETTE.

Cette branche ne semble pas avoir toujours suivi le cours qu'on lui connaît aujourd'hui; son nom ne paraît qu'après l'invasion arabe; elle est la suite, en partie ou en totalité, des anciennes branches Sébennytique, Phatmétique et Athribitique.

El-Khawarizmi est le premier auteur qui nous la nomme, sans nous en indiquer le cours.

Ibn Abd El-Hakam suit son exemple.

Ibn Sirapioun, quoique ne nous donnant pas de renseignements très détaillés, nous permet de la fixer par les autres branches qu'il cite.

Il nous dit que cette branche partait de Shatanouf et s'écoulait dans la mer à Damiette. Telle est la phrase laconique que notre auteur emploie. A sa lecture on s'imaginerait tout de suite qu'on a affaire avec la branche actuelle de Damiette, dont les deux points cités sont le commencement et la fin; mais ce n'est pas ici le cas, car, ainsi que cela sera dit, la partie du milieu de cette branche a été attribuée à celle de Sardous; il nous faut donc chercher une autre issue, et c'est par les autres auteurs que nous la trouvons.

La branche Athribitique de Ptolémée, après avoir suivi celle de Damiette, déviait à l'ouest, au-dessous d'Athribis (Benha).

Jean, évêque de Nikiou (Zawiet Razin) (Ier siècle de l'Hégire = VIIe siècle après J.-C.), nous signale dans sa *Chronique*, en parlant des événements qui se sont déroulés autour d'Athribis, l'existence de deux branches.

Idrissi (VIe siècle de l'Hégire et XIIe après J.-C.) nous mentionne, avec sa branche de Mélig, cette déviation de l'Athribitique, avec la différence qu'elle est au-dessus de Benha, au lieu d'être au-dessous.

Ibn Sirapioun, venant entre ces auteurs, il est presque certain que cette déviation devait exister à son époque et que c'est celle qui était le cours de notre branche; une autre direction ne serait pas possible, car, avec la branche de Sardous occupant la ligne Sardous-Kalioub-Bana-Abousir-Samannoud, il est impossible à la branche que nous décrivons de tourner vers l'est, car elle se heurterait à celle de Sardous. Le seul cours possible pour notre branche est donc celui de l'Athribitique; seulement, au lieu d'aller s'écouler à la mer par la bouche Pineptimi, comme le fait cette branche, elle devait revenir à celle de Damiette, à Shérimsah, suivant le canal de Mahalla d'Idrissi, qui occupe lui-même, dans sa partie inférieure, le lit de l'Athribitique, et ensuite s'écouler dans la mer, à Damiette, ainsi que le dit notre auteur.

Idrissi nous fixe son cours dans la Branche actuelle de Damiette, mais comme de son temps la branche allant de Talkha au lac de Tennis (Bahr El-Saghir) était plus importante que celle qui allait de Talkha à Damiette, laquelle, d'après lui, dérivait de la première, il semble constituer en une seule branche tout le cours de Shatanouf à Tennis.

Cette situation semble s'être conservée pendant un certain temps de cette façon; puis, la branche allant de Talkha à Damiette semble avoir pris le dessus sur l'autre, car Kalkashandi, au IXe siècle de l'hégire = XVe siècle de l'ère chrétienne, nous dit qu'elle était la plus importante des deux, et, depuis cette époque, elle s'est conservée dans son cours actuel, comme nous la voyons de nos jours (voir pl. X et XI).

LA BRANCHE DE FARAMA.

Ibn Sirapioun est le seul auteur qui nous parle de cette branche, qui est l'ancienne Branche Pélusiaque; elle devait être, à son époque, la plus importante des branches du fleuve, car il l'appelle *Amoud El-Nil*, c'est-à-dire « Colonne du Nil ».

Cette branche se séparait, paraît-il, au sommet du Delta de la branche de Sardous, passait à l'est de la ville de ce nom et marchait, sur une certaine

distance, presque parallèlement à ladite branche. Ensuite notre auteur dit que la branche laissait Tennis à l'Est, ce qui paraît fort bizarre et impossible, car elle ne pourrait passer au milieu du lac Menzaleh pour revenir et s'écouler ensuite à Farama; on ne peut donc attribuer ce qu'il dit qu'à une erreur ou à une description défectueuse.

Puis la branche passait à l'ouest de Gourgir : cette localité est placée par Yacoubi sur l'itinéraire de Farama à Fostât, à une étape de Farama et à une autre de Fakous; Ibn Khordazbeh et Kodâma la placent toujours sur le même itinéraire, à 30 milles de Farama et à 24 milles de Fakous; cet itinéraire, à mon avis, devait suivre la branche Pélusiaque, ainsi que l'indique la position donnée à Gourgir par notre auteur, et, en admettant que l'évaluation de ces distances fût exacte, la position de cette localité devrait se trouver à Tell Bélim, l'emplacement de la ville d'Héracléopolis parva, la métropole du nome Séthroïte, que Ptolémée place, précisément comme Gourgir, à l'est de sa branche Bubastique, qui est exactement celle que nous décrivons. Kodâma nous dit aussi que la localité se trouvait sur l'itinéraire d'été, celui de l'hiver passant à Marsad, qui devait être plus au sud, pour rejoindre l'autre de nouveau à Fakous; ceci nous confirme cette position de Tell Bélim, car la région étant basse et marécageuse, il était tout naturel que les inondations du fleuve ainsi que les pluies hivernales rendissent cet itinéraire tout à fait impraticable en hiver.

Après Gourgir, notre branche passait à l'est d'une localité appelée Nawawa, nom inconnu ou erroné, puis arrivait à Farama, l'ancienne Péluse, où elle s'écoulait dans la mer (voir pl. X).

Pour la suite de cette branche, voir Canal Aboul Menagga.

LA BRANCHE DE FARNAWA.

Ibn Haoukal est le seul auteur qui nous mentionne cette branche; il nous dit qu'au-dessous d'Abig (voir pl. XI) le fleuve se divisait en deux branches pour se rejoindre à Balhit.

La branche occidentale, qui est celle que nous décrivons, suivait le cours du Canal Daher pendant une certaine distance.

Ibn Haoukal nous dit qu'après son départ d'Abig, cette branche passait à Farnawa, puis à Mehallet Masrouk qui formait, d'après Ibn el-Jiân, un seul

village avec celui de Mehallet Nasr, ensuite à Mehallet Abou Khrâsh et Fisha; de là elle passait à Sindibis et Sanabâza, tous deux inexistants aujourd'hui. Ce dernier village ne doit pas être confondu avec celui de Sanabâda, qui existe actuellement sur la rive ouest de la branche de Rosette et qui ne devait pas exister à cette époque-là, car aucun auteur ne le mentionne dans cette position.

A mon avis, voici ce qui est arrivé : lorsque cette branche s'est desséchée, la région où se trouvait ce village étant basse et marécageuse, les habitants n'ont pu y vivre et ont transféré leur village et son nom sur la branche de Rosette; la distance, d'ailleurs, entre les deux positions n'a pas dû être bien grande, 6 kilomètres environ. Après Sanabâza on arrive enfin à Balhit, où les deux branches se rejoignaient.

Ce nom de Balhit ou Balhib, rencontré chez certains auteurs anciens, n'existe pas actuellement; mais je crois que nous pouvons le fixer de la façon suivante : Idrissi nous dit qu'au-dessous de Sindioun un bras se détachait de la rive ouest du fleuve, pour entrer dans un premier lac qui communiquait avec un second, et qu'on se rendait à Alexandrie par cette voie. Ce bras, je l'ai identifié avec le canal Fazâra comme étant le seul cours d'eau remplissant cette condition.

Ibn Haoukal place précisément Balhit au-dessous de Sindioun aussi et nous dit qu'elle était le Sahel d'Alexandrie, c'est-à-dire qu'on y passait ou débarquait pour aller à cette ville; dans ces conditions, à mon avis, elle ne peut être que Fazâra, qui est située à la prise du canal de ce nom, sur la berge ouest du fleuve.

Quant à la placer à Métoubès ou à Dibi, comme le font certains auteurs modernes, cela me paraît inacceptable pour les raisons suivantes :

1° Métoubès se trouve sur la rive est du fleuve et n'a jamais pu se trouver sur la ligne des communications d'Alexandrie, où Balhit a été citée comme se trouvant placée;

2° Dibi, outre que sa position me paraît un peu basse, ne semble pas avoir eu de canal important communiquant avec le lac, car il n'y a aucune élévation du sol qui indique son existence, tandis que dans celui de Fazâra il en existe une.

De Balhit, Ibn Haoukal nous dit que les branches réunies n'en formant qu'une seule, descendaient et se terminaient à Rosette.

LA BRANCHE DE FAYOUM.

Ce cours d'eau est le Bahr Youssef d'El-Lahoun jusqu'à son extrémité dans le Fayoum. Quoiqu'Ibn Abd El-Hakam le mentionne parmi ses branches, il est plus juste de le classer comme canal, et à ce titre, on trouvera sa description dans *Les Canaux du Fayoum*.

LA BRANCHE D'IBIAR.

Cette branche, qui est la suite de la partie supérieure de la Thermutiaque de Ptolémée et de celle de Sakha d'Ibn Abd El-Hakam, nous est décrite d'une façon très exacte par Ibn Haoukal, Idrissi et Kalkashandi. Voici ce qu'ils nous disent sur elle :

Elle se détachait de la branche actuelle de Rosette en face d'Abou Youhannas (Abou Neshaba), passait à Menouh, puis à Tata, ensuite à Bindarieh, après à Fisha Selim, puis à Mehallet Marhoum, ensuite à Koulaib El-Ommal (Koulaib Ibiar), et après, on arrivait finalement à Abig, où elle se joignait de nouveau à la branche de Rosette.

En somme, elle occupait, sur la plus grande partie de son parcours, le Canal Batanounieh actuel (voir pl. XI).

LA BRANCHE DE MANHA.

Cette branche est celle avec laquelle on remplissait le lac Mœris, et sa création remonte certainement à celle du lac, avec lequel son sort était si étroitement lié. Il est plus que probable qu'elle a été creusée au commencement par la main de l'homme, mais avec le temps et le fonctionnement, elle a pris l'ampleur et le caractère d'une branche naturelle.

Sa tête, d'après Idrissi, était une localité appelée Soul, entre Maragha et Akhmim, ce qui correspondrait à Souhag actuellement, et son embouchure était à celle du canal Souhagieh; ce qui indiquerait que son cours était composé de ce dernier canal, de Souhag à Deirout, puis du Bahr Youssef de Deirout à El-Lahoun, soit une longueur de 456 kilomètres.

La raison pour laquelle on avait fait remonter la tête de cette branche à une distance si grande en amont du réservoir (lac Mœris) qu'elle avait à remplir, est que la pente des eaux dans les canaux étant toujours moins prononcée que celle des eaux du fleuve, il s'ensuit qu'avec un cours d'eau qui coulerait parallèlement au fleuve, comme c'est le cas pour cette branche, plus on s'éloigne de sa prise, plus grande est la hauteur à laquelle on arrive à élever le niveau des eaux, comparativement à celles du fleuve, sur les points qui seraient situés sur le même parallèle que ceux situés sur le fleuve.

Cette situation procure au réservoir deux avantages :

1° De pouvoir le remplir à un niveau beaucoup plus élevé que si la tête du canal amenant les eaux était plus rapprochée ou parallèle au réservoir lui-même, et, conséquemment, d'emmagasiner une plus grande quantité d'eau;

2° De pouvoir commencer, par suite de la différence de niveau qu'on gagne par la distance, à le remplir à un moment où le niveau des eaux dans le fleuve ne permettrait pas leur entrée dans le réservoir, si la tête du canal en était plus rapprochée ou parallèle.

Cependant cette branche a eu d'autres embouchures du fleuve, car Ibn Sirapioun nous en signale une à Assiout, et Makrizi, en la décrivant (t. I, p. 71), nous dit ce qui suit :

« C'est un des canaux que creusa le prophète de Dieu Joseph le véridique, alors qu'il mit en culture le Fayoum, comme on le verra au chapitre de ce livre qui traite du Fayoum. Il est dérivé du Nil et son cours n'est jamais interrompu. Près du Nil, aux environs de Derout-Siriam, ville qui s'appelle aujourd'hui Derout-El-Shérif, d'après Ibn Yaghlan qui en était le gouverneur au temps de Zaher Beibars, se détache du fleuve une branche nommée El-Manha qui forme un canal se dirigeant vers le Fayoum. Ce canal porte aujourd'hui le nom de Bahr Youssef; le cours n'en est jamais interrompu à aucun moment de l'année, et il arrose constamment le Fayoum; le surplus de ses eaux s'écoule dans un lac situé dans cette région. Chose merveilleuse, à son commencement, le lit de ce canal est sans eau; un peu plus loin, il devient humide comme un champ mouillé de rosée; puis le cours de l'eau s'établit et devient tel qu'on ne peut plus le traverser qu'en barque; il se forme ainsi une artère principale d'où partent plusieurs ramifications qui se répandent par

tout le Fayoum, arrosant les villages, les champs, les jardins et toutes les parties habitées, et Dieu le sait! »

Le nom de Youssef lui fut donné parce que tous les auteurs arabes attribuent sa création au Prophète Joseph.

Diodore (liv. I, chap. 52) nous dit :

« Lorsque le Nil était abandonné à lui-même, il formait des inondations dont l'étendue était variable; tantôt il dépassait, tantôt il n'atteignait pas la mesure de laquelle dépend la fertilité du sol. Le lac fut donc creusé pour recevoir et conserver la surabondance des eaux du fleuve, afin d'empêcher, d'un côté, que dans l'excès de l'inondation il ne formât des marais et des étangs, et de l'autre, que cette inondation restant au-dessous des besoins, une partie des terres privées d'arrosement ne fût condamnée à la stérilité. Pour remplir ce double office, Mœris fit tirer, du fleuve au lac, un canal de quatre-vingts stades de long sur trois plèthres de large. Au moyen de ce canal, qui recevait ou détournait suivant les besoins les eaux du fleuve, et dont on pouvait ouvrir ou fermer à volonté l'embouchure, on distribuait, avec le secours de divers ouvrages d'art, dont la manœuvre entraînait de grandes dépenses, la juste proportion d'arrosement réclamée par les agriculteurs pour le travail de leurs terres. »

Le canal que nous décrit Diodore est le canal de décharge, qu'on employait aussi évidemment pour aider à remplir le réservoir au moment des hautes eaux, car la longueur de 15 kilomètres qu'il nous mentionne ne devait représenter que la distance du trajet direct d'El-Lahoun au fleuve.

Strabon (liv. XVII, chap. 1, § 4) nous mentionne cette branche, lorsqu'il nous dit que l'île qui renfermait le nome Héracléotique divisait les eaux du fleuve (voir pl. XII).

LA BRANCHE DE MÉLIG.

Cette branche occupe, dans la plus grande partie de son parcours, une partie de l'Athribitique de Ptolémée et de la Branche de Damiette d'Ibn Sirapioun.

Idrissi est le seul auteur qui nous la fasse connaître : il nous dit qu'elle se séparait de la branche actuelle de Damiette à Antouha, qui n'existe pas aujourd'hui, mais dont l'emplacement peut être fixé, parce qu'il la place en face de Mit Attar, existant actuellement.

De cette localité, la branche coulait vers l'ouest et s'amorçait sur le Bahr Shibin, à Mélig, le suivait en passant par Tant, qui était le point de départ du canal de Mahalla, et arrivait à Ga'farieh. Ce village de Tant n'existe pas actuellement, mais nous pouvons fixer sa position, car Idrissi le place à mi-chemin entre Melig et Ga'farieh, ce qui le met à Dia el-Kom, près de Birket el-Sab.

Après Ga'farieh, la branche suivait toujours le Bahr Shibin, passait à Santa et, arrivée à la hauteur de Sounbât, déviait à droite et rejoignait la branche de Damiette à Shoubra el-Yaman (voir pl. XI).

LA BRANCHE DE MEMPHIS.

Cette branche nous est mentionnée par Ibn Abd El-Hakam et plusieurs autres auteurs après lui; mais ces derniers ne font que le copier.

Ibn Abd El-Hakam ne nous donne aucun renseignement sur sa position, mais le fait qu'il lui donne le nom de Memphis nous fait acquérir la certitude qu'elle devait passer à proximité de la ville de ce nom, et à ce compte, elle ne peut être que la Branche d'Alexandrie d'Ibn Sirapioun qui passait à l'ouest de Memphis; quant à la partie qu'elle en occupait, il est difficile de la fixer, surtout qu'Ibn Abd El-Hakam ne nous mentionne ni son commencement ni sa fin; mais il est hors de doute qu'elle devait certainement occuper la partie s'étendant depuis El-Lahoun jusqu'à Memphis et Berquash.

Cette branche passe à environ 500 mètres à l'ouest de Mit Rahina, c'est-à-dire qu'elle touchait Memphis, et elle doit certainement représenter l'ancien lit du bras du Nil qu'Hérodote (liv. II, § 99), d'après les prêtres de cette ville, nous dit avoir été détourné vers l'Est par Ménès lorsqu'il bâtit la ville (voir pl. XIV).

LA BRANCHE MENDÉSIQUE.

Cette branche, comme la Tanitique, dérivait, d'après Hérodote, de la Sébennytique, et, d'après Strabon, de la Phatmétique.

Du Bois-Aymé, dans son *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Descr. de l'Égypte, Antiquités*, t. I), la place dans le Bahr Saghir, mais cette position l'éloigne trop de la ville de Mendès (Tell Rob actuellement), de laquelle elle tirait son nom; il ne la place dans ce canal que parce qu'il croit trouver Mendès près d'Ashmoun el-Romman (voir pl. I).

De prime abord, j'avais placé cette branche dans le cours du canal Bouhieh, puis de celui d'El-Shuwan; mais après l'examen du plan avec courbes de niveau du Ministère des Travaux publics, j'ai constaté qu'il y avait une élévation au sud de ce canal qui répondrait mieux au cours de cette branche. Cette élévation part du village de Kafr Gohannami à 3 kilomètres au sud de Mit Ghamr, et marche à peu près parallèlement au canal Bouhieh, puis le traverse à Kafr Mohamed el-Shinnawi et se réunit au canal el-Shuwan.

De ce point, la branche devait suivre le cours de ce canal qui passe entre Tell Tmaï el-Amdid (Thmuis anciennement) et Tell Rob (Mendès), séparant ainsi les deux villes jusqu'à la jonction de ce canal avec le Masraf el-Nizam; ensuite il devait suivre l'ancien canal el-Basseradi, marqué sur la Carte de l'Expédition française et inexistant actuellement, puis rejoindre le Bahr Saghir à Bérimbal, le suivre jusqu'à Menzaleh, traverser le lac de ce nom, et se jeter dans la mer à El-Diba (voir pl. VII et VIII).

LA BRANCHE DE NASTAROU.

Cette branche nous est mentionnée sous ce nom par Yacoubi seulement, dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'Hégire = même moitié du VIIIe siècle de l'ère chrétienne.

Par sa description, on comprend que c'est la branche de Rosette, au-dessous de la déviation de la Canopique à Zawiet el-Bahr, car les districts qu'il mentionne à droite et à gauche de cette branche sont tous au-dessous de ce point, à savoir :

Rive droite : Sa et Shabas;

Rive gauche : El-Badakoum, El-Heiz et El-Shrak.

C'est-à-dire qu'il la forme exactement avec le cours de l'ancienne branche Bolbitique (voir la carte des branches d'Ibn Sirapioun).

Ibn Sirapioun, à la même époque, nous mentionne cette branche sans lui donner de nom; il nous dit simplement qu'elle se détachait de celle qui allait à Alexandrie, à 10 fersakhs (63.200 mètres) de Sardous et se jetait dans la mer. Où? Il ne l'indique pas, mais il est incontestable, d'après la description de ses autres branches, que cela devait être à Rosette (voir pl. X).

LA BRANCHE PÉLUSIAQUE.

Cette branche venait au deuxième rang, après la Canopique; elle remplissait à l'est les mêmes fonctions que l'autre à l'ouest; sa bouche était en quelque sorte la porte de l'Égypte du côté de l'orient, et c'est par elle que toutes les invasions maritimes, de ce côté-là, se sont produites : c'est par elle qu'Alexandre fit entrer sa flotte lors de sa conquête du pays, et c'est à Péluse que Pompée fut assassiné.

Le cours de cette branche commençait au sommet de l'ancien Delta, c'est-à-dire à la pointe méridionale de l'île d'El-Warraq, suivait le bras actuel du Nil passant à l'est de ladite île, puis le canal Aboul Menagga jusqu'à sa jonction avec le canal Sharkawieh, puis ce dernier jusqu'à Shibin el-Kanater; ce tracé, sauf pour la première section, est celui que Du Bois-Aymé a adopté dans son *Mémoire*.

A partir de Shibin el-Kanater jusqu'au village de Mit Gaheish, au commencement du Bahr Facous, deux tracés sont possibles pour cette branche, chacun ayant ses partisans.

Le premier, que je marque sur la carte comme cours A, après Shibin el-Kanater, suit le Bahr el-Shibini et, passant par Bilbeis, va s'amorcer au Bahr Facous à Mit Gaheish. Ce cours a pour lui l'avantage de remplir exactement les fonctions que les anciens auteurs attribuent à la branche Pélusiaque, soit de limiter le Delta du côté Est, car il la limite d'une façon parfaite de ce côté-là. Mais il a contre lui le désavantage de passer à une distance trop grande de Bubaste, qui est employé souvent comme point de repère par les anciens auteurs en parlant de cette branche, et la distance de 8 kilomètres à laquelle ce cours passe de la ville exclut pour cette dernière la possibilité d'être employée comme tel. Sans ce motif, la préférence aurait dû certainement être donnée à ce tracé sur l'autre.

Ce cours est celui qui a été adopté dans l'Atlas de l'*Egypt Exploration Fund*.

C'est ce cours que Du Bois-Aymé a suivi, avec la différence que près de Belbeis il lui fait faire un détour, qui est marqué en pointillé sur la carte, pour aller passer à l'Ouest de Bubaste et venir ensuite rejoindre le Bahr Facous; je donnerai plus tard mes observations sur ce détour.

Le second, que je marque sur la carte comme cours B, après Shibin el-Kanater suit le Bahr el-Khalili, va rejoindre le Bahr Aboul Akhdar et le suit jusqu'au Bahr Facous à Mit Gaheish, lequel canal n'est que sa continuation, ce qui constitue indiscutablement un point en sa faveur. L'avantage principal de ce cours consiste à passer à 2 kilomètres de Bubaste, ce qui répond exactement, d'après mon avis, à la position que cette ville devait occuper par rapport à la branche Pélusiaque; cette distance devait même être inférieure à cela dans les anciens temps, car la ville devait certainement s'étendre au delà des limites des ruines actuelles. Le désavantage de ce cours consiste à limiter moins bien que l'autre le Delta du côté de l'Est.

Mais somme toute, en bien pesant le pour et le contre des deux cours, c'est au dernier que je donne la préférence.

Maintenant, en ce qui concerne le détour Du Bois-Aymé, il ne le fait que parce qu'il dit que Bubaste était située à l'Est de la branche Pélusiaque et en dehors du Delta; il n'est pas le seul à émettre cette idée, que j'ai vue partagée par plusieurs auteurs modernes; étant d'un avis contraire, j'ai examiné assez minutieusement ce que les anciens auteurs disent à ce sujet, et j'avoue n'avoir rien trouvé dans leurs ouvrages, sauf Ptolémée, qui soit de nature à confirmer cette thèse; bien au contraire, tout ce que j'ai vu n'a fait que me fortifier dans mon opinion que Bubaste était à l'Ouest de la branche et en dedans du Delta, qu'elle en était à proximité, mais non sur sa rive, c'est-à-dire exactement dans la position de Tell Basta par rapport au Bahr Akhdar (cours B) tels qu'ils sont actuellement placés.

D'ailleurs je vais passer successivement en revue ici ce que les anciens auteurs disent à ce sujet.

Hérodote est celui qui nous parle le plus longuement de cette fameuse ville, et du récit duquel on peut tirer une déduction.

En nous faisant le récit du trajet qu'on effectuait en barque pour aller aux fêtes de la ville, il ne dit pas par quelle branche on s'y rendait; cela pouvait être aussi bien la Pélusiaque que la Tanitique; aussi l'emploie-t-il comme point de repère, par exemple pour le départ du canal de la mer Rouge, ou pour les lieux habités par les Ioniens et les Cariens; tout ceci est de nature à nous faire connaître la proximité de la ville par rapport au fleuve, mais ne fournit rien qui puisse nous faire savoir si la ville était sur telle ou telle rive.

Le seul passage duquel on pourrait tirer une indication est celui où il fait une description de la ville et du temple; en parlant de ce dernier, il nous dit que deux canaux dérivant du fleuve, d'une largeur de 100 pieds chacun, arrivent au temple sans se mêler l'un à l'autre, et l'entourent. Si la ville était, ainsi que la place Du Bois-Aymé, à l'Est de la branche Pélusiaque, celle-ci étant la plus orientale des bras du fleuve, les deux canaux ne pourraient tirer leurs eaux que d'elle; or il me semble tout à fait improbable que deux canaux de cette importance puissent partir d'une branche à proximité d'une ville, placée au fond d'un cul-de-sac, ayant une partie de son périmètre entourée par ladite branche, et venir la traverser; non seulement l'un d'eux n'aurait pas sa raison d'être, mais l'espace suffisant à leur développement n'existerait pas. Il me paraît aussi peu probable, dans le cas où la ville eût été sur la rive même du fleuve, qu'Hérodote, qui a mentionné les deux canaux qui en dérivaient, n'eût pas parlé du fleuve lui-même.

L'explication de cette situation est, à mon avis, la suivante : la ville devait se trouver, ainsi que nous la plaçons, entre les deux branches Pélusiaque et Tanitique; les deux canaux devaient provenir chacun de l'une de ces deux branches, se joindre en avant du temple, le contourner chacun d'un côté et ensuite traverser la ville. Ceci n'a rien de contradictoire avec le fait signalé par Hérodote que les deux canaux dérivaient du fleuve, car toutes les branches d'un fleuve lui appartiennent.

Diodore de Sicile parle de la ville, sans qu'on puisse se faire une idée de sa situation.

Strabon nous dit simplement qu'elle était à peu de distance du sommet du Delta.

Pline nous apprend quelque chose, car en nous fournissant la liste des villes renommées qui ont donné leur nom aux bouches du fleuve ou qui se trouvent situées sur ses branches, il ne la mentionne pas, quoiqu'il en cite qui lui étaient certainement inférieures en importance; ce qui voulait dire qu'elle n'était pas sur une branche, d'après lui.

Ptolémée dit qu'elle se trouvait à l'Est de la branche Pélusiaque, mais les renseignements que nous donne cet auteur doivent être acceptés avec réserve, surtout après ce que nous savons de lui sur l'emplacement d'autres villes.

L'*Itinéraire d'Antonin*, dans le trajet Péluse-Daphné-Héliopolis, c'est-à-dire

sur la rive orientale de la branche Pélusiaque, ne la mentionne pas, quoiqu'il cite d'autres villes moins importantes qu'elle.

Voilà ce que nous racontent les anciens auteurs au sujet de cette ville célèbre.

Un autre inconvénient de cette déviation de Du Bois-Aymé, c'est qu'elle se rapproche à se confondre avec le Bahr Moës, lequel représente la branche Tanitique; mais nous parlerons de cela dans le chapitre concernant ladite branche.

Après Mit Gaheish, le cours de cette branche suivait le Bahr Facous jusqu'à la ville de ce nom (Phacusa anciennement), qu'elle laissait à sa droite.

De ce point à Péluse, en premier lieu et en l'absence de toute autre indication ou renseignement, j'avais adopté le tracé de Du Bois-Aymé. Mais après avoir vu le nivellement du Delta au Ministère des Travaux publics, je reconnus que ce tracé n'était pas exact, car l'élévation du sol qui, du sommet du Delta, suit mon tracé de cette branche, à partir de Facous, oblique légèrement vers le nord, en laissant celui de Du Bois-Aymé au midi et suit à peu près le cours du canal Samâna, qui prend naissance du Bahr Facous, puis celui du canal Gandal, qui est un tributaire du premier, et s'arrête à l'extrémité de ce dernier canal. Ici nous tombons dans les bas-fonds du lac Menzaleh, et nous perdons toute trace de la branche. Mais fort heureusement pour nous, nous avons un point sur lequel nous pouvons nous repérer pour continuer notre tracé : c'est celui de la ville d'Héracléopolis parva, la métropole du nome Séthroïte, que Ptolémée place dans sa *Géographie* à l'Est de la branche Pélusiaque.

D'après le Service des Antiquités, la position de cette ville serait à Tell Bélim; mais je ne crois pas que ceci réponde à la réalité, et pour la raison suivante.

L'*Itinéraire d'Antonin* place Héracléopolis parva à mi-chemin, c'est-à-dire à égale distance de Péluse et de Tanis, soit 22 milles romains, qui égalent 32.560 mètres, de chaque côté. Or le kom qui répondrait le mieux à cette position n'est pas Tell Bélim, mais un autre kom appelé Tell Ayid, qui se trouve être à 4 kilomètres environ à l'Est du premier et à une distance de 33 kilomètres de Tanis et de 32 des ruines de Péluse. Toutefois, je ne mentionne ceci que pour mémoire, car cela n'a aucun effet sur le tracé de la branche

qui va contourner les deux koms à l'ouest, suivant la description de Ptolémée.

Donc, de l'extrémité du canal Gandal, en suivant l'alignement de l'élévation, qui était le cours naturel des eaux, nous arrivons à l'Ouest de Tell Bélim.

Il y a d'ailleurs sur la carte de l'Expédition française, dans cet intervalle et sur cet alignement, les traces d'un ancien canal, qui certainement devait représenter le lit de l'ancienne branche. Une fois arrivé à ce point, le seul tracé possible est de contourner les deux koms et de continuer jusqu'aux ruines de Péluse et à la mer.

Voici les mesures comparatives de cette branche :

Strabon..........	25 schœnes	× 8652 mètres =	216.300 mètres
Pline	256 milles rom.	× 1480 mètres =	378.880 —
Actuellement......	Cours B		211.000 —

La mesure de Pline est tellement disproportionnée qu'on est porté à croire à une altération de chiffres, car il nous a habitués à une plus grande exactitude. Il faudrait la réduire de 100 milles pour qu'elle se rapprochât des autres et tombât à 230.880 mètres.

L'*Itinéraire d'Antonin* donne, pour le trajet de la distance Péluse-Daphné-Héliopolis, 98 milles romains. Il est vrai que ce trajet est plus direct et plus court que le détour du fleuve avec ses sinuosités; mais néanmoins il est difficile d'admettre qu'il y ait une telle différence entre cette mesure et celle de Pline. Quant aux deux autres, leur différence n'est pas sensible (voir pl. VII et VIII).

LA BRANCHE PHATMÉTIQUE.

L'étymologie du nom de cette branche provient, ainsi que le dit très justement Quatremère, des mots coptes *pha* et *mi*, qui veulent dire « chose du milieu »; sa bouche étant au milieu des sept, elle répond parfaitement à cette dénomination.

Cette branche, du temps d'Hérodote, n'existait pas comme telle, mais était, d'après sa description, un canal creusé par la main de l'homme, qui

s'appelait Bucolique, et qui, partant de la branche Sébennytique au-dessous de Samannoud, suivait la branche actuelle de Damiette jusqu'à la mer.

Strabon la place au troisième rang des branches du fleuve, et la fait partir du sommet du Delta, c'est-à-dire exactement de l'endroit où Hérodote fait partir la Sébennytique, et il la compose de la branche actuelle de Damiette. Elle avait donc, dans la période entre les deux auteurs, de simple canal qu'elle était, absorbé la partie de la Sébennytique de Samannoud au sommet du Delta actuel, s'était substituée à cette dernière pour la troisième place en importance dans les branches du fleuve, et l'avait réduite à s'en faire un simple tributaire.

L'explication de ce phénomène est que cette branche, ayant une pente plus grande et un alignement plus droit, par rapport au courant, que la Sébennytique, a gagné graduellement en importance ce qu'elle lui a fait perdre, et l'a réduite à l'état où elle était alors, au moment de la visite de Strabon, et à ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce qui précède est ce que j'avais écrit dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. IV, *Époque ancienne*) sur cette branche, avant d'avoir eu connaissance de la géographie d'Ibn Sirapioun; mais après avoir vu cette géographie, je suis plutôt d'avis que son cours supérieur, du sommet du Delta à Benha, devait être celui de la Branche de Sardous, plutôt que celui de la Branche actuelle de Damiette (voir pl. VIII).

LA BRANCHE DE ROSETTE.

Cette branche ne s'est constituée telle que nous la voyons aujourd'hui que tardivement.

Dans les anciens temps, sa partie supérieure, du sommet du Delta à Zawiet El-Bahr, était englobée dans la Canopique; et sa partie inférieure, de Zawiet El-Bahr à Rosette, n'était, d'après Hérodote (liv. II, § 17), sous le nom de Canal Bolbitique, qu'un canal creusé par la main de l'homme (voir pl. VII).

Au temps de Strabon, cette partie inférieure, de canal qu'elle était, devient une des sept branches de cet auteur et, sous le même nom, reste ainsi jusqu'à l'invasion arabe (voir pl. VIII).

Après ladite invasion, la partie supérieure, dépendant de la Canopique, est transférée par les auteurs arabes à la Branche d'Alexandrie, et la partie inférieure, qui était la Bolbitique, est appelée par Yacoubi Branche de Nastarou.

Plus tard, Idrissi englobe la partie de son cours comprise entre Abou Neshaba et Shabour (voir pl. XI) avec le canal allant de cette dernière ville à Alexandrie, et l'appelle Branche de Shabour.

Tant que la Branche d'Ibiar a existé, aucun auteur n'a nommé la Branche actuelle de Rosette, sous ce nom; il semblerait qu'il ne lui a été appliqué qu'après la disparition de la première branche. Quand a-t-elle eu lieu? Il est difficile de le dire, car El-Zâhiri, à la fin du IXe siècle de l'Hégire = fin du XVe siècle de l'ère chrétienne, la mentionne encore, mais c'est le dernier auteur qui la cite; par conséquent, ce n'est qu'après cette date que cela a eu lieu.

LA BRANCHE DE SAKHA.

Cette branche ne nous est mentionnée, sous ce nom, que par les auteurs arabes; ils attribuent son creusage à un des rois qui ont régné en Égypte avant le déluge.

Voici ce qu'ils nous disent à son sujet.

Makrizi (t. I, p. 70) nous dit :

« La branche de Sakha a été creusée par Nadarès Ibn Sa Ibn Qobtim Ibn Misraim Ibn Beisar Ibn Ham Ibn Noé; ce fut un des rois des anciens Égyptiens qui régnèrent dans les premiers âges. »

Ibn Wassif Shah nous fait le récit suivant :

« Nadarès fut le premier roi qui gouverna toutes les provinces : il régna après son père Sa et, sous lui, le pays d'Égypte fut tranquille. Nadarès était sage et expérimenté et, de plus, énergique, puissant et entendu aux affaires. Il pratiqua la justice, établit les temples et leurs prêtres dans le meilleur état possible et étendit son empire sur toutes les provinces. Ce fut lui, dit-on, qui creusa la branche de Sakha et, sous son règne, le revenu du pays s'éleva à 150.000.000 de dinars (L. E. 90.000.000). »

Ibn Abd El-Hakam (p. 6) est le premier auteur qui nous cite cette branche.

Ainsi que son nom l'indique, elle devait passer près de Sakha; à ce compte,

on ne peut que l'identifier avec la Thermutiaque de Ptolémée, comme étant celle des anciennes branches qui passaient près de cette ville. Occupait-elle tout ou partie de cette branche? Nous ne pouvons le savoir, à cause de l'ignorance dans laquelle nous sommes de son commencement et de sa fin, que l'auteur ne nous mentionne pas. Mais, à mon avis, elle devait occuper l'emplacement de la Thermutiaque jusqu'à la région des lacs. Puis la partie supérieure de cette branche a dû former celle d'Ibiar, et la partie inférieure a dû se transformer en un simple canal. Il est vrai que d'autres auteurs mentionnent cette branche plus tard, mais elle ne devait certainement pas exister à leur époque, et ils n'ont fait que la citer d'après la description d'Ibn Abd El-Hakam qu'ils ne font que répéter (voir pl. XI).

LA BRANCHE DE SARDOUS.

Ibn Abd El-Hakam est le premier auteur qui mentionne cette branche; malheureusement, il ne nous donne aucun renseignement qui puisse nous fixer sur sa position et sur son cours; il se contente simplement de lui attribuer une grande importance et de la faire remonter à la plus haute antiquité.

Voici ce qu'il nous en dit (p. 6) :

«Abdallah Ibn Amr Ibn El-Aass raconte que le Pharaon employa Haman pour diriger les travaux de la branche de Sardous. Quand celui-ci commença les travaux, les gens de tous les villages vinrent le prier de faire passer la branche près de leur village et lui donnèrent de l'argent. Et Haman, dit-on, dirigeait sa branche vers le village convenu, à l'est, puis la ramenait vers un autre village au sud, puis la faisait retourner vers l'ouest, puis vers un autre village du sud. Et les sommes qu'il reçut des gens de tous ces villages se montèrent à cent mille dinars (L. E. 60.000), qu'il porta au Pharaon. Celui-ci demanda ce que voulait dire cet argent et Haman lui raconta comment il avait creusé sa branche. «Malheur à toi, lui dit Pharaon, le maître doit être doux à ses sujets et se montrer généreux envers eux et non leur enlever ce qu'ils possèdent. Rends aux gens de chaque village ce que tu leur as pris.» Haman rendit l'argent à ceux qui le lui avaient remis. On ne connaît pas en Égypte de branche plus tortueuse que la branche de Sardous; cela tient à la façon dont Haman a creusé sa branche. Haman était nabathéen.»

Quoique cette branche eût disparu au temps de Makrizi, voici cependant ce que cet auteur nous en dit (t. I, p. 79) :

«Elle fut creusée par Haman, ou, d'après d'autres, par Talma Ibn Qoumes. Ce roi, étant monté sur le trône, s'empara de tout ce qui se trouvait dans les trésors des Égyptiens. C'est lui qui, d'après les Coptes, serait le Pharaon de Moïse; ce pharaon, suivant les historiens, serait El-Oualid Ibn Mosa'b, lequel était un Amalécite (Pasteur). Les Pharaons, d'après eux, seraient au nombre de sept. Talma, d'après ce qu'on en raconte, était petit, avait la barbe longue et les yeux bleus; son œil gauche était plus petit que l'autre; il avait un grain de beauté sur le front et il était boiteux. Il était, dit-on, Égyptien et les Égyptiens connaissent sa généalogie. D'autres disent qu'il était venu à Memphis avec un âne chargé de natron qu'il voulait vendre; ce jour-là, les Égyptiens, ne sachant qui nommer roi, avaient décidé de donner le pouvoir au premier homme qui viendrait. Et ayant vu arriver Talma, ils le choisirent pour roi. Celui-ci, après son installation sur le trône, gaspilla l'argent, s'entoura de gens dévoués et fit périr ceux qui ne lui obéissaient pas. Puis ayant mis ordre à ses affaires, il désigna pour son successeur Haman, un de ses parents; celui-ci puisa dans le trésor et l'employa à bâtir des villes et des monuments et à creuser un grand nombre de canaux. C'est lui, dit-on, qui creusa la branche de Sardous. Chaque fois qu'il la dirigeait vers un des villages du Haouf, les habitants de ce village lui apportaient de l'argent, si bien qu'il réunit des sommes considérables qui furent restituées dans la suite à leurs propriétaires.»

Ibn Sirapioun est l'auteur qui nous donne le plus de renseignements sur cette branche nous permettant de fixer sa position et son cours, et d'après lesquels, conjointement avec ce que d'autres auteurs disent, je suis en mesure de faire la description suivante.

Cette branche partait du sommet du Delta, à Sardous, position que j'ai fixée, dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil*, à Basous, au-dessous du Caire.

Après son départ de Sardous, le premier point situé sur cette branche que notre auteur nous mentionne est le village de Bana, sur la branche actuelle de Damiette; entre ces deux points, qui se trouvent à une distance respectable l'un de l'autre, nous sommes obligés d'avoir recours aux renseignements

que nous donnent les autres auteurs et qui ne sont malheureusement pas nombreux, car nous ne pouvons fixer qu'un seul point; c'est Ibn Dokmâk qui nous dit que la branche passait à Kalioub; Ali pacha Moubarek (t. XIV, p. 114) nous dit aussi avoir vu entre les mains de Mohamed Shawarbi bey une pièce signée par le cadi d'Égypte, en l'année 891 de l'Hégire (1488 après J.-C.), qui disait que Kalioub se trouvait sur la rive Est du Bahr Sardous; cette pièce, quoique confirmant ce que dit Ibn Dokmâk, devait représenter un état de choses antérieur à sa date, car Kalkashandi, mort en l'année 821 de l'Hégire (1418 après J.-C.), c'est-à-dire soixante-dix ans avant la pièce, nous dit que la branche de Sardous avait disparu depuis longtemps et avait été remplacée par le canal Aboul Menagga; or, nous savons par Makrizi que ce canal avait été creusé en l'année 506 de l'Hégire (1113 après J.-C.); donc, au moment où la pièce fut écrite, cette branche ne devait être qu'un simple canal. Ali pacha Moubarek nous dit aussi qu'il existait de son temps un petit canal dans cet emplacement, qui s'appelait el-Sardoussieh.

Cela étant, il me semble que le cours de cette branche devait être le suivant : après Sardous, elle devait suivre le canal Zeitoun actuel qui passe à l'Ouest de Kalioub, puis le canal Iskander, ensuite se joindre au Kortamieh et le suivre jusqu'à Kafr Farsis, puis s'amorcer sur la branche de Damiette, au-dessous de Benha, et la suivre jusqu'à Bana. Après cette localité, Ibn Sirapioun nous dit que la branche passait à Abousir, puis à Shatiouf (inconnu) et à Samannoud; ensuite elle se jetait dans la mer.

Ici nous avons un autre problème à résoudre : c'est celui du trajet de Samannoud à la mer, car la branche ne suivait pas celle de Damiette pour s'y jeter au-dessous de cette ville, comme on le supposerait; ceci était du ressort de la branche de Damiette qui a été décrite; il nous faut donc trouver une autre solution.

Certains auteurs, entre autres Idrissi, nous disent qu'après Talkha, des branches de Tennis et de Damiette, la première était la plus importante des deux et représentait le vrai cours du fleuve, la seconde n'étant qu'un bras qui dérivait de l'autre. Dans ces conditions, on conçoit très bien que la branche venant de Samannoud constitue, suivant la description d'Idrissi, un seul cours avec celle de Tennis, et c'est ce trajet que devait suivre cette branche de Sardous. Allait-elle jusqu'à la mer, comme le dit Ibn Sirapioun? J'en doute.

Se déversait-elle dans le lac Menzaleh et, par le fait du lac communiquant avec la mer, notre auteur aurait-il considéré le lac et la mer comme étant la même chose? Je le croirais plutôt. En tout cas, si elle allait à la mer, ce serait par la bouche Mendésienne qu'elle devait s'y jeter, la partie inférieure de cette branche de Tennis faisant partie de celle de ce nom (voir pl. X).

LA BRANCHE SÉBENNYTIQUE.

Cette branche, d'après Hérodote, était la troisième en importance des branches du fleuve; dérivant du sommet de l'ancien Delta, elle suivait le cours de la branche actuelle de Damiette jusqu'à Samannoud (anciennement Sébennytus, à laquelle elle empruntait son nom), puis tournait légèrement à gauche au-dessous de cette ville, suivait le cours du Bahr Tira en passant devant Hamoul, traversait le coin Est du lac Bourollos, et se jetait dans la mer à l'embouchure de ce lac.

Au temps de Strabon, cette branche, à mon avis et pour les raisons énoncées dans le chapitre relatif à la branche Phatmétique, ne se composait que de la déviation de Samannoud à la mer.

Ce qui précède est ce que j'avais écrit dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. IV, *Époque ancienne*) sur cette branche, avant d'avoir eu connaissance de la géographie d'Ibn Sirapioun; mais après avoir vu cette géographie, je suis plutôt d'avis que son cours supérieur, du sommet du Delta à Benha, devait être celui de la Branche de Sardous plutôt que celui de la Branche actuelle de Damiette (voir pl. VII).

LA BRANCHE DE SHABOUR.

Cette branche nous est mentionnée par Idrissi; il la forme avec la partie de la Branche actuelle de Rosette, à partir de son point de division avec celle d'Ibiar, c'est-à-dire d'Abou Neshaba à Shabour; puis, de cette localité à Alexandrie, avec le cours de la Branche d'Alexandrie (voir pl. XI).

LA BRANCHE TALY.

Du Bois-Aymé et certains auteurs modernes sont sous l'impression que cette branche est la branche Bolbitique : ceci est inexact en partie, ainsi qu'on va le voir par l'explication suivante.

Dans sa *Géographie,* Ptolémée donne la même longitude et la même latitude à l'endroit de séparation de la branche Taly de l'Agathos Daimon et à Hermopolis parva (Damanhour); il est vrai que les calculs géographiques de cet auteur sont loin d'être exacts, mais nous sommes ici en présence d'un fait qui ne peut être contesté, et qui est celui-ci : c'est que du moment qu'il donne aux deux points la même longitude et la même latitude, cela nous prouve d'une façon absolument certaine que la branche Taly se détachait de l'Agathos Daimon à l'endroit où Hermopolis parva était située.

Ceci établi, il nous faut maintenant relier ce point à la branche Bolbitique par la bouche de laquelle s'écoulait cette branche, d'après Ptolémée.

Il n'y a aujourd'hui aucun cours d'eau qui relie ces deux points; mais il y en a un sur la carte de l'Expédition française qui, sous le nom de canal de Damanhour, de cette ville, va rejoindre la branche de Rosette au-dessous de Rahmanieh : il doit certainement représenter l'ancien lit de cette branche. Dans cette position, il délimite aussi parfaitement le nome Métélite, que Ptolémée nous dit être le seul nome situé entre cette branche et l'Agathos Daimon. Il est impossible de le faire remonter à l'origine de la branche Bolbitique à Zawiet el-Bahr, car à ce compte-là il faudrait englober d'autres nomes entre les deux branches, ce qui n'est pas le cas, et on manquerait le point d'Hermopolis parva. Il me semble que tout ce qui précède devrait confirmer aussi que Damanhour représente l'emplacement de cette ville; en outre, en donnant au sommet du Delta, comme Ptolémée l'indique, 30° de latitude, et à Métélis (Fouah) 31°, la latitude de 30°50′ qu'il donne à Hermopolis parva passe à Damanhour.

Donc, il n'y aurait que la partie inférieure de la branche Bolbitique qui aurait fait partie de cette branche (voir pl. IX).

LA BRANCHE TANITIQUE.

Cette branche, d'après Hérodote, qui la nomme Saïtique, prenait naissance de la Sébennytique, et d'après Strabon, de la Phatmétique, toutes les deux la branche actuelle de Damiette; ceci est expliqué dans le chapitre concernant la branche Phatmétique.

Elle commençait près d'Athribis, maintenant Tell Atrib, au nord de Benha,

et n'était autre que le Bahr Moës actuel, passant par Mina el-Kamh, Zagazig, Horbeit (anciennement Pharbaetos, que Pline cite parmi les villes renommées situées sur les branches du fleuve) et Kafr Sakr, jusqu'à son terminus; de là, la branche suivait le cours du Mashraf Bahr el-Meshraa, passant devant San el-Hagar (Tanis anciennement, de laquelle dérive son nom), traversait le lac Menzaleh, et se jetait dans la mer à Omm Fareg à 20 kilomètres à l'Est de Port-Saïd.

Ceci est à peu près le trajet de Du Bois-Aymé, sauf en ce qui concerne le tronçon Tell Hawin-Horbeit, auquel il fait faire une déviation par El-Kanayat et Fassouka; c'est à cela que nous nous référions dans le chapitre concernant la branche Pélusiaque. Il ne fait faire cette déviation qu'afin de parer à l'inconvénient que nous signalions dans le chapitre relatif à ladite branche, qui était celui de la faire passer à l'ouest de Bubaste, et, par cela, de la rapprocher à la confondre avec la présente, et c'est pour éviter cette difficulté qu'il se voit obligé de faire faire ce détour. Mais notre tracé de la branche Pélusiaque annule totalement cet inconvénient et permet de maintenir la branche Tanitique dans le cours du Bahr Moës, qui était le vrai lit de ladite branche, sans qu'on soit obligé de recourir à une déviation dans un cours d'eau tout à fait secondaire (voir pl. VII et VIII).

LA BRANCHE DE TENNIS.

Quoique cette branche nous ait été mentionnée par d'autres auteurs avant Idrissi, c'est ce dernier qui nous la décrit d'une manière à nous faire connaître son cours d'une façon tout à fait exacte.

Il nous dit qu'au-dessous de Talkha le fleuve se partageait en deux branches, l'une orientale et l'autre occidentale.

La branche orientale, qui est celle de Tennis, n'est autre que le Bahr el-Saghir actuel qui, au-dessous de Talkha, se dirigeait vers l'est, passant par Mehallet Damana, puis Ashmoun el-Rommân, autrefois nommée Ashmoun-Tanâh, puis les deux Berimbal, se référant sans doute à l'ancienne et à la nouvelle, existantes actuellement; puis, citant d'autres noms de villages inconnus maintenant, il fait dévier la branche dans le lac de Tennis.

Il semblerait que jusqu'à son époque, la branche qui allait à Tennis était plus importante que celle qui allait à Damiette (voir pl. XI).

LA BRANCHE THERMUTIAQUE.

Cette branche portait aussi le nom de Térénuthiaque, qui dérivait de celui de la ville de Térénuthis (Kom Abou Billou, près de Terrana actuellement). D'après Ptolémée, elle se détachait de l'Agathos Daimon dans le grand Delta, et se jetait dans la mer par la bouche Sébennytique. C'est ceci qui a probablement fait supposer à Du Bois-Aymé qu'elle était cette dernière branche; mais la Sébennytique n'avait, dans le Grand Delta de Ptolémée, qu'une partie de son cours inférieur, tandis que celle-ci y était en entier; nous ne pouvons non plus placer la Sébennytique dans le tracé de celle-ci, car les branches Tanitique et Mendésienne ne dériveraient plus de la première ou de la Phatmétique, qui avait pris sa place, ce qui serait contraire au témoignage d'Hérodote.

D'après la description de cet auteur, la Thermutiaque devait se détacher de l'Agathos Daimon à un endroit situé au-dessous du sommet du Delta et au-dessus du commencement de la branche Bolbitique à Zawiet el-Bahr. Nous avons deux repères pour fixer son point de départ :

1° La longitude de 61°30′ et la latitude de 30°15′ que Ptolémée nous donne de ce point;

2° La position en face de Térénuthis, de laquelle elle dérivait son second nom.

La distance, d'ailleurs, entre les deux points n'est pas grande, à peine 6 kilomètres; mais la préférence doit être donnée au premier, car, en la donnant au second, la ville de Nikiou (Zawiet Razin), métropole du nome Prosopite, ne serait pas enclavée, ainsi que le dit Ptolémée, entre cette branche et l'Agathos Daimon, tandis qu'elle l'est avec le premier, qui se trouve être légèrement à l'est de Tahawi, sur la branche de Rosette, et, contrairement aux lieux de départ des autres branches, la longitude et la latitude de celui-ci coïncident. La longitude est basée sur celle de 62°, qu'il donne au sommet du Delta, et 61° à Hermopolis parva, et la latitude est basée sur celle du même sommet et de Métélis. De là cette branche devait aller s'amorcer, par un cours d'eau n'existant plus actuellement, au canal Batanounieh, près

de Batanoun, le suivre jusqu'à Telbant Qeisar, puis rejoindre le canal Kassed et le suivre jusqu'à Défrieh. Le cours de ces deux canaux occupe dans le centre du Delta une élévation très prononcée qui indique sans aucun doute le passage d'une branche bien plus importante qu'eux, et qui ne pouvait être que celle que nous décrivons. Après Défrieh l'élévation passe à l'Ouest de Sakha, puis oblique vers l'Est, et, en suivant son alignement, nous tombons juste sur la partie inférieure de la Sébennytique, par la bouche de laquelle s'écoulait la Thermutiaque.

Ce cours est le seul possible pour cette branche et il répond exactement à la description de Ptolémée, ainsi qu'à la position des nomes que cet auteur place entre cette branche et l'Agathos Daimon et qui sont comme suit, en remontant du nord au sud :

NOME.	MÉTROPOLE.	NOM MODERNE.
Phthénéote	Buto	Ebtou
Cabassite	Cabassa	Chabas
Saïte	Saïs	Sa el-Hagar
Prosopite	Nikiou	Zawiet Razin,

ainsi qu'à celles des nomes qu'il place entre elle et la branche Athribitique et dont la liste a été donnée dans la description de cette branche (voir pl. IX).

CHAPITRE IX.

LES CANAUX.

D'après le système que j'ai suivi pour les branches, les canaux seront aussi cités par ordre alphabétique.

LE CANAL ABOUL MENAGGA.

Ce canal fut creusé en l'an 506 de l'Hégire = 1112 après J.-C.; il occupait le lit de l'ancienne Branche Pélusiaque ou de celle de Farama jusqu'à Shibin El-Kanater, d'après l'Atlas de la *Description de l'Égypte*, c'est-à-dire l'emplacement du Canal Sharkawieh actuel, puis, toujours d'après ledit Atlas, il se dirigeait vers Bilbeis, en suivant le cours du canal Shibini; ceci est aussi conforme à la description que nous en fait Aboul Fida (*Géogr.*, p. 119), qui nous dit qu'il arrosait cette ville (voir pl. X).

Kalkashandi (t. III, p. 304) nous raconte qu'il avait été creusé pour remplacer la Branche de Sardous, et (p. 306) il nous dit aussi que le Sultan El-Zâher Beybârs y construisit le pont entre Kalioub et Basous, qu'on voit aujourd'hui au nord de Shoubra, et qu'on ouvrait d'abord son barrage le jour de la Fête de la Croix, 17 Thoût (27 septembre), puis que, dans l'intérêt de l'irrigation des terres, on l'avança au jour du Naourouz, 1er Thoût (11 septembre).

Voici aussi ce que nous en dit Makrizi (t. I, p. 487) :

« On lit à ce propos dans Ibn el-Mamoun que l'eau n'arrivait à la Sharkieh que par le « Sardoussi » et le « Samassem » ou par d'autres endroits lointains; d'où il s'ensuivait que la majeure partie de cette province était, la plupart des années, atteinte par la sécheresse.

« Comme le Juif Aboul Menagga avait le contrôle de ces sortes de travaux,

les cultivateurs s'en plaignirent auprès de lui et demandèrent la création d'un canal qui pût leur fournir l'eau, à eux les premiers.

«Donc, le jour de mardi 6 Shaban de l'an 506, il commença le creusement du Khalig Aboul Menagga; à cette occasion, El-Afdal ibn Amir el-Giousħe, accompagné du Caïd Abou Abdalla Mohamed ibn Fâtek el-Batâihi ainsi que de ses frères et de soldats qui lui faisaient face sur la rive, se rendit par barque sur les lieux, au lever du soleil. Les sheikhs des villages et les habitants, munis de faisceaux de roseaux que l'eau entraînait, montèrent également des barques, suivies d'autres embarcations qui naviguèrent jusqu'à ce que les vagues les eurent conduites à l'endroit où le bahr devait être creusé.

«Ce creusement dura deux années, et chacune d'elles faisait tellement ressortir les avantages qui en résultaient et l'importance grandissante que le pays en acquérait, qu'Aboul Menagga trouvait supportables les sacrifices faits à cet effet.

«Quand, plus tard, on eut soumis à El-Afdal la totalité des dépenses faites, il les trouva considérables et dit : «A nous ont incombé ces sacrifices d'argent «et à Aboul Menagga revient la renommée».

«Il décida dès lors de lui changer ce nom et de le remplacer par celui de Bahr el-Afdali; mais cette décision n'eut pas de suite et la dénomination d'Aboul Menagga prévalut.

«Les dépenses en question donnèrent ensuite lieu à des incidents graves survenus entre Aboul Menagga et Ibn Abil Laiss, le maître du Divan, incidents qui aboutirent à la détention d'Aboul Menagga pendant plusieurs années et, plus tard, à son exil à Alexandrie, alors qu'il allait complètement périr. Mais le Caïd Abou Abdalla ibn Fâtek intercédant d'une part en sa faveur, et d'autre part, l'importance du pays s'accroissant, on finit par s'apitoyer sur son sort.

«A ce propos, j'ai lu ceci, écrit par Ibn Abd el-Zaher : «Cet Aboul Me-«nagga est l'aïeul des Béni Sfer, les sages Juifs, et de ceux d'entre eux qui ont «embrassé l'Islamisme».

«Quand Aboul Menagga eut vu sa détention traîner à Alexandrie, retenu qu'il était dans une prison cellulaire et traité avec rigueur, il se procura par ruse un exemplaire du Livre sacré, en recopia une péroraison, y apposa ces mots : «Rédigé par Aboul Menagga le Juif», et la fit mettre en vente.

«Les habitants de la ville s'en indignèrent et le dénoncèrent au calife; celui-ci le fit comparaître devant lui et lui demanda pourquoi il avait agi ainsi : «C'est, répondit-il, pour hâter ma délivrance par ma mise à mort». On lui infligea alors une correction et on le relâcha.

«D'après les racontars, il y avait dans sa prison un gros serpent; comme on lui apportait, un jour, du lait pour sa nourriture, il vit aussitôt le serpent venir l'absorber et rentrer dans sa cachette.

«Dès lors, Aboul Menagga faisait apporter chaque jour du lait pour le serpent, qui venait régulièrement l'absorber et s'en retournait sans jamais lui nuire.

«Quand Mâmoun el-Batâihi fut nommé ministre du calife El-Amer bi Ahkam Illah, succédant ainsi à El-Afdal ibn Amir el-Giousħe, le calife lui exprima le désir d'assister à l'ouverture du Khalig en question et de lui consacrer un jour solennel, à l'instar du Khalig du Caire.

«A cet effet il lui adjoignit Adi el-Moulk Aboul-Barakât ibn Osman, son wekil, en lui enjoignant de faire bâtir sur l'emplacement du barrage, au nord, un observatoire ou belvédère assez spacieux.

«Cette construction fut commencée après que le Nil eut atteint son maximum et l'on continua de fêter le jour de l'ouverture de ce barrage jusqu'à la disparition de la dynastie fatimite.

«Quand la dynastie des Béni-Ayoub lui succéda sur le trône d'Égypte, l'état de choses fut maintenu tel qu'il était.

«Le Kadi el-Fadel dit ce qui suit dans les *Moutadjaddedât* de l'an 577 : «Le sultan El-Malek el-Naçer Salah el-Dine Youssef ibn Ayoub se déplaça pour «assister à l'ouverture du Bahr Aboul Menagga et s'en retourna par la suite».

Plus loin, il dit encore ceci : «En l'an 590, on procéda à l'ouverture du Bahr Aboul Menagga avec un retard de sept jours après la fête de la Croix, et cela à cause de l'étiage du Nil.

«Le sultan El-Malek el-Aziz Osman, fils du sultan Salah el-Dine, n'y assista pas en personne, mais s'y fit représenter par son frère Sharaf el-Dine Yacoub el-Taouashi.

«Ce jour-là, les signes de désespoir se manifestèrent par des actes scandaleux et des méfaits ostensiblement commis.

«Il y eut des abus et tout le monde y participa sans distinction de classe, de sorte que le mois de Ramadan ne se passa guère sans que l'on s'y rendît

coupable de licences telles qu'aucun autre Ramadan n'en vit autant dans l'Islam.

« Le châtiment de Dieu se fit donc sentir sur l'eau qui avait vu se dérouler à sa surface tant de turpitudes; car, pendant le Ramadan, les hommes et les femmes s'entassaient pêle-mêle dans les embarcations, les unes ayant le visage découvert, les autres se permettant des actes libertins; les instruments de musique, tels que tambours, guitares et cymbales, résonnaient de leurs sons aigus; pendant la nuit, les boissons alcooliques faisaient apparemment place à l'eau et au julep; mais on buvait, dit-on, les spiritueux en secret; les barques s'entremêlaient et les actes licencieux ne pouvaient plus être dissimulés ou niés.

« On en référa au sultan, qui envoya, certaines nuits, son chambellan disperser ceux qu'il trouverait en flagrant délit; mais ceux-ci revenaient à la charge aussitôt après son départ. Il trouva, dit-on, dans certains bacs, de l'alcool qu'il fit jeter.

« A l'apparition du mois de Shawal — dont on abusait — ces actes de libertinage augmentaient. Puisse Dieu nous en préserver et nous pardonner nos fautes! »

Le même auteur écrit : « En 592, on procéda à l'ouverture du Bahr Aboul Menagga, et le sultan El-Aziz présida cette solennité; le Nil augmenta alors d'un pouce, ce qui forme le 1/18 sur 18 pics. Cette limite constitue le maximum, que les Égyptiens surnomment *el-lougga el-koubra*.

« De nos jours, les réunions ont cessé à l'occasion de l'ouverture du Bahr Aboul Menagga et les solennités ont perdu de leur importance à cause des préoccupations et des soucis de la vie privée. »

LE CANAL D'ALEXANDRIE.

Sous le nom de canal d'Alexandrie, les divers auteurs de différentes époques ont dénommé un cours d'eau qui, pour sa principale section, n'était le même que de nom seulement, et que beaucoup de personnes, vu sa désignation, s'imaginent être le même cours d'eau, alors qu'il a changé de place cinq fois en cinq périodes différentes (voir pl. XIII).

Je vais d'abord, sous la rubrique *Aperçu général,* décrire la transformation de la branche Canopique en canal, ainsi que certains détails généraux le concernant, puis je passerai à son examen, section par section.

APERÇU GÉNÉRAL.

Lorsque la branche Bolbitique, pour les raisons que j'ai énoncées dans la description de cette branche, absorba graduellement la partie supérieure de la branche Canopique, de Zawiet el-Bahr au sommet du Delta, pour former la branche actuelle de Rosette, la partie inférieure de la branche Canopique, de Zawiet el-Bahr à la baie d'Aboukir, fut graduellement réduite à l'état d'un simple canal. Il est évident que cette transformation ne s'est pas opérée d'un coup, mais lentement et graduellement.

Il est difficile de dire quand a commencé le déclin de la plus importante branche du fleuve, mais, à mon avis, cela a dû avoir lieu vers le ve siècle de l'ère chrétienne, puisque Ammien Marcellin, qui a visité le pays dans la seconde moitié du ive siècle, la mentionne ainsi que sa bouche. Quant à sa transformation totale, elle a dû avoir lieu avant le vi^e^ siècle incontestablement, et l'invasion des Arabes ne l'a pas trouvée, car aucun de leurs auteurs, même les plus anciens, non seulement ne la mentionne, mais encore ne fait allusion à son souvenir. Cette branche a donc dû disparaître comme telle au ve siècle.

Une fois la transformation opérée, cette branche, à partir de Zawiet el-Bahr, s'est trouvée pratiquement former un seul canal avec celui de Schédia, ayant deux branches à partir de Karioun jusqu'à la mer : la première, qui occupait le lit de l'ancienne branche Canopique, allait à la baie d'Aboukir; la seconde, qui était le canal de Schédia, allait à Alexandrie. La première disparut bien vite, toujours avant l'invasion arabe, ainsi qu'on s'en rendra compte par les descriptions de Jean, évêque de Nikiou, dans sa *Chronique,* et par celles des auteurs arabes, pour deux raisons :

1° La branche allant à Alexandrie, devant alimenter une ville de cette importance, était naturellement l'objet de soins continuels et attirait toutes les eaux vers elle;

2° La branche allant à la baie d'Aboukir, passant dans une région stérile ou

tout au plus de production médiocre, fut délaissée et desséchée par l'appel dans l'autre branche de toutes les eaux; aussi disparut-elle bien vite, ou fut-elle réduite à l'état d'un canal tout à fait insignifiant, car aucun auteur n'en parle.

C'est cette situation qui a fait dire à Jean de Nikiou, au Ier siècle de l'Hégire = VIe siècle de l'ère chrétienne, d'abord, puis à Ibn Abd El-Hakam ensuite, copié plus tard par presque tous les auteurs arabes, que «les eaux du Nil n'arrivaient que jusqu'à Koussa, en face de Karioun, et que c'était Cléopâtre qui était allée les y chercher en creusant le canal».

Cette assertion, évidemment, ne tient pas debout; mais en examinant bien la question, on conviendra qu'il y a quelque chose sur laquelle elle a été fondée.

La branche Karioun-Alexandrie étant restée, la légende subsista avec elle, qu'elle avait été creusée pour amener à Alexandrie l'eau de Karioun, c'est-à-dire de la branche Canopique.

La branche Karioun-baie d'Aboukir ayant disparu, sa tradition disparut également avec elle. Ces auteurs ne voyant donc devant eux que le fait des eaux du Nil, arrêtées à Karioun, avec la légende existant dans le pays qu'on avait creusé la section Alexandrie-Karioun pour aller les chercher en ce dernier point, étaient parfaitement justifiés de supposer qu'elles n'avaient jamais coulé plus loin, et qu'on était allé les chercher à Karioun. Le fait aussi que la partie de Zawiet el-Bahr-Karioun était supérieure en importance à celle de Karioun-Alexandrie, ainsi que l'indique la description de Massoudi, citée plus bas, contribuait fortement à les confirmer dans cette thèse.

Massoudi nous dit que «le Nil n'arrivait pas jusqu'au territoire d'Alexandrie avant l'année 332. Alexandre avait bâti la ville sur un canal dérivé du Nil et la plus grande partie de l'eau du Nil y arrivait; c'est ainsi qu'étaient arrosés Alexandrie et le pays de Mariout, qui formaient une suite ininterrompue de cultures et de jardins, jusqu'à Barka. Les navires, en suivant le cours du Nil, arrivaient aux marchés d'Alexandrie, et le plafond de ce canal, dans son parcours à travers la ville, était dallé de pierre et de marbre; l'eau cessa d'y pénétrer par suite de l'obstruction de son lit, et les gens, ne pouvant plus s'y alimenter, durent boire l'eau des puits, le Nil étant à une journée de marche de la ville.»

Cette journée de marche représente la distance d'Alexandrie à Karioun, soit le trajet de l'ancien canal de Schédia, tandis que la branche amenant l'eau à Karioun était un vestige de l'ancienne branche Canopique, et cette description nous fait connaître qu'à ce moment la seconde partie était supérieure encore en importance à la première, puisqu'elle amenait l'eau que l'autre ne pouvait recevoir.

Quant à l'attribution à Cléopâtre de la création de ce canal, j'avoue qu'il m'est difficile de lui trouver une explication acceptable, vu qu'elle constitue une grosse inexactitude historique.

En résumé, le canal d'Alexandrie, au moment de l'invasion arabe, avait le trajet suivant : Zawiet el-Bahr, Neqeidi, Denshâl, Damanhour, Aflâka, Kafr el-Hamaida, Karioun, Alexandrie.

Ce tracé nous est confirmé aussi par le fait suivant : presque tous les auteurs arabes des premiers temps, en nous décrivant cette branche allant à Alexandrie, la font partir du point de division des deux branches en face d'Abou Néshaba; il y en a même un, Ibn Sirapioun, qui la fait partir du sommet du Delta, à Sardous. A quoi faut-il l'attribuer? Car il semblerait, à première vue, tout à fait illogique qu'on forme un cours d'eau, partie d'un fleuve et partie d'un canal, surtout que, dans le cas qui nous concerne, ce fleuve a son lit et sa voie naturelle jusqu'à la mer, soit à Rosette.

Eh bien, c'est précisément par cet illogisme, qui, certainement, a sa cause, que nous pouvons fixer le trajet de ce cours d'eau.

Nous le voyons d'ailleurs répété par presque tous les auteurs des premiers temps, c'est-à-dire tous ceux à l'époque desquels le canal d'Alexandrie avait sa déviation au fleuve, à un point ne dépassant pas Shabour au nord; mais sitôt ce point dépassé, cette description cesse parmi les auteurs.

La raison de cela est, à mon avis, la suivante : la branche Canopique, qui était la seule voie fluviale d'Alexandrie, ne disparut pas, ainsi que nous l'avons dit, d'un coup; sa partie inférieure, de Zawiet el-Bahr à Karioun, diminua graduellement en importance, pour se convertir en un canal, mais resta quand même la voie fluviale d'Alexandrie. Le souvenir de l'existence de cette branche et celui de sa disparition peu éloignée comme grande voie fluviale était encore vivace à l'époque des premiers auteurs arabes. Comme son importance, à ce moment-là, était toutefois bien supérieure à celle d'un

canal ordinaire, la tendance était alors de considérer la partie utilisable du fleuve et le canal qui en sortait comme une seule voie d'eau.

Il est vrai que la branche Canopique remontait plus haut qu'Abou Néshaba et allait au sommet du Delta; mais la division des deux branches en face de ce village offrait un point logique et naturel pour le départ d'un cours d'eau.

On peut noter que lorsque ce point de déviation du canal du fleuve descendit à Shabour, les auteurs contemporains conservèrent la même description; mais il ne faut pas oublier que Shabour n'est pas bien loin de Zawiet el-Bahr, et qu'après le tronçon peu considérable de Shabour–Neqeidi on circulait de nouveau dans le lit de l'ancienne branche. Une tradition conservée depuis des siècles ne pouvait pas disparaître subitement; mais aussitôt que le point de déviation descendit au delà de Shabour, cette description cessa.

Pour toutes ces raisons, je crois qu'à l'époque des premiers auteurs, le canal d'Alexandrie suivait exactement le lit de l'ancienne branche, ainsi qu'il a été décrit plus haut.

Les auteurs arabes nous apprennent que ce canal a été creusé ou curé six fois, à six périodes différentes, comme suit :

la première fois par El-Hârith ibn Miskîn, cadi d'Égypte, en l'année 245 de l'Hégire (859 de l'ère chrétienne);

la deuxième fois par Ahmed ibn Touloun, gouverneur d'Égypte, en l'année 259 de l'Hégire (872 de l'ère chrétienne);

la troisième fois par le calife fatimite El-Hâkim bi-Amr Illah, en l'année 404 de l'Hégire (1013 de l'ère chrétienne);

la quatrième fois par le sultan El-Zâher Beybars, en l'année 664 de l'Hégire (1265 de l'ère chrétienne);

la cinquième fois par le sultan El-Nâçer Mohamed ibn Kalaoun, en l'année 710 de l'Hégire (1310 de l'ère chrétienne);

la sixième fois par le sultan El-Ashraf Barsbâï, en l'année 826 de l'Hégire (1422 de l'ère chrétienne).

En dehors de ces six fois, le canal a dû être creusé ou curé à d'autres moments que les auteurs ne nous signalent pas, car, ainsi qu'on le verra par la description que je vais faire, il y a le tronçon Shabour–Neqeidi qui a été creusé à une date en dehors de celles que j'ai mentionnées, et par un personnage qui nous reste inconnu.

Pour plus de clarté, je me vois obligé de diviser le canal en trois sections, comme suit :

1re Section : le Nil–Kafr el-Hamaida.
2e Section : Kafr el-Hamaida–Karioun.
3e Section : Karioun–Alexandrie.

Pour la première section, je dis le Nil–Kafr el-Hamaida, parce que c'est celle qui a changé continuellement de place, et par conséquent, son point de départ du fleuve a varié continuellement; d'où l'impossibilité de lui assigner un point fixe.

Quant aux deux autres, quoiqu'elles n'aient pas changé de place, je suis obligé de les séparer, parce qu'elles appartiennent chacune à un cours d'eau différent.

Nous allons maintenant décrire les trois sections ainsi que leurs emplacements respectifs.

1re SECTION : LE NIL–KAFR EL-HAMAIDA.

Cette section a changé de place cinq fois, et les trajets respectifs ont été comme suit, dans l'ordre chronologique :

1° Râfika ou Zawiet el-Bahr, Neqeidi, Denshâl, Kertassa ou Damanhour, Aflâka et Kafr el-Hamaida;

2° Shabour, Neqeidi, Denshâl, Kertassa ou Damanhour, Aflâka et Kafr el-Hamaida;

3° Miniet Abig ou Dahrieh, Abou Mangoug, Mehallet Farnawa, Mehallet Nasr et Masrouq, Kertassa ou Damanhour, Aflâka et Kafr el-Hamaida;

4° El-Atf, Kafr el-Hamaida;

5° Rahmanieh, Aflâka et Kafr el-Hamaida.

Je vais maintenant décrire les différentes périodes auxquelles ces trajets ont existé et les personnages qui les ont curés ou creusés.

1. Trajet Râfika–Kafr el-Hamaida. — Ce trajet est celui qui existait au moment de l'invasion arabe et celui qui nous est cité par les premiers auteurs; le dernier qui nous cite Râfika comme point de déviation du canal du fleuve

est Kodâma, mort en l'année 310 de l'Hégire (922 de l'ère chrétienne); un autre auteur après lui la mentionne, c'est Makdissi, mort vers 380 de l'Hégire (990 de l'ère chrétienne), mais cette fois-ci, non comme point de déviation du canal du fleuve, car, ainsi qu'on va le voir ci-après, ce point était descendu à ce moment-là à Shabour; mais il la place sur l'itinéraire de Fostât à Alexandrie. Après Makdissi, la ville disparaît et aucun auteur ne la mentionne plus.

Les auteurs du tome XXXVI des *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale* ont placé cette ville à Dahrieh, en se basant sur les distances indiquées en milles par certains auteurs; je ne partage pas leur avis pour les raisons suivantes :

1° Il est absolument impossible de se baser d'une façon sérieuse sur les mesurages cités par les auteurs arabes pour fixer les distances entre les différents points, à moins que ces mesurages soient appuyés par d'autres considérations. Les *saks* d'Ibn Haoukal varient entre 500 et 2000 mètres, et les milles d'Idrissi sont dans la même disproportion. Makdissi nous dit qu'il y avait une étape entre Alexandrie et Râfika : en admettant même qu'elle fût à Dahrieh, la distance est de 106 kilomètres; puis il met une étape entre Râfika et Kom Shérîk, une entre Kom Shérîk et Tarnout (Terrana), une entre Tarnout et Zat el-Sahel (Manial el-Arous), et une entre Zat el-Sahel et Fostât; soit 154 kilomètres pour les quatre dernières étapes, en suivant les sinuosités du fleuve et 106 pour la première étape à elle seule, en suivant le canal.

2° Ibn Haoukal, qui est postérieur à Kodâma, nous dit qu'à son époque, ce point était à Shabour; il nous mentionne aussi la branche de Farnawa, qui avait son point de départ à Miniet Abig (Dahrieh) et qui allait à Balhib et non à Alexandrie; y serait-elle allée, qu'il nous l'aurait certainement dit.

3° Makdissi, qui est le contemporain d'Ibn Haoukal, mentionne Râfika sur l'itinéraire de Fostât à Alexandrie, ce qui prouve qu'elle existait à l'époque du second et que si elle s'était trouvée à Dahrieh, il l'aurait mentionnée sans aucun doute.

4° Râfika est placée par la plupart des auteurs des premiers temps sur l'itinéraire de Fostât à Alexandrie, et, en jetant un coup d'œil sur la carte de la région, on remarquera que la position près de Zawiet el-Bahr répond mieux à cette situation que celle près de Dahrieh, car c'est précisément à l'endroit où le Delta commence à s'élargir vers l'ouest, et qu'il est plus logique qu'un itinéraire, venant de Fostât et suivant le Nil, dévie à ce point pour aller vers Alexandrie, plutôt que de descendre jusqu'à Dahrieh et de dévier ensuite.

5° Le point de division du fleuve est toujours descendu du sud au nord et n'est jamais remonté en sens inverse, sauf pour le dernier changement de place, lorsqu'il rétrograda d'El-Atf à Rahmanieh; par conséquent, je ne puis admettre qu'il eût été à Dahrieh dans les premiers temps, pour remonter ensuite à Shabour.

C'est pour ces raisons qu'à mon avis, Râfika doit être placé près de Zawiet el-Bahr et que le cours de ce premier trajet était, ainsi que je l'ai dit, celui de l'ancienne branche Canopique, soit Râfika ou Zawiet el-Bahr, Neqeidi, Denshâl, Kertassa ou Damanhour, Aflâka et Kafr el-Hamaida.

Kodâma étant, ainsi que nous l'avons dit, le dernier auteur qui mentionne Râfika comme point de déviation du canal du fleuve, cette situation doit être celle qui est restée en vigueur jusqu'à la date de sa mort en 310 de l'Hégire (922 après J.-C.).

Voyons maintenant, d'après les dates que nous ont mentionnées les auteurs, quels sont les personnages qui ont curé ce trajet. D'après les dates que nous avons mentionnées plus haut, ce serait El-Hârith ibn Miskîn et Ahmed ibn Touloun qui l'auraient fait respectivement en 245 (859 après J.-C.) et 259 de l'Hégire (872 après J.-C.), comme étant les seuls cités avant la date de la mort de Kodâma.

2. Trajet Shabour–Kafr el-Hamaida. — Il est identique à celui que nous venons de décrire, avec la seule substitution du tronçon Shabour–Neqeidi à celui de Râfika–Neqeidi. Ibn Haoukal, mort vers 350 de l'Hégire (961 après J.-C.), est le premier auteur qui nous mentionne ce tracé; ce tronçon aurait donc été exécuté entre cette date et celle de la mort de Kodâma, en 310 de l'Hégire (922 après J.-C.); l'histoire ne nous révèle aucun creusage ou curage du canal entre ces deux dates; cette section a donc été exécutée par un

personnage et à une date qui nous restent inconnus. Idrissi, mort en 548 de l'Hégire (1153 après J.-C.), mentionne aussi ce trajet, mais conjointement avec le suivant, avec lequel, d'ailleurs, celui-ci semble être resté concurremment en fonctions, ainsi qu'il sera décrit.

3° Trajet Dahrieh—Kafr el-Hamaida. — Le premier auteur qui nous en parle est Idrissi, mort en 548 de l'Hégire (1153 après J.-C.); il aurait donc été exécuté entre cette date et celle de la mort d'Ibn Haoukal vers 350 de l'Hégire (961 après J.-C.). Il y a précisément dans cette période le creusage ou curage du canal qui a été fait par le calife fatimite El-Hâkim bi-Amr Illah, en 404 de l'Hégire (1013 après J.-C.), et, à mon avis, c'est ce personnage qui a dû exécuter cette section; il n'en a d'ailleurs fait à neuf qu'une partie seulement, ainsi qu'on va s'en rendre compte par la description suivante.

Ce trajet de Miniet Abig, ou Dahrieh, jusqu'à Mehallet Nasr et Masrouq, occupe l'emplacement de la branche de Farnawa d'Ibn Haoukal qui dut disparaître après cet auteur, car personne n'en parle plus. Or je présume que ce qui est arrivé au moment où le calife fatimite a voulu exécuter son projet est ceci : la partie inférieure de la branche de Farnawa au-dessous de Mehallet Nasr et Masrouq jusqu'à Balhîb (Fazara) avait disparu ou était sur le point de disparaître; le calife a donc dû, en curant le canal, creuser un nouveau bras de Mehallet Nasr et Masrouq jusqu'au canal de Shabour entre Denshâl et Damanhour, qui serait la partie inférieure du canal Dâher actuel. Le but de cette opération était d'ouvrir une nouvelle porte d'alimentation au canal d'Alexandrie, et c'est cette situation qui a fait dire à Idrissi que le canal allant à Alexandrie s'appelait canal de Shabour et qu'il avait sa prise au fleuve, au-dessous d'Abig. Makrizi nous dit aussi que ce calife y a dépensé 15.000 dinars, soit 9000 livres environ.

Le tracé de ce bras nous est confirmé par les auteurs suivants.

1° Aboul Hassan el-Makhzoumi, qui écrivait vers 580 de l'Hégire (1184 après J.-C.), c'est-à-dire au même siècle qu'Idrissi et son contemporain, nous dit que le canal d'Alexandrie passait par les villages suivants : Abou Mangoug, Mehallet Betouk (Ibtouk), Asinet Ourine (Kounaïsset Ourine), Mehallet Farnawa et Mehallet Nasr et Masrouq; ce cours est exactement celui de la branche de Farnawa d'Ibn Haoukal, jusqu'à ce dernier village, et celui du canal Dâher actuel.

2° Kalkashandi, mort en 821 de l'Hégire (1418 après J.-C.), qui nous dit que dans les anciens temps, le canal d'Alexandrie avait sa prise à Dahrieh et qu'il passait à Damanhour, ce qui est exactement le cours de notre trajet.

L'identité de fonctions de ce trajet avec le précédent nous est non seulement confirmée par Idrissi, ainsi qu'il a été dit plus haut, mais aussi par les travaux que le sultan El-Zaher Beybars fit faire dans les deux tracés en 662 et 664 de l'Hégire (1263 et 1265 après J.-C.).

Pour le trajet précédent, ce sultan ne semble avoir nettoyé que le tronçon Shabour—Neqeidi, car Makrizi nous dit qu'entre autres travaux, il avait déblayé le canal entre Taïdi et sa prise. Il ne s'est jamais trouvé un village portant ce nom, et c'est celui de Neqeidi auquel cet auteur se réfère; par conséquent, le tronçon déblayé par le sultan El-Zaher Beybars est bien celui de ce dernier village à Shabour.

La partie de ce trajet entre Neqeidi et la jonction avec celui que nous décrivons a-t-elle été curée ou non? Il est difficile de le dire, car rien ne nous le fait savoir.

Quant à la marque des travaux de ce sultan dans notre trajet, nous en avons la preuve :

1° Dans le village actuel de Dahrieh, qui devrait être en réalité Zâhrieh, qui se trouve près de sa prise et que Georges Zeidan, dans son *Histoire de l'Egypte moderne,* nous dit avoir été bâti par ce sultan; mais il aurait été plus juste de dire qu'il n'avait fait que rebaptiser la ville en son nom en y élevant quelques constructions, et qu'elle existait bien avant lui, d'après Ibn Dokmâk, sous le nom de Miniet Abig.

2° Le canal qui porte jusqu'aujourd'hui son nom sous celui de Dâher et qui devrait être Zâher, comme sa mosquée au Caire, nous est une preuve suffisante que ce sultan ne lui avait donné son nom qu'à cause des travaux qu'il y avait entrepris.

A propos de ce trajet, Ibn Mammâti, mort en l'année 606 de l'Hégire (1209 après J.-C.), rapporte avoir entendu dire par des experts que si l'on

établissait un plan incliné (je présume qu'il voulait dire un barrage) sur le fleuve pour retenir et élever les eaux, entre Babig et Miniet Babig, les eaux resteraient dans le canal hiver et été, et que l'exécution de ce plan incliné serait possible par suite de l'existence de pierres et de briques dans la Béhéra, et que lesdits experts avaient estimé les dépenses à 10.000 dinars, ce qui ferait environ 6.000 livres. Il semble qu'on élevait autrefois les barrages du Nil à meilleur marché qu'aujourd'hui.

Ce même auteur nous dit aussi que la longueur du canal d'Alexandrie, qui était à son époque le trajet que nous décrivons, était de 30.630 kassabas; ces kassabas étant des kassabas hakimites de 3 m. 85, cela ferait une longueur totale de 118 kilomètres environ, et la longueur du trajet actuel, tel qu'il est tracé sur la carte, jusqu'à Alexandrie est de 111 kilomètres.

Cette section a donc été creusée ou curée deux fois parmi celles mentionnées dans l'histoire :

Par le calife fatimite El-Hâkim bi-Amr Illah, en 404 de l'Hégire (1013 après J.-C.);

Par le sultan El-Zaher Beybars, en 664 de l'Hégire (1265 après J.-C.).

4. Trajet El-Atf–Kafr el-Hamaida. — Makrizi nous apprend que les bienfaits causés par le curage du sultan El-Zaher Beybars ne durèrent pas longtemps, et bientôt les habitants d'Alexandrie furent obligés d'avoir recours aux citernes et aux puits. Cette situation dura jusqu'à l'année 710 de l'Hégire (1310 après J.-C.), époque à laquelle le gouverneur d'Alexandrie fit entrevoir au sultan El-Nâçer Mohamed ibn Kalaoun les avantages qu'on pourrait retirer en creusant le canal; il lui exposa quelle commodité il présenterait d'abord pour le transport par barques des grains et de toutes sortes de marchandises à Alexandrie, ce qui, tout en diminuant la fatigue, augmenterait les revenus du divan; en second lieu pour la mise en culture des terrains sur les deux rives du canal, où s'élèveraient des villages et des marchés, sources de revenus considérables; ensuite pour l'amélioration du sort des gens, qui cultiveraient leurs jardins et boiraient constamment l'eau de ce canal. L'idée plut au sultan, qui ordonna de mettre à exécution le projet et prescrivit aux gouverneurs des provinces de réunir les gens de leurs districts pour exécuter le travail. On réunit, paraît-il, 40.000 hommes en vingt jours, et le travail commença en

Rejeb de la même année; Makrizi ne nous en fixe pas la durée, mais il nous dit que la peine que l'on eut pour curer ce canal fut énorme, car la partie la plus rapprochée du fleuve avait été submergée par les eaux; les ouvriers durent plonger pour enlever la terre du fond, et ainsi la masse d'eau devint plus forte. Les canaux dérivés de ce canal principal se multiplièrent au point de l'épuiser, mais son importance et son utilité n'en étaient pas moindres, car tout le long de l'année les barques y pouvaient naviguer et les Alexandrins n'étaient plus obligés de boire l'eau des citernes. On s'empressa de mettre en culture les deux rives du canal, et en peu de temps, plus de 100.000 feddans furent mis en culture, là où, autrefois, il n'y avait que du sebakh; plus de six cents sakiehs fonctionnèrent pour l'irrigation des plantations de colocase, d'indigo et de sésame; plus de quarante villages se fondèrent, et à Alexandrie plus de mille jardins furent tracés. Grâce à ce canal, une foule de localités devinrent prospères et un nombre considérable de personnes alla peupler les villages établis sur ses bords.

Une fois les travaux terminés, le canal fut rebaptisé d'après le nom du sultan et appelé Nâçiri.

Quoique Makrizi, par sa description, nous fasse savoir qu'il y avait une partie du canal qui fut creusée à neuf, il ne nous donne aucun renseignement de nature à nous fixer sur son tracé; mais nous l'apprenons par Kalkashandi, qui est le contemporain du sultan et qui nous dit qu'à son époque l'embouchure du canal était à El-Atf, en face de Foua. Gabarti nous dit aussi, dans son *Histoire,* que le vice-roi Mohamed Ali fit creuser le canal Mahmoudieh sur l'emplacement de l'ancien canal Nâçiri depuis El-Atf, de préférence à celui de l'Ashrafieh depuis Rahmanieh, parce que le trajet était plus court.

Les travaux entrepris par ce sultan semblent être parmi les plus importants de ceux que nous mentionnent les auteurs arabes, concernant le canal.

5. Trajet Rahmanieh–Kafr el-Hamaida. — Nous arrivons maintenant au dernier changement de place de cette section et à la seule fois où le point de déviation du fleuve a rebroussé du nord au sud; c'est celui qui est resté en fonctions jusqu'au moment où le vice-roi Mohamed Ali l'a de nouveau descendu et reporté à El-Atf.

Makrizi nous dit que la situation prospère qu'il nous indique après le creusage du sultan El-Nâçer ne dura que jusqu'à l'année 770 de l'Hégire (1368 après J.-C.). A cette date, l'eau n'y pénétra plus qu'au moment de la crue et le canal restait à sec à l'époque de l'étiage. Aussi la plupart des jardins d'Alexandrie dépérirent et disparurent; une grande partie des villages établis sur les bords de ce canal furent abandonnés. A plusieurs reprises, les souverains d'Égypte avaient eu l'intention de curer le canal, mais ce projet resta sans réalisation jusqu'au règne du sultan El-Ashraf Barsbâï, qui ordonna l'exécution de ce travail. On réunit, paraît-il, toujours d'après Makrizi, tout ce qu'on put de gens de la contrée, au nombre de 875, chiffre qui nous paraît tout à fait en disproportion avec le travail à accomplir, et qu'il ne faut probablement accepter qu'avec la plus grande réserve. Le curage commença le 11 Gamad Awal 826 (22 avril 1423) et dura jusqu'au 11 Shaâbân (20 juillet) de la même année, en tout 90 jours; le travail terminé, l'eau pénétra de nouveau dans le canal et arriva jusqu'à Alexandrie; les barques y circulèrent et les gens étaient tout à fait joyeux. Les sommes dépensées pour ce curage furent recouvrées sur les cultivateurs des domaines riverains du canal et les propriétaires des jardins d'Alexandrie.

Une fois les travaux terminés, le canal fut nommé Ashrafieh, d'après le nom du sultan, nom qui est resté jusqu'aujourd'hui attaché à ce tronçon de l'ancien canal.

Makrizi ajoute que les effets du nettoyage du canal ne se firent sentir que peu de temps; bientôt il fut de nouveau comblé par le sable et il ne fut plus possible aux barques d'y circuler qu'au moment de l'inondation. C'est dans cet état qu'il resta jusqu'aux travaux du vice-roi Mohamed Ali, en l'année 1232 de l'Hégire (1816 après J.-C.).

La durée du fonctionnement de ces divers trajets a donc été, depuis l'invasion arabe jusqu'aux travaux exécutés par le vice-roi Mohamed Ali, comme suit :

1° Trajet Râfika-Kafr el-Hamaida, depuis l'invasion arabe, en l'année 20 de l'Hégire (641 après J.-C.), jusqu'en 330 de l'Hégire (942 après J.-C.), soit 301 ans.

2° Trajet Shabour-Kafr el-Hamaida, depuis l'année 330 (942 après J.-C.) jusqu'en 404 de l'Hégire (1013 après J.-C.), soit 71 ans.

3° Trajet Dahrieh-Kafr el-Hamaida, depuis l'année 404 (1013 après J.-C.) jusqu'en 710 de l'Hégire (1310 après J.-C.), soit 297 ans.

4° Trajet El-Atf-Kafr el-Hamaida, depuis 710 de l'Hégire (1310 après J.-C.) jusqu'en 826 de l'Hégire (1422 après J.-C.), soit 112 ans.

5° Trajet Rahmanieh-Kafr el-Hamaida, depuis l'année 826 (1422 après J.-C.) jusqu'en 1232 de l'Hégire (1816 après J.-C.), soit 394 ans.

Il faut aussi noter qu'au fur et à mesure qu'un trajet se déplaçait, l'autre ne disparaissait pas, mais cessait simplement de servir comme voie fluviale et de conduite des eaux pour Alexandrie, et ses fonctions se restreignaient aux besoins de la localité qu'il traversait; ainsi, lorsque le trajet Shabour-Aflâka conduisait l'eau à Alexandrie, les eaux coulaient dans le sens du premier village au second, puis, lorsque ce trajet d'Alexandrie s'est déplacé de ce canal, nous le voyons se diviser en deux : la partie Shabour-Damanhour amène les eaux à cette dernière ville dans le même sens qu'auparavant, tandis que l'autre se forme en un nouveau canal qui, sous le nom de canal de Damanhour, ramène les eaux en sens inverse du nouveau canal d'Alexandrie, d'Aflâka à Damanhour; d'ailleurs les canaux de tous ces trajets sont restés jusqu'à nos jours.

2e SECTION : KAFR EL-HAMAIDA-KARIOUN.

Cette section n'a jamais changé de place depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis la formation de la branche Canopique dont elle occupe le lit; c'est le plus ancien cours d'eau que l'Égypte possède. Elle coïncide actuellement avec une portion du canal Mahmoudieh, mais la plus grande partie de cette section est restée en dehors de ce canal lorsque le vice-roi Mohamed Ali l'a creusé; la partie qui n'a pas été absorbée existe toujours sous la forme d'un petit canal appelé, suivant les régions, Nâçiri ou Ashrafieh. Le premier nom était trop bien invétéré pour disparaître lors de l'imposition d'un second nom, et l'on éprouve, en voyant ce petit canal, un sentiment de tristesse, en pensant qu'il représente la majestueuse branche Canopique, qui était la plus grande de toutes celles du fleuve.

3e SECTION : KARIOUN—ALEXANDRIE.

Cette section occupe en entier l'emplacement de l'ancien canal de Schédia, remplacé par le canal Mahmoudieh actuel, sauf en deux endroits :

1° Le premier kilomètre après Karioun qui se trouve au nord du Mahmoudieh;

2° La distance entre le jardin de Nouzha et la propriété Averoff située presque en face du canal Farkha; ici le cours de l'ancien canal se trouve au sud du Mahmoudieh.

LE CANAL EL-ARSHI.

Yacout El-Hamaoui est le seul auteur qui mentionne ce canal; le nom est probablement déformé, et c'est El-Arish qu'on doit peut-être lire; mais en tout cas, il est difficile de s'imaginer un canal dans ladite région.

LE CANAL EL-ASARA.

Ce canal occupe exactement le cours de la Branche d'Alexandrie d'Ibn Sirapioun; c'était celui qui reliait le lac Maréotis au lac Mœris par le Bahr Youssef. Il existait en grande partie au moment de l'Expédition française, sauf pour la partie entre Khatatbeh et Teirieh, qui était comblée par les sables, et il est marqué sur sa carte sous le nom de Canal d'el-Asara. Il est aussi marqué sur la carte de d'Anville faite en 1786, ainsi que sur celle de l'ouvrage de Maillet, qui fut consul de France à Alexandrie en 1692. Ce canal correspond aux cours des canaux actuels suivants, à partir d'El-Lahoun sur le Bahr Youssef :

1° Le canal de Giza jusqu'à Kom Abou Radi;

2° Le drain Mouhit depuis Kom Abou Radi jusqu'à Berqash;

3° Le Rayah Béhéra depuis Berqash jusqu'à Teirieh;

4° A partir de Teirieh, il tourne à l'ouest, coupe le canal Nubarieh depuis le kilomètre 5 jusqu'à Dist el-Achraf, puis, de là, il suit le canal el-Hagar, ensuite il va se jeter dans le lac Maréotis (voir pl. XIV).

Contrairement aux autres canaux, celui-ci était régi par un régime spécial qui y maintenait l'eau toute l'année, et cela, par suite de sa communication avec le lac Mœris par le Bahr Youssef, duquel il recevait ses eaux, lesquelles étaient nécessaires pour y maintenir continuellement la navigation entre le lac Maréotis et la Haute-Égypte, ainsi que pour alimenter ce dernier lac de la quantité d'eau suffisante pour maintenir son niveau légèrement au-dessus de celui de la mer, à l'effet que l'eau y restât douce.

Ceci était nécessaire aussi afin de permettre aux îles situées au milieu du lac d'être habitées et cultivées comme elles l'étaient; les restes de quais que j'y ai découverts indiquent clairement que le niveau du lac devait être un peu au-dessus de celui de la mer.

A mon avis, ce n'est que lorsque le lac Mœris a cessé de fonctionner comme réservoir que ce canal, restant alors à sec, comme les autres, pendant la plus grande partie de l'année, a été envahi par les sables entre Khatatbeh et Teirieh, et que le lac Maréotis a été aussi desséché ou ses eaux rendues saumâtres et ses îles inhabitables.

Ce canal passe à environ 500 mètres à l'Ouest de Mit Rahina, c'est-à-dire qu'il touchait Memphis, et certainement il doit représenter l'ancien lit du bras du Nil, qu'Hérodote nous dit, d'après les prêtres de Memphis, avoir été détourné vers l'Est par Ménès, lorsque celui-ci bâtit la ville.

LES CANAUX DE LA BÉHÉRA.

J'ai groupé tous les canaux de cette province ensemble, parce qu'ils sont tous décrits par un seul auteur, Aboul Hassan El-Makhzoumi; son livre, appelé *El-Minhâg*, n'existe malheureusement pas, mais on trouve de ses fragments dans Makrizi; il y a, entre autres, une description fort intéressante de la distribution et de la circulation des eaux de la crue du Nil dans la province de Béhéra, à son époque, c'est-à-dire en l'année 580 de l'Hégire (1183 après J.-C.), date à laquelle il écrivait son ouvrage.

Elle m'a paru assez intéressante pour être consignée dans une carte spéciale, afin de mettre à jour le système de distribution des eaux de cette province, à la fin du VIe siècle de l'Hégire et du XIIe de l'ère chrétienne (voir pl. XV).

Malheureusement, beaucoup de villages cités ont disparu ou changé de

nom, sans que nous ayons aucun moyen à notre disposition pour connaître leur emplacement. La situation, pour dresser la carte, a été compliquée davantage par le grand nombre d'erreurs commises dans les noms des villages existant actuellement, et il est fort regrettable que dans un ouvrage aussi important que celui de Makrizi, il en existe un si grand nombre. Je les ai corrigées autant que j'ai pu le faire, et, en le faisant, je me suis inspiré de trois choses :

1° La ressemblance du nom mentionné avec le nom moderne;

2° La position du village cité par rapport à ceux qui l'avoisinent et qui nous sont connus aujourd'hui;

3° La comparaison du nom avec ceux décrits par Ibn el-Ji'an et Ibn Dokmâk.

Après avoir écrit le présent chapitre, j'ai reçu le tome XLVI des *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale*, et j'ai été très agréablement surpris de constater que les corrections qui y sont faites sont presque identiques aux miennes.

La correction de ces noms sera mentionnée dans ma note explicative; mais dans la description de cet auteur je les laisse tels qu'ils sont, et voici ce qu'il dit :

«Quant au canal d'Alexandrie, depuis la prise d'eau du canal jusqu'au canal de Bou Dourra, il n'y a rien, mais à partir de là on rencontre le barrage de Bou Mounharig, Mehallet Betouk, Assinet Ourine, Mehallet Farnawa, Mehallet Hassan, Miniet Tarrâd connu sous le nom d'El-Qâ'a, les deux Mehallet de Nasr et de Masrouq.

«Quant au canal de Lakâna, on l'ouvre après le septième jour de Thoût.

«Le canal neuf est ouvert le 16 Thoût.

«Le canal de Bou Dourra, après le 7 Thoût.

«Le canal de Bou Yahia et ceux de Bou Sahma et de Qahouqia n'ont absolument aucun barrage.

«Le canal d'El-Sherâk est ouvert après le 7 Thoût.

«Les canaux de Bou Khrâsha et d'El-Barbît qui alimentent Dissou, Somokhrât, Shirnouba, Miniet Hammâd, Senâda et une partie de Mehallet Maria et le canal de Fisha Balkha, sont ouverts le 12 Thoût.

«La coutume est d'ouvrir le jour du Nourouz le canal de Bouit.

«La section de Samdissa est ouverte le 22 Thoût.

«Celle de Yâtes, le 19 Thoût; quand cette section est fermée, on creuse un canal chargé d'arroser les terres méridionales de la région et que l'on ouvre le jour du Nourouz, et dès que le canal d'Aflâka a pénétré dans les terres de Yâtes, on a l'habitude, aussitôt que les terres situées au sud d'Aflâka ont été arrosées, d'abandonner le canal à lui-même, pour qu'il arrose librement la région nord située au delà de Yâtes.

«Le canal d'El-Qaroura est nouvellement fait.

«Le canal de Bafouha est ouvert le 12 Thoût.

«Le canal d'Aflâka, le 10.

«Le canal d'Askanîda, le 6.

«Les canaux du Bahr Damanhour sont ouverts du 20 Misra au 6 Thoût; ils arrosent une partie de Tâmous, de Kounaïsset el-Gheit, de Kertassa et de Damanhour.

«Le canal d'El-Qawadîs dessert Shoubra el-Nakhla et Kom el-Teloul; et les canaux de Shoubra el-Nakhla sont ouverts à l'époque où ils sont le plus hauts, le 1er Thoût.

«Le canal de Bastara est ouvert le 15 Misra.

«Le canal de Mesid est ouvert le 7 Thoût.

«Le Bahr Damshaweh, le 20 Misra; ce dernier fournit l'eau à Miniet Razkoun, Saft, Kerdâssa, Damshaweh, Mehallet el-Sheikh et Maçîl.

«Le canal de Damshaweh est ouvert le 9 Thoût; l'eau y reste dix-sept jours, puis on l'ouvre sur Mehallet el-Sheikh et Maçîl où l'eau séjourne trente jours; on le ferme ensuite sur Damshaweh, sept jours, puis sur Saft et Miniet Razkoun.

«Le canal de Barsiq était ouvert le 1er Thoût.

«Mehallet Barsiq n'a point de barrage.

«Mehallet el-Keroum est ouvert le 8 Thoût; ce canal alimente un grand nombre de localités, qui sont : Mehallet el-Keroum et les villages qui en dépendent, Denissa, Kom el-Oualâid, Kom el-Sakhra, Deir Ams, El-Safâsef et quelques pays qui n'en dépendent pas, tels que : Talmessa, El-Galmoun qui dépendent de Mehallet Keil; ce canal dessert aussi la région occidentale.

«Shoubra-Bâr n'a pas de barrage.

«Le canal de Qafla est ouvert le 8 Thoût, mais n'a plus de barrage aujourd'hui.

«Le canal qui dessert Balaqtar et ses villages était ouvert le 9 Thoût, mais n'a plus de barrage aujourd'hui.

«Le canal d'El-Râheb n'a pas de barrage.

«Le canal de Dessounès el-Moqarîdi arrose El-Halfâya et est ouvert le 8 Thoût, ainsi que le canal de Marhana et d'El-Maʿlaqia et ceux de Nilâma et de Bishâï et l'extrémité des canaux d'El-Hagiga.

«Le canal de Karioun est ouvert le 8 Thoût.

«Celui d'El-Salaqoun était ouvert le 6 Thoût, mais il n'a plus de barrage aujourd'hui.

«Le canal d'Armiâkh était ouvert le 22 Thoût.

«Celui d'Ablouk, le 6.

«Quant au bras de Ramsis, ses canaux étaient fermés depuis le commencement de la crue jusqu'au 17 Thoût; les villages qui s'alimentent de cette fermeture sont : Ramsis, Mehallet Gaʿfar, Felishân, quelques domaines du Baidi, une fraction de Kherbeta, de Balkous, de Boulin, de Mehallet Ouâfed et El-Beida et une partie de Tilâs.

«Puis on ouvre la nouvelle digue de Dakdoula; l'eau reste ainsi pendant dix jours et arrose Dakdoula, Mehallet Moʿan, Miniet Asami, une partie de Seifia.

«Puis on coupe la digue d'El-Fotâmi, nouvelle aussi et qui dessert une partie de Gambawai et de Beliana du Nord, d'El-Serra, d'Abou Homar et de Bahout.

«Puis on coupe la digue de Dessounès et d'Abou Dinâr et l'on ouvre le canal de Tabarina auquel s'alimentent Densâl et Talmous; l'eau y est laissée six jours pour arroser Miniet Atiya et Sulteis.

«Quant au Bahr Damanhour, il reste fermé au-dessus de Sulteis jusqu'au 17 Thoût; il dessert Sulteis, Zahra, une partie de Tabou, de Kertasa, de Kounaïsset el-Gheit.

«Puis on coupe la nouvelle digue de Nadîba; l'eau y séjourne pendant huit jours et alimente Nadîba, Deqras, El-Amiria, El-Nisrein.

«Puis on l'ouvre et on arrête les eaux au-dessus de Mehallet Khafd, Mehallet Keil, Mehallet Namîr.

«Puis on coupe la nouvelle digue de Sulteis où l'eau séjourne dix jours après que les eaux du Bahr Damanhour et du Bahr Ramsis se sont mélangées.

«Puis on coupe la digue de Meloula pour desservir Trouga, Arsîs, El-Merâsi, Ghâbat el-Aʿsâs, une partie de Samrou et de Mehallet Namîr; et le canal reste ainsi ouvert jusqu'à la baisse des eaux.

«Quant au nouveau canal de Tabarina, dès que les territoires de Tabarina ont été arrosés, on laisse ses eaux sur Dessounès Om Dinâr; puis on coupe sur Tamous la quantité nécessaire pour l'irriguer, ensuite on le laisse aller pendant les hautes eaux sur les terrains de Qarâqès; on laisse les eaux s'écouler sur Kertassa et Kounaïsset el-Gheit.

«Quant au Khalig el-Tabarina, lorsque les eaux en sortent au commencement de la crue, elles sont utilisées jusqu'à la digue de Shoubra Ousim; on en irrigue Shoubra Ousim, une partie de Balakous et de Hafîrat el-Zaʿfarâni, puis une partie de Boulîn, de Masgid Ghânem, d'El-Sawâf, de Kom Shérîk, de Miniet Maghîn, Tell el-Fotâmi et Mehallet Ouâfed.

«Puis on coupe la digue de Dalîga et alors sont arrosés les terrains d'une partie de Kherbeta, Felishân, Boulîn, El-Beida, Dinist, Telbâna el-Abrâg, Tell Baqa, El-Haddein, El-Yehoudieh, El-Nesoum, Abou Samâda, El-Hisn, Qalouat Beni Obeid, Toukh Dakhâya, Dersha, Saqra, Dalîga, Lamha, Teiba.

«Puis on le coupe pour arroser Minieh, Zourrâqat el-Hagar, El-Mahzoun, une partie de Hayârès, Afrîm, Abou Somâr et Om el-Derouʿ.

«Pour le canal d'Ibn Zaloum, la prise à El-Taidi reste fermée et n'est ouverte que le 10 Thoût; ce canal alimente Shabour, Kounaïsset Moubarek, une partie de Sarsîka et de Damousha, Miniet Yazîd, le hod El-Mâsili, Hesset Salamoun, une partie de Sanit, d'El-Taidi et de Felishân.

«Puis on coupe la digue suivante et alors il dessert Amlît, une partie d'Anbâï, de Kounaïsset Abd el-Malik, d'Armania, Misna, une partie de Mehallet Ebeid, Saft Khâled, Bernâma, Shoubra Nouba, Kiman Shirâs, une partie de Damshouh; les gardiens restent sur la digue de Saft.

«Au canal d'Alexandrie et à ses dérivés s'alimentent les gens de l'intérieur et du Béhéra, et le surplus des eaux se déverse dans les défilés et les vallées.

«Quant à ses riverains, ils appartiennent aux tribus de Denanah, d'El-Ramhâna, des Béni Yazân et aux tribus berbères; ils cultivent les bords du canal et en tirent de quoi payer l'impôt.»

Cette situation étant un peu confuse, elle a besoin d'être décrite et expliquée, et c'est ce que je vais tâcher de faire avec l'aide de la carte accompagnant le présent mémoire.

Il ressort de la description de notre auteur qu'à l'époque où il écrivait, année 580 de l'Hégire (1183 après J.-C.), le canal d'Alexandrie avait le parcours suivant : Bou Mounharig (actuellement Abou Mangoug), Mehallet Betouk (actuellement Ibtouk), Assinet Ourine (actuellement Kounaïsset Ourine), Mehallet Farnawa, les deux Mehallet de Nasr et de Masrouq, Damanhour et Alexandrie, c'est-à-dire le cours du canal Daher actuel, pour sa première partie, mais qui ne portait pas ce nom alors, car le sultan El-Zaher Beibars, qui l'a dénommé ainsi, n'a régné que quatre-vingts ans plus tard, ainsi que tout cela est expliqué dans le chapitre du canal d'Alexandrie.

En dehors de ce canal, les principaux qu'il mentionne dans la partie décrite, et qui arrosaient plusieurs groupes de villages, sont les suivants :

1° Le Khalig el-Tabarina;
2° Le Bahr Ramsis;
3° Le canal Ibn Zaloum;
4° Le Bahr Damanhour;
5° Le canal de Mehallet el Keroum.

LE KHALIG EL-TABARINA.

Ce nom est erroné : il faut lire Khalig el-Teirieh, son nom dérivant du village de Teirieh près duquel il avait sa prise du fleuve, légèrement au sud de Kom Shérîk.

En effet, de par sa description et par les bassins qu'il arrosait, ce canal constitue la partie inférieure de celui qui reliait le Bahr Youssef au lac Maréotis, et qui est indiqué sur la carte de l'Expédition Française sous le nom de canal de Béhéra ou d'El-Asara, avec sa prise à Teirieh; son emplacement actuel est occupé par le canal El-Hagar.

L'ouverture de ce canal se faisait au commencement de la crue; il arrosait le groupe le plus méridional de tous ceux décrits par notre auteur, et commençait son cours au fleuve, ainsi qu'il a été dit, au-dessus de Kom Shérîk.

Les groupes de villages ou bassins qu'il irriguait étaient au nombre de trois.

Le premier groupe, qui formait ce que nous appellerons le bassin 1, était composé des villages suivants, existants actuellement : Shoubra Ousim, partie de Balakous, Hafîrat el-Za'farâni (actuellement El-Za'farâni), partie de Boulîn, El-Sawâf, Kom Shérîk, Miniet Maghîn (à corriger en Maghnîn), Mehallet Ouâfed (Ouâked), ainsi que des villages de Masgid Ghânem et Tell el-Fotâmi. Ce dernier peut être le Kom el-Qodâmi, qui dépend du village de Kom Shérîk, et d'après la place dans l'énumération, Masgid Ghânem devait être près de Zawiet el-Bahr.

Ses eaux s'arrêtaient d'abord, paraît-il, à la digue de Shoubra Ousim, qui devait occuper à peu près l'emplacement du canal Nubarieh, en face du village de Shoubra Ousim, et aller du fleuve au désert; ensuite elles s'arrêtaient à la digue de Dalîga, en réalité Délinga, qui était la ligne de séparation entre ce bassin et le suivant, et que l'on coupait pour laisser passer les eaux du premier au second.

Le second groupe, ou bassin 2, recevait ses eaux du précédent, et était composé des villages suivants, existants actuellement : partie de Kherbeta, de Falishân (Qeleishân) et de Boulîn, El-Beida (El-Abidi, hod de Dest el-Ashraf), Dinist (Dest el-Ashraf, ou Dibist, hod du village d'El-Haddein), Telbâna el-Abrâg (El-Telbâna, hod à Dest el-Ashraf), Tell Baqa (Tell Ebqa), El-Haddein, El-Yehoudieh, El-Nesoum (Absoum), Abou Samâda, El-Hisn (Kom el-Hisn), Qalawat Beni Ebeid (El-Qalawat), Toukh Dakhâya (Toukh Dagâna du cadastre d'Ibn el-Ji'ân, n'existe plus), Dersha, Saqra (disparu), Dalîga (pour Délinga, actuellement Délingat), Lamha (Qamha) et Teiba.

Le troisième groupe, ou bassin 3, recevait ses eaux du précédent et aurait été composé des localités suivantes : Miniet Zourrâqat (Rouzzafa), El-Hagar el-Mahzoun (El-Hagar el-Mahrouk), une partie de Hayârès (Gabarès), Afrîm (Kom Férin), Abou Samâr (Abou Homar, hod du village d'El-Hagar el-Mahrouk) et Om el-Derou' (inconnu).

Ce groupe est le dernier de ceux qui étaient arrosés par ce canal. Les trois bassins formaient donc un seul bloc entre le Bahr Ramsis et lui, et leurs eaux devaient s'écouler, je crois, par son intermédiaire, dans le lac Maréotis.

LE BAHR RAMSIS.

Ce canal paraît être le plus important de tous ces canaux; il n'y a pas lieu de s'en étonner, d'ailleurs, car, avec la description des groupes de villages qu'il irrigue à droite et à gauche, il n'est rien autre que le premier trajet du canal d'Alexandrie, et par conséquent l'ancienne branche Canopique depuis Zawiet el-Bahr jusqu'au point de jonction avec le canal d'Alexandrie de l'époque.

Il paraît qu'on avait l'habitude de barrer ce canal, à son extrémité naturellement, ou probablement de faire changer de place le barrage, en le faisant descendre plus au nord, au fur et à mesure que les bassins du sud se remplissaient, pour y arrêter les eaux, afin d'irriguer les groupes de villages ou bassins qui recevaient leurs eaux de lui; cette opération se faisait du commencement de la crue au 17 Thoût (27 septembre).

Le nombre de groupes de villages ou bassins recevant leurs eaux de ce canal était de quatre, comme suit.

Le premier groupe formait les bassins 4 et 5, et se composait des villages suivants, existants actuellement : partie de Mehallet Ouâfed (Ouâked), partie de Boulîn, partie de Balakous et partie de Kherbeta; ces quatre villages se trouvent situés à l'ouest de ce canal dans les bassins 1 et 2, et il faut croire qu'ils avaient une partie de leur territoire sur la rive est, pour être compris, en partie, dans ces deux bassins; puis Ramsis (Ramsis), Mehallet Gaʿfar (nom d'un hod du village de Kadous), Felishân (Qeleishân), Baidi (Neqeidi), Kherbeta, Balkous (Balakous), Boulîn, Mehallet Ouâfed (Mehallet Ouâked), El-Beida (El-Zebeidah), et enfin Tilâs. Le nom de cette dernière localité est probablement à corriger en Timilas, que le cadastre d'Ibn el Jiʿân nous apprend avoir aussi désigné El-Zaouieh : ce serait alors Zawiet el-Bahr.

Une fois que le groupe précédent avait été irrigué, on ouvrait l'ouverture de Dakdoula (Dakdouka), et on irriguait le bassin 6, composé des villages suivants : Dakdoula (Dakdouka), Mehallet Moʿan, probablement Maʿnia, et Seifia, actuellement Sâfia, ainsi que Miniet Asâmi (inexistant aujourd'hui).

Jusqu'ici, ce canal arrosait les terrains situés sur sa rive Est; à partir de ce point, ses services passent à la rive ouest, et il prend la suite des trois bassins qu'irriguait le Khalig el-Teirieh jusqu'à Damanhour.

Le premier groupe sur la rive ouest, et qui forme le bassin 7, recevait ses eaux de l'ouverture d'El-Fotâmi (El-Qodâmi) qu'on ouvrait pour irriguer les villages suivants : Gambawai, Abou Homar et Beliana du Nord (Telbana du Nord, surnommé ainsi pour le distinguer de Telbâna el-Abrâg qui se trouvait au sud de celui-ci, dans le bassin 2; mais comme ce dernier village n'existe plus aujourd'hui on appelle l'autre Telbâna tout court), enfin le village de Bahout (El-Behaï) et celui de Serra (inexistant actuellement).

Après l'irrigation de ce groupe, on ouvrait le barrage de Dessounès et d'Abou Dinâr ainsi que du canal de Tabarina (Tarabanba), qui prenait naissance au Bahr Ramsis, et un groupe de villages suivants, existants actuellement : Dinshâl, Miniet Atiya, partie de Sulteis (Sunteis), Tabarina (Tabaranba), Dessounès Om Dinâr, Qarâqès, partie de Tamous, de Kertassa et de Talmous (Atlamis) ainsi que de Kounaïsset el-Gheit, inexistant de nos jours. Les positions de Tamous et de Kertassa sont placées au milieu du territoire qui leur est assigné actuellement par le cadastre.

Ce dernier bassin termine ceux qui étaient irrigués par le Bahr Ramsis; on y retenait les eaux, et nous ferons connaître dans la description du Bahr Damanhour la destination qu'elles recevaient.

LE CANAL IBN ZALOUM.

Ce canal partait, d'après la description de notre auteur, de la fermeture de Taidi (Neqeidi), c'est-à-dire du point de jonction des deux bras du premier trajet du canal d'Alexandrie, venant respectivement de Zawiet el-Bahr et de Salamoun; on l'ouvrait le 10 Thoût (20 septembre) et il irriguait les groupes suivants.

Le premier groupe, ou bassin 9, était composé des villages suivants, existants actuellement : Shabour, Kounaïsset Moubarek (Kounaïsset el-Daherieh), Sersiqah, Damoushah (Damatiouh), Miniet Yazîd (Mit Yazîd), Hod el-Mâsili (inconnu), Hesset Salamoun (Salamoun), Sanit (qui n'existe plus), El-Taidi (Neqeidi), Felishân (Qeleishân).

Le second groupe, ou bassin 10, recevait ses eaux du précédent et était composé des villages suivants, existants actuellement : Amlît, Anbâï (Itaï el-Baroud), Kounaïsset Abd el-Malik (inconnu), Armania, Misna (Dimisna), Mehallet Ebeid, Saft Khâled, Bernâma (Berkâma), Shoubra Nouba (Shoubra

Nouna), Kiman Shirâs (Kom Gaef?), Damshouh (qui n'existe plus). Au-dessus de ce bassin il y avait une digue que notre auteur appelle digue de Saft (Saft el-Molouk ou Saft Khaled) et qui, paraît-il, était surveillée par des gardiens.

Quant au bassin 11, situé entre le précédent et le canal d'Alexandrie, il devait, quoique l'auteur ne le dise pas, recevoir ses eaux dudit bassin, qui devaient s'écouler ensuite dans le canal d'Alexandrie.

LE BAHR DAMANHOUR.

Ce canal devait occuper, ainsi qu'il est marqué sur la carte de l'Expédition française, le lit de l'ancien fleuve Tali de Ptolémée, depuis la branche de Rosette jusqu'à Damanhour.

Arrivé à cette ville, il irriguait, seul, trois groupes de villages ou bassins et un, conjointement avec le Bahr Ramsis que nous expliquerons plus loin; on l'ouvrait le 17 Thoût (27 septembre), c'est-à-dire le jour même où se terminait l'irrigation des bassins du Bahr Ramsis.

Le premier groupe, ou bassin 12, était composé des villages suivants : Sulteis (Sunteis), Zahera (Zahra), une partie de Tabous (Tamous), de Kertassa, de Kounaïsset el-Gheit (village détruit), et Damanhour.

Après l'irrigation de ce groupe, on coupait la digue de Nadîba pour irriguer un autre groupe, ou bassin 13, composé des localités de Nadîba, El-Amiria, Dakras (disparu) et Nisrein (El-Besarin, hod du village d'Abou Homar el-kébir). Les eaux séjournaient dans ce bassin huit jours, paraît-il, et passaient ensuite au suivant.

Ce groupe, ou bassin 14, était composé des villages suivants : Mehallet Khafd (Mehallet Hafs et actuellement Hafs), Mehallet Keil, et Mehallet Namîr (El-Nemeireh ou Kom el-Zarkeh, à Botourès).

Une fois ce bassin rempli, on coupait la digue de Sunteis pour laisser écouler les eaux du bassin 8, qui était le dernier irrigué par le Bahr Ramsis, afin que les eaux de ce canal se mélangeassent avec celles du Bahr Damanhour, et après un séjour de dix jours, on coupait la digue de Méloula pour déverser toutes ces eaux dans le bassin 15, qui était formé d'un groupe de villages dont les seuls noms existant aujourd'hui sont ceux de Trouga et de Mehallet Namîr (El-Nemeirieh de la carte de l'Expédition française), et dont

les villages inexistants aujourd'hui sont Arsîs, El-Marâssi, Ghâbat el-A'sâs, et Samrou.

Ces eaux séjournaient dans ce bassin jusqu'à la fin de la crue, et après, je présume qu'on devait les écouler dans le lac Maréotis.

LE CANAL DE MEHALLET EL-KEROUM.

Ce canal devait se détacher de celui d'Alexandrie, en aval de Damanhour. Son nom dérivait du village de Mehallet el-Keroum, inexistant aujourd'hui et qui paraît être le village le plus important de tout ce groupe, car tous ceux que nous allons citer étaient ses dépendances, sauf deux.

On ouvrait ce canal le 8 Thoût (18 septembre), et il irriguait d'abord le bassin 16, formé de Mehallet el-Keroum et de ses dépendances : Mehallet el-Keroum (n'existant plus), Denîssa (Kiman Damissa, village de Zawiet Naïm), Kom el-Oualid (inconnu), Kom el-Sakhra (El-Sakhra), Deir Ams, El-Safâsif, Talmessa (disparu), El-Galmoun (disparu), et enfin Mehallet Keil.

Après l'irrigation de ce bassin on irriguait avec ses eaux la partie occidentale.

En dehors de ces bassins, il ne semble pas en exister d'autres constitués d'une façon régulière, sauf deux canaux : celui d'El-Barbît et le Bahr Damshaweh, qui irriguaient chacun un groupe de villages que nous décrirons plus tard; le reste de la province semble avoir été irrigué par des canaux d'une importance secondaire, qui arrosaient un ou deux villages et dont ils portaient le nom.

Ainsi la région située entre le canal d'Alexandrie et le Bahr Damanhour était irriguée par les canaux suivants :

1° Le canal de Bou Dourra : ce canal avait, paraît-il, sa prise, d'après notre auteur, au canal d'Alexandrie, entre le fleuve et Mehallet Betouk (actuellement Ibtouk), et de là, il devait forcément aller rejoindre le village duquel il dérivait son nom (actuellement Abou Dourra); on l'ouvrait le 7 Thoût (17 septembre);

2° Le canal de Lakâna, qu'on ouvrait le 7 Thoût (17 septembre);

3° Le canal de Bou Yéhia, qui n'avait pas de barrage;

4° Le canal de Bou Sahma, qui n'avait pas de barrage;

5° Le canal d'El-Sherâk (El-Ashrak), qu'on ouvrait le 7 Thoût (17 septembre);

6° Le canal de Qouhouqieh, qui n'avait pas de barrage;

7° Le canal de Bou Khrâsh, qui n'avait pas de barrage.

Il est très probable que la date de l'introduction des eaux dans les canaux n'ayant pas de barrage devait être la même que pour les autres dont la date est la même, et que toute la région devait recevoir ses eaux le même jour.

Ainsi qu'on le remarquera sur la carte, tous ces villages sont situés presque sur une même ligne allant du sud au nord; par conséquent, le cours de leurs canaux devait être de l'est à l'ouest; leur point de départ serait donc, ou du fleuve, ou d'un grand bras qui coulerait parallèlement à eux, du côté de l'est.

En pesant le pour et le contre de chaque thèse, fleuve ou grand bras, j'opine pour le second, car le premier se trouve à une distance trop grande de la ligne des villages, alors que la distance entre certains d'entre eux est de 200 et 300 mètres seulement. Par conséquent, il me semble inadmissible que chacun de ces villages ait eu un canal particulier traversant une distance aussi grande, alors qu'ils étaient, eux, si près l'un de l'autre; certainement le luxe aurait été trop grand.

Il nous faut donc adopter la thèse du grand bras, qui devait être la branche de Farnawa d'Ibn Haoukal, de Mehallet Nasr au Bahr Damanhour; il est vrai que cette branche avait cessé d'exister comme telle, à l'époque de notre auteur, mais elle pouvait très bien avoir subsisté comme une grande artère d'irrigation, et c'est à ce titre qu'elle devait, à mon avis, alimenter ces canaux. Le fait aussi que tous étaient ouverts le même jour indique que le triangle situé entre ce bras, le canal d'Alexandrie et le Bahr Damanhour, recevait ses eaux en même temps et devait constituer un seul bassin, auquel je donne le numéro 17.

Quant à la région située entre ce bras et le fleuve, notre auteur ne nous mentionne aucun village ou canal s'y trouvant, ni la date de son irrigation; la seule raison que je puisse invoquer à cela est que probablement elle recevait directement ses eaux du fleuve, et que, par conséquent, aucune date ne pouvait être assignée à son inondation, qui dépendait entièrement du niveau auquel le fleuve arrivait.

Il est vrai qu'il y a certains canaux mentionnés par notre auteur que je n'ai pu identifier, mais je crois qu'aucun d'eux ne se trouvait dans cette région, car nous en aurions certainement trouvé une trace ou le nom d'un village existant actuellement.

Quant à la région située au nord du Bahr Damanhour, elle était irriguée par les canaux suivants :

1° Le canal Barbît, qui devait se détacher du fleuve non loin de la prise du Bahr Damanhour et irriguait un groupe de villages formant le bassin 18, comprenant Somokhrât, Dissou (Dissia), Sanada (Sanabada), qui n'était pas à sa place d'aujourd'hui (la carte de l'Expédition française le place à 3 kilomètres au sud-ouest de sa position actuelle), Shirnouba (Soronbaï), Mehallet Maria, qui bien que n'existant plus actuellement figure sur la carte de ladite Expédition sous l'appellation Mârieh à l'endroit où je l'ai mis sur ma carte, et Miniet Hammâd.

2° Le canal de Fisha Balka, qu'on ouvrait le 12 Thoût (22 septembre), qui devait prendre naissance au Bahr Damanhour et se former de la partie inférieure de l'ancienne branche de Farnawa d'Ibn Haoukal, qui passait précisément près de ce village de Fisha.

3° Le canal de Bouit (Bouweit), qu'on ouvrait le jour du Nourouz (11 septembre) et qui devait provenir du canal de Fisha, ce village n'en étant pas éloigné.

Après ces canaux, notre auteur en cite deux autres, qui, d'après sa description, devaient se trouver dans les alentours de Damanhour.

Ce sont les canaux de Qaroura et de Bafouha; le premier, je n'ai pas pu l'identifier, à moins qu'on ne veuille y reconnaître une déformation d'Abou el-Qaraqir, nom actuel d'un hod à Aflâka; quant au second, qu'on ouvrait le 12 Thoût (22 septembre), à mon avis, on doit le lire Nakraha, au lieu de Bafouha, pour les raisons suivantes :

1° A cause de la ressemblance des deux noms écrits en arabe;

2° La région de Nakraha, à l'est de Damanhour, est la seule qui soit restée sans description par notre auteur.

Je le marque donc, sur ma carte, sous ce nom-là, et la position de la ville est placée au milieu du territoire qui lui est assigné actuellement par le Cadastre.

* * *

Je passe maintenant à la description des canaux qui devaient dériver du canal d'Alexandrie après Damanhour, de la rive droite et de la rive gauche, ainsi que je les ai identifiés.

RIVE DROITE.

1° Le canal d'Aflâka. — On ouvrait ce canal le 10 Thoût (20 septembre); il allait à Yâtès (Kom Yatès actuellement), dont il irriguait les terres, puis on lâchait les eaux sur la région sud de ce village et du canal, ensuite sur la partie nord.

2° Le Bahr Damshaweh. — Ce canal tirait son nom du village de Damshaweh, qui n'existe malheureusement pas aujourd'hui; il devait être probablement le canal le plus important de tous ceux qui dérivaient du canal d'Alexandrie; outre le Bahr, il y avait aussi le canal Damshaweh. Ces deux canaux irriguaient un groupe de villages qui était composé de Miniet Raskoun, Saft, Kerdâssa, Damshaweh, Mehallet el-Sheikh et Maçîl. Tous ces villages n'existent plus de nos jours, sauf le premier, et il est fort heureux que nous l'ayons pour nous repérer et fixer, au moins approximativement, la position des cours de ces canaux et des villages. Seulement le nom de ce premier village est erroné et doit être rectifié en Miniet Zarkoun, d'après Ibn el-Ji'ân et Ibn Dokmâk, et c'est actuellement le village de Zarkoun.

Le Bahr, qui devait dériver du canal d'Alexandrie à peu près à mi-chemin entre ceux d'Aflâka et Besantaweh, était ouvert le 20 Misra (26 août), et le canal qui semble dériver de lui, le 9 Thoût (19 septembre); les villages que nous avons mentionnés plus haut recevaient, paraît-il, leurs eaux du canal; ce que faisaient les eaux du Bahr entre la date de son ouverture et celle du canal, soit vingt-quatre jours, il est difficile de le savoir, surtout que notre auteur est muet à ce sujet.

Quant à l'irrigation des villages du canal, elle se faisait dans l'ordre suivant : dix-sept jours après l'entrée des eaux dans le canal, on les ouvrait sur Mehallet el-Sheikh, ensuite sur Maçîl où elles séjournaient trente jours, ensuite sur Damshaweh où elles restaient sept jours, puis enfin venait le tour de Saft et de Miniet Zarkoun.

Pour la position respective de ces villages, elle devait être comme suit : en suivant le système d'après lequel l'irrigation des autres groupes se faisait selon la description de notre auteur, et qui était d'irriguer les villages au fur et à mesure en suivant le cours des eaux, leur position, en partant du canal d'Alexandrie, et allant vers Zarkoun qui nous est connu aujourd'hui, devait être ainsi : Mehallet el-Sheikh, ensuite Maçîl, Damshaweh, ensuite Saft, Kerdâssa et Miniet Zarkoun, ainsi qu'ils sont placés sur la carte accompagnant le présent mémoire.

Cette position de Maçîl correspond à la description de Yacoubi, qui place le district de ce nom, dont cette localité était le chef-lieu, sur le canal d'Alexandrie, après celui de Bouhaira, en partant de la ville.

3° Le Canal d'El-Qawadîs. — Ce canal arrosait Shoubra el-Nakhla et Kom el-Teloul; tous les canaux de Shoubra el-Nakhla étaient ouverts le 1er Thoût (11 septembre). Tous ces noms n'existent pas actuellement; mais, à mon avis, ce village de Shoubra el-Nakhla doit être celui d'El-Nakhla el-Bahrieh, pour les raisons suivantes :

A. Ibn el-Ji'ân nous indique qu'à son époque le nombre de villages portant le nom de Shoubra, dans la province de Béhéra, était de six, dont cinq existent actuellement, soit : Shoubra Oussim, Shoubra el-Nouna, Shoubra Khit, Shoubra Ris et Shoubra Damanhour; par conséquent, ce village d'El-Nakhla el-Bahrieh serait, à mon avis, le sixième, avec la suppression du premier mot du nom; ce ne serait pas la première fois que cela arriverait, car nous avons plusieurs cas de ce genre actuellement.

B. Il y a, au delà d'El-Nakhla el-Bahrieh, un kom appelé Kom Talouz, qui pourrait bien être Kom el-Teloul.

C. En mentionnant ce canal, notre auteur le décrit avec celui de Bastarâ qui est en face, celui de Damshaweh qui est avant, et celui de Besantaweh qui est après.

C'est donc à cet emplacement que je le marque sur ma carte.

4° Le Canal de Santaweh. — Ce nom est erroné; il faut lire Besantaweh; le canal était ouvert le 18 Thoût (28 septembre).

5° Le Canal de Marhana et Ma'laqia. — Le premier village n'existe plus, et le second nom est erroné; il doit être lu Ma'lafia; on l'ouvrait le 8 Thoût (18 septembre).

RIVE GAUCHE.

1° Le Canal d'Askanida. — La localité de Saknida est maintenant rattachée à la ville de Damanhour. Le canal était ouvert le 6 Thoût (16 septembre).

2° Le Canal de Bastarâ. — On l'ouvrait le 15 Misra (21 août).

3° Le Canal de Qâfla. — Était ouvert le 8 Thoût (18 septembre).

4° Le Canal de Balaqtar. — Il arrosait Balaqtar et les villages qui en dépendaient; on l'ouvrait le 9 Thoût (19 septembre).

5° Le Canal de Dessounès el-Mokarîdi. — Ce canal arrosait le village d'El-Halfâya; il n'existe aujourd'hui aucun village séparé, de ce nom; mais il a fusionné avec celui de Dessounès et porte le nom de Dessounès el-Halfâya; on ouvrait le canal le 8 Thoût (18 septembre).

6° Le Canal de Karioun. — Il était ouvert le 8 Thoût (18 septembre).

7° Le Canal de Salaqoun. — Ce nom est erroné : il faut lire Baslakoun; on l'ouvrait le 6 Thoût (16 septembre).

Les canaux suivants n'ont pu être identifiés par moi :

1° Le canal Neuf, qu'on ouvrait le 16 Thoût (26 septembre).
2° Le canal de Shoubra Bâr, qui n'avait pas de barrage; ce nom doit se référer, à mon avis, à Shoubra Damanhour.
3° Le canal de Râheb, qui n'avait pas de barrage.
4° Le canal de Mesid, qu'on ouvrait le 8 Thoût (18 septembre).
5° Le canal de Nilâma et Bishâï, qu'on ouvrait le 8 Thoût (18 septembre).
6° L'extrémité des canaux d'El-Haggia, qu'on ouvrait le 8 Thoût (18 septembre).
7° Le canal d'Armiâkh, qu'on ouvrait le 12 Thoût (22 septembre).
8° Le canal d'Ablouk, qu'on ouvrait le 6 Thoût (16 septembre).

Ici finit la description de notre auteur, et il la termine par ces mots :

«Depuis l'est de Péluse, du côté de Gourgir et de Fakous, jusqu'à l'extrémité du pays desservi par le canal d'Alexandrie, il y a un mois de marche; tout cet espace est resté couvert de cultures jusqu'après l'année 330 de l'Hégire (961 après J.-C.); mais la plus grande partie en a été détruite.

On voit que le Delta, au point de vue agricole, tombait en décadence.

LE CANAL BENI MENAGGA.

El-Zâhiri, dans la seconde moitié du ixe siècle de l'Hégire = même moitié du vie siècle de l'ère chrétienne, est le seul auteur qui nous parle de ce canal.

En citant la ville de Katia, sur la route conduisant de Syrie en Égypte, il nous dit qu'elle avait un port sur la mer, appelé Tineh (anciennement Péluse), où le sultan El-Ashraf aurait construit deux tours et près duquel port se déversait, dans la mer, une branche du Nil appelée Béni Menagga, c'est-à-dire fils de Menagga, tandis que le canal de ce nom, partant du sommet du Delta, sur l'emplacement de la branche Pélusiaque, s'appelle Aboul Menagga ou père de Menagga. En tout cas, ces branches et la bouche qu'El-Zâhiri nous indique correspondent bien avec ladite branche; il est donc excessivement intéressant de savoir qu'elles existaient encore à la date où écrivait notre auteur, et fort regrettable que nous n'en ayons la confirmation par aucun autre (voir pl. X).

LE CANAL DE BÉRIMBAL.

Kalkashandi nous mentionne ce canal; il nous dit qu'après la jonction des deux branches de Rosette et d'Ibiar à Farastak, elles coulaient en une seule branche jusqu'à Rosette, et de celle-ci se détachait un petit bras, qui s'écoulait dans le lac de Nastarou (Borollos), et qui, à mon avis, doit être le Khalig Bérimbal actuel (voir pl. XI).

LE CANAL DE BOLKINA.

Idrissi est le seul auteur qui nous cite ce canal; son cours était le suivant : il partait du canal de Mahalla à Bolkina et passait à l'ouest des villages suivants : Dar el-Bakar, Mo'tamadia et Matboul, puis à Sakha, pour se terminer à Sanhour el-Médina (voir pl. XI).

LE CANAL DU CAIRE.

Ce canal est celui qu'on appelait dans les anciens temps «Canal de la mer Rouge». Sa tête a varié à différentes époques, et voici ce que les différents auteurs nous disent à son sujet (voir pl. XVI).

Hérodote (450 avant J.-C.; liv. II, p. 158) nous dit que c'est Nécos, fils de Psammétique (617 avant J.-C.), qui commença ce canal; sa longueur était de quatre jours de navigation, et il était assez large pour que deux trirèmes pussent, à la rame, y marcher de front. Il prenait l'eau du Nil, un peu au-dessus de la ville de Bubaste, de la Branche Pélusiaque, c'est-à-dire à peu près à la hauteur de Mit Abou Ali, sur le Bahr Aboul Akhdar, ancienne branche Pélusiaque, et passait à la ville arabe de Patume, puis se jetait dans la mer au-dessus de laquelle s'étend jusqu'à Memphis la montagne où sont les carrières (Toura). Le canal côtoyait longtemps le pied des monts, de l'occident à l'orient, c'est-à-dire exactement le trajet du canal Ismaïlieh, d'Abassa au lac Timsah. Ensuite il traversait les gorges et passait au midi et au sud-ouest de la montagne, jusqu'à ce qu'il atteignît le golfe Arabique (c'est-à-dire le trajet actuel du canal de Suez, depuis le lac Timsah jusqu'à Suez). En le creusant, sous le règne de Nécos, 120.000 Égyptiens périrent. Mais le Pharaon s'arrêta à la moitié de l'œuvre, empêché par un oracle qui lui déclara qu'il travaillait pour un barbare; les Égyptiens appelaient barbares ceux qui ne parlaient pas leur langue. Le canal ne fut achevé que par Darius (523 avant J.-C.).

Diodore de Sicile (1[er] siècle avant J.-C.; liv. I, p. 33) nous dit :

«On a tiré de la branche Pélusiaque un canal creusé à force de bras qui se rend dans le golfe Arabique et la mer Rouge. Il fut entrepris par Nécos, fils de Psammétichus, qui y fit travailler le premier; ensuite continué par Darius, roi des Perses, qui fit faire quelques progrès à ces travaux, mais qui les laissa incomplets, lorsqu'on l'eut averti que si l'isthme était percé, toute l'Égypte serait inondée, le niveau de la mer Rouge étant plus élevé que le sol de l'Égypte. Enfin, Ptolémée, second du nom, y mit la dernière main, et imagina de faire construire sur ce canal un ouvrage d'art pour ralentir les eaux; on l'ouvrait à volonté quand on voulait naviguer en avant, on le fermait ensuite, et l'usage a justifié l'utilité de cette construction. On a donné aux eaux qui coulent dans ce canal le nom de Fleuve de Ptolémée, du roi qui fit exécuter ce grand ouvrage; la ville d'Arsinoé est bâtie à son embouchure.»

Voici maintenant ce que nous dit Strabon (1[er] siècle après J.-C.; liv. XVII, § 25 et 26) :

«Un dernier canal débouche dans l'Érythrée, c'est-à-dire dans le golfe Arabique, près de la ville d'Arsinoé ou de Cléopatris, comme on l'appelle aussi quelquefois : ce canal traverse les lacs Amers, ainsi nommés parce qu'en effet primitivement leurs eaux avaient un goût d'amertume; mais, depuis, par suite du mélange des eaux du fleuve résultant de l'ouverture du canal, la nature de ces eaux a changé : elles sont devenues poissonneuses et attirent une foule d'oiseaux, de ceux qui hantent d'ordinaire les lacs. Le premier roi qui entreprit de creuser ce canal fut Sésostris, dès avant la guerre de Troie (2943 avant J.-C.); suivant d'autres, ce fut le fils de Psammétichus, mais ce prince n'aurait pu que commencer les travaux, ayant été interrompu par la mort. Plus tard, Darius, premier du nom, en reprit la suite et il allait les achever quand, se laissant ébranler par une erreur alors commune, il renonça à l'entreprise; on lui avait dit et il avait cru que la mer Érythrée était plus élevée que l'Égypte, et que, si l'on perçait de part en part l'isthme intermédiaire, l'Égypte entière serait submergée par les eaux de cette mer. Les Ptolémées néanmoins passèrent outre, et, ayant achevé le percement, ils en furent quittes pour fermer par une double porte l'espèce d'euripe ainsi formé, de manière à pouvoir, à volonté et sans difficulté, sortir du canal dans la mer extérieure ou rentrer de la mer dans le canal. Mais il a été traité tout au long du niveau des mers dans les premiers livres du présent ouvrage.

«Arsinoé a dans son voisinage, outre les deux villes d'Héroopolis et de Cléopatris situées l'une et l'autre à l'extrémité du golfe Arabique au fond de la branche qui regarde l'Égypte, des ports, des villages, plusieurs canaux aussi, et des lacs à portée de ces canaux. Du même côté est le nome Phagrôriopolite avec la ville de Phagrôriopolis (qui lui donne son nom). C'est du bourg de Phacuse maintenant (lequel semble ne faire qu'un avec Philônocômé) que part le canal qui débouche dans la mer Érythrée. Ledit canal a une largeur de 100 coudées (52 m. 50) et une profondeur d'eau suffisante pour donner passage

à un bâtiment jaugeant dix mille. Ces localités (de Phacuse et Philônocômé) sont situées à peu de distance du sommet du Delta.»

Pline (1[er] siècle après J.-C.; liv. VI, chap. 33, 2 et 3) nous fait un récit presque identique à celui de Strabon, et nous dit ceci :

«Le projet de conduire de là un canal navigable jusqu'au Nil, à l'endroit où il descend dans le Delta nommé plus haut (liv. V, chap. 9), dans l'intervalle de 62.000 pas (91 kilomètres 3/4) qui sépare le fleuve de la mer Rouge; ce projet, dis-je, a été conçu d'abord par Sésostris, roi d'Égypte, puis par Darius, roi de Perse; enfin par le second Ptolémée (285-246 avant J.-C.), qui fit creuser un canal de 100 pieds de large, de 40 pieds de profondeur, de 37.500 pas de long (55 kilomètres 1/2), jusqu'aux Sources amères; il ne continua pas plus loin, par la crainte de l'inondation, car on découvrit que le niveau de la mer Rouge est de trois coudées au-dessus du sol de l'Égypte; d'autres n'attribuent pas à cette crainte l'interruption du travail; mais ils disent que l'on eut peur que l'introduction de l'eau de mer ne gâtât l'eau du Nil, qui seule sert à la boisson.»

On voit, par ce qui précède, que le récit de ces auteurs diffère sur les points suivants :

1° Sur le personnage qui a commencé le canal;
2° Sur celui qui l'a achevé;
3° Sur son point de départ.

Pour le premier point, nous devons nous en rapporter davantage au témoignage d'Hérodote, car, entre l'époque de son passage en Égypte et le règne de Nécos, à qui il attribue le commencement des travaux du canal, il n'y a que deux siècles, tandis qu'avec les autres, il y en a cinq et six; Strabon, d'ailleurs, divise cette attribution entre ce Pharaon et Sésostris.

Pour le second point, le témoignage d'Hérodote doit être considéré comme plus concluant que celui des autres, car, étant venu en Égypte au moment de l'occupation persane, un siècle après Darius, et avant l'existence même des Ptolémées, il est évident que ce canal n'a pu être achevé par ces derniers, alors qu'il l'était déjà au moment du passage d'Hérodote, ainsi que nous le prouve son témoignage. Toutefois, on doit conclure que c'est le second Pto-

lémée qui aurait fait bâtir l'écluse à la bouche du canal dans la mer Rouge, et c'est à ce titre qu'il l'aurait baptisé en son nom, ainsi que nous l'indique Diodore.

Pour le troisième point, la position qu'Hérodote assigne à la tête de ce canal est plus en harmonie avec la topographie et le niveau du sol de la région qu'avec celle que nous indique Strabon, qui paraîtrait trop basse à l'heure actuelle, cette position de Mit Abou Ali se trouvant exactement en face de la vallée du Wâdi Toumilat par lequel passait ce canal.

Ce dernier paragraphe est celui que j'avais écrit dans mon *Mémoire sur les anciennes Branches du Nil* (p. 174), étant sous l'impression que Phacuse se trouvait à Facous; mais comme elle a été déterminée par M. de Naville à Saft El-Henna, cette objection tombe, et la description de Strabon se trouve être conforme à celle d'Hérodote.

L'auteur qui vient après ceux-là et qui nous parle du canal est Ptolémée, un siècle plus tard (liv. IV, chap. 5). Il nous dit que le canal de Trajan partait de Babylone et passait à Héroopolis. Il ressortirait donc de ce récit que, dans l'intervalle de ce siècle, la tête de ce canal avait été portée à Babylone. Or, il y a précisément dans cette période le règne de l'empereur Trajan, que nous savons avoir creusé le canal, et c'est incontestablement lui qui a opéré ce changement. D'ailleurs, le fait que Ptolémée le cite sous ce nom nous l'indique clairement.

Après cela, jusqu'à l'invasion arabe, l'Histoire ne mentionne aucun travail entrepris dans ce canal, et la situation décrite ci-dessus peut se résumer comme suit :

1° Celui qui a commencé les travaux du canal est le Pharaon Nécos (617 avant J.-C.);

2° Celui qui l'a achevé est Darius, roi de Perse (523 avant J.-C.);

3° Ptolémée II (246 avant J.-C.) a bâti l'écluse située à la bouche du canal dans la mer Rouge, en le baptisant de son nom;

4° Avant Trajan, ce canal se détachait de la branche Pélusiaque à Mit Abou Alí.

5° C'est Trajan qui, en recreusant ce canal, a porté sa tête à Babylone et l'a baptisé de son nom.

C'est dans cet état que l'invasion arabe trouva ce canal; toutefois, je ferai remarquer qu'il était en fonctionnement bien peu de temps avant l'Islam, car Ibn Abd El-Hakam, qui est le premier historien connu actuellement qui nous en ait parlé après l'invasion, nous cite une lettre d'Amr au calife Omar, dans laquelle il reconnaît qu'il leur arrivait, avant l'Islam, par la voie de ce canal, des denrées à la Mecque.

Pour l'origine de ce canal, Makrizi (t. I, p. 71) nous fait le récit suivant :

«C'est un vieux canal qui fut commencé par Toutis, fils de Malia, un des rois d'Égypte qui résidèrent dans la ville de Memphis. C'est de son temps qu'Ibrahim, le chéri de Dieu, vint en Égypte et ce fut ce Toutis qui ravit Sarah, femme du patriarche, à laquelle il donna pour servante Hagar, la mère d'Ismaïl; et quand Ibrahim eut renvoyé Hagar et son fils Ismaïl à la Mecque, celle-ci fit parvenir un message à Toutis pour l'informer de son abandon dans un lieu stérile et implorer son secours. Toutis fit alors creuser ce canal, grâce auquel il put envoyer jusqu'à Djeddah du blé et d'autres choses à Hagar; il donna ainsi la vie au pays du Hedjaz. Dans la suite, Andromanos, surnommé Élia, l'un des rois grecs qui régnèrent après Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, reprit le travail de ce canal et les barques y circulèrent; cela eut lieu quatre cents et quelques années avant l'hégire du Prophète.»

Ibn Abd El-Hakam nous cite aussi une correspondance assez acerbe entre le calife Omar et Amr, au sujet de ce canal, le premier insistant sur le recreusement immédiat du canal, afin de faciliter les transports d'approvisionnements à la Mecque, dont les habitants souffraient de la faim, et le second temporisant, à l'instigation des habitants du pays, qui ne voulaient pas que leurs produits sortissent de chez eux, afin de n'en pas provoquer la cherté.

Finalement, sur les ordres formels du calife, le travail fut commencé et terminé, d'après Ibn Abd el-Hakam, en moins d'une année; El-Kindi nous dit six mois, et le canal fut baptisé «Khalig Émir El-Moûminîne» (Canal du Prince des Croyants), en l'honneur du calife.

Ibn Abd el-Hakam nous dit que ce canal continua à fonctionner de cette façon jusqu'après le califat d'Omar Ibn Abd el-Aziz (101 Hégire = 723 de l'ère chrétienne), puis, par suite de la négligence des gouverneurs, les sables l'envahirent, et le terminus du canal se trouva être à Zanab el-Timsâh, près de Taha el-Qoulzoum.

Cette position de Zanab el-Timsâh doit être au lac Timsâh, car Ibn Dokmâk (liv. V, p. 53) nous dit que lorsque Amr songea à relier la Méditerranée à la mer Rouge, son projet consistait à faire passer le canal par une localité appelée Zanab el-Timsâh.

El-Balazuri nous apprend que le calife Abou Ga'far el-Mansour (158 Hégire = 775 de l'ère chrétienne) avait ordonné la fermeture du canal au moment de la révolte de Mohamed, arrière-petit-fils du calife Ali, à Médine, et cela dans le but de lui couper les approvisionnements.

Abou Salih (p. 173) nous dit que le canal du Caire s'arrêtait à El-Sadîr, dans la Sharkieh.

Yacoub (t. III, p. 460) nous dit que les vestiges du canal sont encore visibles à El-Khashabi, situé sur la route Égypte-Syrie.

Voici comment nous pouvons fixer ces localités d'El-Sadîr et d'El-Khashabi.

Yacout (t. V, p. 55) nous dit que la première était un marécage en Égypte, situé entre El-Abbassieh et El-Khashabi, dans lequel on lâchait le surplus des eaux du Nil, qui y séjournaient d'une année à l'autre; cette description indique qu'il devait avoir une dimension assez considérable; il nous dit aussi l'avoir vu, et que c'était la première chose que quelqu'un venant de Syrie voyait de la terre d'Égypte.

Ce nom El-Abbassieh doit être El-Abbâssa, qui se trouve juste à l'entrée du Wâdi Toumilat, au milieu duquel passait précisément ce canal.

Ibn el-Ji'ân le mentionne sous le premier nom, et Ibn Dokmâk sous le second; que les deux noms cités par ces deux auteurs s'appliquent au même village, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, car les deux sont placés dans la Sharkieh et ont une même superficie de 2.131 feddans. Makrizi, en décrivant

El-Abbâssa, nous dit qu'elle faisait partie de la région d'El-Sadîr, qu'elle se trouvait à l'entrée du Wâdi, et que c'était l'endroit de chasse préféré du sultan El-Kamel Mohamed ibn el-Âdel.

Quant à l'emplacement d'El-Khashabi, qu'on rencontrait en venant de Syrie en Égypte et qui se trouvait à l'autre extrémité du marécage, il devait se trouver aux environs du lac Timsâh; à mon avis, ce marécage d'El-Sadîr ne devait être rien autre que le Wâdi Toumilat lui-même, entre El-Abbâssa et ce lac.

En dehors du nom que nous mentionne Ibn Abd el-Hakam, Makrizi nous en cite d'autres pour ce canal. Ainsi il nous dit que lorsqu'on bâtit la ville d'El-Kâhira sur sa rive est, on l'appela aussi Khalig el-Kâhira (canal d'El-Kâhira), puis, après le règne d'El-Hakim bi Amr Illah, une légende prit naissance, à tort nous dit-il, suivant laquelle ce souverain aurait fait curer le canal, et on lui ajouta le nom de Khalig el-Hâkimi (canal Hâkimite); ensuite il nous dit qu'on l'appelait aussi Khalig el-Louloua (canal de la Perle).

Plus tard, dans le but d'augmenter le volume d'eau dans le canal, dont la tête s'était probablement envasée, le sultan El-Nâçer Mohamed ibn Qalaoun se décida à lui creuser une autre embouchure du fleuve, et à lui amener l'eau par un autre canal, afin d'en augmenter le débit, qu'on nomma El-Khalig el-Nâçiri, en l'honneur du sultan.

Voici ce que Makrizi nous dit à ce sujet :

« Ce Khalig sort du Nil et se déverse dans le Grand Khalig. Voici à quoi est dû son creusement : quand le sultan El-Nâçer Mohamed ibn Qalaoun, supprimant El-Midan (place publique) el-Kabak, surnommé El-Midan el-Essoued, situé en dehors de la porte dite Bab el-Nasr, au Caire, et abandonnant l'estrade construite à proximité de Birket el-Habash pour la nourriture des volatiles et des oiseaux de proie, eut élevé les châteaux et le Khankah dans la contrée de Siriakous, et y eut créé une place publique, il jugea à propos de creuser un khalig partant du Nil, pour que des barques pussent y naviguer jusqu'au village de Siriakous et y transporter les denrées et autres choses dont on aurait besoin.

« Il s'adressa donc à l'émir Seif el-Dine Arghoun, vice-roi (*nayeb el-saltanah*) d'Égypte, et lui exprima le désir de procéder à des études à ce sujet.

Celui-ci descendit de la citadelle (Kal'at el-Gabal), accompagné des ingénieurs et experts nécessaires, et se rendit sur les rives du Nil. De là, lui et sa suite s'embarquèrent et explorèrent le fleuve, se livrant à des investigations et des études approfondies, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au débarcadère dit Mourdat el-Balat faisant partie de Boustan (verger) el-Khashâb. Ils trouvèrent que cet endroit était le plus bas qui pût convenir au creusement préconisé, n'étaient les divers bâtiments qui s'y trouvaient. Ils considérèrent donc le Mourdat el-Balat comme étant le point de départ de l'embouchure du Khalig, et supputèrent qu'en cas de creusement, l'eau allant du Mourdat el-Balat arriverait au Midan el-Zahiri que le sultan El-Nâçer avait transformé en verger; de là, elle passerait à Birket Karmout, aboutirait au delà de Bab el-Bahr, et continuerait en traversant le terrain d'El-Tabbala, pour se déverser enfin dans le grand Khalig.

« Devant cette constatation, le nayeb (vice-roi) retourna à la citadelle et rendit compte au sultan de la décision. Celui-ci ordonna alors à tous les autres émirs de l'État de convoquer les paysans des territoires relevant de leurs fiefs respectifs, et écrivit aux gouverneurs des provinces de réunir des hommes pour le creusement du khalig; ces derniers arrivèrent en très peu de jours.

« Le nayeb fut alors invité à s'occuper de l'entreprise; il le fit, assisté d'ingénieurs qui mesurèrent la longueur de la superficie à creuser en partant du Mourdat el-Balat, point assigné à l'embouchure du Khalig projeté, jusqu'à son déversement dans le grand Khalig principal. De plus, chaque émir se vit aussi imposer le creusement d'un nombre déterminé de kassabas (sur ce canal).

« Donc, au 1er Gamad el-Aoual de l'an 725, l'on se mit à l'œuvre. On commença par démolir les bâtiments qui existaient depuis Bab el-Louk jusqu'à Birket Karmout; on creusa même le Boustan (verger) qui appartenait au nayeb (vice-roi) et l'on en expropria une parcelle. Le sultan ordonna d'indemniser les propriétaires des expropriations subies. Les uns vendirent leurs bâtisses et s'en firent rembourser le prix sur les deniers du roi, les autres démolirent les leurs et en transportèrent les décombres ailleurs.

« Bref, beaucoup de constructions furent détruites et de jardins creusés.

« A la fin de Gamad el-Akhar, c'est-à-dire au bout de deux mois, les travaux étaient terminés et les eaux coulaient déjà dans le Khalig au moment de

la crue du Nil. Les gens y créèrent bon nombre de rigoles, et les barques y naviguèrent, transportant des céréales et d'autres.

«Le sultan s'en réjouit et le peuple, y trouvant l'aisance, s'y intéressa de plus en plus.

«On acheta du Beit el-Mâl (Trésor) beaucoup de terrains, qui furent plantés d'arbres et transformés, par la suite, en magnifiques vergers.

«L'on se mit aussi à construire sur les deux berges du Khalig, à tel point que la partie concentrée entre le Maks et le Sahel (rivage) du Nil à Boulac prospéra grandement.

«Les constructions élevées sur le Khalig prirent de si grandes proportions qu'elles partaient du Mourdat (débarcadère) el-Balat, son point de départ, jusqu'à l'endroit où il se déversait dans le grand Khalig à El-Tabbala. Les vergers se trouvèrent donc relégués derrière les propriétés donnant sur ledit Khalig.

«Les gens rivalisaient entre eux du désir d'habiter ces parages; ils y créèrent des bains, des mosquées et des marchés, et bientôt ce Khalig devint un lieu de divertissements et de plaisirs, et le théâtre de jeux divers et d'actes licencieux, qui se commettaient tant à bord des embarcations que dans les habitations mêmes.

«Les barques de plaisance portant des gens qui s'y trouvaient pour se distraire ne cessèrent de naviguer (sur ce Khalig) qu'au jour où cette navigation leur fut interdite par suite du meurtre d'El-Ashraf, comme il sera raconté dans le chapitre (ponts).»

Le Canal du Caire a toujours eu une importance toute spéciale dans l'histoire agricole, financière et hydraulique du pays, à cause de la cérémonie de la coupure de son barrage, lorsque le niveau du Nil arrive à la cote de 16 coudées au Nilomètre de l'île de Rodah, et par ce fait même rend exigibles toutes les taxes et impôts dus par le sol, cette cote étant celle qui était reconnue, dans les anciens temps, comme la plus avantageuse pour l'inondation du pays. Cette cérémonie est appelée en arabe *Oufâ el-Nil* (crue complète du Nil).

Certaines personnes sont sous l'impression que cette cérémonie date des anciens Égyptiens; mais ce n'est pas le cas, pour les raisons suivantes :

1° Hérodote, qui a visité le pays au ve siècle avant J.-C., et qui a pris un

soin tout particulier à décrire toutes les fêtes égyptiennes, ne la mentionne pas.

2° Il était de toute nécessité que le canal existât d'abord, afin que la coupure de son barrage eût lieu; or, ainsi qu'il a été dit plus haut, c'est l'empereur Trajan qui, au commencement du IIe siècle après J.-C., a reporté sa tête à Babylone, et par conséquent ce n'est qu'après cette date que cette cérémonie a pu être instituée.

Il est extrêmement difficile de préciser la date de son commencement et sa raison d'être; mais voici ce que nous pouvons savoir par les auteurs orientaux, ceux de l'Occident étant muets à ce sujet.

Tous les auteurs arabes antérieurs aux Fâtimites ne disent rien au sujet de cette cérémonie, et tous ceux qui leur sont postérieurs n'attribuent à aucun autre souverain le fait d'y être présent. Nous serions donc en droit de croire, par cela même, que ce sont eux qui l'ont inaugurée. Tel n'est cependant pas mon avis sur ce sujet pour les raisons suivantes :

1° Makrizi, en nous décrivant, d'après Ibn Zoulak, la présence d'El-Mo'izz li-dîn Illah, qui était le premier souverain de cette dynastie, à cette cérémonie, en l'année 362 de l'Hégire (973 après J.-C.), et qui était la première de son arrivée du Maghreb, nous dit :

«Le calife El-Mo'izz li-dîn Illah alla procéder à la coupure du Khalig el-Kantara, et en effet, elle eut lieu en sa présence.

«Puis il s'achemina sur la rive du Nil, jusqu'à Béni Wael, il passa sur la berge en un imposant cortège, suivi des notables de l'État, et accompagné d'Abou Ga'far Ahmed ibn Nasr, qui le renseignait sur les lieux qu'il traversait; partout le peuple le recevait avec des ovations et des vœux.

«Ensuite il fit un détour vers Birket el-Habash, le Sahara, le Khandak (tranchée) creusé par le Caïd Gohar, et passa à travers les tombeaux de Kafour et d'Abdalla ibn Ahmed Tabateba el-Hassani. Et enfin, il rentra dans son kasr (château).»

Or, ce souverain arrivait en conquérant du Maghreb, et il semblerait difficile d'admettre qu'en cette qualité, étant étranger aux usages et aux mœurs du pays, il eût songé, dès la première année de son arrivée, à instituer une cérémonie de ce genre. Ne serait-il pas plus logique de dire qu'arrivant en

conquérant dans le pays, il a voulu, en politicien habile, assister en personne à une des cérémonies nationales, afin de s'attirer la sympathie et l'affection de ses nouveaux sujets? Je crois que c'est plutôt dans ce dernier sens qu'on devrait l'interpréter.

2° Makdissi, qui s'est trouvé dans le pays au commencement des Fâtimites, nous dit que le barrage du Canal du Prince des Croyants se trouvait à Ein Shams (Héliopolis), et que le sultan s'y rendait le jour de la fête de la Croix ('Îd el-Salib), pour le couper. De plus, dans un autre passage, en décrivant la ville de Ein Shams, il nous dit que le barrage du Nil s'y trouvait.

Dans la description de cet auteur, il y a deux points qui ne concordent ni avec celle de Makrizi ni avec celle des autres auteurs qui nous parlent de cette cérémonie, savoir :

a) L'emplacement du barrage;
b) La date de sa coupure.

Pour l'emplacement, Makrizi nous dit qu'il se trouvait à l'embouchure du canal du Nil, tandis que Makdissi nous dit qu'il se trouvait à Ein Shams (Héliopolis).

Pour la date de la coupure, tous les auteurs nous disent qu'elle avait lieu lorsque le Nil arrivait au niveau de 16 coudées, et pas à une date fixe, et que presque toujours elle avait lieu au mois de Misra, dernier mois de l'année copte, tandis qu'il ressort de la description de Makdissi que la coupure était faite à date fixe, le jour de la fête de la Croix, qui est toujours le 17 Thoût, premier mois de l'année copte.

Nous devons donc conclure, de ce qui précède, que le sultan mentionné par Makdissi, qui se rendait à Ein Shams pour couper le barrage le jour de la fête de la Croix, n'était certainement pas un souverain de la dynastie des Fâtimites, mais un de leurs prédécesseurs, puisque le premier souverain de cette dynastie coupait, la première année de son arrivée dans le pays, le barrage au Caire.

A mon avis, cette cérémonie a commencé, non seulement avant les Fâtimites, mais encore avant la conquête arabe, et si les historiens n'ont commencé à en parler que sous cette dynastie, c'est à cause du luxe et du faste extraordinaire que les Fâtimites y déployaient, et qui frappaient l'imagination de tous ceux qui y assistaient, en se colportant de génération en génération, tandis qu'elle devait se passer d'une façon relativement simple avant eux.

Cette cérémonie a dû être instituée par les Coptes après l'introduction du christianisme en Égypte, ainsi que nous le prouve le jour de sa fixation, la fête de la Croix, symbole du christianisme. Le fait aussi que le canal n'a été reporté à Babylone et Héliopolis qu'au commencement du IIe siècle après J.-C. est de nature à nous assurer que la cérémonie n'a pas pu avoir lieu avant. La fête de la Croix n'ayant été instituée qu'en l'an 326 après J.-C., ce n'est qu'après cette date que cette cérémonie a pu avoir lieu.

Il me semblerait donc que la conclusion de cette situation serait peut-être la suivante.

Cette cérémonie devait être une fête établie par les Coptes après l'introduction du christianisme en Égypte, ainsi que nous l'indique le jour de sa fixation, la fête de la Croix, son symbole. Les Fâtimites, arrivés dans le pays, voulant conserver le côté national de la cérémonie et en supprimer le côté religieux, ont transféré le lieu de la cérémonie de Ein Shams au Caire, en transformant aussi la date, de fixe qu'elle était (le jour de la fête de la Croix), en une date variable (le jour où les eaux du fleuve arriveraient à la cote traditionnelle de 16 coudées). C'est la seule interprétation que je puisse donner à cet état de choses.

Il ne faut pas confondre la cérémonie que nous décrivons avec celle qui consistait à jeter une jeune vierge dans le Nil, et que nous mentionne Ibn Abd el-Hakam; celle-ci était tout autre chose, et avait lieu deux mois avant l'autre, aux derniers jours de l'étiage ou aux premiers de la montée du Nil.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, c'est sous les Fâtimites qu'on a commencé à célébrer la présente cérémonie avec une munificence qui n'a jamais été dépassée après eux. Au commencement de leur domination, ainsi qu'il a été dit plus haut dans la description de son inauguration par le premier de leurs souverains, El-Mo'izz li-dîn Illah, la chose semble s'être passée d'une façon assez simple, et ce n'est que sous ses successeurs qu'elle a acquis la splendeur que les historiens lui attribuent. Makrizi, qui est l'auteur qui s'étend

le plus sur cette cérémonie, nous en fait une description très détaillée, mais trop volumineuse pour être reproduite ici; il nous donne, entre autres, une liste des objets qui formaient l'habillement du calife le jour de la fête, et dont la valeur se monte à 1500 dinars (L. E. 900).

Cette cérémonie était précédée d'une autre, celle de la constatation de l'arrivée des eaux au niveau de 16 coudées. Kalkashandi nous donne un résumé des deux cérémonies, que je reproduis ici.

Voici ce qu'il dit au sujet de celle de la constatation et de l'aromatisation du Nilomètre (t. III, p. 516) :

«Dans notre récit sur l'Égypte nous avons parlé du Nil, du commencement de sa crue, de sa complète élévation (*ouâfâ*), de sa fin, et de la proclamation de cette solennité selon les coutumes en usage.

«Mais au temps de ces califes (Fâtimites), cette solennité n'était pas proclamée avant que la crue n'eût atteint son maximum et ne fût pleine (*ouâfâ*). On se bornait à en mesurer la hauteur, et l'on dressait une note qui était soumise au calife et à son vizir (ministre); ensuite, on la remettait au divan des Missives, où elle était consignée dans un registre *ad hoc*. On continuait d'agir ainsi quotidiennement, en soumettant une note indiquant la cote graduelle de la crue, et que le calife et son vizir étaient seuls à connaître et consulter. On gardait donc le secret autour de cette cote jusqu'à ce qu'il ne manquât plus qu'un ou deux doigts seulement pour que la crue eût atteint sa seizième coudée (*ouâfâ*). Alors, la veille de cet événement, il était ordonné aux lecteurs du calife et aux grands dignitaires des mosquées à Misr et El-Kâhira, ainsi qu'aux personnages de même rang, de passer cette nuit-là à réciter le Coran dans la Mosquée du Nilomètre (Djameh el-Méqiâs). On leur dressait une table somptueuse, et des cierges étaient allumés toute la nuit jusqu'au matin.

«Quand le lendemain le *ouâfâ* était constaté par la grâce de Dieu, un billet de la part d'Ibn Aboul Raddâd était transmis à ce sujet au calife chez lui dans son château. Celui-ci, alors, se rendait sur les lieux en un cortège imposant, vêtu avec munificence; il portait la couronne à la perle rare, sans s'abriter sous le dais traditionnel. Le vizir le suivait dans l'ordre de ce grand cortège, suivi d'une foule compacte. Le calife quittant le château, traversait El-Kâhira jusqu'à la «Porte Zouela»; il en sortait, et s'engageait dans la rue, jusqu'à

dépasser le Boustan (verger) Abbas, à la hauteur d'El-Saliba, à proximité d'El-Khanka, qui est actuellement El-Sheikhounieh; il faisait ensuite un détour vers la Mosquée de Touloun et le Guisr (digue) el-A'zam, jusqu'à Misr; il passait par le chantier naval (ou arsenal) dit «El-Sanâ'a» — alors prospère, et qui renfermait un grand couloir où se trouvaient des bancs ou estrades recouverts de nattes dites Abadini — sortait du chantier, et, traversant Misr, arrivait au «Manzara» (belvédère), surnommé Riouâk el-Moulk (Galerie du Royaume), près de la porte d'El-Kantara; il y entrait par la porte qui faisait face à celle-ci, suivi à pied par le vizir, jusqu'à la place qui lui était destinée.

«La barque spéciale dite El-Oushari, et appelée aujourd'hui El-Harraka, était amarrée sur le Nil; on y installait un riche pavillon d'ivoire et d'ébène, mesurant de chaque côté 3 coudées, et ayant une hauteur égale à la taille d'un homme. Il montait dans cette barque, que surmontait (aussi) un dôme de bois artistement travaillé et couvert de plaques de vermeil (argent doré).

«Le calife quittait ensuite la galerie royale précitée (Dâr el-Moulk), accompagné de trois à quatre Oustâzîn Mouhannakîn qu'il choisissait. (C'étaient des dignitaires militaires caractérisés par le port d'un turban dont les extrémités étaient nouées sous leur menton.)

«Les intimes du calife montaient dans la barque avec le vizir, qu'accompagnaient deux à trois de ses familiers. Le vizir s'installait en dehors du pavillon, dans un vestibule garni de lanternes en bois de forme conique, peintes et dorées; ce vestibule était caché sous les rideaux qui le couvraient.

«La barque partait de la porte du Manzara (belvédère), jusqu'à celle du Nilomètre, lequel se trouvait sur le sommet de l'escalier. Le calife débarquait et s'introduisait jusqu'au bassin qui renfermait le Nilomètre, accompagné du vizir et des Oustâzîn; lui et le vizir faisaient leurs prières chacun séparément, puis l'on apportait le safran et le musc, que le calife mélangeait et déposait dans un vase avec instrument à ce approprié.

«Le préposé au Beit-el-Mâl (trésorier), prenant ce vase, le présentait à Ibn Aboul Raddâd. Celui-ci plongeait aussitôt, tout vêtu, dans le bassin, s'accrochait à la colonne par les pieds et la main gauche, et l'aromatisait de la main droite, pendant que les lecteurs du souverain, qui se tenaient du côté opposé, récitaient le Coran.

«Le calife ne tardait pas à réembarquer de suite pour s'en retourner à Dâr

el-Moulk, et de là se rendre à El-Kahira; quelquefois il allait en barque au Maks, suivi du même cortège, et se dirigeait vers El-Kâhira.

« On pouvait compter ce jour-là un millier de barques amarrées au Nil et surchargées de monde venu pour assister à la cérémonie et manifester sa joie.

« Le lendemain de l'aromatisation, Ibn Aboul Raddâd venait au Grand Palais, dont le château avait une fenêtre grillée; il y trouvait une pelisse d'honneur brodée avec un manteau échancré, et recevait cinq bourses contenant chacune 500 drachmes.

« Il portait la pelisse et sortait par une des portes de cérémonie du château, alors que cinq mulets tout prêts l'attendaient, portant de précieux fardeaux, et montés chacun par un cavalier portant ostensiblement à la main une des cinq bourses.

« Ses parents, cousins et amis le masquaient et l'entouraient; deux troupes de timbaliers sultaniens le précédaient, les trompettes sonnaient devant lui, et les tambours le suivaient comme pour les émirs.

« Il s'engageait au milieu des deux châteaux, et à mesure qu'il passait devant chacune des portes que le calife avait heurtées pour entrer ou sortir, il descendait (de sa monture), et la baisait.

« Il débouchait par la porte « Zouela » au Shareh el-A'zam (grande rue), jusqu'à atteindre Misr, qu'il traversait par le milieu, passait près de la Mosquée « El-'Atîk » (Amr), et poursuivait son chemin jusqu'à la rive du Nil, pour de là se rendre au Nilomètre, toujours vêtu de sa pelisse et muni des dites bourses, sur lesquelles il prélevait la part qui lui était réservée et distribuait le reste à ses cousins et autres, bénéficiaires ordinaires de cet usage immémorial. »

Voici maintenant la description de la cérémonie de la coupure du barrage (t. III, p. 518) :

« Cette ouverture avait lieu le 3e ou 4e jour après l'aromatisation du Nilomètre — précédemment décrite — et non en même temps que cette solennité, comme de nos jours.

« Les préparatifs en vue de l'ouverture commençaient dès que la crue du Nil s'annonçait; le Beit el-Mâl (Trésor) faisait dresser des tables garnies de

nombreuses statuettes aux yeux et aux membres d'or, représentant des gazelles, des éléphants, des girafes, et renfermant, les unes de l'ambre, et les autres du bois de santal. L'on confectionnait des fruits artificiels imitant les pommes, le cédrat, etc.

« On sortait la tente magnifique connue sous le nom d'El-Katoul, on la dressait pour le calife sur la rive ouest du Khalig, près du belvédère dit El-Soukkara, à proximité de l'embouchure du Khalig; la colonne de cette tente, ayant été totalement enveloppée de soie multicolore brodée, on y adossait le trône royal dont les moulures, d'or massif, affectaient la forme de gousses, et on le recouvrait d'une étoffe de lin, dite Korkoubi; en outre, un coussin y était déposé pour le calife.

« Au nord de la tente du calife, à des distances plus ou moins rapprochées selon les rangs sociaux, s'élevaient les tentes des grands dignitaires parmi les émirs.

« Le cortège du calife se formait ensuite, comme de coutume, aussi imposant que dans les grandes cérémonies, et suivi du dais et de ses accessoires, tels que l'épée, la lance, les étendards, l'écritoire (encrier) et autres instruments; on ajoutait aussi à ce cortège quarante trompettes, dont dix en or et trente en argent; les musiciens qui s'en servaient devaient être montés, tandis que ceux munis de trompettes de cuivre allaient à pied. Dix grands tambours fermaient enfin la marche.

« Le jour du départ, le vizir, monté en grand apparat, venait du Dâr el-Wézâra (Ministère), et ne s'arrêtait qu'à la porte du Kasr (château) d'où devait sortir le calife.

« Celui-ci en sortait alors, à cheval, entouré des Oustazîn, tous à pied; il était vêtu d'une magnifique robe dite El-Badana, de soie brodée d'or, qu'il ne portait qu'en ce jour solennel seulement; il en était de même pour le dais, que l'on n'exhibait qu'en cette circonstance.

« Les Oustazîn montaient ensuite à cheval, et le cortège s'acheminait suivant l'ordre suivi lors du premier de l'an, et en adoptant le même itinéraire que pour l'aromatisation du Nilomètre, jusqu'à la Mosquée de Touloun. A ce moment, l'on voyait le grand cadi et les témoins, postés assez près de la porte de la Mosquée. A leur vue, le calife ralentissait son allure et saluait le cadi qui, s'avançant aussitôt, lui baisait le pied.

« Les témoins, faisant face à la jument du calife, se tenaient respectueusement debout à une distance de 4 coudées environ, et celui-ci les saluait à leur tour.

« Le cortège, reprenant ensuite sa marche, arrivait aux rives du Khalig, et poursuivait jusqu'à ce que le calife se fût approché de sa tente. Le vizir, ouvrant la marche, le précédait comme de coutume.

« Le calife quittait sa monture à la porte de la tente, et allait se reposer sur les coussins déposés sur le trône; il était entouré des Oustazîn derrière lesquels se trouvaient des émirs dits Moutaouakîn, c'est-à-dire portant colliers. Suivant l'usage, un siège était installé pour le vizir, d'après le même cérémonial suivi au Kasr; il s'y asseyait les pieds touchant terre.

« Les dignitaires formaient deux haies séparées, depuis le trône (*serir el-moulk*) jusqu'à la porte de la tente; pendant ce temps, les lecteurs entreprenaient la récitation du Coran, laquelle se poursuivait durant une heure.

« Cette lecture terminée, l'huissier demandait la permission d'introduire les poètes qui venaient offrir leurs services. Une fois admis, ils s'avançaient l'un après l'autre, suivant leur rang, et chacun d'eux récitait le poème de circonstance qu'il avait composé; ils se succédaient ainsi jusqu'à la fin, tandis que les assistants les critiquaient ou les approuvaient selon leurs mérites.

« La séance levée, le calife quittait le trône, et se rendait au *manzara* (belvédère), dit Soukkara, situé près de la tente; il avait à ses côtés le vizir. Il allait occuper la place qu'on lui avait préparée d'avance, en la garnissant des meubles qui lui étaient spécialement destinés. Le vizir occupait une place séparée, et le grand cadi se tenait, avec les témoins, dans la tente blanche dite El-Debeika.

« Alors, un des Oustazîn faisait signe du *manzara* d'ouvrir la digue; les pioches manœuvraient aussitôt, et l'ouverture était faite.

« A cet instant, les tambours battaient et les trompettes résonnaient sur les deux rives du Nil. Sur ces entrefaites arrivait Oustâz Dâr el-Sobha (majordome ou maître d'hôtel), faisant apporter une table (*simât*) qui se décomposait en cent pièces ou groupes (*chada*), comportant de vastes plateaux recouverts de soie et surmontés de petits coussins de valeur; des senteurs de musc et d'autres aromes agréables s'en exhalaient.

« On déposait ces plateaux dans une tente spacieuse qui leur était destinée, et on en emportait la quantité déterminée par l'usage, au vizir et à ses enfants, puis au grand cadi, aux témoins et aux émirs, selon leurs rangs.

« Des statuettes du genre de celles précédemment décrites étaient disposées sur les diverses tables, sauf sur celles du grand cadi et des témoins.

« Quand les eaux avaient repris leur cours normal dans le Khalig, des barques légères (*ouchari*), suivies d'autres plus grandes, y revenaient naviguer; on en comptait sept espèces : la dorée qui était réservée au calife pour l'aromatisation du Nilomètre, l'argentée, la rouge, la jaune, la verte, l'azurée (couleur lapis-lazuli) et la Sicilienne; cette dernière avait été construite par un charpentier sicilien suivant le style alors en usage, et par suite elle fut attribuée à son auteur.

« Ces embarcations, portant des voiles colorées dites *Dabiki*, étaient décorées de croissants et de colliers d'ambre et de verroterie bleue; elles naviguaient sur le Nil, et venaient se ranger sur la rive du *manzara* qui abritait le calife.

« Après les prières de l'après-midi, le calife remontait à cheval, vêtu autrement que dans la matinée; il était abrité sous un dais dont la couleur s'harmonisait avec ses nouveaux vêtements. Le cortège restait toujours le même.

« Le calife s'acheminait sur la rive ouest du Khalig, traversant les vergers (*bassâtîn*), jusqu'à la porte d'El-Kantara; il se dirigeait ensuite vers la droite, allant au Kasr, toujours, selon l'usage, suivi de son vizir. Il regagnait alors le Kasr et le vizir sa demeure, selon sa coutume ce jour-là. »

Après les Fâtimites, la cérémonie semble avoir considérablement diminué de splendeur jusqu'à l'arrivée de l'Expédition française. Le général Bonaparte, dans le but de s'attirer la sympathie des habitants du pays, la fit exécuter aussi brillamment que possible, sans que toutefois elle puisse être comparée à ce qui se faisait sous les Fâtimites.

Voici ce que nous dit Marcel à ce sujet dans son *Mémoire sur le Méqias de l'île de Rodah* (*Descr. de l'Égypte, État moderne,* t. II, p. 140) :

« La fête de la crue du Nil a été célébrée avec une grande solennité, le sixième jour du mois de Rabi el-Awal de l'an 1213 de l'Hégire, 17 août 1798 de l'ère chrétienne. J'en donnerai ici les détails extraits du procès-verbal qui a été dressé à cette occasion et qui a été publié officiellement.

« Le Général en Chef, accompagné de tous les généraux, de l'état-major

général de l'armée, du kyahyâ, du pacha, des membres composant le grand dyouân du Kaire, du mollah, et de l'agha des janissaires, s'est rendu, à six heures du matin, au Méqyas. Un peuple immense couronnait tous les monticules qui bordent le Nil et le canal. Toute la flottille pavoisée et une partie de la garnison sous les armes formaient un coup d'œil aussi imposant qu'agréable.

« L'arrivée du cortège au Méqyâs fut marquée par plusieurs salves d'artillerie; la musique française et la musique arabe jouaient plusieurs airs pendant le temps que l'on travaillait à couper la digue.

« Un instant après, le Nil franchit la digue et entra comme un torrent dans le canal, d'où il porta la fertilité dans la campagne du Kaire. Le Général jeta plusieurs milliers de medins au peuple, et beaucoup de pièces d'or au bateau qui passa le premier sur la rupture de la digue; il revêtit de la pelisse noire le mollah, et le naqyb el-achrâf de la pelisse blanche, et il fit distribuer trente-huit cafetans aux principaux officiers des autorités du pays.

« Ensuite tout le cortège retourna au Kaire sur la place nommée Birket el-Ezbeqyeh, suivi par un peuple immense qui chantait les louanges du Prophète et de l'armée française en maudissant les beys, et rendait grâces à Dieu, qui avait comblé de bienfaits l'Égypte en lui accordant le plus beau Nil qu'il y eût depuis un siècle. »

Puis (p. 142), pour l'année suivante, 1214 de l'hégire, il nous dit :

« En cette année la rupture de la digue eut lieu avec la même solennité que l'année précédente, et le procès-verbal qui en a été publié relate à peu près les mêmes cérémonies : j'ai donc cru mieux satisfaire la curiosité du lecteur, en rapportant ici celui qui a été dressé dans cette circonstance par le Kadi, en présence de l'assemblée des Cheikhs réunis à cet effet. Cet acte officiel qui sert à constater, chaque année, le *miri* (contribution due au Sultan sur le produit des terres cultivées) qui est dû au Gouvernement par le peuple d'Égypte, m'a semblé devoir être une pièce importante de l'histoire du Méqias.

AHMED EL-A'RYCHY ABOUL-TYQAN,

QADY EN EXERCICE DANS LA VILLE DU CAIRE LA BIEN GARDÉE.

« Voici ce qui s'est passé dans la séance de la noble justice et dans l'assemblée des cheykhs de la religion établie par Dieu, préservée de changements et d'innovations, convoqués dans le pavillon situé à l'embouchure du canal el-Hâkemy entre le vieux Kaire et Boulâq, par les ordres de notre seigneur et maître, le plus illustre des docteurs Musulmans, accompli dans la science, plein d'une haute intelligence, soutien de la religion de l'Islamisme, bonheur de son pays, habile dans l'application de la loi, juge des juges, actuellement en exercice dans la ville du Kaire la bien gardée, dont le nom est ci-dessus. Que sa gloire soit conservée et toujours accrue!

« En présence du très grand imâm, le plus instruit, le plus honoré et le plus respecté, honneur des nobles descendants de Sadyq, étoile brillante de leur gloire dans la vérité, branche de l'arbre chéri, purifié, bordure honorée du turban de Mahomet, protecteur des lettres, zélé partisan de la vérité, plein de foi dans la bonté de son Dieu créateur, notre seigneur et prince, le Seyd et Chérif Khalyl el-Bakry el-Sadyqy el-Aqây, de la race de Hasan, cheykh héritier de la charge de ses ancêtres nos seigneurs illustres parmi les Sadyqy, et protecteur des nobles chéryfs, présentement au Kaire;

« De notre seigneur et cheykh, premier docteur des docteurs empressé de communiquer la science à ceux qui la désirent, appui des étudiants, colonne des vrais croyants, bénédiction des Musulmans, héritier de la science du maître des envoyés de Dieu, ornement de la loi, de son peuple et de la religion, notre maître le Cheykh A'bdallah el-Cherqâouy, cheykh des cheykhs revêtus de fonctions, et de ceux qui donnent des décisions et des leçons dans la mosquée el-Azhâr;

« De notre seigneur et magistrat, honneur des savants et de la science, colonne de la vérité, plein d'une haute intelligence, appui des maîtres de l'instruction, esprit unique de son siècle, écho pour la communication des sciences, habile dans sa langue, savant profond, réputé tel par les savants eux-mêmes, notre maître et notre cheykh, soleil de la religion, Mohamed el-Hafnâouy, connu sous le nom respectable d'El-Mohdy;

« De notre seigneur, le savant des savants, océan des lumières, langue des orateurs, jardin des gens instruits, appui des instructeurs, colonne de la vérité, héritier de la science du maître des envoyés de Dieu, ornement de la loi du peuple et de la religion, notre maître le cheykh Moustafa el-Sâouy, œil des plus clairvoyants parmi les docteurs en exercice qui donnent des décisions et des leçons dans la mosquée el-Azhâr : que Dieu nous les conserve, pour la continuation des biens qu'ils nous procurent, Amyn!

« Et du très honoré, riche et illustre parmi les grands, œil clairvoyant parmi les chefs les plus respectables et les plus grands dans les rangs élevés, le prince Moustafa-aghâ A'bd er-Rahman, aghâ du corps des janissaires du Kaire;

« De la branche de l'arbre chéri, bordure respectée du turban du Prophète, l'honorable négociant, le seyed, le chéryf, Hâggy Ahmed el-A'qâd, connu sous le nom d'el-Mahrouqy, le plus grand du corps des janissaires du Kaire;

« De l'honoré parmi les plus riches et les plus renommés, le plus distingué parmi les magistrats les plus respectables, l'illustre, l'excellent, le prince Hasan aghâ Bekraty, mohteseb du Kaire;

« De l'honoré parmi ses renommés, distingués et respectables égaux, l'illustre, l'excellent, le prince A'ly-aghâ Charrâouy, protecteur de la ville du Kaire la bien gardée;

« De l'honoré parmi ses égaux, le respectable émyr Youssouf Tchourbâgy, Bâch Tchâouch Toufenkgyân;

« De l'illustre, respecté émyr Youssouf Tchourbâgy Bâch Tchâouch Gemelyân;

« De l'honoré parmi les grands, Moustafa-aghâ Hattâl, Bâch Ikhtyâr Mouteferekah;

« De l'illustre et respecté émyr Ibrahim Kyahyâ A'zabân;

« Du fameux parmi les gens de plume les plus distingués, le plus respecté parmi les grands, l'illustre, l'honóré émyr Isma'il effendi, Kâteb Ahouâleh;

« Enfin d'une très grande assemblée, composée de plusieurs autres personnes qu'il serait trop long de nommer, quoique toutes très respectables, Amyn!

« Le jour béni, vendredi 19 du mois Qobte mechyr, qui est le dernier de l'an 1213 du myry el-kharagyeh, et qui répond au 21 du mois de reby' el aouel de l'an 1214 de l'hégire; ce jour étant celui de la date mise au bas du présent acte, il a été fait en présence de la puissance honorable de l'illustre gouverneur et général Dugua, commandant de la ville du Kaire la bien gardée : que Dieu fasse couler le bonheur par ses mains, Amyn!

« Le Nil, fleuve béni du ciel, a accompli sa crue par la faveur du Dieu très grand, adorable, plein de bonté pour ses créatures, et miséricordieux pour les hommes; nous nous en sommes réjouis avec la plus grande joie et consolés dans les plus grandes consolations, suppliant et priant Dieu de continuer de

nous combler de ses bienfaits et de ses faveurs, lui rendant grâces de toutes ses bontés envers ses créatures, bontés qui font l'objet de tous nos vœux.

« L'eau bienfaisante du fleuve a monté, cette année, à seize coudées et sept doigts, comme il est évident, suivant l'indice des mesures de la colonne accomplie, et d'après les annonces du cheykh Moustafa, le mesureur et directeur de l'édifice du Méqyâs de l'île de Rodah.

« Le dit jour, après le lever du soleil, la digue du Khalig a été rompue, et l'eau a coulé dans le canal el-Hâkemy, suivant la coutume depuis la plus haute antiquité; nous avons loué Dieu de ce que le Nil a atteint la hauteur de seize coudées et sept doigts, de ce que la digue a été rompue, et de ce que l'eau a coulé dans le canal, ainsi qu'il vient d'être dit.

« En conséquence, les propriétaires de toute l'Égypte sont tenus au droit du myry, à la fourniture des denrées destinées à la Mekke et aux lieux saints, du kisoueh et de tous les autres droits, suivant les anciens usages, pour l'an 1214 de khâragyeh, envers celui qui commande les provinces et qui en fera la demande; cela est légitime et nécessaire.

« Les propriétaires de toute l'Égypte sont obligés de payer tous les droits du myry, les denrées suivant les anciens usages, pour ladite année; c'est une dette contractée envers celui qui gouverne et qui en fera la demande : on doit l'acquitter, comme ci-devant, sans délai ni retard; c'est la volonté de la loi.

« En date du jour béni, le 22 du mois de raby'el-aouel de l'an de khâragyeh, 1214 de l'hégire.

« Grâces soient rendues au Dieu créateur et tout-puissant, qui voit toutes nos actions et en tient compte ».

Signé : El-Cheykh Ahmed el-A'rychy;
El-Seyed Khalil el-Bekry;
El-Cheykh Mohamed el-Mohdy;
El-Cheykh Moustafa el-Saouy;
El-Cheykh Moustafa Agha Abd Errahman;
El-Sayed Haggy Ahmed el-Mahrouqy;
El-Emyr Hasan Agha el-Bekraty;
El-Emyr Youssouf; Bach Tchaouch A'Azeban;
El-Emyr Moustafa Agha Hattal, Bach Ikhtyar Mouteferrekah;

Signé : El-Emyr Moustafa Effendy;
El-Emyr Moustafa Kyahya A'zeban;
El-Emyr Isma'yl Effendy, Kateb Ahouâleh».

De nos jours, la cérémonie, quoique toujours célébrée, a beaucoup perdu de sa splendeur et de son importance, la science ayant suppléé aux manques de la nature. Voici la traduction du procès-verbal rédigé pour l'année 1916 :

«Par-devant Nous, Mohamed Nagui, Président de la grande Mehkémeh Sharieh :

«La veille du lundi, 22 Shawal 1334 de l'Hégire, correspondant au 21 août 1916 de l'ère chrétienne et au 15 Misra 1632 de l'ère copte, à 9 heures du soir, au Conseil tenu au magnifique pavillon destiné à la célébration de la solennité du *ouafâ* (crue complète) du Nil, sous la présidence de S. E. Ali Zoulficar pacha, Gouverneur du Caire, représentant de S. H. le Sultan, à la tête du Khalig el-Hakemi, rue Fom el-Khalig, quartier du Vieux-Caire, en présence de S. Em. le savant Sheikh Hassan el-Banna, Vice-Président de la Grande Mehkémeh, du Sheikh Soliman el-Abd, Sheikh des Chaféites à El-Azhar, du Sheikh Mohamed Ahmed el-Toukhi, membre du Corps des grands Ulémas, du Sheikh Mohamed Nagati, Moufti du Ministère des Wakfs, du Sheikh Essaoui el-Ibiari, l'un des Ulémas d'El-Azhar, et en présence d'un grand nombre d'Ulémas, de hauts fonctionnaires, de notables, et autres personnages :

«Ont certifié :

«MM. Hassan Fathi bey, Inspecteur du Cercle d'Irrigation de Guizeh, représentant le Ministère de Travaux publics, et Ali Saddik bey, Sous-Gouverneur du Caire, que la mesure du Nil d'Égypte béni de Dieu a atteint, le dimanche 21 Shawal courant, 22 pics (coudées) et 1 kirat, selon le Nilomètre d'El-Roda au Caire, et d'après la note de mesurage de la crue dressée le 20 août 1916 par Hussein Effendi El-Sawaf, délégué par le Gouvernement égyptien, à l'effet de mesurer le Nil au Caire;

«En conséquence nous avons constaté la réalité du *ouafâ* du Nil et, partant, jugé que l'impôt sur les terres est exigible, et les autres droits et redevances dus au Trésor égyptien, comme il est de règle annuellement;

«Puisse le Tout-Puissant exaucer nos vœux d'étendre les bienfaits de ce

fleuve sur tout le pays et ses habitants, sous l'égide de S. H. le Sultan, notre Souverain!».

Le canal a été comblé en 1899, et la cérémonie de sa coupure n'est plus conservée aujourd'hui qu'à titre purement historique.

LES CANAUX DU FAYOUM.

Je groupe tous les canaux de cette province ensemble, parce qu'il nous sont décrits par un même auteur, Abou Ishak Ibrahim Ibn Gâafar Ibn El-Hassan Ibn Ishak (Makrizi, t. I, p. 247), dans un registre dont voici la copie :

«Registre où est exposée la situation des canaux principaux de Médinet El-Fayoum, leur emplacement, l'eau qu'en absorbe chaque village, les règlements concernant la fermeture et l'ouverture des digues, la répartition et la réglementation des eaux et l'époque fixée. Fait en Djoumada II de l'an 422 (juin 1031 après J.-C.). Nous commençons, avec l'aide de Dieu et sa bienveillante assistance, par rappeler l'état de la branche principale d'où sont dérivés ces canaux, puis nous y rappellerons ce qui est indispensable pour son bon entretien.

«*Grand Canal de Fayoum.* L'eau est amenée à ce canal par la petite branche (du Nil) nommée El-Manha de la pierre de Joseph. La branche est au-dessus (du canal), près d'une montagne nommée siège de la sorcière dans la province d'Ashmounein. Il arrose quelques-uns des villages d'Ashmoun, de Qeis et d'Ahnas; sur ses deux bords sont de nombreux villages qui y puisent leur eau dont ils arrosent les vignes qui y poussent.

«*La pierre de Joseph* est une muraille construite de briques et de cette chaux que les anciens nommaient *sâroûg;* c'est un composé de chaux et d'huile. La construction en est orientée du nord au sud, et aboutit par son extrémité sud à un autre mur construit de la même façon et dirigé exactement de l'ouest à l'est. Deux contreforts s'en détachant lui forment ceinture (c'est-à-dire au second mur) à son extrémité; sa longueur est de deux cents coudées pratiques (131 m. 20). La jonction avec ce mur a lieu sur une longueur de quatre-

vingts coudées (52 m. 48) du côté ouest par l'extrémité sud du grand mur. L'établissement du grand mur sert à rejeter les eaux, quand le niveau en atteint douze coudées (6 m. 34), sur la ville de Fayoum. La longueur de la jonction du mur, qui va de l'ouest à l'est, puis rejoint le contrefort, puis s'abaisse depuis ce contrefort symétrique qui lui fait face au sud, est de cinquante coudées (32 m. 80); la partie qui vient après l'intervalle compris entre ces deux contreforts, qui est la partie abaissée, est de cent dix coudées (72 m. 16); l'étendue de la partie abaissée est de quatre coudées (2 m. 624); cette partie abaissée est barrée par une digue faite d'herbe appelée *labsh;* la largeur de la région où court l'eau, qui comprend l'endroit où est le *labsh* et le terrain qui lui fait face du côté est, est de quarante coudées (26 m. 24); là est le second *labsh;* la jonction avec ce contrefort vers le côté sud se fait sur une longueur de trois cent soixante-douze coudées (244 m. 032); puis sur l'extrémité de cette longueur se raccorde un mur qui suit la même direction jusqu'à la pierre de Joseph, bâti en pierre, dont la longueur sur la ligne orientale est de cent coudées (65 m. 60); puis il s'abaisse également au point de jonction avec ce mur, sur une longueur de vingt coudées (13 m. 12); la partie abaissée en est de deux coudées (1 m. 312); cette partie abaissée est également barrée par une digue d'herbes, appelée *lokbad;* la longueur du reste du mur du côté nord est de cent trente-six coudées (89 m. 216); en face, sur toute la longueur, est un dallage. Il y avait des aqueducs sur arches construits en pierre qui autrefois renvoyaient les eaux dans le Fayoum par l'ancien canal aujourd'hui obstrué; ces arches-aqueducs étaient munies de portes; elles étaient jadis au nombre de dix. La longueur du grand mur est au total d'environ neuf cent soixante-douze coudées pratiques (637 m. 63), non compris le mur qui s'étend de l'Ouest à l'Est. Le grand mur s'étend sans interruption des deux côtés et va joindre la montagne, et on en retrouve des traces au fort de l'été, mais ces traces ne forment pas une ligne droite. Quant à la largeur de ce mur, elle est variable, et diminue en approchant du faîte. La partie supérieure aussi bien que ce qu'on voit de la partie inférieure a une largeur de seize coudées (10 m. 50). Des ouvertures y sont ménagées pour l'écoulement des eaux; ces ouvertures sont formées de tuyaux de verre coloré semblable à de l'émail bleu ou *souleimâni.* Cette muraille est une splendide merveille par la grandeur et l'habileté de sa construction. C'est en effet une

construction qui rivalise avec la tour d'Alexandrie et les Pyramides. Le plus surprenant, c'est que le Nil y fait passer ses eaux depuis le temps de Joseph jusqu'à présent, et que sa solidité n'a pas été ébranlée.

«Aujourd'hui, les eaux sont portées du fleuve à Médinet el-Fayoum, au moyen du grand canal du Fayoum qui passe entre les territoires des deux villages de Damounah et d'El-Lahoun et arrose les champs de ces deux villages et de bien d'autres. On irrigue les vignes au moyen de machines mises en mouvement par des bœufs. Quand les eaux du Nil sont trop basses pour couvrir les terres, ce sont encore les bœufs qui élèvent l'eau nécessaire aux cultures. L'eau passe du grand canal au :

Canal d'El-Aouassi, qui est fermé et ouvert sans règle déterminée, et dont les eaux sont réparties sans plan arrêté. Ce canal passe au village de Bayad et remplit l'étang qui se trouve en cet endroit et d'autres étangs. De ceux-ci partent des canaux de dérivation dont chacun reçoit l'eau nécessaire pour l'irrigation des terrains qu'ils traversent; le canal se continue ensuite et atteint le village d'El-Aoussia El-Koubra, d'où dérivent deux canaux spéciaux à la localité et dont la prise est réglée. Les palmiers et les autres arbres de la région sont arrosés par ce canal, et sur ses bords s'élève un moulin actionné par l'eau. Plus loin, se forment trois canaux de dérivation qui finissent au village de Martina : l'un d'eux est spécial à ce village, le second arrose un grand nombre de domaines, et le troisième va porter ses eaux à une pépinière de palmiers où se trouvent des *sakiehs* (machines d'arrosage) et des jardins qui ont été détruits et où est un enclos de sycomores; des maisons s'élevaient dans les allées de palmiers. Le canal passe ensuite à une seconde pépinière semblable à la première et arrive au village de Gouba dont il remplit le réservoir; là, il forme trois canaux de dérivation bout à bout au-dessus desquels est un canal abandonné; ils arrosent un grand nombre de villages. L'eau amenée par le canal arrive enfin à El-Bats où il se termine. Sur les bords du grand canal, au delà du canal d'El-Fayoum, s'étendent des plaines de limon qui sont arrosées par les eaux coulant du grand canal lui-même, grâce à des prises d'eau spéciales. Au moment de la baisse du Nil, on tend des filets à ces prises d'eau pour la pêche. Le grand canal arrive ensuite, à la droite de qui se dirige vers El-Fayoum, à un canal nommé :

Canal de Samastous. Il arrose Samastous et d'autres villages ainsi que de

nombreux domaines qui s'étendent jusqu'au désert à l'est et au sud, et couvrent l'espace compris entre ce canal et le canal d'El-Aouassi. Plus loin, le grand canal continue jusqu'au :

Canal de Zahalah. Ce canal arrose un grand nombre de villages; sur ses bords on cultive le riz et d'autres céréales. Puis le grand canal forme trois autres canaux et arrive au :

Canal de Bintawah. Là il se trouve trois portes anciennes du temps de Joseph, larges chacune de deux coudées pratiques (1 m. 312); l'eau, après avoir franchi la première porte, aboutit encore à deux portes du temps de Joseph. La règle est de fermer ce canal et tous les dérivés du deuxième au dernier jour de Hatour (11 novembre–9 décembre); on l'ouvre du 1er au 20 Kihak (10-29 décembre), pour le refermer jusqu'au 10 Toubah (19 janvier), pour le rouvrir la veille de la fête du Baptême jusqu'à la fin de Toubah (8 février); on le ferme de nouveau du 1er au 2 Amchir (9-10 février); on le rouvre jusqu'au 10 de Barmahat (19 mars); puis on le laisse ouvert jusqu'au 10 de Barmoudah (18 avril), jour où l'on répartit les eaux; les cultures qui bordaient la partie nord de ce canal sont abandonnées; il arrose un grand nombre de villages. Pour ce canal, on a taillé sous la montagne un conduit voûté par lequel les eaux s'écoulaient lorsqu'elles étaient trop abondantes. Ensuite le grand canal arrive au :

Canal de Dallah, un des dérivés, qui est ouvert et fermé et dont les eaux sont distribuées et aménagées suivant la règle indiquée plus haut; il est à la gauche de qui se dirige vers la ville (du Fayoum). Ce canal a deux portes de pierre bâties au temps de Joseph et larges chacune de deux coudées un quart (1 m. 476). Il arrose un grand nombre de villages, centres ou autres. Au milieu de ce canal se trouve un déversoir qu'on ouvre au temps de la crue pour permettre aux eaux de s'écouler dans le grand lac; à l'extrémité de ce lac est un autre déversoir muni de portes, qui étaient, dit-on, autrefois, en fer. Lorsque l'eau est trop abondante, on ouvre les portes et l'eau s'écoule vers l'ouest et va, dit-on, à Santariah. Sur les rives de ces deux canaux (celui-ci et le précédent) étaient des jardins et de nombreuses vignes qu'on arrosait au moyen des machines à bœuf. Puis le grand canal arrive au :

Canal d'El-Magnounah. On lui a donné ce nom à cause de la quantité énorme d'eau qu'il reçoit. Pour la fermeture et le reste, on suit les règles déjà rap-

portées. Il arrose de nombreux villages et fait tourner de nombreux moulins. Le surplus des eaux des villages du sud se déverse dans le canal et dans le lac situé à l'extrémité du Fayoum, dans le voisinage de la montagne d'Abou Qatrân; dans ce lac aussi se déversent les eaux provenant des villages du nord; c'est celui qu'on appelle le grand lac. Ensuite le grand canal continue sa route et arrive au :

Canal de Telalah. Ce canal a deux portes datant de Joseph, bâties solidement en pierres et larges chacune de deux coudées deux tiers (1 m. 78); il n'y a aucun règlement touchant la fermeture ou l'ouverture de ce canal, non plus que pour la distribution et la répartition des eaux; quand la crue est insuffisante, on se contente d'établir une digue d'herbes; quelques quartiers de la ville (du Fayoum) s'alimentent sur le canal ainsi qu'une grande quantité de terres et de nombreux villages; c'est là que se trouve la prise d'eau du canal d'El-Bats où va l'excédent des eaux; il est muni de portes que l'on ferme jusqu'à ce que l'eau ait atteint un niveau déterminé au-dessus des terres élevées. Si la digue de fermeture subit quelque dommage, elle est réparée proportionnellement par les villages que ce canal arrose. Puis le grand canal arrive à deux autres canaux qui partent de ses deux rives au nord et au sud, après quoi il atteint le :

Canal de Samouh, situé à la droite de qui se dirige vers la ville de Fayoum. C'est un des dérivés : il est muni de deux portes du temps de Joseph, larges chacune de deux coudées et demie (1 m. 64). Il suit les règles données précédemment, il arrose de nombreux domaines et une grande quantité de villages. Puis il s'en détache quatre canaux de dérivation munis de portes et différents canaux qui arrosent un grand nombre de villages.

Canal de Tabdoud. Dans le lit de ce canal jaillit une source d'eau douce dont on arrose les terres voisines quand le canal est fermé. On découvrit cette source une année où l'eau manquait et où l'on creusait à cette place pour faire un puits; c'est alors que la source apparut et suffit aux besoins.

Ensuite le grand canal arrive à différents canaux d'où se détachent des branches secondaires datant du temps de Joseph. Ces canaux ont des portes de la même époque, et pour l'ouverture et la fermeture desquelles il y a des règles établies; de nombreux villages s'y alimentent. Le règlement des canaux exige que tous soient fermés du 10 Hatour (19 novembre) à la fin de ce mois; on les ouvre pendant vingt jours à partir du 1er Kihak (10 décembre); ils sont

fermés du 21 Kihak (30 décembre) à la veille de la Fête du Baptême; le jour de la fête, on les ouvre jusqu'à la fin du mois de Toubah (8 février); on les ferme du 1[er] au 20 Amchir (9-28 février); le 21, on les ouvre jusqu'au 20 de Barmahat (29 mars); on les ouvre encore pendant les 10 premiers jours de Barmoudah (9-18 avril); on les met en état, puis on s'occupe de la répartition des eaux; chaque district reçoit la quantité d'eau qui lui convient suivant des règles parfaitement connues des habitants. J'ai abrégé le nom des villages rapportés dans le registre parce que la plupart d'entre eux sont ruinés. Et Dieu est le plus savant.»

La plupart de ces noms ayant disparu ou changé, je vais tâcher de reconstituer cette situation aussi bien que je le pourrai, en m'aidant surtout des cartes suivantes :

1° Celle du Fayoum de l'Atlas de la *Description de l'Égypte;*

2° Celle du Fayoum de l'ouvrage du Major Brown sur cette province et le lac Mœris;

3° Celle du Fayoum du Cadastre actuel.

Pour cette reconstitution, j'ai dressé la planche XVII qu'il faut suivre en lisant ce qui suit.

Je commence avec l'ouvrage d'art appelé «Pierre de Joseph», qui devait se trouver à l'est de l'écluse d'El-Lahoun, dans le passage étroit par lequel passe le Bahr Youssef, entre les deux montagnes, pour entrer au Fayoum.

Cet ouvrage était, paraît-il, un mur ou plutôt un barrage pour retenir les eaux, d'une longueur de 972 coudées (637 m. 63), allant d'une montagne à l'autre, et fermant entièrement la gorge étroite par laquelle le Bahr Youssef passe d'El-Lahoun pour entrer au Fayoum. Sa largeur était, paraît-il, variable, et diminuait en se rapprochant du sommet; comme il n'est pas dit que cette diminution provenait d'un côté au détriment de l'autre, il semblerait que l'inclinaison devait provenir des deux côtés; cependant notre auteur se contredit en disant, plus loin, que sa partie supérieure, aussi bien que sa partie inférieure qu'on voyait, était de 16 coudées (10 m. 50), ce qui indiquerait que les parois visibles des deux côtés étaient verticales. Son alignement était nord-sud, et de ce dernier côté, il y avait d'autres murs et des contreforts qu'il est

difficile de décrire, vu la description confuse qu'en fait l'auteur; quant au côté nord, il n'y avait, paraît-il, aucun ouvrage d'art.

Les fonctions de ce barrage, à l'époque où l'auteur écrivait, en l'année 422 de l'Hégire = 1031 après J.-C., étaient d'élever les eaux au niveau de 12 coudées (6 m. 36) et de les écouler ensuite par le canal vers la ville de Médinet El-Fayoum; il me semblerait que ces canaux devaient s'écouler de la partie méridionale du barrage, où se trouvaient précisément tous les autres murs et contreforts qu'il nous signale, et que, probablement, les arches qu'il nous mentionne devaient se trouver aussi dans cette direction.

Quoiqu'il soit incontestable qu'à ce moment-là le barrage recevait les eaux du côté de l'est, par la branche de Manha, je ne crois pas que, dans l'origine, il ait été bâti pour ce service; car, pour des fonctions pareilles, qui consistaient simplement à réglementer les eaux pour l'irrigation des bassins du Fayoum, il n'était nullement nécessaire de construire un ouvrage d'art de cette importance; une simple écluse comme celle d'El-Lahoun, qui a d'ailleurs rempli pendant longtemps ce service, aurait amplement suffi; je suis, par conséquent, d'avis que ce barrage n'était rien autre que celui qui retenait les eaux du lac Mœris, lorsqu'il était plein, pour les écouler dans le fleuve par un cours d'eau qui devait occuper l'emplacement du canal actuel de Behabshine.

D'ailleurs, le fait que les contreforts qu'il nous signale dans sa description étaient placés à l'est du mur, semblerait confirmer cette thèse.

Il est vrai qu'un barrage construit pour recevoir la pression des eaux d'une direction ne peut les recevoir en sens inverse; mais celui-ci devait avoir été construit avec une telle solidité, pour recevoir la pression énorme des eaux emmagasinées dans le lac Mœris, qu'avec de légères modifications, il pouvait être très capable de recevoir la pression relativement faible du côté opposé, surtout si les parois des deux côtés du mur étaient verticales, comme l'auteur nous dit que sa partie visible l'était.

Diodore (liv. I, chap. 52) nous dit que l'ouverture et la fermeture de ce barrage coûtaient 50 talents (L. E. 10.800).

Ceci terminé, nous passons maintenant à la description des canaux dans l'ordre où l'auteur les mentionne.

Nous avons d'abord le cours d'eau principal central, qui alimentait tous les

autres canaux, qu'il appelle le Grand Canal de Fayoum, qui passait entre les localités d'El-Lahoun et de Damounah (inexistante actuellement), et le premier cours d'eau qu'il rencontrait était :

LE CANAL D'EL-AOUASSI.

Quoique nous n'ayons aucun point de repère actuellement connu pour fixer la position de ce canal, je l'identifie cependant avec le canal de Seila de la carte du Major Brown, dont l'emplacement est, à peu près, occupé actuellement par le Canal Abdallah Wahbi, pour les raisons suivantes.

Notre auteur nous dit qu'après s'être détaché du grand canal, celui que nous décrivons passait à une localité appelée Bayad, qui n'existe pas maintenant, mais qu'Ibn El-Ji'ân, dans le Cadastre El-Nâçiri, nous dit dépendre du village de Seila, ce qui indiquerait que nous sommes sur la voie correcte.

Ensuite, le canal passait au village d'El-Aoussia El-Koubra, inexistant aujourd'hui mais qui devait être Seila, ou dans ses environs, pour la raison suivante : il existe, à l'heure actuelle, un canal appelé El-Aoussia, qui se détache de celui de Seila.

Puis, notre canal devait suivre le Canal d'El-Roda actuel, et il arrivait au village de Martinah, qui n'existe pas de nos jours, mais que j'identifierai avec El-Roubyat ou El-Roda.

Après, il arrivait à un village nommé El-Jouba, n'existant pas actuellement, mais qui doit être Tamieh, pour la raison suivante : notre auteur nous dit qu'après Gouba, le canal que nous décrivons arrivait à celui d'El-Bats, lequel point était son terminus; or, sur la Carte de l'Atlas de la *Description de l'Égypte,* la tête de ce Canal El-Bats se trouve précisément à Tamieh.

Ici se termine notre canal, et nous passons au suivant.

LE CANAL DE SAMASTOUS.

Ce canal vient en ordre après le précédent. Quoique aucun point de repère le concernant n'existe à l'heure actuelle, nous pouvons néanmoins l'identifier facilement par les renseignements que notre auteur nous donne. Il nous dit qu'il se détachait du grand canal, à la droite de celui qui se dirigeait vers la ville de Médinet El-Fayoum. Ceci nous confirme l'exactitude du tracé du canal précédent, ainsi qu'on va le voir par ce qui suit. Il arrosait Samastous, duquel

il dérivait son nom et qui est inconnu aujourd'hui, ainsi que d'autres localités qui étaient, paraît-il, situées entre lui et le canal précédent.

Avec cette description, l'identification de ce canal devient chose facile, et il n'est rien autre que le Bahr Bilamâ de la Carte de l'Atlas de la *Description de l'Égypte,* et le Drain d'El-Bats de celle du Cadastre actuel, de Hawaret El-Maktâ à Tamieh.

LE CANAL DE ZAHALAH.

Ce canal est placé par ordre entre le précédent et le suivant. Il se détachait simplement du grand canal, d'après le dire de notre auteur, sans qu'il nous soit indiqué sur quelle rive; mais, à mon avis, cela devait être sur la rive droite, car, avant le suivant, qui partait de la rive opposée, et qui est le premier dans les terres cultivées après le désert, il n'y a matériellement aucune place pour un autre. Je le place donc sur la rive droite; mais le tracé que je propose est purement arbitraire.

LE CANAL DE BINTAWAH.

Nous n'avons aucune donnée pour nous fixer sur la position de ce canal; mais je l'identifie avec le Canal d'El-Gharak et je le détache de la rive gauche du grand canal, pour les raisons suivantes :

1° La description que nous fait notre auteur du canal suivant nous permet de fixer sa position d'une façon absolument certaine, et, après l'avoir faite, il nous dit : «Ces deux canaux irriguaient beaucoup de jardins et de vergers». Or, cette phrase, qui vise incontestablement ce canal et le suivant, puisque leurs descriptions se suivent, ne peut être assurément employée que s'il y a voisinage et communauté de fonctions entre les deux canaux.

2° En décrivant ce canal, notre auteur nous dit qu'il y avait un tunnel sous la montagne, par lequel se déversait le trop-plein de ses eaux; or, c'est précisément la région par laquelle passe le Canal d'El-Gharak, où il pourrait y avoir un ouvrage pareil, contrairement aux régions traversées par les autres canaux.

LE CANAL DE DALLAH.

L'identification de ce canal est facile, car, par sa description, nous pouvons fixer son commencement et sa fin. Notre auteur nous dit qu'il se détachait du grand canal, à la gauche de celui qui se dirigeait vers la ville de

Médinet El-Fayoum, et son terminus était le grand lac (lac Karoun); ce lac avait, paraît-il, à son extrémité, des portes en fer, par lesquelles on écoulait les eaux vers l'ouest, lorsqu'elles montaient trop haut, et on disait qu'elles allaient jusqu'à Santariah (les Oasis). Avec une description pareille, on peut dire, sans la moindre hésitation, que ce canal est celui d'El-Nazla, pas l'actuel, mais l'ancien, celui qui se trouve marqué sur la Carte de l'Atlas de la *Description de l'Égypte* et qui est converti en drain, aujourd'hui, et porte le nom de Drain d'El-Wadi.

Ibn Abd El-Hakam (p. 15), dans sa description du Fayoum, nous dit que ce canal s'appelait Tanhamat et qu'il avait été creusé par Joseph pour dessécher le Fayoum, en écoulant ses eaux du côté de l'ouest, dans le désert de Tanhamat.

LE CANAL D'EL-MAGNOUNAH.

Il n'y a aucune difficulté à identifier ce canal : il se détachait du grand canal et s'écoulait dans le grand lac (lac Karoun), qui était limitrophe de la Montagne d'Abou Katrani, qui a conservé le même nom aujourd'hui. Son identification est rendue encore plus facile par le fait que le village de Beni Magnoun, duquel il dérivait son nom, existait sous cette dénomination il n'y a pas longtemps, et qu'il a été changé en celui de Beni Salih. Or le canal actuel, qui remplit exactement ces conditions et passe près de ce village, est celui de Sanhour, qui est incontestablement celui que nous décrivons.

LE CANAL DE TELALAH.

Ce canal nous place dans un dilemme. Notre auteur le détache du grand canal, après le précédent, et nous dit que la tête du Canal d'El-Bats, que nous avons placée à Tamieh, se détachait de celui-ci; ce qui ne concorde nullement et n'est pas possible, car la position que nous avons donnée au canal précédent ne peut souffrir aucun doute, et, à ce titre, il aurait à le couper, ce qui n'est guère admissible; par conséquent, nous devons chercher une autre combinaison. A mon avis, le canal actuel, qui remplirait le mieux les conditions requises, est celui de Tenhala, par suite aussi de sa proximité de la ville, dont quelques quartiers, d'après notre auteur, s'y alimentaient, et c'est là que je le place.

LE CANAL DE SAMOUH.

Ce canal nous place dans la même situation que le précédent; par ordre, il vient après les deux derniers, et notre auteur nous dit qu'il se détachait du grand canal, à la droite de celui qui se dirigeait vers la ville de Médinet El-Fayoum. Or, la position de l'avant-dernier canal, celui d'El-Magnounah, ne peut, ainsi que nous l'avons déjà dit, souffrir aucun doute, et elle se trouve être de l'autre côté de ladite ville; par conséquent, il est impossible à un canal qui viendrait après lui de se trouver à la droite de celui qui se dirigerait vers la ville. Une autre solution s'impose, et je suis partisan de placer ce canal dans celui de Sennourès, qui vient immédiatement après celui de Tanhala.

LE CANAL DE TABDOUD.

Je n'ai aucune donnée pour fixer la position de ce canal, et c'est à titre absolument conjectural que je le place dans le canal actuel d'El-Talat.

LE CANAL DE FAZARA.

Idrissi est l'auteur qui nous mentionne ce canal.

Au-dessous de Sindioun et au-dessus de Rosette, sans nous indiquer l'endroit ni le nom, il nous dit qu'un bras partait de la rive occidentale du fleuve pour se rendre dans un lac permanent qui s'étendait le long du rivage de la mer vers l'occident, et communiquait avec un autre lac qui arrivait jusqu'à 6 milles d'Alexandrie, et qu'on se rendait dans cette ville par cette voie.

Ce bras est le canal de Fazara; le premier lac est le lac d'Edkou, et le second est le lac d'Aboukir (voir pl. XI).

LE CANAL DE MEHALLA.

Idrissi nous dit que ce canal se détachait de la branche de Mélig, près d'une localité appelée Tant, à mi-chemin entre Mélig et Gaâfarieh, ce qui la met à Dia El-Kom, près de Birkat El-Sab. De là, le canal passait au village d'El-Hayatem, qu'Idrissi appelle Mehallet Aboul Haitem, puis à Bolkina, d'où partait le canal de ce nom. Ensuite, passant par la ville de Mahalla el-Koubra,

il allait s'amorcer sur le Bahr Shibin et le suivait jusqu'à sa fin, puis sur le Bahr Bassandila (tous deux la Branche Athribitique de Ptolémée), qu'il suivait jusqu'en face de Sheremsah, où il se déversait dans la Branche de Damiette.

Ibn Dokmâk nous trace un trajet absolument identique à celui-ci pour ce canal (voir pl. XI).

LE CANAL DE SHANASHA.

Idrissi nous dit que c'est en face de Mit Badr Halawa, sur la rive orientale de la Branche de Damiette, que partait le canal de Shanasha, pour passer devant le village de ce nom, ensuite devant celui d'El-Bouhat, et arriver à Safnas; ces deux derniers n'existent pas à l'heure actuelle; le canal non plus, qui se jetait dans le lac d'El-Zar, entre Tennis et Farama (Péluse) (voir pl. XI).

LE CANAL DE ZANAB EL-TIMSAH.

Massoudi est le seul auteur qui nous cite ce nom; il ne nous donne aucun renseignement sur son cours; mais, ainsi que son nom l'indique, il doit être le Canal de la mer Rouge, lorsque son terminus était au lac Timsah (voir pl. XVI).

LE CANAL DE ZAT EL-SAHEL.

Aucun autre auteur que Massoudi ne nous parle de ce canal.

La position du village de ce nom est placée par Makdissi sur la Branche de Rosette, à mi-chemin entre Fostât et Tarnout, ce qui le mettrait à peu près à Manial el-Arous. Comme Massoudi ne fixe pas le cours de ce canal, il m'est impossible de le décrire. Toutefois, je ferai remarquer qu'il y a aujourd'hui un canal qui part de ce village et qui s'appelle canal El-Sahel (voir pl. XI).

